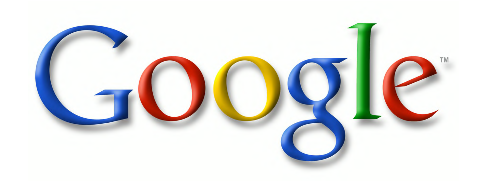




EXPLORATIONS

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD



MM. Thouar, Novis et Valverde.

EXPLORATIONS

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD

I. A LA RECHERCHE DE LA MISSION CREVAUX
II. DANS LE DELTA DU PILCOMAYO
III. DE BUENOS AIRES A SUCRE
IV. DANS LE CHACO BORÉAL

PAR
(Émile)
A. THOUAR

OUVRAGE CONTENANT
60 GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE RIOU
ET 2 CARTES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

VOYAGE

A LA RECHERCHE DES RESTES

DE LA

MISSION CREVAUX

VOYAGE

A LA RECHERCHE DES RESTES

DE LA

MISSION CREVAUX

Au mois d'avril 1883, j'arrivais à peine à Santiago du Chili, que M. Bourguarel, le chargé d'affaires de France, me communiquait un message du Ministre des affaires étrangères prescrivant des recherches au sujet de deux survivants de la mission Crevaux. D'après une lettre adressée à la Société de Géographie par un M. Milhomme de Carapari (département de Tarija, en Bolivie), des Indiens *Chiriguanos* les auraient vus prisonniers chez les Indiens *Tobas* du haut Pilcomayo.

Il n'y avait pas une minute à perdre et mon départ fut aussitôt décidé : je pris congé de mes bons amis de Santiago, parmi lesquels j'avais l'honneur de compter M. Benjamin Vicuña Mackenna, le grand écrivain, l'Alexandre Dumas de l'Amérique du Sud, et, le 5 mai, je m'embarquai à Valparaiso, en route pour Arica.

La traversée fut longue — huit jours, par suite des nombreuses escales, — horrible, car j'étais à bord du fameux vapeur *Lontue*, véritable arche de Noé où passagers, bœufs, chevaux et mules s'entassent pêle-mêle dans l'entrepont, au milieu des colis de toute sorte.

Le 12 mai, au matin, le navire mouilla dans la baie d'Arica, en face du *Morro*. L'ancre tombait à peine que je m'affalais dans un des nombreux canots qui se pressaient le long du bord, et pour la somme... modique de trois ou quatre piastres (quinze ou vingt francs), deux affreux négrillons me conduisirent au *muelle*, quai distant d'un kilomètre environ. Je pouvais enfin respirer!

La visite à la douane ne fut ni longue, ni gênante : un *carro* (charrette à deux bœufs) emporta mes bagages à la gare où, séance tenante, ils furent enregistrés, pesés à la main, estimés et taxés à l'œil.

Un coup de cloche se fait entendre; le train part. Après deux heures d'une course à petite vitesse au milieu de nuées de poussière, nous nous arrêtons à Tacna, et je procède à mon installation dans une des plus humbles chambres de l'hôtel du *Grand Cardinal*. Deux chaises, un lit, une table en composaient l'ameublement et, pour quinze francs par jour, *nada mas*, j'en devins l'heureux locataire.

La nuit, un tremblement de terre me réveillant en sursaut, me rappelait, à n'en point douter, que j'étais au Pérou.

Ma première visite du lendemain fut pour M. Larrieu, agent consulaire de France; je lui apportais une lettre de son père que j'avais eu l'honneur de voir à Santiago. Dès qu'il en eut pris connaissance, il me présenta à sa nombreuse et charmante famille, et se mit tout à ma disposition.

Mais j'avais hâte de partir et j'arrêtai bien vite un excellent péon, Manuel Franco, deux mules de selle et deux pour mes bagages; tout ce qui me parut inutile ou encombrant fut laissé à Tacna.

Chacun s'accordait à trouver mon équipage bien modeste; mon inexpérience, disait-on, expliquait seule la tentative audacieuse, imprudente même de franchir le Tacora en saison d'hiver, et de m'aventurer sur les hauts plateaux sans la douzaine de mules nécessaires pour le transport des vivres, ustensiles de cuisine, literie, etc., etc.

Je restai sourd à tout conseil, et pour deux bonnes rai-

sons. Mes ressources, d'abord, ne me permettaient point un train de luxe ; ensuite, j'ai toujours dédaigné de m'entourer d'un confortable gênant, embarrassant et coûteux qui, le



Type de péon.

plus souvent, ne profite qu'aux *arrieros* et aux aubergistes. Depuis cinq ans que, du Mexique au cap Horn, j'escalade les Andes, j'ai eu maintes fois l'occasion de me féliciter de cette mesure.

La séparation fut pénible; huit jours avaient suffi pour me faire connaître, estimer et regretter des compatriotes, des amis, dont j'aime ici à rappeler le souvenir.

La veille, M. Larrieu, entouré des siens, m'avait remis le pavillon! L'émotion fut grande, ce soir-là, dans ce petit coin de terre perdu sur la côte immense du Pacifique. Le souvenir du docteur Crevaux et de ses compagnons était présent à la mémoire de tous. Une lourde tâche m'était imposée; j'allais entreprendre une difficile mission : mes forces y suffiraient-elles? Un instant, j'hésitai.... Mais si, là-bas, des malheureux s'éteignent au milieu des privations et des souffrances! *Alea jacta est!*

Muni d'un laissez-passer qui me permettait de franchir à Pachia les avant-postes chiliens, je partis pour La Paz, le 21 mai 1883.

Un temps de galop me sépara du groupe qui m'accompagnait, et quelques minutes après, je trottais sur la route sableuse. L'aspect du pays est triste, sauvage; partout la guerre avait semé des ruines. Le soleil disparut à l'horizon et ses derniers rayons colorèrent d'une belle teinte violette la cime de la grande chaîne. La nuit vint, qui embrasa de feux étincelants le ciel profond des tropiques.

Deux ou trois fois la sentinelle me cria : « *Alto! quien vive!* — *Chile!* » répondais-je, et, à la lueur d'une chandelle fumeuse, le chef de poste examinait mon sauf-conduit. A sept heures, j'atteignis sans encombre le *tambo* de Pachia, ma première étape sur la route de La Paz, la dernière de celles que je devais parcourir avec le compagnon qui jusque-là m'avait suivi à travers les Antilles, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, le Chili. Nous allions nous quitter le lendemain.

Solano, propriétaire du *tambo*, est un homme affable et causeur. « Prenez garde aux *montoneros* de Tacora », disait-il; et, tout en mettant la nappe, il me faisait les recommandations que lui inspiraient son âge et son expérience; mon ami et moi, attristés par la séparation prochaine, ne nous sentions guère en appétit. Un morceau de poulet rôti apporté de Tacna fit tous les frais du souper et, transformant

le réfectoire en dortoir, nous étendîmes nos couvertures par terre. Manuel nous servit l'*agua caliente*, le thé;... un dernier souvenir, une dernière recommandation, et le sommeil vint appesantir nos paupières. Au dehors, la voix des sentinelles vibrait dans le silence de la nuit.

J'étais en selle le lendemain, dès l'aube, et m'engageais dans les défilés par une route large, bien établie, serpentant entre de hautes parois; de la cime et des flancs de celles-ci s'élancent des poivriers, de rares cactus panachés dont l'aspect poussiéreux et terne contraste singulièrement avec la coulière de torrents à demi desséchés, revêtue d'un riche tapis de seigle, et de luzerne du plus beau vert.

Par-ci par-là, des amas de pierres indiquent les retranchements où les *montoneros* de Pacheco tiennent en alerte les avant-postes chiliens. Je craignais fort ce Pacheco, qui aurait pu me déposséder de mes mules; mais, depuis quelques jours, les bandes avaient appuyé à gauche, et j'eus la chance de ne pas rencontrer ces pillards dont le but est moins de faire la guerre aux troupes chiliennes, que de rançonner les malheureux Péruviens.

A dix heures j'atteignis la plate-forme qui sépare les sommets jumeaux du volcan de Tacora (4 500 mètres au-dessus du niveau de la mer); à ma gauche, le pic d'Arequipa brillait à l'horizon; devant moi se déroulait à perte de vue l'immense plateau bolivien, dénudé, poussiéreux, d'où émergent les Nevados de la Sierra, de Soporturas, d'Estandiu, de Surupané, de Putre, qui jettent sur le fond bleu du ciel l'éclatante blancheur de leurs neiges éternelles.

Pas d'arbres; végétation presque nulle; des bruyères, des genêts entre lesquels paissent de nombreux troupeaux de vigognes. De temps en temps, des groupes de lamas, conduits par des Indiens Aimaras et chargés de petits sacs de minerai de cuivre des mines d'Oruro, s'annoncent au voyageur par un nuage de poussière; leur marche est lente et le tintement cadencé des clochettes suspendues à leur cou vient seul troubler le silence de ces hauteurs que domine le condor au vol majestueux.

Je gagnai le tambo d'Airo de toute la vitesse que je réussis à obtenir de ma mule, car je souffrais affreusement du *soroche*, malaise produit par la raréfaction de l'air et qui engendre de violentes migraines, des nausées, des saignements de nez et la perte de l'appétit.

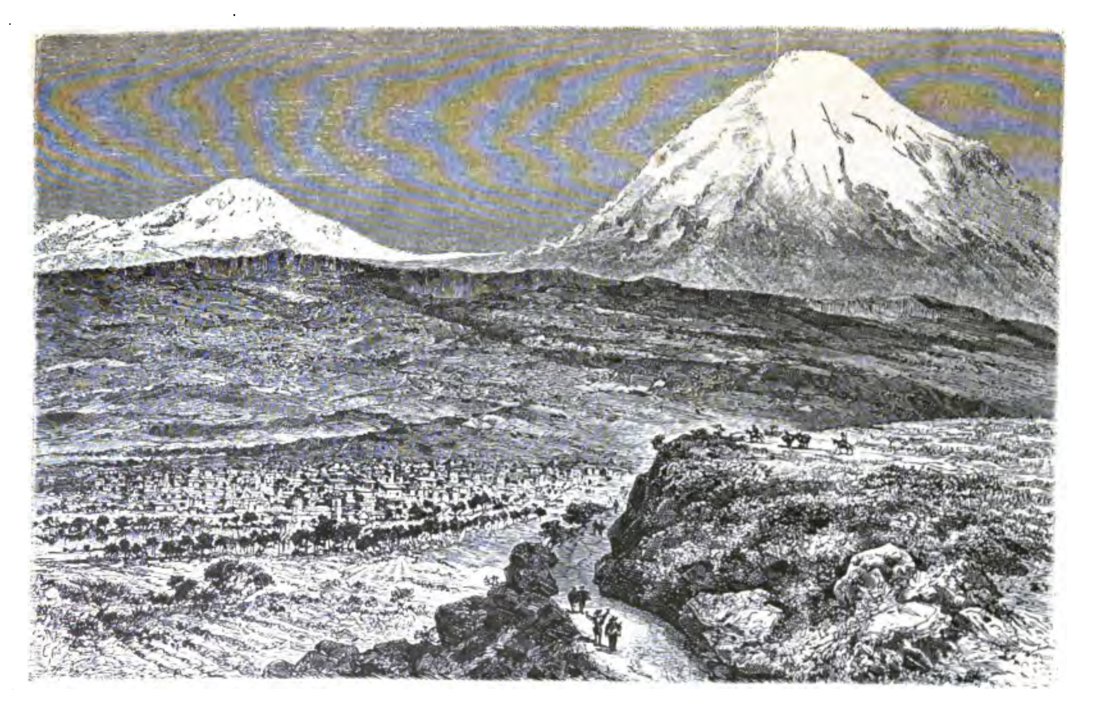
Après les questions coutumières des maîtres du tambo : *Donde va? De donde viene? Esta Ud casado, soltero?* « Où allez-vous? D'où venez-vous? Êtes-vous marié? garçon? » etc., etc., j'arrime mes *petacas* dans la seule pièce disponible; une trentaine d'Aimaras y étaient installés; on les mit à la porte. J'insistai pour qu'on y laissât au moins les femmes et les enfants : *Donde van á dormir?* « Où vont-ils dormir? — *Afuera!* » (Dehors!) me répondit le patron, surpris de ma requête.

Afuera! et le thermomètre marquait 6° au-dessous de zéro!

Cette première nuit d'insomnie me semblait interminable; pourtant, roulé dans mes couvertures, couché sur le *pollo*, sorte de lit en terre, j'éprouvais un bien-être sensible en comparant mon sort à celui de ces malheureux Indiens, presque nus sous leurs *ponchos* de grosse laine, exposés à toutes les intempéries de la saison, étendus entre les quatre murs d'une cahute sans toit, serrés, tassés les uns sur les autres pour mieux conserver la chaleur de leur corps.... Quel enseignement à puiser dans cette résignation de tous les jours!

24 mai. — Splendide lever de soleil. L'atmosphère est limpide; les étangs sont gelés; les mules glissent et s'abattent. Près du rio Maure, de grandes masses noirâtres, trachyte ou basalte, simulent des ruines et des colonnades à l'aspect imposant.

25 mai. — A midi, j'arrive défaillant à l'hacienda de Chuluncayani. Le *soroche* m'a coupé l'appétit, et je n'ai presque pas mangé depuis deux jours. Dans la cour de la ferme, des Indiens dépouillent des *alpacas*. Le propriétaire s'empresse de me faire servir une soupe au lait qui me réconforte. A six heures, nous gagnons le village de Santiago. A l'horizon du nord se dressent les pics du Sorata et



Vue de La Paz

de l'Illimani. Le tambo est bon et les gens très serviables : j'en profite pour me glisser dans la cuisine, — si l'on peut donner ce nom à la pièce fumeuse où deux ou trois Indiennes accroupies autour du foyer confectionnent le *chupé* traditionnel : mouton, pommes de terre, riz, le tout parfumé à l' « oregano » ou au cumin; je ne mange que du bout des dents; en revanche, Manuel, mon péon, fait honneur à la *comida*; trois biftecks, une grande platée de pommes de terre, une douzaine d'œufs disparaissent en un tour de main.

28 mai. — Au trot nous franchissons la pampa; à onze heures, nous descendons sur La Paz, jusque-là dissimulée dans un profond ravin. Le coup d'œil est pittoresque : la ville s'étend gaiement au pied de l'Illimani; sa *quebrada* roule rapide au milieu d'une belle rangée d'arbres verts; les tuiles rouges des toits tranchent sur la teinte vigoureuse des champs de luzerne : un beau soleil, un ciel pur éclairent le paysage. Sur la route, qui dévale en serpentant, cheminent de nombreux convois d'ânes et de mules, escortés par des Aimaras qui jouent sur de petits flageolets leurs airs doux et mélancoliques.

A la douane, l'exhibition de mon passeport me dispense de toute autre corvée, et, grâce au directeur, je suis bientôt installé à l'hôtel.

Mon premier soin fut de solliciter une entrevue — aussitôt accordée — du Ministre des affaires étrangères, le docteur Antonio Quijarro; et, dès le lendemain, je pus l'entretenir de l'objet de ma mission et des moyens de la mener à bonne fin. Il me donna de fort utiles renseignements. Déjà, pendant tout son séjour en Bolivie, le docteur Crevaux n'avait eu qu'à se louer de ce patriote énergique. M. Quijarro a fait publier, par ordre de son gouvernement, tous les documents officiels relatifs à la mission de notre compatriote. L'opinion publique s'était émue de certaines rumeurs circulant en France qui laissaient entendre que le gouvernement bolivien n'aurait pas offert au docteur Crevaux tout l'appui nécessaire à son entreprise.

Je suis en mesure d'affirmer le contraire : l'exploration

du docteur Crevaux coûta 10 000 francs à l'État; on offrit en outre deux cents hommes que le voyageur refusa. Sur la nouvelle du massacre, une colonne de deux cents soldats partit pour le Pilcomayo, avec ordre de châtier les Indiens et d'occuper une partie de la région. Le but ne fut pas atteint, mais les frais de cette expédition ne s'en élevèrent pas moins à 300 000 francs. En ce qui me concerne, partout en Bolivie, j'ai trouvé l'accueil le plus sympathique, et je suis tout particulièrement heureux d'exprimer ici toute ma gratitude au gouvernement de Bolivie, aux habitants de Tarija et aux missionnaires italiens.

Mes préparatifs de départ furent bien vite faits; le chevalier da Ponte de Ribeira, ministre du Brésil, mit à ma disposition les cartouches dont j'avais besoin pour mon fusil de chasse; je reçus une avalanche de canards, poulets rôtis, biscuits, chocolat, etc., que m'envoya comme provisions de route l'aimable famille Sofia de Pozzo, au milieu de laquelle je passai deux charmantes soirées, en compagnie du savant ingénieur anglais Minchin, bien connu en Europe par ses travaux sur la Bolivie.

Le dimanche 3 juin, muni d'un passeport ministériel, recommandé spécialement aux autorités départementales, j'enfourchai de nouveau ma monture aux longues oreilles et me dirigeai sur Tarija par le chemin de Sucre.

Nous reprenons, mon *arriero* et moi, la route du haut plateau qui longe la chaîne de l'Illimani. Le temps est superbe, nous allongeons le pas et arrivons vers cinq heures à Calamarca, village d'environ 200 feux. Le maître du tambo s'empresse autour de moi; j'en profite pour prendre quelques renseignements; le récit de mes voyages l'enthousiasme; il veut à toute force m'accompagner.

4 juin. — Mon *arriero* commence à manifester des craintes sur son voyage au Pilcomayo; il a peur des Indiens du Sud et me parle de sa famille; je le laisse libre de reprendre sa parole.

Le vent est très violent; les contreforts sont couverts de neige; la poussière et les giboulées nous aveuglent. A quatre heures, nous mettons pied à terre au tambo de Chijta.

5 juin. — Arrivée à Sicasica dans la matinée. Quelques minutes d'arrêt pour changer de mules, puis, après un bon temps de galop, nous atteignons Panduro. La *chicha* et le *singani* (eau-de-vie du pays) avaient mis en gaîté tout le personnel du tambo; il me fallut boire *trago* sur *trago*, et j'eus toutes les peines du monde à me soustraire aux amabilités dont j'étais l'objet. Dans ma hâte à confectionner une omelette au suif de chandelle — la graisse brillant par son absence, — je fis assez mal cuire les *chunchos* (pommes de terre) dont je la bourrai. Le patron du tambo, que, pour ne pas être en reste avec lui, j'avais invité à ce festin de Balthazar, ne cessait de crier entre deux hoquets : *Pendejo ! me hace comer papas crudas, papas crudas !* (L'imbécile ! il me fait manger des pommes de terre crues !)

6 juin. — Nous gagnons à midi le village de Caracollo. Je me décide à y passer le reste de la journée. Le type de l'Indienne Aimara ou Quichua se distingue facilement de celui de la *chola*, métisse au deuxième ou troisième degré. La première a la chevelure en désordre, le *poncho* jeté négligemment derrière le dos et noué autour du cou, ou maintenu par des agrafes de cuivre en forme de cuiller, les reins sanglés de la *rouana*, protégés par des jupons courts de grosse laine ou de *bayeta*; les jambes sont nues, et le plus souvent aussi, les pieds. La *chola* est l'élégante du pays. Aimable et rieuse, sa nature reste toujours un peu sauvage; elle s'intimide et se trouble devant un inconnu; c'est la vraie fille des Andes, aux formes un peu fortes, mais aux attaches toujours très fines; son cœur vibre quelquefois,... rarement pour le *forastero*; encore faut-il le noyer dans d'interminables *tragos* de *chicha*. Sur les cheveux noirs bien lisses, plaqués au front, un chapeau en feutre mou est coquettement posé. Le poncho revêt les couleurs les plus brillantes, et la robe, qui recouvre d'épais jupons, très courts, laisse à nu une jambe bien faite dont le pied, petit, est chaussé de légers escarpins — ou d'énormes souliers de charretier.

7 juin. — Oruro, centre important, riche en mines d'argent et de cuivre, exploitées par de fortes maisons de

commerce. J'ai l'honneur d'être présenté au général Camacho, gouverneur militaire de la province.

8 juin. — En route pour Poopo.

11 juin. — Froid très vif pendant la nuit. Vent glacial. Thermomètre, — 7° C. Nous quittons ici le plateau bolivien pour entrer dans la seconde chaîne. On passe devant le volcan d'Ancacato; le terrain est couvert de bombes, de scories et de cendres. A cinq heures du soir, halte au tambo de Livichuco. En pénétrant dans la pièce où Manuel est en train d'arrimer les *petacas*, je vois les murs tout souillés de sang. J'avais noté le même fait dans quelques auberges, et cette fois-ci, pas plus que les autres, je ne pus obtenir de l'Indien l'explication d'une aussi singulière coutume. A Tarija,seulement,on m'apprit que lorsqu'un tambo exploité par des Aimaras ou Quichuas vient à changer de maîtres, le sang d'un mouton est projeté le long des parois pour préserver le troupeau des maladies et de la mort.

12 juin. — De bonne heure, et par un froid excessif, nous nous engageons sur les pentes du volcan : la route n'est pas trop mauvaise, mais des rafales de neige nous forcent à nous blottir derrière des blocs de trachyte et de basalte; les chemins s'encombrent et notre marche devient lente et difficile. Éreintés, mourant de froid, nous gagnons Macha sans accident.

13 juin. — Mon guide souffle dans sa corne pour annoncer notre arrivée à Cauri. A deux heures, nos mules sont à bout et le maître du poste ne peut les remplacer, car le courrier va passer, et il lui réserve le choix. Enfin nous repartons; la descente de la côte pierreuse est difficile; nos postillons sont maintenant des Quichuas, aux jarrets d'acier, comme les Aimaras; ils escaladent au pas de course les dépressions de la chaîne orientale, ramenant les animaux fourbus d'un relai à un autre, moyennant un *medio* (cinq sous) par lieue!

14 juin. — Une de nos mules de charge reste en arrière et nous fait perdre une partie de la journée. Manuel exhale sa bile contre le maître de poste; tout son répertoire y passe; l'air retentit des *ajos* les plus énergiques. Enfin, cahin-caha,



Indiens Aimaras et Quichuas.

aiguillonnant le pauvre animal, et par une route accidentée et pittoresque, nous atteignons le tambo de Mamahuasi, près d'un petit ruisseau coulant au fond d'une gorge étroite. Un splendide clair de lune illumine de ses tons crus ce paysage des Andes. Surprise agréable! on nous sert un bon souper, et, sur de vraies chaises, nous prenons place autour de la table; la nappe est blanche : il y a longtemps que tous ces petits luxes nous étaient étrangers!

15 juin. — A neuf heures du matin, nous apercevons Sucre, qui a porté les noms de Chuquisaca et de La Plata, l'ancienne capitale de la Bolivie, coquettement assise au pied d'un contrefort dominé par deux *cerros* de grès rouge, le Macho et le Hembra. Quatre grandes rues, traversant longitudinalement la ville, trouent la masse des maisons blanches réchauffées par un soleil plus ardent que celui de La Paz. Les Indiens et les Indiennes rencontrés en route portent des chapeaux ronds de feutre mou, enguirlandés de rubans aux couleurs éclatantes et semés de paillettes de cuivre.

16 juin. — L'arrivée d'un étranger est toujours un événement pour ces contrées; à peine la nouvelle de la mienne fut-elle répandue que ma nationalité, ma qualité de membre de la Société de Géographie et la mission dont j'étais chargé m'attirèrent de nombreuses visites; les personnes les plus recommandables de la ville m'apportèrent l'expression de leur douleur de la mort des membres de l'expédition française et m'offrirent leurs services. Cet empressement à être utile aux nouveaux venus est un des caractères spéciaux du tempérament bolivien, ou, pour mieux dire, américain du Sud; il se manifeste aussi bien dans la classe élevée que chez les métis et chez les Indiens, *tamberos*, *posaderos* et *arrieros* répandus dans toutes les gorges et sur tous les sommets des Andes. Par contre, l'Américain du Sud est excessivement susceptible et le voyageur doit le traiter avec ménagement. Patience et douceur réussissent toujours et m'ont souvent tiré de bien des mauvais pas!

Un soir, sur la route de Naré à Médellin (État d'Antioquia, Colombie), j'arrivai au tambo fatigué, éreinté; un

voyageur m'avait précédé. Les gens étaient pauvres, mais ils n'hésitèrent pas à nous faire partager leur *sancoche*, pot-pourri de toute espèce de comestibles, *tasajo* et viande fraîche, bananes, haricots, maïs, *yuca*, riz, pommes de terre et jusqu'à du poisson desséché. Le pain est inconnu; pour le remplacer, les gens de la Cordillère préparent avec le maïs, qu'ils broient entre deux pierres, une pâte grossière délayée dans de l'eau et qu'ils font cuire sous les cendres du foyer, en forme de petites galettes; ces *arepas*, je l'avoue, n'ont rien de comparable aux croissants parisiens, aux pains viennois ou au pain de seigle allemand. Quoi qu'il en soit, lorsque l'Indienne de la cahute invita le premier voyageur à prendre sa part du festin, il commit l'imprudence de dire en montrant l'*arepa* d'un air dédaigneux : *Eso!... Es bueno para los perros!* (Cela est bon pour les chiens!) La nuit qu'il passa à la belle étoile, sans manger, a dû lui enseigner à être une autre fois plus circonspect, et à méditer le proverbe, de mise surtout dans l'Amérique du Sud : Trop parler nuit.

Sans se préoccuper des : *No hay* (Il n'y a rien) qui répondent souvent à ses demandes, que le voyageur entre dans le *tambo*; qu'il demande le patron; que, tout en lui offrant un *cigarillo* (cigarette), un *traguito*, le petit verre de cognac qu'il doit toujours avoir sous la main, il s'informe des affaires du pays, du gouvernement, qu'il paraisse s'intéresser à la santé de la famille, etc., et qu'ayant répondu ensuite aux questions que lui adresse le *tambero* (aubergiste), il lui dise, cinq minutes après :

« *Bueno, senor, pero ando con mucha hambre; no podria V^d proporcionarme unos huevos o un poco de carne?* (Bien, monsieur, mais j'arrive fort affamé; ne pourriez-vous me procurer quelques œufs ou un peu de viande?)

— *Como no señor! pase V^d adelante; todo lo que hay aqui esta a su disposicion y a sus ordenes!* » (Comment donc, monsieur, tout ce qu'il y a ici est à votre disposition et à vos ordres.)

Et le même individu qui, tout à l'heure, vous aurait

infailliblement répondu : *No hay nada* (Il n'y a rien), ou que les corbeilles pleines d'œufs ne lui appartenaient pas, mettra tout en l'air pour satisfaire vos désirs : vous vous serez acquis un ami.

Le lecteur comprend maintenant comment, en vingt-quatre heures, arrivant pour la première fois à Sucre et n'y connaissant personne, j'y trouvai une hospitalité empressée. M. Enrique Bayer, ingénieur des mines, se fit mon cicérone et me présenta en moins d'une demi-journée à toutes les notabilités de la ville. Parmi celles-ci je ne saurais oublier l'estimable docteur Abecia, qui a eu l'initiative d'établir à ses frais un bulletin hebdomadaire météorologique; le docteur Ignacio Teran, directeur de la Bibliothèque, « une des plus importantes de la Bolivie », et qui m'offrit en souvenir de mon passage un vieux dictionnaire espagnol de l'idiome des Indiens Mojos (1701); ni enfin la famille Ruch, dont le chef m'a communiqué ses travaux de statistique sur la Bolivie, document des plus intéressants et des plus précieux.

Sucre jouit d'un climat tempéré et très sain, recherché par toutes les familles aisées de Bolivie. C'est là qu'habitent deux grands personnages dont la générosité égale la richesse, MM. Aniceto Arce et Gregorio Pacheco. La fortune de chacun d'eux, acquise dans l'exploitation des mines, peut être évaluée à cinq millions de piastres, soit vingt-cinq millions de francs. Frappez à leur porte pour une œuvre de patriotisme ou de charité quelconque, et votre appel ne restera pas sans réponse. Dans la dernière guerre, les Chiliens menaçaient La Paz; le gouvernement n'avait pas à sa disposition les fonds suffisants pour équiper les nouvelles recrues ou armer les volontaires; une souscription fut ouverte. MM. Aniceto Arce et Gregorio Pacheco s'inscrivirent chacun pour cent mille piastres, — un demi-million de francs.

De chez M. Aniceto Arce était sorti Dumigron, un Français qui se joignit à la mission Crevaux dont il partagea le malheureux sort. Il avait amassé un petit pécule, après dix ans de travaux comme horticulteur. Jeune encore — il

n'avait que trente-deux ans, — il rentrait en France pour y jouir de ses économies; à Tupiza, il rencontre le docteur Crevaux.

« Et où allez-vous? lui dit celui-ci.

— A Paris, par Tucuman et Buenos Aires.

— Bah! ce n'est pas la route la plus économique. Venez avec nous; nous passerons par le Pilcomayo; le voyage ne vous coûtera rien. »

Séduit, entraîné, il partit.... On sait le reste!

17 juin. — Dès quatre heures du matin, les mules piaffaient dans la cour. L'Indien qui devait nous servir de guide était allé faire sa provision de *coca*, qu'il noua dans un mouchoir autour du cou. Manuel chargea les bagages; le temps de prendre le *trago del estribo* (le coup de l'étrier), de se donner un dernier *abrazo*, et nous étions en route pour Tarija par la grande rue de Sucre. Les orangers imprégnaient l'air de leurs tièdes effluves; l'animation était extraordinaire à cette heure matinale; par ce beau jour de dimanche, tous se rendaient à la messe; les *Que le vaya bien, señor!* (Portez-vous bien, monsieur) m'étaient lancés par de grosses Indiennes, au milieu du franc éclat de rire qui les clouait sur place, elles et leurs compagnes, à la vue de mon casque anglais; les mêmes paroles tombaient gracieusement de la bouche rose et souriante des señoritas qu'elles accompagnaient. Comme je me sentais bien en selle sous le feu de ces grands yeux noirs, abrités par la mantille! La langueur d'un de ces regards, sa fixité, me rappelèrent des souvenirs!...

Anda, mula! (Marche, mule!) cria tout à coup Manuel. Et je ne sais pourquoi ces paroles m'allèrent au cœur et me tirèrent de ma rêverie. Oui, *anda!* Ma bête bondit sous la pression de deux vigoureux éperons, et je m'enfuis sans oser regarder derrière moi!

A cinq heures, j'étais au bord même du fameux Pilcomayo. Quelques misérables cahutes constituent le *pueblito* de Chicha, où personne ne pouvait nous recevoir; une pauvre vieille Indienne fut assez charitable pour nous permettre de déposer nos bagages sous son toit.

Un peu de *asado*, viande fraîche rôtie, que j'avais apportée de Sucre, fait notre dîner; Manuel me prépare une tasse de chocolat. J'étends ma couverture au pied d'un gros poivrier; et, tout botté, tout habillé, voluptueusement encagé sous ma moustiquaire, ma selle pour oreiller, fumant un nombre incommensurable de cigarettes pour faire pièce aux cousins qu'une température de 23 degrés tient en éveil, je m'abandonne à la rêverie, séduit par l'âpre beauté du site, par la solitude du lieu que trouble seul le clapotis des eaux, courant, fuyant, s'entre-choquant sur le dos des galets, se divisant en milliers de vaguelettes, qui semblaient emporter, tremblotants et rapides, les rayons de la lune en autant de fines écailles d'argent. Que de douces sensations vous cause ce contact si intime de la nature! mais aussi de quelle puissante émotion n'est-on pas pénétré quand la grande voix de la tempête mugit, quand la gigantesque ossature des Andes tressaille, sursaute, sous la colère des éléments déchaînés, dans ces nuits de bouleversements titanesques où le foyer du monde civilisé ne nous apparaît plus que là-bas, là-bas, bien loin,... dans le fond noir du ciel déchiré par la foudre!

18 juin. — A Llanta-Pacheta, le lit du ruisseau que nous avons suivi, bifurque avec la route de Potosi, et, prenant alors le rio Llanta-Pacheta, qui court presque à sec entre de hautes et abruptes murailles, nous gagnons Esquirri à trois heures. Le maître du tambo était absent, personne ne répond à mon appel; j'entre et m'installe. Une vieille Indienne du voisinage nous apporte un grand vase plein de *chicha* qui fait nos délices, et offre de nous préparer à manger; mais la pauvre femme en fut pour ses frais de cuisine. Le corrégidor et le curé, ayant appris mon arrivée, viennent me convier à dîner; j'accepte, et je passe une charmante soirée. Un bon lit m'attend; demain, dès la première heure, j'aurai de nouvelles mules. Après avoir beaucoup parlé de Paris et de la France, du Pilcomayo et des Tobas, je me glisse entre deux draps bien blancs, qui me font bénir encore une fois de plus l'hospitalité des braves populations de ces contrées.

19 juin. — Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand je me réveillai.

Par le *pueblito* de San Sebastian et l'*hacienda* de la Cancha, nous arrivons à Quelluyu, en suivant une route escarpée, taillée dans des roches de schiste ardoisier, sillonnées dans leur masse par un ruban de quartz d'un blanc pur. Les Indiens qui soignent dans leurs champs de rares cultures de seigle s'enfuient à notre appel. Nous n'avons plus de guides; Manuel ne connaît pas la route et il m'est impossible d'obtenir le moindre renseignement. Le paysage est morne, sans végétation, sans village. A quatre heures, enfin, nous atteignons Puno-Puno. Il s'y trouve une seule cabane d'Indiens ; nous n'aurons où aller si on nous en refuse l'entrée; mais les deux pauvres vieilles qui l'habitent s'empressent de nous abandonner le meilleur coin. Je soupe de seigle grillé et d'un peu de chocolat.

20 juin. — La route est la coulière même d'un cours d'eau desséché entre deux parois schisteuses; elle nous conduit dans la belle et fertile vallée de San Lucas, au milieu des seigles, principal produit du lieu. Des milliers de ramiers battent l'air de leur vol rapide; j'en fais une chasse abondante et fructueuse.

A dix heures, courte halte au village; le soir, nous campons au tambo de Civingamayu, sur le bord même du rio de ce nom, presque à sec, et large de 200 mètres. Une bonne chambre nous est assignée. Les murs en sont littéralement criblés de balles; ici, plus que partout ailleurs, le Bolivien couché sur le *pollo* a sorti son revolver et s'est fait la main en prenant pour cible la paroi d'en face!...

Je me glisse dans la cuisine, à la grande surprise des femmes; j'y déniche pommes de terre, oignons, œufs, et en prépare avec mes ramiers un de ces plats fantastiques qui font les délices de mon péon, et dont un Vatel ne saurait avoir une idée.

21 juin. — A quatre heures du matin, escalade d'une pente assez élevée dont la descente rapide nous mène dans des gorges étroites. A Muynquire, on trouve quelques cabanes et champs de seigle; de Tacaquira, nous arrivons

à Cinti par une route accidentée, mauvaise, surplombée d'énormes blocs, mais bordée de figuiers et de vignes. Le vent est violent; la poussière nous aveugle. Impossible de trouver un tambo; je passe une heure à courir de maison en maison, à frapper de porte en porte; mais ma patience est couronnée de succès, et nous faisons enfin notre entrée dans l'unique auberge de Camargo; la seule pièce sortable est habitée par un voyageur : je crois à une plaisanterie de Manuel quand je le vois déménager les bagages du premier arrivé. Je me récrie.

« *Pero no, señor,* me dit le Bolivien, *occupa Ud la pieza, yo voy a fuera,... encontraré siempre un amigo!* » (Mais non, monsieur, occupez la place, moi je m'en vais, je trouverai bien quelque ami!)

Je n'avais plus qu'à laisser faire.

22 juin. — Le vent soulève la poussière en tourbillons; la vallée offre le plus agréable aspect; des bouquets de poivriers se détachent au milieu des plantations de seigle, de vignes et de figuiers. Tout ce territoire est excessivement riche et une préparation intelligente du vin par des hommes pratiques, connaissant le métier et pourvus du matériel nécessaire, donnerait les plus brillants résultats.

De nombreuses et coquettes habitations s'échelonnent le long de la route.

A Palca Grande, nous traversons un des deux rio Grande de la région; large d'environ cent à cent vingt mètres, celui-ci va se jeter dans le Pilaya, qui se déverse lui-même dans le Pilcomayo. Le gué est profond et fort dangereux.

A Pampa Santos, où nous arrivons à midi, la chaleur commence à se faire sentir. Par une route taillée sur le flanc des contreforts, dans des masses de grès rouge et d'argile, nous entrons dans les gorges ou, pour mieux dire, les couloirs longs et tortueux de Camataqui. Le vent s'y engouffre avec une telle violence que, pendant des journées entières, des nuages de poussière obscurcissent la lumière du soleil.

Je n'ai jamais vu, dans toutes mes courses à travers les Andes, de soulèvement géologique aussi pittoresque : on

dirait de grandes vagues courant l'une sur l'autre et au moment de déferler.

A cinq heures, nous sommes au petit village de Camataqui. Pas de tambo. Le corrégidor nous assigne un logement dans une maison particulière, où l'on se hâte de déménager pour nous offrir la meilleure pièce.

23 juin. — Le guide arrêté la veille avait profité de sa nuit et de quelques réaux d'arrhes pour se payer une formidable *borrachera.* Après une heure de recherches, je désespère de mettre la main sur lui. Je ne sais rien de plus désagréable que cette mauvaise habitude qu'ont *arrieros*, *peons*, guides, *boteros*, *cocheros*, etc., de se griser avant le départ; le voyageur est à leur merci; il ne peut se mettre en route avant que ces messieurs en aient assez.

A huit heures, tout est prêt. La route est large, poudreuse, déserte; pas une cabane, des bouquets d'*algarrobos* par-ci par-là.

A midi, nous atteignons le petit village de San Juan pour nous engager ensuite dans le lit d'un rio à sec. Il se fait tard, nos mules sont très fatiguées. A six heures, nous sommes enfin à Tortorilla, représenté par deux cahutes où d'abord on ne veut pas nous recevoir; en vain je déploie toutes mes séductions pour décider une des Indiennes à nous laisser un petit coin dans une de ses pièces; l'impitoyable *no hay* nous en défend l'entrée.

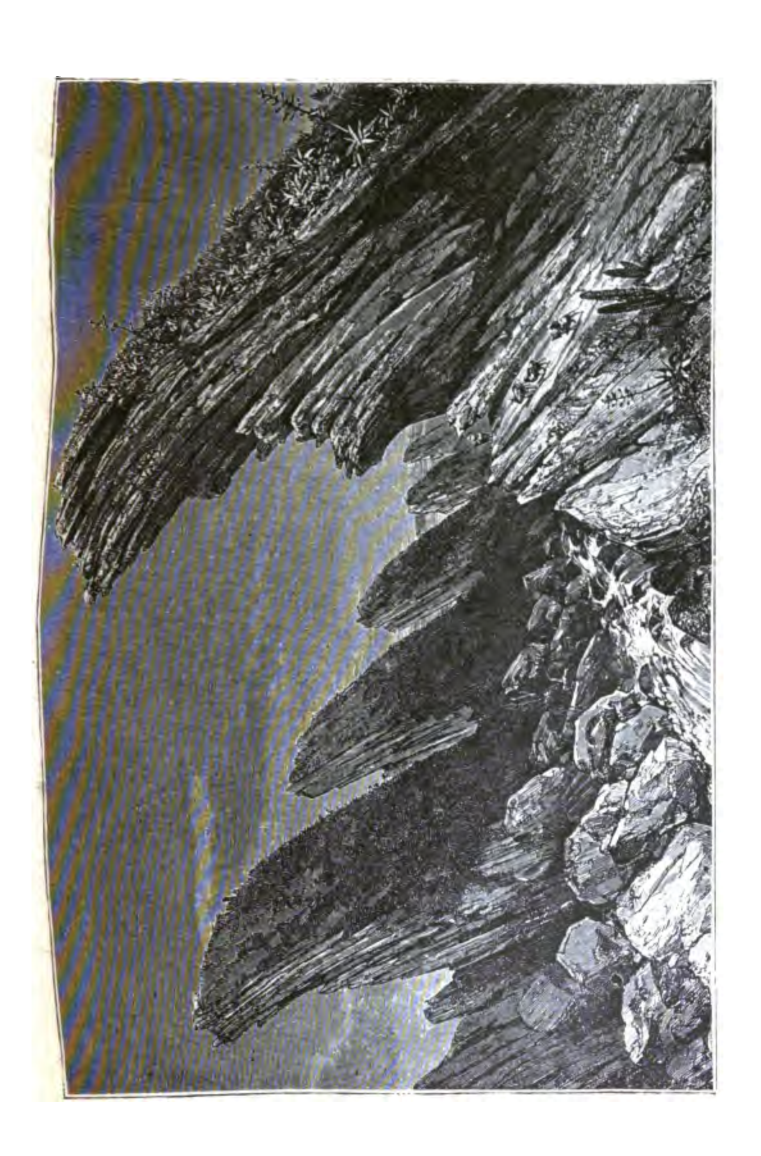
« *Pero, hija! un lugarcito, un cuartito!* (Mais, ma fille, un tout petit coin, une toute petite chambre!)

— *No hay, señor, los cuartos estan ocupados!* » (Il n'y en a pas, monsieur, les chambres sont toutes occupées! »)

Et les mégères des deux cases nous renvoyaient de l'une à l'autre.

Nos animaux durent se passer de manger; pourtant la luzerne était entassée dans le tambo. Quant à nous, point d'illusion possible : « *Comer, señor, pero ne hay nada!* (Manger, monsieur, mais il n'y a rien!) — *Ni un huevo!* » (Ni un œuf!) Et les poules étaient là, sous nos yeux, picorant avec les coqs!

Une vieille croûte de pain, oubliée dans mes fontes et



trempée dans l'eau, me défend d'écrire que je me suis couché sans souper. Quelques branches d'arbres nous servent de toit; nuit très froide, 6 degrés centigrades au-dessous de zéro.

24 juin. — La note fut facile à solder, mais nous avions devant nous une forte journée de marche, et nos animaux affamés, fatigués, me faisaient redouter la terrible côte d'Escallachi. Tant bien que mal, et forcés par les rafales d'aller à pied, nous arrivâmes au sommet de la plate-forme. La vallée verdoyante de Corrija, circonscrite par une belle ligne de contreforts, s'étendait devant nous. La descente ne fut pas chose commode dans cet escalier de pierres roulantes ou mal assises, qui, à chaque pas, déplaçaient notre centre de gravité; la poussière nous aveuglait et l'abîme s'ouvrait à notre droite. A l'angélus, nous gagnions le village de San Lorenzo, où nous pûmes consacrer quelques instants au sommeil.

25 juin. — A deux heures du matin, je fis seller et charger. Nous étions très près de Tarija et j'avais hâte d'arriver. A six heures, la ville se déroulait à nos pieds sous les premiers rayons de soleil.

A l'hôtel Ingavi, où je descendis, on fournit bien le logement au voyageur, mais il n'est jamais question de nourriture. J'allais donc être obligé, soit à prendre mes repas dans les *chicherias*, boutiques où l'on vend la chicha, soit à continuer à Manuel les fonctions de chef dont il s'acquittait fort bien, surtout pour cuire les œufs et soigner le rôti. Encore tout botté, procédant à un bout de toilette rapide, j'en étais à ce point de mes réflexions, quand on frappa à ma porte.

C'était une visite et une invitation à déjeuner. Une minute après, on cogne de nouveau : autre visite, autre invitation. Cinq minutes après, *toc*, *toc*, encore. Ah! ma foi! j'ouvris la porte à deux battants : ce fut une procession de visites et une kyrielle d'invitations pour plus de temps que je ne pensais passer à Tarija. Manuel jubilait. La question était résolue : je restai le locataire de l'hôtel Ingavi, mais je devins l'hôte de Tarija entier.

Mon arrivée, d'ailleurs, avait été annoncée au préfet par un *expreso*, courrier spécial du gouvernement; on savait mes projets, mais on ignorait que je voulusse repartir sous deux ou trois jours. Un corps expéditionnaire de 200 hommes s'apprêtait à marcher sur Santa Barbara du Pilcomayo, afin d'occuper définitivement Teyo. Or, dès la première heure, dans une réunion des principales autorités militaires et administratives chez le colonel Estensorro, ma résolution fut jugée extrêmement dangereuse, et il fut convenu que je gagnerais Caïza avec l'escouade.

Deux semaines se passèrent à l'attendre; je n'eus certes pas à les regretter, mais le Pilcomayo m'attirait.

Tarija est une ville essentiellement commerciale et la porte d'entrée des riches départements du Sud. Elle est bien bâtie, pittoresquement située, le climat en est agréable et très sain. Je n'entreprendrai point de raconter par le menu les incidents de mon séjour et les piquantes observations que j'eus l'occasion d'y faire. Tarija est une petite ville, mais le cœur de ses habitants est grand; elle fut pour beaucoup dans l'exploration que j'allais tenter dans le Chaco. Je l'ai dit, je l'ai écrit, mais je suis heureux de le répéter ici encore.

Le jour de mon départ pour la *Colonie Crevaux*, pour le grand voyage du Chaco au Paraguay, c'est-à-dire de l'entrée en lutte contre l'inconnu redoutable et terrifiant du Pilcomayo, ce jour-là, dis-je, où les souvenirs les plus intimes envahissaient mon cœur, mon dernier regard pardessus la Cordillère se dirigea vers Tarija, qui m'avait fait oublier un instant que la France en est à trois mille lieues !

Le moment arriva; il fallut songer à la *despedida*. Ce ne fut pas sans regrets ni tristesse que je quittai la ville où le docteur Crevaux, un an auparavant, avait reçu, ainsi que ses compagnons, les mêmes démonstrations, les mêmes marques de la plus franche sympathie!

Le bataillon fut passé en revue aux acclamations de toute la ville, et, musique en tête, il défila sur la route du Chaco. Le surlendemain, 9 juillet, ce fut mon tour; j'étais accom-

pagné du délégué bolivien et de son secrétaire, le colonel Estensorro.

Le soir nous fîmes halte à Santa Anna, dans la belle propriété de la veuve du général O'Connor d'Arlac. Une charmante allée, surnommée par le docteur Crevaux « allée des Soupirs », toute bordée de saules et de poivriers, nous conduisit à la maison d'habitation, au pied de laquelle court un ruisseau clair. Un bon souper nous y attendait, mais de tristes souvenirs hantaient mon esprit. N'était-ce pas ici la première étape de la route qui avait conduit à la mort le docteur Crevaux? On s'empressait autour de moi; je me retirai de bonne heure; j'avais soif de solitude.

12 juillet. — Départ à dix heures, *piano*, *piano*. Nous gravissons quelques pentes sans incident notable; le terrain argileux, détrempé par la pluie, oblige nos mules à une marche lente et scabreuse. La vallée du village de San Luis s'étend verdoyante et pittoresque. Le bataillon est arrivé de la veille, à huit heures du soir; lorsque nous entrons au bourg, la musique salue notre arrivée. Grande joie de la population.

13 juillet. — Nous passons la journée à San Luis : il a beaucoup plu la nuit dernière, et nous craignons que les fantassins ne puissent continuer la marche sur ce sol argileux. Je lève le plan du village.

Les frères Valverde, deux des jeunes Boliviens qui périrent avec le docteur, étaient nés à San Luis. Je fis visite à leur pauvre mère, presque folle de chagrin et de désespoir.

14 juillet. — A onze heures, nous défilons avec le bataillon. La route escarpée est taillée à vif entre de hautes murailles argileuses. Nos mules s'abattent fréquemment.

Quelques Indiens et Indiennes Chiriguanos, que nous surprenons à la pêche dans le rio Santa Anna, s'enfuient à notre approche; nous essayons en vain de leur inspirer confiance; les fusils les épouvantent. Je suis tout étonné de voir avec quelle facilité, quels jarrets plutôt, les soldats, chargés de leur fourniment, escaladent, pieds nus, les derniers contreforts de la chaîne orientale. Venus ainsi de Potosi, ils devaient, pour la plupart, marcher jusqu'au

Paraguay. Petits, trapus, nerveux, ils supportaient avec la même égalité d'humeur, la pluie et le soleil, la chaleur et le froid. La journée avait été longue et l'étape très pénible pour gagner Suaruro; rien n'avait ralenti leur allure. Au pas lent de ma mule je suivais ces infatigables marcheurs. Le soir, arrivés au campement, ils songeaient moins à se reposer qu'à tirer du fond de leur sac une *bandola*, guitare, ou une *flauta*, petit flageolet dont les sons bizarres, doux et plaintifs, bas ou stridents, servaient d'accompagnement aux chants d'amour. Le bivouac s'animait sous les pâles clartés des derniers rayons du soleil; puis les feux s'allumèrent, profilant les groupes sur le fond noir du ciel, tandis que les *rabonas*, cantinières du bataillon, allant, courant, revenant, préparaient le *chupe* et l'*asado* de tous les jours et de tous les repas.

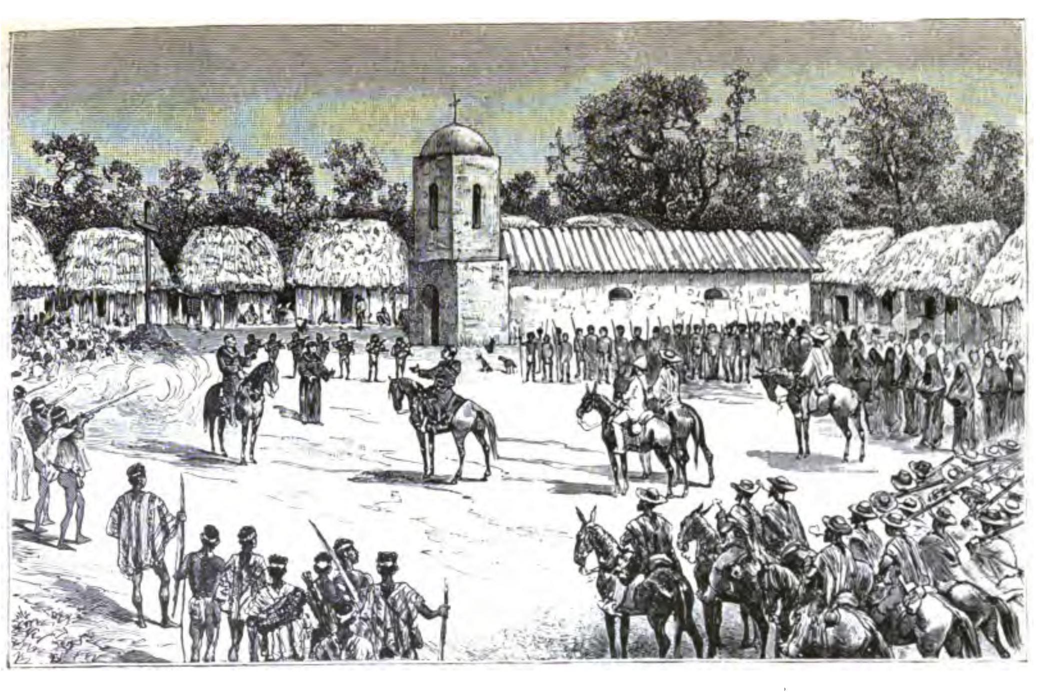
On célébra mon anniversaire; j'accomplissais ma trentième année.

Le 16, nous étions à Ivitivi; le 17, la troupe campait à Carapari, dans une belle vallée large de 150 à 200 mètres, entre deux petites chaînes basses courant du sud au nord.

Le 18, à une heure, nous arrivions, par 1 384 mètres d'altitude, au sommet de la côte d'Aguairenda. Nous fîmes halte quelques instants. L'ondulation dernière des derniers contreforts, des dernières plissures des Andes colossales s'éteignait à nos pieds dans les plaines verdoyantes du Chaco, déroulées à perte de vue. Au-dessous de nous, on distingue la Mission à sa grande croix de bois plantée au milieu d'une place rectangulaire; à trois lieues environ, sur la gauche, Caïza se dissimule dans un bouquet de verdure; au nord, le Pilcomayo se reflète au soleil en un mince filet blanc,... puis l'uniforme immensité.

Ce coup d'œil jeté sur l'inconnu m'impressionne vivement. L'année précédente, le docteur Crevaux et ses compagnons, debout à la même place, avaient contemplé ce même spectacle pour aller tomber là-bas, tout jeunes, pleins d'espérance et d'avenir!

« *Aqui esta la gloria!* (Voilà la gloire!) me dit le colonel



Arrivée à la Mission d'Aguairenda.

Estensorro, en indiquant du doigt le Pilcomayo. — *Si, señor!* répondis-je; *la gloria ó la muerte!* »

Une heure après, nous avions descendu la côte et prenions la route de la Mission; les Chiriguanos étaient rangés sur deux files; une décharge de mousqueterie salua notre approche; la petite cloche de la chapelle sonnait à toute volée.

Le lendemain, la troupe se cantonnait à Caïza, où nous séjournâmes environ un mois.

Je profiterai de cette halte pour retracer à grands traits l'itinéraire du docteur Crevaux depuis Buenos Aires, et les émouvantes péripéties du drame dont lui et les siens furent les victimes. On me permettra de fondre ce que j'appris dans ce voyage avec tous les renseignements recueillis plus tard.

A son départ de Bordeaux, le docteur, chargé d'une mission par le Ministère de l'instruction publique, se proposait d'explorer le bassin du haut Paraguay et d'atteindre ainsi celui de l'Amazone. Dès son arrivée à Buenos Aires, le docteur Zeballos, président de l'Institut géographique argentin, et les docteurs Omiste et Vaca Guzman, représentants du gouvernement de Bolivie, lui firent entrevoir l'intérêt d'une exploration du rio Pilcomayo.

Son esprit énergique s'enthousiasma; à Paris, du reste, il avait examiné ce projet avec le docteur Hamy et quelques autres. Il résolut de partir sur-le-champ pour la Bolivie, et de reconnaître le cours de la rivière mystérieuse, qui, au dire de certains explorateurs, se perdait dans les plaines du Chaco. Le relèvement du Pilcomayo pourrait fournir les matériaux nécessaires à la création d'une voie commerciale entre la Bolivie, le Paraguay et la République Argentine.

La mission reçut à Buenos Aires l'accueil le plus sympathique; le gouvernement mit gracieusement deux marins de la flotte à sa disposition et lui accorda le passage gratuit sur la ligne ferrée de Buenos Aires à Tucuman; puis elle gagna Tupiza par Salta et Jujuy. Le 16 janvier 1882, le docteur Crevaux, arrivé à la frontière argentine-bolivienne,

ne put obtenir de paysans demi-sauvages l'hospitalité pour lui et les siens, et se vit contraint d'obliger le maître d'un *almacen* à lui donner abri pour la nuit. Pendant le colloque, un des expéditionnaires ayant commis l'imprudence de montrer un revolver, une bande armée se jeta sur les explorateurs; trois coups de feu furent tirés par les assaillants : le sang-froid du docteur sauva la situation; sur sa défense expresse, personne ne répondit à l'attaque. Haurat, timonier de la marine française, reçut seul quelques plombs dans la main.

Le 8 mars 1882, à Tarija, le docteur Crevaux fut présenté au P. Doroteo Gianeccini, préfet des missions de Franciscains italiens, et se lia intimement avec lui.

Le P. Doroteo lui donna communication de notes concernant les Indiens du Chaco, et offrit de l'accompagner jusqu'à la Mission de San Francisco de Solano du Pilcomayo, où il promettait de lui procurer toutes les choses indispensables à l'accomplissement de son œuvre avant la baisse des eaux.

Le docteur, très reconnaissant des démonstrations amicales dont lui et ses compagnons avaient été l'objet de la part des principales familles de Tarija, quitta cette ville le 14 mars; le soir même il arrivait au pueblo de Santa Anna, dans l'*hacienda* de Mme O'Connor d'Arlac.

Le 24, le P. Doroteo, qui n'avait pu partir en même temps que le docteur, le rejoignit à Ivitivi. Crevaux en fut très heureux; il sella aussitôt sa mule, et, suivi de Ringel et de Dumigron, il partit au galop, « fatigué qu'il était, dit-il, de la marche lente de son escorte ».

Le P. Doroteo amenait avec lui la Yalla Petrona, une Indienne Toba, « estimant, disait-il à Crevaux, qu'envoyée en avant, elle faciliterait son passage ». La jeune fille, on le sut plus tard, avait quitté à contre-cœur la maison de Tarija où elle était en service; mais le voyageur la reçut avec joie et la traita comme si elle eût été son enfant. Cette satisfaction ne fut pas de longue durée; il apprit bientôt que, depuis deux jours, les gens de Caïza étaient partis en guerre contre les Tobas. « Si, lui dit le Père, l'expédition

chaqueñenne arrive au Pilcomayo et y attaque les Indiens, vous allez être exposés à de grands dangers : les Tobas, d'après une coutume dont ils ne se départent jamais, ne manqueront pas de se venger sur vous. D'ailleurs, on les pourchasse et on les tue; ils ne croiront pas aux paroles de paix et d'amitié apportées par l'Indienne; ils croiront à un stratagème pour les tromper plus sûrement.

— Mais que faut-il donc faire? dit Crevaux, surpris et ému.

— Allonger le pas, afin d'arriver, si possible, cette nuit même à Aguairenda. De là, nous écrirons au sous-préfet pour qu'il expédie des ordres de contremarche aux volontaires, avant que ceux-ci atteignent les Tobas. »

Ils piquèrent des deux. En arrivant à Carapari, les mules étaient rendues; Crevaux, ses compagnons et la Toba y passèrent la nuit; le P. Doroteo continua seul, mais, à la montée de la côte, il dut abandonner sa bête qui n'en pouvait plus, et marcher jusqu'à Aguairenda où il entrait à minuit.

Il se hâta d'écrire au sous-préfet, mais bien que celui-ci eût déjà annoncé qu'il allait donner contre-ordre à l'escouade, le conseil des habitants de Caïza décida que l'expédition suivrait son cours.

Le docteur Crevaux et ses compagnons, après avoir passé par Aguairenda, continuèrent leur route vers le Pilcomayo. A Caïza, ils retrouvèrent le docteur Democrito Cabezas, délégué de la préfecture de Tarija, avec son escorte et les autres membres de la mission. Dans le cas où l'expédition ramènerait des prisonniers tobas, Crevaux pria le sous-préfet de vouloir bien les lui remettre à la Mission de San Francisco de Solano, afin qu'il pût les embarquer dans ses canots et les rendre lui-même à leurs familles.

A Yaguacua, il rejoignit le P. Doroteo. Tous deux passèrent la nuit à la belle étoile, et, le lendemain, à dix heures du soir, ils gagnaient la rive droite du Pilcomayo, distante d'environ un tiers de lieue de la Mission de San Francisco. Le docteur Crevaux, bien qu'épuisé par la chaleur et une très longue journée de marche, se sentit réconforté à la vue du rio.

Dans la matinée du 28 mars, le premier Indien pêcheur qui s'approcha de la rive opposée fut hélé par le Père, qui l'envoya aviser le gardien de la Mission. Peu après arrivèrent le gouverneur, les capitaines, les alcades et des Indiens pour les aider.

Tous passèrent le rio sans incident, et le docteur Crevaux, satisfait, donna aux Indiens quelques verroteries. Dans l'après-midi il reçut d'un missionnaire de Tarairi une lettre qui l'invitait à visiter la Mission et mettait à sa disposition toutes les planches dont il pourrait avoir besoin pour construire ses embarcations.

Le 29 mars, il partit pour Tarairi, accompagné de Ringel et du P. Doroteo. Acceptant avec empressement l'offre du missionnaire, il choisit quarante planches et deux traverses de cèdre parmi celles que le P. Dimeco avait rassemblées depuis six ans pour la construction d'une nouvelle église. Mais il insista pour les payer : « Il me suffit, dit-il, de tenir compte du sincère empressement avec lequel vous me les offrez. »

Très content d'avoir pu se procurer ces matériaux, il retourna à San Francisco avec 86 Indiens Chiriguanos, qui les chargèrent sur leurs épaules, et se mit à construire sa première embarcation avec l'aide d'un Indien charpentier appelé Araguë.

Le 1er avril, le P. Doroteo et Ringel partirent pour les autres Missions du nord, chargés de prendre des photographies et de recueillir des collections ethnographiques.

L'expédition des gens de Caïza était revenue du Pilcomayo le 30 mars. Après avoir tué dix ou douze Indiens Noctènes, elle avait ramené sept enfants. Le délégué et son escorte arrivèrent à San Francisco dans la matinée du 2 avril, avec cinq de ces jeunes prisonniers. Les deux autres, blessés pendant le combat, étaient à Caïza.

La vue des captifs et le récit de ces faits firent trembler le P. Doroteo pour le docteur Crevaux. Cet événement, dit-il, était de très mauvais augure; les parents ne manqueraient pas de se venger sur lui.

Le docteur Crevaux, d'abord très affecté, resta silencieux

pendant quelques minutes; mais il voulut se persuader que les Indiens ne maltraiteraient pas un voyageur étranger à leurs querelles; il caressa les enfants et leur donna quelques objets.

Le 4 avril, la Toba Petrona partit de la Mission de San Francisco avec l'aînée des cinq enfants noctènes. Le docteur lui avait remis de nombreux présents pour elle-même et pour ses parents et ses amis, comme preuve du désir sincère qu'il avait de les voir et d'entrer en contact avec eux. Il la fit ensuite photographier par Ringel, ainsi que la jeune Noctène. De son côté, le P. Doroteo lui avait tenu le discours suivant :

« Regarde bien les canots que M. Crevaux est en train de construire pour explorer le rio; il a été bon pour toi. Il ne veut pas faire la guerre aux tiens. Tu sais la triste existence qu'ils mènent à cause de leurs vols et de leurs rapines; l'heure est venue pour ton peuple d'être heureux, s'il le veut, et qu'il n'y ait plus de guerres entre lui et les chrétiens.

« Ne t'étonne pas de la dernière expédition, ni des prisonniers que tu vois ici. Les chrétiens n'auraient pas attaqué les Tobas, si, par leurs vols, ils ne les y avaient obligés; pour qu'ils comprennent bien que nous désirons la fin de la guerre et que nous ne voulons pas les tromper, nous renvoyons avec toi l'aînée des prisonniers. Si nous ne te donnons pas les autres, c'est qu'ils sont encore trop souffrants, mais le docteur Crevaux vous les amènera.

« Dis surtout à ton père Caligagaë et aux autres capitaines tobas, chorotis et noctènes, de venir palabrer avec nous et faire ainsi la paix. Dis-leur de ne pas être effrayés : ils n'ont à craindre aucune embûche; moi-même, je leur en réponds sur ma tête. »

La jeune Indienne, intelligente, parut comprendre ce qu'on attendait d'elle; elle embrassa le docteur Crevaux, et partit, promettant d'être de retour avec ses parents dans douze ou quinze jours.

Pendant ce temps, Tobas et Noctènes faisaient tomber leur colère sur des Indiens de la Mission de Machareti. A Buyuive, un indigène de la station avait été blessé de trois coups

de flèche et de quatre coups de lance; deux de ses compagnons ainsi que leurs femmes et leurs enfants avaient été tués par les Tobas.

Cette nouvelle affligea vivement le docteur Crevaux. Pourtant le souvenir de ses explorations antérieures le soutenait encore, surtout celle du Yapuri chez les Ouitotos cannibales : « S'il faut mourir, je mourrai! Mais si l'on ne risque rien, on ne découvrira rien, et l'on sera toujours dans les ténèbres! »

La Petrona ne reparut point à l'époque fixée; le docteur Crevaux ne tint pas assez compte de cette circonstance qui aurait dû le mettre en garde contre les promesses trompeuses des Indiens. Le dialogue échangé entre les Tobas et la jeune fille ne laissera d'ailleurs aucun doute sur la préméditation du crime et sur le rôle funeste joué par l'Indienne.

« Des *gringos carayes* (étrangers chrétiens), dit-elle, vont venir sous peu par le Pilcomayo. Ils vont au Paraguay. Après eux il en viendra d'autres qui occuperont la rivière, et vous ne pourrez plus pêcher.

— Combien sont-ils? » demandèrent les Tobas.

La Yalla traçant sur le sable autant de petites raies qu'il y avait de membres de la mission, leur apprit ainsi qu'ils étaient vingt et un.

« Y a-t-il des *cuicos* (soldats boliviens)?

— Non.

— Ont-ils des armes?

— Oui! mais ils ne s'en serviront pas. Ce sont des *gringos muy sonsos* (des étrangers imbéciles)! »

Le 13 avril, accompagné du P. Doroteo et du délégué bolivien, il alla reconnaître, à deux lieues en amont de la Mission, le saut du Pirapo ou chute du Pilcomayo; Ringel en prit la photographie et Billet en détermina la latitude; lui-même leva le plan du rio. En le traversant, le timonier Haurat faillit se noyer dans un tourbillon.

Deux graves pensées préoccupaient fortement le docteur : le danger qui pouvait résulter de la dernière expédition des gens de Caïza, et les marais que les Indiens lui disaient



Le P. Doroteo.

existier dans le bas du rio; mais il ne se laissait pas décourager et attendait le départ avec une vive impatience.

Le 18 avril, les pirogues étaient terminées; il les fit transporter sur le bord de la rivière, à 200 mètres environ en face de la Mission, et les hommes de l'escorte y passèrent la nuit.

Le mercredi, 19, à huit heures du matin, les voyageurs quittaient la station de San Francisco. Les trois missionnaires les accompagnaient jusqu'à la rive. Pendant qu'on procédait aux préparatifs, le docteur Crevaux entretint en particulier le P. Doroteo et lui fit ses dernières recommandations. Billet prit la photographie du groupe des expéditionnaires.

« Tout est prêt, major! » dit Haurat.

Il était neuf heures et demie. Les Indiens, qui connaissaient le caractère méchant et vindicatif des Tobas, ne pouvaient retenir leurs larmes; ils poussèrent un formidable : *Taupareño peguata chinureta!* (Allez avec Dieu, amis!)

Missionnaires, Français, gens de l'escorte, indigènes, tous étaient émus; tous pressentaient obscurément quelque lugubre catastrophe. Et, au milieu des adieux et des cris, des vivats et des souhaits, les quatre embarcations disparurent à un coude du rio.

Le soir du même jour, le docteur Crevaux arrivait à Irua, d'où il écrivait au P. Doroteo : « La paix est faite avec les Tobas, nous avons parcouru douze lieues sans incident ».

Le 20, ils atteignaient Bella Esperanza. Les Tobas leur faisaient escorte sur les deux rives. Le 21, on s'arrêtait pour radouber une des embarcations. Le 22, on était à Teyo. Le docteur avait avec les naturels les rapports les plus amicaux et couchait seul au milieu des Tobas.

Le 23 et le 24, on était arrivé dans des lieux inconnus du jeune Zeballos; le 25, les explorateurs gagnèrent Cavayu Repoti après avoir fait franchir aux canots une chute d'environ trois quarts de mètre, qui forme barrage au milieu de la rivière. Le 27, à dix heures du matin, ils s'arrêtèrent à une grande plage de sable. Les Indiens les invitèrent comme

de coutume à manger avec eux des poissons et de la viande de mouton.

Le docteur Crevaux, Billet et Ringel acheminèrent leur embarcation vers la rive. Dans la dernière venaient Haurat et le jeune Zeballos.

A peine les explorateurs approchaient-ils du bord qu'ils furent entourés d'un nombre considérable de naturels qui se précipitèrent sur eux et les massacrèrent à coups de *makanas* (massues) et de couteaux.

Haurat, Francisco Zeballos et Chilata, dit Carmelo Blanco, se jetèrent aussitôt à l'eau. Les Indiens les poursuivirent. Le père du jeune Zeballos fut tué dans la rivière sous les yeux de son fils, qui lui-même allait succomber, quand un Toba lui sauva la vie.

Chilata [1] et Haurat, bons nageurs, gagnèrent la rive opposée, mais ils furent faits aussitôt prisonniers.

Le jeune Zeballos resta captif six mois au milieu des Tobas, et ne dut la liberté qu'aux efforts du P. Doroteo et des missionnaires, qui réussirent à le racheter. Les deux autres, moins heureux, périrent après les plus atroces souffrances, garrottés à des troncs d'algarrobos et servant de cible aux flèches des Indiens. Ce supplice dura près de six mois. Une lettre de l'infortuné Haurat m'est tombée entre les mains. Que de douleurs, que d'angoisses quand, luttant encore contre ses bourreaux, le malheureux timonier se reportait par la pensée à la petite maison des Andes où deux yeux noirs le pleuraient, où un cœur généreux l'aimait!

Tous les cadavres furent ramenés sur la plage et dépouillés de leurs vêtements; les bagages furent éventrés, les embarcations incendiées, et la première crue du Pilcomayo fit disparaître les traces de cet horrible massacre.

Cette malheureuse mission comprenait le docteur Cre-

1. D'après une lettre qui vient de m'être adressée par M. Lacombe, mécanicien en chef à bord du cuirassé *El Plata*, de la flotte argentine, Chilata était Toba et avait servi quatre ans comme matelot; il était, paraît-il, très dévoué au docteur Crevaux.

Massacre de la mission Crevaux.

vaux, le docteur Billet, Ringel, Haurat, Dumigron, quatorze Boliviens et deux Indiens interprètes.

On s'étonne peut-être qu'ils n'aient pas vendu chèrement leur vie, mais ils étaient sans armes : le docteur Crevaux, toujours sans défiance, les avait fait mettre sous clef!

Au cours de mes cinq années de pérégrinations dans ces déserts, les seuls objets que j'aie pu recueillir sont les suivants :

1° Un croquis du Pilcomayo fait par le docteur Crevaux et annoté par Billet;

2° Une lettre écrite au crayon par le docteur Crevaux au P. Doroteo, et portant ces mots :

Entregar mi grande mula marcada B. C. á la Mission de San Francisco.

J. Crevaux.

3° Le bordage d'une des embarcations;

4° Le baromètre Fortin, dont la cuvette était brisée;

5° Un parasol;

6° Quelques pièces d'or perforées par les Indiens qui s'en étaient servis pour faire un collier;

7° Un croquis de Ringel;

8° Une lettre du même, écrite le 19 avril 1882, le jour du départ de la Mission de San Francisco;

9° Une lettre d'Ernest Haurat;

10° Une lettre du docteur Crevaux du 15 janvier 1882, adressée à M. Didelot, à Paris;

11° Une lettre du même, à M. Joseph Crevaux, à Paris.

Quatre pièces de vingt francs ont été remises par les missionnaires de San Francisco au sous-préfet de Tarija. Des Indiens Noctènes étant venus un jour à la Mission les échanger contre du maïs et du tabac, les Chiriguanos, qui les reçurent en payement, demandèrent au Père convertisseur quelles étaient ces médailles!

On vit plusieurs fois du côté de Itiyuru une Indienne portant au cou, en guise d'amulette, un des chronomètres du docteur Crevaux, et un Indien revêtu de la redingote ayant appartenu au docteur Billet.

Depuis mon arrivée en France, j'ai su qu'on avait retrouvé aussi :

1° La jumelle montée en or du docteur Crevaux, avec les initiales J. C. ;

2° Sa trousse de chirurgien ;

3° Une boussole ;

4° Des papiers ;

5° Quelque peu d'argent.

Tous les détails de ce récit m'ont été fournis par les missionnaires, le P. Doroteo surtout, et par le jeune Zeballos, échappé au massacre et avec lequel je vins de Tarija à Santa Barbara et Teyo du Pilcomayo.

Je visitai la frontière pendant le séjour de la colonne à Caïza, où elle dut s'approvisionner de mules et de vivres.

La Mission d'Aguairenda, établie en 1852, se compose de trois pueblos : Aguairenda, Cuaruniti et Timboïti ; elle comprend environ 7 à 800 habitants, tant Chiriguanos chrétiens qu'infidèles, dirigés par deux missionnaires, ayant en sous-ordre un gouverneur, six alcades et trois capitaines. Les cases sont symétriquement construites. Les Indiens travaillent et cultivent le maïs, les femmes tissent, les enfants vont à l'école et apprennent facilement à lire et à écrire.

La tribu des Indiens Chiriguanos, autrefois très nombreuse, est réduite aujourd'hui à 7 ou 8 000 individus, presque tous civilisés par les missionnaires. Elle s'étend le long de la frontière, entre le dix-huitième et le vingt-deuxième parallèle.

Les Chiriguanos sont forts et bien musclés ; taille moyenne, teint vieil acajou. Le front est large et bas, dominé par une épaisse chevelure noire, raide, enroulée sur la tête et maintenue au moyen d'une sorte de mouchoir long et très large, qu'ils appellent *yapicüana*. Les yeux sont petits, les pommettes très saillantes, le nez est large et aplati, la bouche grande, la mâchoire inférieure quelque peu prognathe. En guise d'ornement de la lèvre inférieure, ils introduisent dans son épaisseur une espèce de disque, la *tembeta*. Les

hommes et les femmes se teignent souvent la figure avec l'*achote*, *onoto* ou *rocou*.

Leur vêtement est un morceau d'étoffe quelconque enroulé autour des hanches. Dans les jours de gala, les hommes passent le *tiru*, chemise de coton, large, longue et sans manches; et, au moyen de longues épines, les femmes fixent sur leurs épaules le *tipoi*, une blouse ou plutôt un grand sac, ouvert en haut et en bas.

Le caractère de ces Indiens est doux, docile; ils sont intelligents et ennemis jurés des Tobas.

Leurs cases sont propres, spacieuses, construites en roseaux, couvertes de feuilles sèches.

La femme accouche avec la plus grande facilité. Dès qu'elle est délivrée, on lui serre le corps avec une corde et on l'étend (bouche en bas) sur un lit de sable. Le père et les enfants se mettent dans les hamacs et observent un jeûne rigoureux. Une très petite quantité de *moté*, maïs bouilli, est la seule nourriture du premier plus d'une semaine, des seconds, deux ou trois jours. Ils ne peuvent ni boire la chicha, ni assister aux fêtes; s'il en était autrement, disent-ils, la mère et l'enfant mourraient.

Si l'enfant naît difforme ou affligé d'une infirmité quelconque, ils le tuent ou l'enterrent vivant. Si la femme met au monde des jumeaux, ils n'en gardent qu'un et sacrifient l'autre, à moins que la mère ne s'y oppose formellement, ce qui est assez rare.

Si le père de famille est habile à chasser et à tuer le jaguar, ses enfants sont réputés comme devant être forts. Les gamins, dès leur bas âge, s'exercent au maniement de l'arc; aussi acquièrent-ils une grande adresse à lancer les flèches. Les filles vaquent avec la mère aux soins du ménage; elles l'aident à moudre le maïs au *palo*, à faire la chicha, à filer les ponchos, etc. Les hommes vont à la pêche, à la chasse; ils sèment et récoltent le maïs; ils apportent le bois à la case.

Les Chiriguanos ont peu de barbe et encore se l'arrachent-ils. Par contre, leur chevelure est abondante; ils ne la coupent jamais, pour quelque cause que ce soit.

La *tembeta* est l'affirmation de la virilité, la marque distinctive de la tribu. C'est une plaque de métal ou de bois, large d'un centimètre, et surmonté dans sa partie centrale d'un bouton circulaire faisant saillie et dont le diamètre varie entre celui d'une pièce d'un franc et de cinq francs. On la passe dans la lèvre inférieure qu'il faut préparer peu à peu à la porter. Quand un petit Chiriguano atteint l'âge de six ou sept ans, les parents mandent le *brujo* (sorcier) qui fait coucher le garçonnet à terre et sur le dos; au moyen d'un fil, il détermine le point où il faut opérer, puis s'adressant à l'enfant : « Allons! tu as assez joué! il est temps que tu sois homme! Dès maintenant il faut travailler, faire la guerre, vaincre tes ennemis. Ne pleure pas surtout, car tu ne serais pas digne d'avoir la *tembeta*! Tu ne diras plus *hum hum* comme les *guaguas* (filles), mais bien *tàà*, *tàà*! » Après cet exorde, il lui perce la lèvre avec une alène ou une corne de chèvre bien aiguisée. L'enfant ne dit pas un mot; il ne fait pas un geste. Le sorcier lui introduit alors une petite paille dans la plaie, afin qu'elle ne puisse se refermer; on retourne le fétu tous les jours, pour que la blessure ne se cicatrise pas; avec les années, on augmente la dimension du tube.

Voilà pour les garçons. Quand une jeune fille est nubile, les parents la couchent dans un hamac suspendu au point le plus élevé de la case, et la laissent trois jours et trois nuits sans autre aliment qu'un peu de *moté*. Personne ne l'approche ou ne lui parle; la mère ou la grand'mère ont seules accès auprès d'elle. Si, par absolue nécessité, elle est contrainte de marcher, on prend des soins extravagants pour éviter qu'elle ne touche au *Boyrusu*, un serpent imaginaire qui l'avalerait, ou ne mette le pied sur des déjections de poules ou d'animaux, car il lui viendrait des plaies à la gorge et aux seins. Le troisième jour, ils la descendent du hamac et, après lui avoir coupé les cheveux, ils la font asseoir dans un coin de la pièce, la tête tournée vers le mur. Elle ne peut parler à personne et doit s'abstenir de poisson et de viande. Ce jeûne très rigoureux ne se relâche que vers les derniers des douze mois qu'il dure. Nombre de jeunes filles

meurent de ce régime barbare, ou en sortent amaigries et malades. Leur seule occupation, pendant toute cette année, a été de filer ou de tisser tirus et ponchos, et de donner ainsi à la tribu la preuve qu'elles sont en âge de se marier.

Quand un Indien vient à s'éprendre d'une jeune fille, il appelle un de ses amis, avec lequel s'échange le dialogue suivant :

« As-tu du tabac? demande le messager.

— Oui, répond l'amoureux.

— En ce cas, donne-m'en. »

Et, à minuit, le mandataire se dirige vers la case occupée par les parents de la belle. Il entre sans bruit, s'assied près de la couchette et fume pendant une heure ou deux, puis se retire aussi discrètement qu'il était venu, sans avoir prononcé la moindre parole. Au bout de deux ou trois de ces visites nocturnes, le père finit par lui demander d'un ton brutal ce qu'il vient faire dans sa case à cette heure avancée. L'intrus explique l'objet de sa présence, et le père et la mère, après s'être assurés que leur futur gendre sera « bon guerrier », qu'il ne « battra pas trop sa femme », etc., donnent leur consentement; on fait entrer le prétendant et, sans autre formalité, le mariage est conclu.

La polygamie est en usage chez les Chiriguanos, mais la première femme a droit à plus de considération que les autres.

Ils admettent deux esprits : l'esprit du bien et l'esprit du mal, qu'ils appellent *brujo*, et auquel ils attribuent toutes leurs bonnes ou mauvaises fortunes. Aussi existe-t-il entre eux des haines violentes : étant tous brujos les uns par rapport aux autres, ils s'accusent mutuellement d'être les auteurs de leurs maux. Quand ils croient reconnaître l'auteur d'une *brujeria* dont ils sont victimes, il n'est pas rare, s'ils peuvent s'emparer du brujo supposé, que celui-ci soit brûlé vif. S'ils sont malades ou souffrent d'un malaise quelconque, ils font venir un brujo. Le sorcier souffle fortement sur la partie affectée; ou bien, se servant de ses deux mains, il aspire avec une grande vigueur; puis, au bout de quelques minutes, il crache une petite pierre ou un

morceau de bois, qui représente le mal dont se plaignait le patient; celui-ci doit guérir! S'il en meurt, c'est que la puissance du brujo est inférieure à celle du brujo qui lui avait donné la brujeria.

Le mot *tumpa* (Dieu), pris dans son sens général, exprime toute chose ou toute personne qui leur est étrangère et excite leur curiosité. Dans son sens particulier, il entraîne l'idée d'un être surnaturel qu'ils se représentent sous la forme du soleil; ils l'invoquent souvent, au moment de combattre, mais ils n'ont pour lui ni culte ni temples. Ils se contentent presque toujours de lui dire : « Tu nais et disparais tous les jours, mais pour revivre toujours jeune; fais qu'il en soit ainsi de moi ».

Ils croient à une autre vie et se rendent, disent-ils, dans un endroit appelé *Iguihoca* ou *Iboca*, — littéralement : lieu de la terre, situé près d'Aguairenda, dans le cagnon de Ingre. C'est leur paradis terrestre ; ils y trouveront après leur mort des *cuñas* (des femmes) et de la chicha; ils se réuniront pour chanter, danser et jouer de la *pucuna*, sorte d'instrument de musique. Après plusieurs années de cette existence, ils se métamorphoseront en renard ou en tigre.

Les braves guerriers et les bons pères de famille iront à Iguihoca. Les poltrons, ou ceux qui sont morts en combattant, revivront dans un autre endroit, mais privés de tous les privilèges de ce lieu de délices.

Ils ont de fréquentes visions : l'esprit qu'ils redoutent le plus s'appelle *mbae*. Quand ils y songent sérieusement, ils sont tellement persuadés que leur dernier moment est proche, que souvent ils en meurent. Les sorciers peuvent conjurer le *mbae*.

Si des bruits de guerre se répandent dans la tribu, tous les capitaines viennent se mettre aux ordres du capitaine général. Leur costume se compose d'une cuirasse en fibres de caraoatta ou d'une peau de jaguar et d'un bonnet semblable. Pour armes, ils ont l'arc et les flèches ; le capitaine général seul porte une lance. Ils se passent au poignet un bracelet de cuir.

Au moment du départ, le capitaine harangue les guerriers, les engage à être braves, à défendre courageusement leurs familles.

Les femmes se réunissent en groupe et commencent aussitôt une sorte de danse spéciale. Elles se tiennent par la main et tous leurs mouvements se réduisent à une génuflexion de la jambe gauche et à un balancement du corps d'avant en arrière : « Ah, ah! hé, hé, hé! » hurlent-elles en chœur.

Pendant cette danse, les guerriers font avec une ardeur incroyable le simulacre d'un combat. Les femmes les excitent et leur crient : « Amenez-nous des prisonniers; tuez vos ennemis! »

Le cortège se met ensuite en marche au milieu de braillements assourdissants et de mouvements désordonnés. Les femmes accompagnent les guerriers à quelque distance de la rancheria et reviennent à leurs cases, où elles se mettent à préparer d'énormes quantités de chicha pour célébrer le retour des vainqueurs.

Quand ce moment paraît proche, elles courent à la rencontre des combattants; s'ils sont victorieux, ce sont des cris de joie et des danses infernales; si, au contraire, ils sont vaincus, elles pleurent et se lamentent.

Les vainqueurs coupent la tête aux vaincus et leur enlèvent la *tembeta*, qu'ils apportent à leurs femmes; les têtes sont jetées en tous sens, en l'air, sur le sol, ou bien les femmes se les lancent comme des boules en proférant des insultes à l'adresse des vaincus, qu'elles traitent de lâches parce qu'ils n'ont pas su défendre leur tribu.

Les prisonniers restent la propriété de celui qui les a amenés et sont mis au service de la maîtresse de la case.

Lorsque, dans la mêlée, les femmes voient que le sort des armes va être défavorable aux leurs, elles se tournent du côté du soleil et l'invoquent pour qu'il leur soit propice et leur donne la victoire. « *Chem Cuarasi orembori, oreparareco!* » (Mon père, aide-nous, favorise-nous!) Si la bataille paraît perdue, elles font sortir toutes les filles vierges, celles-ci se réunissent en cercle, munies d'une *totuma*,

sorte de vase ou calebasse qu'elles emplissent de poussière ou de sable, et toutes, en un mouvement d'ensemble, levant le bras en l'air, l'agitent au-dessus de la tête, puis passant rapidement la *totuma* par-dessous leur jambe gauche, elles en jettent le contenu dans la direction du soleil, lui demandant ainsi qu'il disperse leur ennemi comme le vent disperse la poussière!

Quand un Indien est sur le point de mourir, ses amis et ses parents se réunissent dans la case; ils prodiguent leurs caresses au patient; ils lui passent les mains sur les joues et le menton. Lorsqu'il rend le dernier soupir, la femme pousse un grand cri, et tous de gémir et de hurler. On rompt alors la colonne vertébrale du mort. Le cadavre est ensuite exposé au milieu de la pièce, replié les jambes au corps. Les assistants font cercle autour de lui, la veuve crie et pleure plus fort que tous les autres, et au milieu des sanglots on l'entend dire : « Pourquoi m'as-tu abandonnée, mon fils, mon ami, père de mes enfants? Qui viendra maintenant m'apporter le bois, semer le maïs? » Et chaque assistant exprime sa douleur et ses regrets, et fait l'éloge du défunt, et cela, plusieurs jours et plusieurs nuits, sans répit aucun, sans boire ni manger; les enfants sont mis au lit et observent un jeûne rigoureux. Trente heures après la mort, le plus proche parent commence à creuser la fosse dans un coin de la case, près du mur. Il fait un trou d'un mètre de diamètre environ, et profond de quatre à six mètres. Pendant ces préparatifs, la veuve fend par le milieu le grand vase en terre appelé *yambui* qui lui servait à préparer la chicha. On glisse la partie inférieure du yambui au fond de la fosse, puis le corps, qu'on recouvre aussitôt de la partie supérieure; les clameurs redoublent contre le brujo, auteur de la catastrophe; on rejette la terre, on la tasse; puis tous, hommes, femmes et enfants, s'élancent vers le rio le plus proche, se lavent, se baignent, et reviennent en courant à la case. Là, ils s'assoient par terre autour de la sépulture, coupent les cheveux à la veuve le plus court possible, et les jettent sur la fosse. La veuve est à genoux, pleurant et crachant

jusqu'à ce que toute la surface fraîchement remuée soit mouillée de ses larmes; une pierre à la main, elle frappe avec force le sol, criant, se lamentant. L'expression de sa douleur est vraiment sincère, ainsi que j'ai pu m'en convaincre à Aguairenda, où j'assistai à une inhumation. Elle se couvre ensuite la tête de tous les vieux haillons qu'elle peut trouver dans la cahute. C'est l'affirmation de son deuil, qui dure au moins une année, et pendant lequel elle n'assiste à aucune fête, à aucune réunion. Tous les jours elle doit sangloter cinq ou six fois. Si elle se remarie avant l'expiration du terme de veuvage (chose très difficile, car les prétendants sont rares), elle se voue au mépris de la tribu. Plus tard, elle est libre de convoler. Si elle a des enfants mâles, elle les remet à ses parents; si ce sont des filles, il peut arriver que le prétendant ne prenne la mère que dans l'espoir de les épouser plus tard, — parfois toutes le même jour!...

Ils paraissent n'éprouver aucune crainte du tonnerre, des éclairs ou des tremblements de terre, mais ils s'effrayent des éclipses, où un monstre inconnu se lance sur le soleil pour le dévorer; aussi, font-ils tout le bruit possible, soufflant dans leurs *pucunas*, frappant leurs *totumas* ou *porrongos* les uns contre les autres pour chasser la bête féroce.

Leur aliment principal est le maïs, qu'ils préparent de différentes manières :

1° L'*atiruru*, ou maïs bouilli en grains dans l'eau;

2° L'*atipii*, où le grain est rôti;

3° L'*aticui*, où il est réduit en farine, puis torréfié;

4° Le *cagüiyi*, sorte de *mazamorra* sans sel : la *mazamorra* est une soupe au maïs bouilli et décortiqué;

5° Le *muinti*, ou farine de maïs légèrement mouillée et cuite sous la cendre;

6° Le *muyape*, ou pain grossier;

7° Le *muintimimmo*, pain de farine de maïs décortiqué.

Ils se nourrissent aussi de *zapallos*, sorte de citrouille, et de haricots, qu'ils sèment et cultivent, de différentes herbes ou plantes qu'ils trouvent dans les champs et assai-

sonnés avec l'*aticui* et avec l'*aji*, un piment endiablé. Ils sont surtout très friands de poisson et, de temps en temps, se régalent du produit de leur chasse, chevreuils, agoutis, sangliers, *anguyatatus* (tatous), *ñandus*, palombes et perroquets. Mais le triomphe de la bonne chère est pour eux la *langosta* (sauterelle), la *chicharra* (cigale), et les larves des abeilles, qu'ils mangent rôties.

Leur boisson favorite est une sorte de bière de maïs qu'ils appellent *cangui* et connue en Amérique sous le nom de *chicha*. C'est une liqueur trouble, de saveur aigrelette, rafraîchissante et nutritive.

La préparation de la chicha est l'occupation presque continuelle des filles. Elles passent des jours entiers à moudre le maïs dans un mortier pour le réduire en farine, et des nuits à surveiller la cuisson pendant qu'il bout dans de grandes marmites. Après une chauffe de douze à treize heures, on introduit la liqueur dans les *yambuis*, où a été déjà versée une levure que les Chiriguanos obtiennent en mâchant le maïs et en l'imprégnant de leur salive. On transvase ensuite la chicha dans de grands récipients, qu'on lute avec de la terre délayée : après deux ou trois jours de fermentation, la liqueur est à point; le Chiriguano peut alors s'en gorger à souhait.

Le *cangui* supplée à tout et sert d'assaisonnement à tout; c'est le régal et les délices de l'Indien, sa passion, presque son idole : « notre père et notre mère », disait un jour un Chiriguano.

Les plus grandes libations de ce précieux nectar se font pendant les bacchanales, *areté*, qui se célèbrent annuellement après la récolte du maïs. Au centre du village, quelques jours ou quelques semaines auparavant, ils enterrent à moitié nombre d'énormes cruches, dont la capacité moyenne est d'environ 100 litres. Sur la place de Tarairi, lors d'une de ces saturnales, je comptai plus de 300 de ces vases, car chaque famille doit apporter le sien. Les filles, à cette période, ne perdent un instant de la nuit et du jour pour préparer le *cangui*; les hommes courent la plaine, pourchassant le gibier à plume et à poil, de façon à en

rapporter le plus possible. La veille de l'*areté*, tous se lavent le corps, se teignent au noir de fumée ou au *rocou* les cils et les paupières, les mains et les pieds; puis ils revêtent le *tiru* ou *mandu* de gala, leurs larges *yapicũanas*, et se parent de colliers de malachite, de cornaline et d'azurite, ou plus simplement taillés dans le test de l'*unio* très abondant dans le Pilcomayo. Les invités des tribus voisines passent la nuit à peu de distance de la rancheria où a lieu la fête, et dès les premières lueurs du jour, ils s'élancent tous, courant, sautant, criant, vers les grands vases pleins de chicha, qu'ils prennent pour ainsi dire d'assaut. Puis couchés autour de la place, dans leur hamac ou sur des cadres de roseaux, ils boivent en silence pendant deux heures, et vont ensuite danser et chanter. Les deux plus anciens de la tribu, les ordonnateurs du bal, portent le *yandugua*, sorte de panache de plumes de *ñandu* (*struthio casuarius*). Leur chant est un mélange si bizarre de sons qu'il est impossible à décrire; la fête cesse à la tombée de la nuit pour recommencer le lendemain à l'aurore; elle dure ainsi plusieurs jours, donnant lieu à des scènes honteuses d'ivresse et de débauche.

Le suicide est très rare, mais les avortements sont fréquents.

Les femmes travaillent sans cesse ni trêve. En dehors des soins et des travaux domestiques, de la dure préparation de la chicha, elles ont encore à faire la récolte, transporter le maïs sur leur dos, semer, filer, teindre et tisser le coton, préparer l'argile, fabriquer la poterie, et éplucher dans leurs moments de loisir l'épaisse chevelure de leurs maris, ce qui est pour eux une cause de soulagement et pour elles l'occasion d'un délicieux régal!

Les Indiens Mataguayos, qui occupent la vaste zone du Grand Chaco central entre les rives du Bermejo et du Pilcomayo, portent, à la frontière de Salta, dans la république Argentine, le nom d'Indiens *Matacos*, et à la frontière bolivienne, celui de *Noctènes* et par corruption *Octenay*, que leur donnent les Chiriguanos, dont ils sont les voisins. Le mot *Octenay* paraît lui-même dériver de

Huénneyei, appellation des Mataguayos entre eux. Les Matacos diffèrent peu des Chiriguanos, quant aux caractères physiques; leur idiome et leurs mœurs sont entièrement différents.

Hommes et femmes ont les cheveux ras; ils se les coupent avec une mâchoire de poisson bien affilée; les dents de poisson leur servent aussi pour se tailler les ongles. Presque toujours, ils vont entièrement nus. Les hommes ont quelquefois une espèce de cotte sans manches et portent en bandoulière un petit sac dans lequel ils mettent leur pipe, leurs ustensiles à faire le feu et autres petits objets.

Leur aliment favori est le poisson; s'il vient à manquer, ils se nourrissent de fruits ou de racines, de lézards, de sauterelles, de rats. Ils supportent admirablement la faim, qu'ils apaisent, lorsqu'elle devient trop pressante, avec la première racine venue.

Les Mataguayos, quoique timides et lâches, sont très vindicatifs. Jamais ils n'oublient une injure : tôt ou tard ils appliquent, mais toujours, la peine du talion. Ils n'aiment pas à se battre, mais ils se défendent avec énergie; leur arme ordinaire est la flèche.

Ils ne reconnaissent aucune loi. Le fils obéit à ses parents, si cela lui plaît; j'ai pourtant observé qu'en général ils ne manquent pas de respect aux vieillards ou aux infirmes.

Les hommes se livrent exclusivement à la pêche; très rarement ils vont à la chasse. Leurs travaux agricoles se réduisent à semer quelques *zapallos* ou *sandias*. Quelques-uns font des filets avec les fibres de la *pita* (*fourcroya longæva*). Tous les autres travaux sont laissés aux femmes.

Quand une jeune fille arrive à l'âge nubile, ils la couchent dans un coin de leur cahute, au milieu de branches d'arbres, sans qu'il lui soit permis de parler à personne, pendant un temps déterminé. Elle ne doit manger ni viande ni poisson. Un Mataco se tient devant la case et joue du *pin-pin*, mortier en bois de soroché ou de chagnar,

à demi plein d'eau et recouvert d'une peau de chèvre bien tendue.

L'autorité paternelle n'a aucune action sur le mariage des enfants, qui restent libres de contracter une union quand cela est à leur convenance. La femme exige de son futur mari qu'il soit bon pêcheur, et le mari, que sa femme soit bonne marcheuse.

Le mariage s'accomplit secrètement, sans aucune cérémonie; les jeunes époux se retirent cinq ou six jours au plus profond d'un bois. Puis ils reviennent dans la tribu, et habitent la hutte qui leur paraît la meilleure, bien qu'en général la jeune femme préfère vivre avec ses beaux-parents.

La polygamie est très rare chez les Mataguayos. A peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui aient deux épouses à la fois. L'adultère est un délit peu fréquent. La femme légitime se venge en poursuivant sa rivale partout où elle la trouve, la frappant et l'injuriant en présence de tous.

Les Matacos ont aussi leur brujo, qu'ils appellent *yegu*.

Ils croient à un esprit, *Neusek*, et reconnaissent un être supérieur, *Ohott-At*, mais ne lui rendent aucun culte. Ils ont grand'peur d'un génie de la nuit qu'ils appellent *Onnexilele*.

La distance qui sépare Aguairenda de Caïza est d'environ deux lieues. Les nombreux sentiers qui conduisent de l'une à l'autre, sillonnent de beaux pâturages.

Le samedi 21 juillet, nous entrâmes dans la capitale du Chaco bolivien, si l'on peut appeler de ce nom les quelques maisons qui forment le pueblo de Caïza. Cette ville, dont le nombre des habitants fut, il y a quelques années, de 3 000 environ, n'en possède plus aujourd'hui que 3 ou 400; les luttes incessantes entre les *Carayes* et les Indiens Tobas l'ont ruinée presque entièrement. Le climat est sain, la terre fertile, mais la frontière est ouverte, et, n'étaient les Missions établies du nord au sud, et qui forment une ligne de résistance sérieuse aux invasions des Indiens, Caïza serait inhabitable. La situation géographique de cette ville, sentinelle avancée du monde

civilisé dans ce territoire du Grand Chaco, et destinée à devenir la tête de ligne de la grande voie de communication qui par les rives du Pilcomayo, le Paraguay et Buenos Aires, reliera la Bolivie à l'océan Atlantique, permet d'espérer un développement rapide et prochain de la contrée.

Nous y séjournâmes jusqu'au 20 août. Les vivres et montures faisaient défaut, et malgré toute la célérité avec laquelle on réunissait les hommes en escadrons de volontaires, il nous fallut passer par les exigences de la situation.

Caïza est à environ 510 mètres au-dessus du niveau de la mer, par 21° 47′ 58″ latitude sud et 64° 56′ 59″ longitude ouest, méridien de Paris.

La déclinaison magnétique, calculée par le docteur Crevaux, est de 9° 50′ est.

Je profitai de ce séjour forcé pour parcourir la frontière et recueillir tout un vocabulaire des idiomes chiriguano, toba, mataco, qui devait m'être, par la suite, de la plus grande utilité.

Le 8 août, le lieutenant-colonel Ibaceta, commandant une colonne de 110 Argentins partis du fort Dragones le 21 juin, arrivait inopinément à Caïza. Quelques jours auparavant, une douzaine de nos soldats avaient déserté, et quatre d'entre eux avaient été ramenés au campement pour y être fusillés le 9. Je n'oublierai jamais avec quelle chaleur le colonel Ibaceta, animé des plus généreux sentiments, demanda, les larmes aux yeux, lui, vieux militaire, la grâce de ces malheureux, moins coupables de lâcheté, que d'avoir cédé à de mauvais conseils. Du reste, l'inconnu du Chaco avait de quoi frapper l'imagination de ces pauvres diables.... Sa requête lui fut facilement accordée.

Le 20 août, à midi, nous partions enfin pour le Pilcomayo. 100 Chiriguanos ouvraient la marche. A trois heures, nous campions au lieu dit Yuquirenda, au bord du rio de Caïza, presque à sec en ce moment. Quelques heures de repos nous étaient nécessaires; la chaleur montait et nous avions à franchir une contrée absolument

privée d'eau. A minuit, par un temps splendide, une atmosphère calme et fraîche, nous reprîmes la marche jusqu'à quatre heures du soir. Le 22, à une heure du matin, nous levions le camp; à onze heures, nous arrivions à Santa Barbara, sur le Pilcomayo, la *Colonie Crevaux*, qui fut solennellement inaugurée le 29.

De Santa Barbara, il ne restait que des ruines. Les cases construites par les troupes de la précédente colonne avaient



Colonie Crevaux (Santa Barbara).

été brûlées par les Indiens. Quelques troncs d'arbres calcinés et noircis se tordaient dans l'espace; les sépultures des soldats boliviens tombés sous les coups des Tobas le jour où treize des chefs indiens furent passés par les armes avaient été violées : une mâchoire inférieure gisait sur le sol.

24 août. — A sept heures du matin, nous partons en reconnaissance avec 70 hommes, laissant le gros de la colonne à Santa Barbara où il s'activait à la construction des baraquements. Après avoir suivi la rive droite du Pilcomayo, nous débouquons, à neuf heures, sur une grande plage de sable en face de Teyo; un Toba pêchait; il

s'enfuit à notre approche; un autre, dissimulé derrière un bouquet de roseaux, s'apprête à passer le rio, mais sur le conseil du premier qui lui rappelle la mort du capitaine Socoo et des autres chefs tobas tués l'année précédente par les chrétiens, il renonce à son projet. L'un de nous lui crie : « Tu as peur! tu n'es pas un chef! » Il se jette aussitôt à l'eau et s'avance, dépouillé de ses armes, arrogant et superbe. C'est un des beaux types de sa tribu; nous lui donnons du tabac et des cigarettes, et lui attachons autour de la tête un mouchoir en signe de paix et d'amitié. Trois autres Indiens passent alors la rivière; un d'entre eux porte au cou une grosse médaille de cuivre. Je remets au chef un papier sur lequel en français et en espagnol j'ai écrit au crayon les mots suivants : « A. Thouar, de la Société de Géographie de Paris, traversera le Chaco à la recherche des prisonniers de la mission Crevaux. Courage et espoir! » Hélas! toutes recherches devaient être inutiles, et, à Santa Barbara, je devais acquérir la triste certitude que ces malheureux étaient morts déjà depuis longtemps.

La tribu des Tobas est une des plus considérables de celles qui peuplent le Grand Chaco boréal; il est difficile de lui fixer des limites géographiques, car ces Indiens sont tous nomades; on les rencontre au loin sur les rives du Pilcomayo, associés aux Chorotis, aux Matacos, aux Guisnayes, qui paraissent être de même race. Ils sont grands, d'une taille au-dessus de la moyenne, forts, robustes et bien musclés; la couleur de leur peau est un peu plus foncée que celle des Chiriguanos; ils se tatouent la figure, la poitrine et les bras; dans le lobule de l'oreille ils introduisent la rondelle de bois de *bobo*, souvent fort large, qui constitue un de leurs plus précieux ornements; leur vêtement est un poncho de grosse laine, roulé le plus souvent autour de la ceinture. Ils sont paresseux, portés au vol et au pillage, se livrent exclusivement à la pêche et à la chasse et ne font aucune culture; leurs mains sont si délicates qu'à manier une hache, ce qui n'est point dans leurs habitudes, il leur vient facilement des ampoules.



Fête du *pin-pin*.

Leur case, de forme conique, est faite de branches d'arbres; l'entrée est basse et étroite; ils vivent en groupes, commandés par un capitaine. Ils ont un profond sentiment de la famille et un grand respect pour les vieillards. Les naissances ne sont marquées par aucune des cérémonies en usage chez les Chiriguanos; ils se moquent d'ailleurs de leurs jeûnes fréquents et prolongés.

Quand la fille d'un capitaine atteint l'âge de puberté, sa famille l'enferme deux ou trois jours dans la case. Tous les Indiens de la tribu vont alors à la chasse et à la pêche et s'efforcent de rapporter le plus possible de gibier et de poissons, qu'ils font rôtir chaque soir, afin de mieux le conserver pour le jour de la fête. Un Indien mataco est appelé pour jouer du *pin-pin*. Placé en face de la hutte et armé d'une baguette, il frappe sur l'instrument comme sur un tambour, et, par un mouvement de déhanchement rapide, met en cadence le *channa-channa*, ceinture attachée autour de ses reins à laquelle sont suspendus de petits morceaux de bois, des graines, des écailles de tortue, des os d'animaux, etc. Il commence à tapoter dès le premier jour, de bonne heure, et chantant et dansant, il continue ainsi sans interruption, jusqu'à ce que se termine la fête, qui dure nuit et jour pendant deux ou trois semaines. On lui apporte à manger et à boire.

A la clôture de la fête, les Tobas se livrent à un festin pantagruélique, suivi d'une soûlerie phénoménale qui les tient couchés deux ou trois jours de suite abrutis et hébétés. Leur boisson provient des fruits fermentés de la *tusca* ou du *chañar*, qu'ils écrasent et préparent à la manière de la *chicha* des Chiriguanos.

La jeune Indienne ainsi fêtée est tenue de se marier, dans le courant de l'année qui suit, avec un des assistants, dont ses parents se réservent le choix.

Le mariage n'est précédé chez les Tobas d'aucun des préliminaires usités chez les Chiriguanos.

Les femmes sont très jalouses entre elles; pour le plus léger prétexte, elles en viennent aux mains. Le Toba peut répudier sa femme, mais il lui est impossible d'avoir deux

épouses à la fois; elles bûcheraient jusqu'à ce que la mort s'ensuivît. Nues jusqu'à la ceinture, une peau de jaguar solidement attachée autour des reins, elles luttent au milieu de la rancheria, entourées de leurs partisans, les poignets armés d'os très aigus de poisson ou de chèvre, et se labourant la poitrine et le corps. Les hommes, impassibles, assistent au combat. Tous les jours la boxe recommence jusqu'à ce que l'une des deux succombe sous les coups de son ennemie, ou que celle-ci lui arrache sa robe de peau de jaguar. La dépossédée s'enfuit honteuse au milieu des huées et des cris des assistants, tandis que l'autre découpe en petits morceaux ou en lanières le *tapa rabo* qu'elle offre à ses partisans.

Lors des luttes entre tribus, les Tobas commencent généralement l'attaque au lever du soleil. Vêtus de cottes de guerre tissées des fibres de la *caraotta*, ils donnent l'assaut au son du *pucuna*, un morceau de *kina-kina*, affectant une forme cylindrique ou circulaire, dans l'épaisseur duquel est ménagée une petite ouverture tubulaire où ils soufflent comme dans une clef, en bouchant avec le doigt l'extrémité inférieure.

Le départ pour la bataille est accompagné de danses à peu près semblables à celles des Chiriguanos, avec cette différence que, dans le simulacre du combat, les Tobas se font parfois de longues entailles dans les chairs du mollet, ou, se tournant du côté du soleil, se percent l'épiderme de la cuisse d'un os aigu, pour braver la douleur en présence de leurs femmes et invoquer un esprit qu'ils appellent *Paillak*. Armés de lances, de flèches, d'arcs et de makanas ils se battent avec un rare courage et un profond mépris de la mort; l'ivresse décuple leurs forces, et les véritables combats en deviennent plus meurtriers. Les prisonniers sont confiés aux femmes qui les dérobent aux brutalités de leurs maris.

Les Tobas sont enclins à l'ivrognerie la plus bestiale. Mais chaque tribu possède quelques guerriers qui ne boivent jamais et qui ont pour mission d'apaiser les querelles. Les femmes sont toutes très sobres.

A la suite d'une bataille, ils coupent en morceaux les cadavres ennemis et les apportent aux femmes, qui les insultent et les profanent comme les Indiennes Chiriguanas.



Jeune Indienne Toba.

Les Tobas dansent en se tenant la main par groupes de vingt ou trente; une femme les conduit, armée d'un petit bâton qu'elle tient sur la hanche, perpendiculaire au

flanc. Ils se meuvent avec beaucoup de légèreté et de rapidité, chantent et crient en exécutant une combinaison de mouvements des plus divertissants et des plus comiques. La nuit est surtout réservée à ces exercices.

Ces Indiens aiment fort certains jeux d'adresse : de janvier à mars, sur les bords du Pilcomayo, ils s'amusent du matin au soir aux petits bâtons des Chiriguanos, appelés *chucariti*; de juin à fin août, dans la saison froide, ils jouent aux boules, armés d'un long bâton à pointe recourbée.

Les Tobas, comme les Chiriguanos, professent tous la brujeria.

On ne leur connaît aucune croyance religieuse; à peine font-ils mention du *Paillak* susnommé.

Quand un des leurs est sur le point de mourir, on l'assomme à coups de makana, ou on l'enterre vivant. Si c'est une femme laissant un nourrisson, on ensevelit l'enfant dans la même fosse.

Le Toba n'a aucun respect pour son épouse, qu'il traite en esclave, mais sans jamais la battre. La femme, au contraire, insulte et frappe son mari, mais celui-ci, lorsqu'il est trop impatienté, riposte par un coup de makana ou de lance et la tue.

Très habiles pêcheurs, ils poursuivent à la nage le poisson qu'ils prennent dans de petits filets triangulaires, au-dessus des immenses barrages qu'ils font dans le Pilcomayo. Ils ne sont point anthropophages et possèdent de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs, vaches, chèvres, chevaux, etc. Ils ne se servent pas de flèches empoisonnées.

Pendant notre séjour à Santa Barbara, un fortin fut construit au milieu de la place pour servir d'abri à ceux de nos hommes qui devaient jeter les premières bases du nouvel établissement bolivien : la *Colonie Crevaux*.

25 août. — Je me suis fait une case avec quelques roseaux. Mon muletier Manuel Franco renonce à me suivre chez les Tobas; il préfère regagner Tacna et ne pas s'engager plus avant dans le Chaco.



Le colonel Estensorro.

Un gros vent du sud renverse mon carbet.

26 août. — Départ à sept heures du matin pour une reconnaissance du côté de Teyo. Soixante-dix hommes de cavalerie et d'infanterie, de nationaux et d'Indiens Chiriguanos nous accompagnent. La poussière est aveuglante. A neuf heures nous arrivons en face de Teyo. Un Indien s'enfuit à notre vue; on dispose les forces sur une seule ligne, et, maladroitement, on fait battre la diane. Cinq minutes après, les Tobas mettent le feu à leurs ranchos et disparaissent : la partie est manquée. Pourtant, un peu plus tard, on signale des naturels, cachés derrière des algorrobos. On les hèle; ils s'avancent. Je retrouve un de ceux à qui j'avais donné du tabac quelques jours auparavant. Une pauvre Indienne, les cheveux coupés ras, les accompagne. C'est Maria, une Toba que reconnaît parfaitement le colonel Estensorro : ils n'osent approcher. La Maria s'enhardit, passe le rio et les autres la suivent. Elle parle espagnol. Nous fixons le 28 août comme jour d'entrevue avec Peloko, leur vieux capitaine. Je demande qu'ils restituent tous les objets ayant appartenu aux membres de la mission Crevaux, et les 200 chevaux volés l'année dernière : à ces conditions seules, nous leur promettons la paix. — Retour à Santa Barbara.

27 août. — Un gros serpent à sonnettes, qui s'était glissé sous la couverture d'un des nationaux préposé à la garde de la cavalerie, a été tué ce matin; il mesure 75 centimètres. La nuit, les animaux se sont enfuis deux fois, effrayés par l'approche des jaguars.

Le soir, dix-sept Chorotis se présentent au campement; ils sont accompagnés de trois femmes et voudraient passer la nuit au milieu de nous; la permission leur est refusée.

28 août. — Je remets aux Chorotis une seconde note, rédigée en français et en espagnol, avertissant que je suis à la recherche des prisonniers. Je photographie, non sans peine, le capitaine et ses deux femmes qu'effraye la vue de mon appareil.

29 août. — Dix-huit Tobas sont signalés; ils se cachent dans le *monte* (bois); six descendent à la plage, un passe

le rio; nous les informons que si, sous trois jours, ils n'ont pas amené les chevaux volés et tout ce qui a appartenu à la mission Crevaux, la guerre leur sera déclarée. Le capitaine, un homme grand et fort, âgé d'environ soixante-cinq ans, se retire tout troublé.

A deux heures, nous inaugurons la Colonie Crevaux. Les hommes se rangent en cercle; une tente a été dressée, sous laquelle nous signons l'acte qui constate le nouvel état civil de Santa Barbara. La bannière bolivienne flotte à côté du pavillon français. Je prends la photographie du groupe.

A dix heures et demie, cette nuit, les Chiriguanos de la grand'garde tirent un coup de feu : les jaguars rôdent dans le voisinage et épouvantent nos mules qui s'enfuient de tous côtés.

30 août. — Je trace le plan du fortin et dirige l'équipe des Chiriguanos.

31 août. — Près de trois cents Indiens apparaissent au loin. Une centaine seulement se présentent au campement; le reste se dissimule dans les *bobos*. Trente environ passent le Pilcomayo à la nage; parmi eux le vieux capitaine Peloko, presque aveugle, âgé d'au moins quatre-vingt-quinze ans, et Cuserai, un des assassins présumés de Crevaux.

1er septembre. — Orage le soir : le vent du nord souffle avec violence.

2 septembre. — Je prends le profil du rio à la hauteur du campement; je détermine la vitesse du courant, le volume des eaux, et fais quelques sondages.

3 septembre. — Excursion en amont du fleuve. — Nuit orageuse, vent du sud.

4 et 5 septembre. — La nuit, les chevaux et les mules sont encore dispersés par les jaguars.

8 septembre. — A deux heures, cent Chiriguanos arrivent de la Mission de San Francisco, pour relever ceux d'Aguairenda; ils ont été attaqués par les Tobas à coups de fusil, mais n'ont pas répondu, ne sachant si nous étions en paix ou en guerre avec eux. Nous louons leur prudence; il faut dire aussi qu'ils avaient pris trois chevaux aux naturels.

10 septembre. — A dix heures, nous partons pour l'Assomption du Paraguay. La colonne se compose de cent dix hommes, dont soixante-dix d'infanterie du bataillon de Tarija, et de trente nationaux à cheval, réunis en un escadron, auquel j'ai l'honneur de servir de parrain. Environ cent hommes restent dans la nouvelle colonie; on suit la rive droite du Pilcomayo; l'Indien Rosario, capitaine des Noctènes de Tonono, nous rejoint à midi; il doit nous servir d'interprète mataco jusque chez Siromé, capitaine des Indiens Guisnayes. — Plages basses et sablonneuses. Deux fausses alertes causées par les jaguars nous réveillent.

11 septembre. — Nous traversons le lieu où fut massacrée la mission Crevaux; j'y plante deux bâtons en croix, — pieux et trop fragile hommage à la mémoire de ces nobles victimes dont les traces étaient à peine effacées sur les sables de la rivière mystérieuse.

Deux soldats du bataillon de Tarija désertent pendant la nuit.

12 septembre. — A la hauteur de Cavayu-Repoti nous établissons une autre station, qui sera la *Colonie Quijarro.*

Soruco, commandant militaire de Caïza, retourne à la Colonie Crevaux avec tous les Chiriguanos. Nous n'avions pas aperçu un seul Toba.

Mais, à cinq heures, les sentinelles de garde en signalent plusieurs sur la rive gauche du rio; ils font des démonstrations hostiles. Nous prenons nos précautions pour la nuit. Partout les Tobas brûlent leurs ranchos; d'épaisses colonnes de fumée s'élèvent dans toutes les directions et dénoncent notre marche à travers leur territoire.

13 septembre. — Deux Tobas occupés à pêcher s'enfuient à notre approche. A une heure on trouve le bordage d'une des embarcations du docteur Crevaux. Les ranchos viennent d'être abandonnés. Des Matacos et des Tobas se présentent. Nous les informons qu'ils n'ont rien à craindre et que nous respecterons leurs cases; l'ordre a été donné aux hommes de ne rien enlever. Le vieux capitaine Peloko vient nous voir avec trois de ses fils et nous donne deux

guides, qui nous conduiront demain chez Siromé des Guisnayes.

La nuit, de nombreux jaguars font fuir nos animaux.

14 septembre. — Cinquante Tobas et Chorotis apparaissent sur la rive opposée. Ils sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.

Le Pilcomayo, s'étendant ici à perte de vue, forme le grand Bañado, dont les eaux se divisent en deux bras. Nous suivons le plus méridional, ouvrant la route à coups de hache dans les forêts de bobos. Les deux guides nous conduisent avec intelligence, mais la marche est lente sur les sables et les marécages.

15 septembre. — Étape difficile; nous nous enlisons plusieurs fois; les Indiens cachés dans les hautes herbes s'empressent de venir à notre aide et de nous arracher au bourbier. Ils sont au nombre d'environ deux cents et ont éloigné leurs femmes. Je leur distribue du tabac et de la viande. Ces Tobas sont mélangés avec des Noctènes, des Matacos et des Chorotis.

16 septembre. — Nous laissons ici un malade, l'ordonnance du colonel Pareja, pris de violents vomissements; il refuse d'aller plus loin et préfère rester au milieu des Tobas. Nous le recommandons aux Indiens, leur promettant un bœuf le jour où ils ramèneront notre camarade à Itiyuru. En 1863, le P. Gianelli avait de même confié trois malades aux Tobas, qui les soignèrent et les reconduisirent sains et saufs à la frontière. Tous ces sauvages ont le corps criblé de cicatrices provenant de blessures de couteau, de flèche ou de lance.

Nous campons au bord d'un canal très poissonneux. La dorade appelée *palometa* y est très abondante. Ce poisson mord goulûment et emporte le morceau; il nous faut prendre les plus grandes précautions à la baignade.

17 septembre. — Les Indiens brûlent toujours leurs ranchos au large de la caravane; pendant la nuit quatre soldats désertent avec armes et bagages. Les malheureux courent à une mort certaine!

18 septembre. — Notre guide perd la piste. La con-

trée est absolument marécageuse; nous nous embourbons à chaque pas; on trouve le squelette d'un énorme serpent boa. Nous campons à deux heures; l'eau potable manque; il faut se contenter de l'eau verdâtre et corrompue d'une petite lagune.

Nous attendons Rosario, parti depuis le matin à la recherche de Siromé.

19 septembre. — La chaleur est accablante. A deux heures, et à l'ombre, le thermomètre marque 36 degrés centigrades. Les fantassins n'en peuvent plus. On campe près des ranchos des Guisnayes; ces Indiens, grands et forts, sont tous armés de longs couteaux. Ils ont l'aspect féroce, la figure barbouillée de rocou ou de noir de fumée. Le baromètre baisse sensiblement; la nuit sera mauvaise.

Je fais prendre toutes les précautions nécessaires : à huit heures, la foudre éclate et l'ouragan se déchaine. Le vent arrache les tentes; je suis enseveli sous la mienne et roulé au loin sur le sol; impossible de me dégager. Un des hommes vient à mon aide. Les gros arbres se brisent; l'atmosphère est embrasée, les éclairs se succèdent de seconde en seconde, le bruit du tonnerre est assourdissant; la pluie tombe à flots; blottis les uns contre les autres, nous passons une nuit épouvantable. A six heures du matin, il y eut un petit moment d'accalmie, puis le *pampero* redoubla de violence.

20 septembre. — Halte d'une journée pour réparer les avaries de la veille et faire sécher nos bagages. J'en profite pour visiter les ranchos de Siromé, à cinq cents pas du campement. Le chef, entouré des siens, nous reçoit avec bienveillance : à Itiyuru et à Yacuira, il avait eu de fréquents rapports avec l'un de nous et nous promet deux de ses fils pour guides. C'est un homme de grande taille; un coup de patte de jaguar lui a enlevé le cartilage du nez. La blessure, mal cicatrisée et hideuse, est à peine dissimulée par un bandeau de cuir.

Tous ces Guisnayes ont de nombreux troupeaux de brebis, de chevaux, de bœufs. Une peau de mouton leur sert de vêtement; ils se nourrissent de poissons et de

viande rôtie, des fruits de la *tusca*, de *caraotta* et de la *flor d'œnea*. Du *chañar* ils préparent une boisson fermentée semblable à la chicha des Tobas. Nous échangeons quelques montures.

21 septembre. — Marche lente; les *viscachas* (*Lagotis criniger*) ont criblé le terrain de leurs trous : à chaque instant nos bêtes menacent de s'abattre au milieu de ces interminables *tojadales*. On s'arrête près d'un bras quasi desséché du rio; l'eau est saumâtre, fangeuse et exhale une odeur fétide.

22 septembre. — Nous avons quelques malades : de légers accès de fièvre causées par la mauvaise qualité de l'eau; le sulfate de quinine en a promptement raison.

Après une étape de trois heures, nous campons sur la rive droite du Pilcomayo ; la vue du rio a ranimé les esprits. Il nous faut de l'eau fraîche, mais la berge est très escarpée; on taille un sentier pour faire boire les animaux en train de mourir de soif. Les Guisnayes nous aident à cette besogne, et nous rendent mille autres petits services.

Nous sommes ici dans le territoire dit de Piquirenda, point extrême que ne put dépasser le P. Gianelli dans son exploration de 1863, son escorte s'étant refusée à le suivre plus loin.

Le 23, on signale nombre d'Indiens qui s'enfuient à notre approche. Deux de nos guides guisnayes vont prévenir les naturels de notre approche et leur faire part de nos intentions pacifiques.

A onze heures, marchant en tête des nationaux, je me trouve en présence d'une troupe considérable d'Indiens armés de pied en cap. Leur tête est ornée de grandes plumes de nandou et de *garzas*, leur figure est peinte avec du rocou et du noir de fumée. Ils nous refusent le passage et nous ordonnent impérieusement de retourner sur nos pas : « Qu'avons-nous à faire chez eux? »

Les hommes de l'avant-garde se déploient en tirailleurs; et à la vue du gros de nos forces qui nous suit de très près, les Indiens changent soudain d'attitude et nous indi-

quent le gué. Ils nous aident même à passer sur la rive gauche du rio, travail des plus fatigants, car les berges, bien que distantes l'une de l'autre d'au moins 1 100 mètres et élevées de 12 à 13 mètres au-dessus du thalweg, ne donnent passage qu'à un mince filet d'eau peu profond, large d'environ 50 mètres, et d'accès difficile, en raison des bourbiers qui s'étalent de chaque côté.

Nous donnons aux Indiens, dont le nombre augmente de plus en plus, une provision de tabac et trois cuirs frais. Les Indiennes accourent et nous guident en évitant de traverser leur rancheria.

Les Tobas amènent au campement des moutons et des ânes, pour lesquels nous leur donnons du tabac et des étoffes grossières. Ils se retirent à la tombée de la nuit et paraissent satisfaits; mais, le lendemain matin, tous nos guides ont disparu, par crainte des Tobas et des Tapiétis.

24 septembre. — Nous partons à sept heures du matin. Les rives du rio sont couvertes d'épaisses forêts de chañar, d'algarrobos, etc. Chacun veut conduire à sa guise, et la marche s'opère sans ordre. Les ranchos sont abandonnés; les Indiens s'enfuient au loin et, pour dissimuler leur nombre, qui est considérable, ils effacent les traces de leurs pas en traînant des branches d'arbres sur le sentier. A trois heures, l'eau vient à manquer; impossible d'atteindre le fleuve, dont un bois épais nous tient éloignés. La confusion règne dans la colonne. Les fantassins sont rendus; ils tombent de fatigue et de soif.

On campe dans le lit desséché d'un torrent; quelques murmures se font entendre. Les nationaux, dont nous aurons plus d'une fois à constater les importants services, le zèle et l'abnégation, ne perdent pas l'espoir de trouver de l'eau : Gareca et Guerrero prennent quelques hommes et partent en reconnaissance.

A dix heures, terrible alerte : « Aux Tobas! Aux Tobas! » crie-t-on de toutes parts. Notre bivouac occupait une position absolument défavorable, et, certes, les Indiens eussent pu nous infliger de grandes pertes. Chacun est aussitôt sur pied, prêt à faire feu. — Agréable surprise!

ce sont les quatre nationaux qui reviennent, leurs bidons pleins d'eau.

Le lendemain, 25 septembre, le camp fut levé de bonne heure, et arrivés à l'aiguade de la veille, nous fîmes boire et reposer les animaux.

Je prends vingt hommes de l'escadron, et me dirige vers le rio. Malheureusement, la forêt qui longe le Pilcomayo devient de plus en plus épaisse et nous rejette dans l'est-sud-est, au lieu du sud-ouest, l'orientation voulue. A midi nous n'avons pas encore trouvé une goutte d'eau. La chaleur est intense; la situation deviendra critique si nous n'atteignons le Pilcomayo avant la fin de la journée.

Je parviens à découvrir un sentier qui nous mène en plein sud : voilà déjà cinq heures que nous avons quitté la colonne; nos animaux n'en peuvent plus. Nous débouquons enfin vis-à-vis de ranchos qui brûlent encore : le Pilcomayo est devant nous, encaissé entre de hautes rives! Un cri de joie s'échappe de toutes les poitrines, — mais, aussitôt, les Indiens apparaissent en force derrière les arbres. Je range mes hommes en carré, et nous nous dérobons à leurs regards; il y a tout avantage à leur laisser croire que nous aussi, nous sommes nombreux. La vue de l'eau nous inflige le supplice de Tantale, car le danger menace, et commande la prudence.

Les Tobas s'enhardissent; il en sort de tous les côtés : une vraie fourmilière. La situation est des plus critiques; impossible de songer à rejoindre la colonne avant la nuit; les animaux sont éreintés. Nous nous apprêtons à soutenir un assaut formidable. Des cris se font entendre sur nos derrières; nous sommes cernés : chacun est à son poste de combat, le doigt sur la détente et résolu à vendre chèrement sa vie. Tout à coup les Indiens s'enfuient en désordre : les nôtres apparaissent à vingt pas. Il était temps!

Le péril avait été conjuré grâce à l'énergique initiative du colonel Estensorro, qui, confiant dans sa bonne étoile, lança la colonne sur nos traces. La moindre hésitation eût pu nous coûter cher, car, au nombre de vingt seulement,

sans vivres, et ayant à peine quelques cartouches en poche, nous n'aurions pu nous tirer des mains de deux mille sauvages, au milieu de la nuit, sans chevaux et sans guides, à sept lieues du gros de nos forces!

Le 26 septembre, nous laissons reposer les hommes; les fantassins avaient pâti deux jours de la chaleur et de la soif; quelques cas de *chuchu*, fièvre bénigne, s'étaient déclarés. Heureusement il y avait parmi nous un *barchilon*, un ancien infirmier de l'hôpital de Sucre, mais notre pharmacie était bien mal montée.

Nos mules sont dans une situation des plus critiques; depuis quelques jours les pâturages commençaient à faire défaut; ils deviennent de plus en plus rares au milieu de la région du Chaco qui borde les rives du Pilcomayo, toutes couvertes d'une végétation épineuse et épaisse. Le peu d'herbe que nous trouvons a échappé aux incendies allumés par les Indiens.

Nous sommes justement à l'endroit où, en 1721, le P. Patiño avait observé les rapides auxquels il avait donné son nom. Le rio a ici un aspect absolument différent de celui qu'il avait en amont; les berges argileuses, élevées de 15 à 16 mètres au-dessus de la nappe des eaux, sont bordées d'une frange épaisse d'algarrobos, de chañar, de tusca, dont les branches entremêlées, garnies de longs aiguillons, rendaient la marche très dure. L'écartement entre les deux rives est d'environ 40 mètres. Les rapides, si l'on peut appeler de ce nom la déclivité du plan d'écoulement, sont formés par des bancs argileux que l'action érosive des eaux est parvenue à isoler au milieu de la coulière et qui, en temps de maigres, émergent d'environ 50 centimètres; lors des crues, on ne distinguerait les rapides que par les remous d'un courant dont la vitesse maximum serait de 1 900 à 2 000 mètres environ. Le fond est surtout sablonneux. Cinq roches sont apparentes, mais de petites dimensions; une autre, située 700 mètres plus haut, est plus volumineuse et plus saillante.

Les Indiens, très habiles pêcheurs, prennent à la nage, à l'aide d'un petit filet triangulaire en fibres de caraotta,

des poissons grogneurs dont la chair exquise faisait nos délices.

Pendant la nuit, une *disparada* d'animaux, causée par un orage, retarda notre départ jusqu'au lendemain à onze heures et demie.

Ma provision de pain était épuisée; à peine avais-je pu en recueillir 15 kilogrammes avant de quitter la Colonie Crevaux! mais grâce à la générosité de tous les chefs de l'expédition, et surtout du colonel Estensorro, je n'eus crainte de mourir de faim.

27 septembre. — Depuis longtemps la diane avait sonné, mais chevaux et mules ne revenaient pas, et force fut d'attendre jusqu'à onze heures et demie. Les nationaux partis à leur recherche s'étaient égarés. Les Indiens, si habiles à suivre la piste des animaux au travers des fourrés épais, nous montraient le pied d'une monture à des traces à peine perceptibles : un brin d'herbe froissé ou courbé y suffit.

Deux capitaines de Guisnayes avaient consenti à nous guider. Nous atteignons leurs ranchos à quelques cents mètres du campement; ils voudraient nous faire séjourner avec eux. Je trouve l'étape un peu courte, et, d'accord avec le délégué bolivien, la marche en avant est résolue. Mesure d'autant plus prudente que leur insistance était trop vive pour être désintéressée et qu'un grand nombre d'Indiens surgissaient de tous les côtés. Leur plan était de diviser nos forces, car il n'y avait pas d'herbe à portée de l'endroit où ils nous proposaient de camper, et ils comptaient mener paître notre cavalerie pour s'en emparer ensuite; à les entendre, nous ne trouverions plus de sentiers, et les pâturages allaient faire absolument défaut.

Quelques-uns de mes camarades perdirent plus d'une demi-heure à supplier l'un d'eux de nous accompagner plus loin. Tout fut inutile; aussi, proposai-je immédiatement au colonel Pareja de nous remettre en route, ce qui fut accepté, non sans quelques récriminations.

Quelques instants après, nous tombons au beau milieu d'une rancheria très peuplée. Une Indienne se détache du

groupe et, faisant preuve de grand courage, elle vient toute tremblante au-devant de nous, pour indiquer un sentier qui nous fera éviter leurs cahutes. Nous lui donnons des pendants d'oreille de grosse verroterie. Il ne m'est pas difficile de convaincre mes camarades de la mauvaise foi des capitaines indiens, car nous rencontrons, le long du rio, un sentier large et bien ouvert, et, à trois heures trente, nous bivouaquons dans une plaine couverte de beaux pâtis.

28 septembre. — Deux Indiens viennent s'offrir comme guides et nous servent avec empressement.

Vers neuf heures, un naturel arrive, de toute la vitesse de son cheval. C'est un des chefs qui étaient venus le 26 nous attendre aux rapides du P. Patiño; il veut à toute force nous faire camper chez lui. En approchant de sa rancheria, nous signalons un groupe de Tobas; un pieu haut d'environ 5 mètres se dresse au milieu des cahutes. Est-ce la paix, est-ce la guerre? — Je pique des deux, et un temps de galop me permet de me porter rapidement au milieu de la place. Un crâne, attaché avec des fragments d'os du bassin, avait blanchi au soleil au sommet de cette perche;... mon cœur battit à tout rompre. — « Si c'était de lui,... si c'était de l'un d'eux! » Frappant le pieu d'un coup de mon machété, je m'emparai de ces ossements, que je suspendis à ma selle. Un examen attentif de M. de Quatrefages et du docteur Hamy devait m'apprendre, mais seulement cinq mois après, que ce crâne, dont la partie inférieure avait été enlevée, n'était que celui d'un Toba.

29 septembre. — La marche se continue sans incidents. Les deux Indiens nous guident au milieu d'un *monte* très épais. A neuf heures, nous sommes à la hauteur du rapide dit le Saut du P. Patiño. Je vais immédiatement reconnaître ce point, accompagné d'Estensorro, de Pareja et de quelques nationaux. De saut, il n'y en a plus; l'action érosive du flot a nivelé le plan d'écoulement; quelques blocs argileux émergent seuls au milieu des eaux, et nous constatons la forme vraiment particulière du lit, courbe et sinueux en cet endroit. Sur une longueur de plus de

160 mètres environ, le Pilcomayo roule entre les parois argileuses d'un canal très profond, accusant à la sonde de 4 à 5 mètres, et large seulement de 1 mètre à 1 m. 20, avec des dilatations elliptiques dont le grand axe pouvait avoir une moyenne de 15 mètres et le petit 3 à 4 mètres. La vitesse du courant est presque uniforme — 1 800 à 2 000 mètres par heure.

Pendant que je me livrais à l'examen du rio, les guides disparurent, l'un d'eux emportant mon machété. Nous continuons néanmoins la marche et rentrons chez des Tobas, en guerre avec les Guisnayes et les Matacos. Est-ce à cause de cela que nos deux larrons nous ont abandonnés? Toujours est-il qu'ils avaient fort insisté pour nous faire passer le Pilcomayo. A quelques pas je trouve un autre crâne, depuis longtemps desséché, car il tombe en morceaux dès que je le soulève. Une confiance aveugle qui aurait pu bien souvent entraîner de graves conséquences, permet aux Indiens d'approcher du bivouac; ils nous dérobent sournoisement deux mules, celle du colonel Estensorro et une des miennes.

30 septembre. — Le matin, six autres font défaut; les Indiens reparaissent. Mais nos bêtes sont perdues. Le *monte* est épais, la marche devient difficile, les épines nous déchirent la figure et les mains. Je vais en avant avec vingt nationaux qui, en cette circonstance comme en tant d'autres, se dévouent pour le reste de la troupe; ils ouvrent la route à coups de couteau et de hache.

Le soir, quelques Indiens se présentèrent; leur type frappa mon attention et je voulus prendre sur l'un d'eux quelques mensurations anthropologiques; il se prêta d'abord, non sans crainte, à toutes les épreuves auxquelles je le soumis, mais lorsque je voulus lui glisser le compas d'épaisseur autour de la tête, il me renversa d'un bond et s'enfuit à toutes jambes. Sa disparition entraîna celle des autres.

1er octobre. — La nuit on tira quelques coups de feu pour effrayer les jaguars.

Les Indiens se montrent avant le départ, au nombre

d'environ deux cents; nous en décidons trois à nous accompagner, mais ils ne tardent pas à tirer au large. Ces hésitations ne peuvent être que de mauvais augure.

Halte à une heure dix. Mon ordonnance, Mariaeo, de l'escadron des nationaux, s'étant attardé, avait dû abandonner sa jument éreintée; six hommes envoyés à son secours le ramenèrent peu après.

2 octobre. — Les Indiens ne paraissent pas; nous redoublons de précautions; la nuit se passe sans incident; la marche s'opère *piano, piano*, je prends toujours la tête et guide à la boussole; nous trouvons sur le sable du rio le squelette d'un *yacare* (caïman); quelques minutes après, une balle de mon winchester abat une magnifique *corsuela*. Les jaguars se coulent sous les hautes herbes, effrayant nos mules qui se livrent à des fantaisies du plus mauvais goût; dans une de ces secousses, l'un de mes thermomètres est brisé. La chaleur est suffocante, un bain nous serait aussi nécessaire qu'agréable, mais les palometas et les *rayas* (raies) du Pilcomayo font bonne garde. Des sauvages, nous n'en voyons plus.

3 octobre. — Au lever du soleil la musique infernale des pucunas nous fait dresser la tête : Tobas et Tapietis, au nombre de près de mille, viennent nous donner l'assaut. Des coups de feu éclatent de tous côtés; on tire un peu au hasard; les Indiens se dissimulent dans les herbes et les roseaux.

Ma mule est sellée; je l'enfourche et pars en éclaireur avec vingt hommes; à quelques mètres du campement, des flèches sont dirigées sur nous. Dix hommes s'ébranlent à droite sous les ordres du capitaine Clodomir Castillo, qui, à la première décharge, est renversé sous son cheval. Je prends le bord du rio avec les dix autres, accompagné du brave capitaine Echarte et de Gareca, sous les ordres duquel avaient été placés nos gens.

A notre approche de la rive, une grêle de flèches jette la confusion parmi les hommes. Deux tombent blessés. Gareca retourne au campement. Je m'avance alors à pied, armé de mon winchester, et nous nous trouvons en face de cinq

cents Indiens qui poussent des hurlements effroyables. Nous ne sommes plus que sept,... mais quelques coups de feu bien dirigés jettent à terre plusieurs chefs tapietis; Echarte, comprenant tout l'avantage de la position, exécute avec quatre hommes un rapide mouvement tournant, et coupe la retraite à une trentaine d'Indiens, qui se réfugient au pied de la berge, le long de laquelle ils se cachent adroitement.

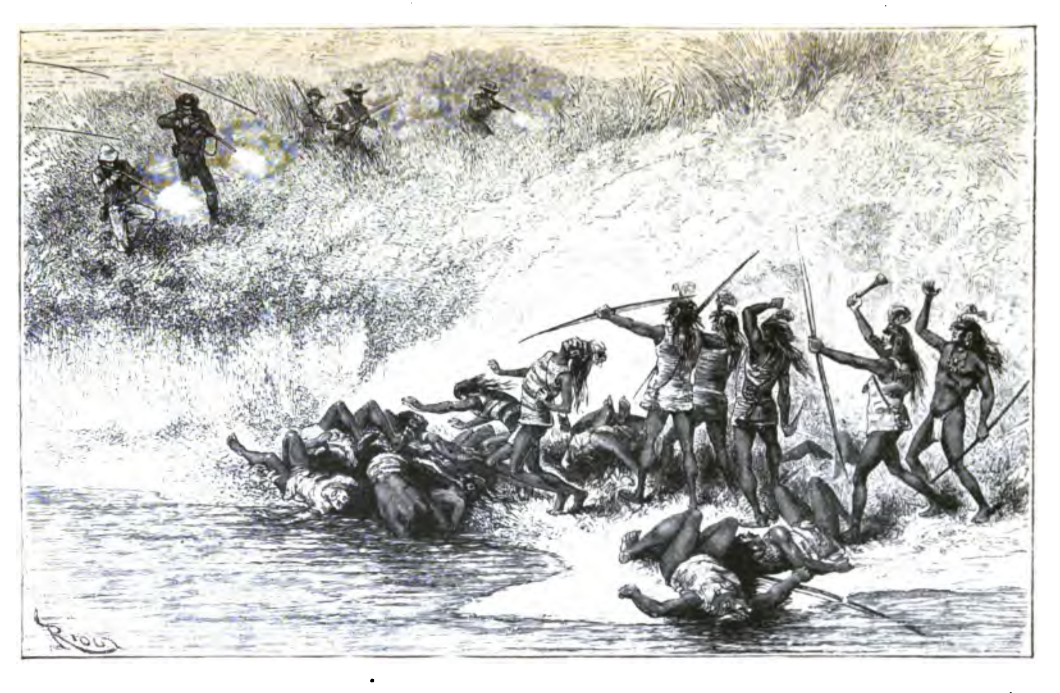
Nos feux plongeants sont peu meurtriers : le talus nous empêche de bien voir les ennemis. Je les prends alors de flanc avec le jeune Soruco, Bolivien de dix-huit ans, qui se bat comme un brave; pendant deux heures, nous luttons presque corps à corps avec les Indiens, qui résistent très courageusement; les derniers d'entre eux, n'ayant plus ni de flèches ni d'arc, refusent de se rendre et nous jettent du sable en signe de provocation.

Deux réussirent seuls à s'échapper, car nos munitions étaient épuisées. Trente cadavres gisaient sur le sol; j'en dépouillai quelques-uns de leurs cottes, ponchos de laine, pucunas, colliers, etc., qui sont aujourd'hui au Musée du Trocadéro, et je coupai la tête à l'un d'eux avec mon machété.

Pendant cette opération, les survivants, venus à pas de loup pour ramasser les morts, faillirent me faire prisonnier. J'attachai la tête à ma selle et rentrai au bivouac. Les Indiens avaient été repoussés sur toute la ligne. Cent d'entre eux restaient sur le terrain. De notre côté, cinq ou six hommes étaient blessés, mais peu grièvement. Nationaux et lignards avaient bravement fait leur devoir, et je pus apprécier le courage des Boliviens.

Pendant l'assaut on avait sellé les mules et chargé les bagages, et ce fut à mon grand regret que j'abandonnai la tête de l'Indien à moitié calcinée et que je ne pus finir de préparer.

Nous évitons tous les endroits boisés et couverts de hautes herbes. A neuf heures, des Indiens à cheval chargent l'arrière-garde; un d'entre eux reçoit un coup de feu; les autres s'enfuient. Ils abandonnent leurs ranchos après y avoir



La bataille du 3 octobre.

mis le feu ; au loin, un nuage de poussière nous indique qu'ils emmènent les femmes, les enfants, le bétail. Nous ne touchons pas à un fétu de leurs cahutes ; les bœufs et moutons, errant à travers champs, s'étaient ralliés à la colonne ; quatre des nationaux les chassent par mes ordres. Une vache qui n'a pu fuir assez vite a été blessée d'un coup de lance par un Indien ; enveloppée par l'incendie, elle pousse des mugissements que rendent plus lugubres encore les hurlements des chiens.

Comme nous passons près d'un bois d'algarrobos, une voix se fait entendre. « *Compadre!* » nous crie un Indien. Nous allions lui répondre, quand un coup de feu part de l'arrière-garde et le fait soudain disparaître.

A trois heures, nous arrivons devant une grande plaine découverte ; le lieu est propice pour résister à un assaut ; je fais établir le campement.

Les Indiens caracolent sur notre gauche. Ils se préparent à nous charger, et leurs lances brillent au soleil. Leur nombre est de trois à quatre cents. Nos hommes sont à leur poste de combat. Cinq ou six bons tireurs, parmi lesquels le capitaine Casana, se glissent dans les hautes herbes. Ils arrivent à bonne portée des Indiens. Un coup de feu abat l'un des chefs ; toute la bande se retire.

La nuit, nous faisons bonne garde ; ils essayent de nous surprendre, mais les coups de feu des sentinelles avancées les mettent en déroute et les tiennent à distance.

4 octobre. — A midi, de nombreux Indiens sont encore épars dans la plaine. Nous forçons le pas pour choisir un campement en dehors des herbes et des bois d'algarrobos. Ils nous suivent sur la gauche. Trouvant enfin un endroit favorable, j'établis le bivouac, et pousse une reconnaissance en compagnie du capitaine Balsa et de trente hommes de l'avant-garde, tant de mon escadron que des troupes de ligne. A notre vue, les Indiens se dissimulent dans les fourrés ; les nôtres se déploient en tirailleurs et ce mouvement suffit pour mettre les ennemis en fuite. Décidément, ils sont de plus en plus prudents et sages. En respectant leurs cases et leurs animaux, j'ai la conscience que bien des

escarmouches ont été évitées. — L'exécution de cette consigne à laquelle tous se soumirent, eut pour conséquence d'apaiser l'ardeur belliqueuse des malheureux Tobas et Tapietis, et de nous préserver d'être écrasés sous leur nombre, qui grossissait de plus en plus.

5 octobre. — Les Indiens ont entièrement disparu.

A partir du lieu de combat, et le long de la rive gauche du rio, je dirige la colonne à la boussole. Nous trouvons de nombreux squelettes de serpents boas dans les marais qui bordent le rio. De nombreuses lagunes, entourées d'une épaisse végétation d'algarrobos, défendent l'approche des ranchos. Tout ce territoire, situé en plein centre du Chaco boréal, est fort peuplé.

6 octobre. — Cette nuit, les naturels sont venus espionner le campement; nous retrouvons leurs traces au départ. L'escouade suit un bras desséché du Pilcomayo. L'eau commence à manquer. Je fais obliquer au plein sud pour rejoindre le rio. Une forêt de bobos barre le passage. Nous traversons à la hache pour débouquer, au bout d'une heure, en face d'une immense lagune toute noire de canards et de cormorans, entourée de marais pestilentiels et profonds. La nuit tombe, on campe dans la boue; l'eau que quelques soldats vont chercher en s'embourbant jusqu'à la ceinture, est tiède et saumâtre.

7 octobre. — Les moustiques nous ont dévorés cette nuit. A six heures du matin, je pars en avant avec vingt hommes. On reprend le chemin parcouru la veille; nous marchons en silence, à la file indienne.

Tout à coup, à un coude de la route, on signale des naturels qui suivaient nos traces à travers un petit bois de bobos. Je donne l'ordre de faire halte, et, accompagné d'un seul cavalier, je me porte à leur rencontre. Les sauvages détalent; je les hèle; ils s'arrêtent. Ils sont une cinquantaine et munis d'arcs et de flèches, les chefs à cheval, lance en main. Arrivé à quarante pas, j'invite leur capitaine à nous venir parler. La peur le retient. Jetant à terre mes armes, je franchis la moitié de la distance qui nous sépare et l'engage à en faire autant. Il dépose flèches et lance et

s'avance vers moi; nous nous frappons la poitrine en signe d'amitié : la paix est faite.

Cette démarche et bien d'autres ont pu être taxées d'imprudence par mes amis : dans la circonstance présente, la nécessité s'en imposait pour éviter un conflit. Je suis convaincu, d'ailleurs, et nombre de voyageurs avec moi, qu'un acte d'énergique résolution trouvera toujours de l'écho dans le cœur de ces déshérités, si sauvages qu'ils puissent être : même chez les plus féroces des peuples, la nature humaine n'est point dépourvue d'instincts généreux.

Le gros de la colonne nous rejoignit, et, après bien des hésitations, les Indiens finirent par nous indiquer le gué. Ils nous aidèrent même à le passer; on leur distribua des paquets de tabac, et, deux heures après, nous reprîmes notre marche sur la rive droite.

8 octobre. — Les rives du rio sont basses, et d'immenses bañados s'étendent de chaque côté. Vers une heure, nous nous trouvons en présence de troncs de palmiers encore debout dans les eaux. J'en compte environ 200, tout couverts de cormorans et de canards.

A quatre heures, Castillo et Soruco, marchant en avant-garde, et moi, nous surprenons un groupe d'une vingtaine d'Indiens occupés à pêcher. Saisis de frayeur, ils poussent des cris et s'enfuient. Les femmes et les enfants se cachent dans les broussailles. Toutefois, un des hommes, plus hardi que les autres, se hasarde à répondre à notre appel. La négociation était sur le point d'aboutir lorsque tout à coup, et sans que rien pût autoriser cette mesure, le clairon retentit, et les hommes de l'escorte se déployèrent en tirailleurs.

A cette imprudence, les Indiens croyant à un piège, crièrent à la trahison et décampèrent au galop, nous donnant rendez-vous au bas du rio pour la bataille. Une semblable manœuvre pouvait avoir les conséquences les plus graves; nous venions à peine d'établir notre campement qu'un groupe se formait à notre droite; le nombre des ennemis augmentait à chaque instant; ils nous obser-

vaient et se rangeaient en lignes. L'approche de la nuit arrêta leur zèle.

9 octobre. — Les Indiens s'éparpillent à notre approche. Une suite de grands lacs apparaît à droite, bordée d'algarrobos. Nous apercevons de nombreux ranchos; à l'arrière-garde, des cris se font entendre; les Indiens nous escortent à cheval en brûlant leurs *tolderias*; une démonstration les met en fuite.

10 octobre. — Le rio fait ici un angle presque droit et se dirige vers le sud. Ils ont choisi pour nous attendre le point stratégique le plus favorable et nous mettent dans l'obligation ou de passer sur la rive gauche du Pilcomayo, ou de traverser le bois d'algarrobos dans lequel ils se sont retranchés. En arrivant près des ranchos, et selon ma coutume, je franchis au galop la distance qui me sépare des Indiens; je me rapproche des chefs; la colonne s'arrête, elle suit nos mouvements avec anxiété. Les négociations s'engagent, nous et eux nous frappons la poitrine. Les Tobas nous donnent des flèches en signe d'amitié; je profite de ces bonnes dispositions pour leur proposer ceux de nos animaux qui sont fatigués et fourbus, et nous leur payons la différence en tabac, tissus et articles de verroterie.

11 octobre. — L'orage et les moustiques nous ont tenus éveillés toute la nuit. Deux Tobas à cheval passent au galop sur la gauche de notre ligne. A deux heures, on signale trois Indiens à pied qui semblaient nous attendre. Les rives du Pilcomayo sont bordées ici d'épais fourrés d'algarrobos, de tusca et de chañar, de vidriera, etc. La tolderia de nos nouveaux amis est habitée par environ 150 hommes. L'un d'eux sait quelques mots d'espagnol; il connaît le Paraguay, qu'il nomme « Tocoïti »; il a vu les bateaux à vapeur qui circulent sur le rio; il est allé près de Corrientes et de Formosa; il nous dit qu'en cinq jours nous arriverons au Paraguay, si nous laissons ici le rio pour faire route dans l'est; si nous voulons en suivre les bords, nous mettrons, au contraire, un fort long temps, car il faudra traverser d'immenses marais.

Ne pouvant m'en rapporter à sa seule appréciation,

je fais continuer la marche par la rive droite; mais, à 500 mètres environ, les lagunes qui, dissimulées derrière les forêts de bobos, bordent chaque côté du rio, s'étendent à perte de vue devant nous. Après avoir reconnu le terrain, mesuré sa déclivité, étudié la formation du bañado boueux et profond, je fais rebrousser chemin à nos hommes, et nous revenons camper près de la tolderia des Tobas.

12 octobre. — Je me décide donc à passer sur l'autre rive; une partie de la journée est employée à la construction des radeaux; le Pilcomayo est, en cet endroit, profond d'au moins 4 ou 5 mètres. Enfin, à trois heures, nous touchons l'autre bord; la traversée a été difficile; les trois quarts de nos hommes, nés sur les hauts plateaux des Andes, ne savaient pas nager. Quelques-uns ont manqué se noyer, bien que nous ayons procédé avec toute la prudence possible : les Tobas avaient coupé de longues traverses de saules ou de bobos auxquelles s'accrochaient les soldats; puis, à cinq ou six, ils nageaient vigoureusement à chaque extrémité, poussant en avant ces grappes humaines. Des radeaux bâclés à la hâte nous aidèrent pour le passage des munitions. Mais celui des animaux nous donna beaucoup de mal : au milieu des bonds et des ruades il fallut les charger, les grouper et les chasser dans les eaux du rio. Quand tout fut terminé, il était trop tard pour reprendre la marche; nous campâmes en face du lieu que nous occupions la veille. Un Indien conduisant une mule qui portait une femme, un enfant, une brebis et des poules vint à passer à 100 mètres de nous : l'Indienne chantait et jouait de la pucuna; ils nous apprirent que les gens d'arriba (en haut), faisant *poum, poum*, allaient tomber sur la colonne. « Les Azoës, dirent-ils, vont se battre avec nous, parce que nous vous avons laissé entrer sur notre territoire. » — A bon entendeur, salut!

Je donne un bœuf aux Indiens pour prix des importants services qu'ils nous ont rendus. Toute la nuit ils festoient, ils chantent et dansent, mais, au moment du départ, et pour ne point nous guider, ils disparaissent tous dans les herbes.

13 octobre. — Nous quittons le Pilcomayo par 24° 18′ 26″ lat. S. et 61° 40′ 38″ long O. méridien de Paris. Il nous est, en effet, impossible de le suivre plus avant. Les montures sont à bout et d'immenses palus barrent la route. Le rio court en plein sud et, d'après les indications des Indiens, il doit, avant de se jeter dans le Paraguay, se diviser en plusieurs bras qui décrivent une grande courbe. Je m'oriente à la boussole vers l'est-nord-est. A sept heures cinquante nous enfilons le *carril*, grand sentier des Indiens; mais l'eau manque, les lagunes sont desséchées; à deux heures, nous rencontrons une flaque d'eau saumâtre; à trois heures, on débouche en face d'un étroit courant qui se détache du Pilcomayo et va se perdre dans d'immenses *totorales*, roselières du marais.

A partir de ce jour, la marche devient fort périlleuse; nationaux et soldats donnèrent à chaque instant les plus grandes preuves de courage.

Le Pilcomayo, que je présente ici brièvement à mes lecteurs, prend ses sources dans la Cordillère bolivienne, sur les hauts plateaux, au nord-ouest de Potosi, dans les provinces de Lipez, de Chichas, un peu aussi dans celle de Poopo. Il traverse les départements de Potosi, Sucre et Tarija et, avant d'atteindre les plaines du Chaco, reçoit de nombreux affluents dont le principal est le Pilaya.

Je diviserai son cours en quatre parties : la première, depuis ses sources jusqu'à la Mission de San Francisco; la deuxième, de cette Mission jusqu'au 23e parallèle; la troisième, du 23e au 24e; la dernière, enfin, du 24e au confluent du rio avec le Paraguay.

Dans la première partie, le Pilcomayo est torrentueux, sinueux; il serpente encaissé entre les hautes murailles des contreforts de la Cordillère jusqu'à la Mission de San Francisco, un peu en amont de laquelle il forme le saut du *Pirapo*, en traversant la petite chaîne du Guarapetendi. Le docteur Crevaux, qui visita cette chute, reconnut que, jusque-là, le rio ne saurait être navigable, vu la rapidité de ses eaux et la quantité de roches qui en obstruent le lit. Son plan d'inclinaison descend de 4 000 à 500 mètres.

Dans la deuxième partie et jusqu'à son embouchure, l'altitude décroît de 500 à 150 mètres.

Ses rives sont formées d'amas de sable, dont la hauteur atteignait, en août et septembre 1883, c'est-à-dire à la saison sèche, 7 mètres au-dessus du niveau des eaux. Celles-ci s'écoulent doucement avec une vitesse de 1 800 à 2 000 mètres par heure sur un lit de sable aurifère. Elles sont limpides et dégagées de troncs d'arbres.

De chaque côté, le rio est bordé de nombreuses forêts de saules, de bobos, de gayaques ; à la limite des plus grandes eaux, apparaît une ligne de majestueux algarrobos, derrière lesquels se déroulent d'immenses plaines couvertes des plus riches pâturages.

Ses eaux sont très poissonneuses. Au moyen d'aiguilles ou de clous, nous y pêchions anguilles, bagres, palometas.

Cigognes, canards, cormorans, spatules, flamants roses, grues, jabirus, ibis, marabouts, pluviers, bécassines, etc., etc., tout un monde d'oiseaux aquatiques prospère sur ses bords.

Entre la Mission de San Francisco et le 23e degré, ses berges vont s'abaissant de plus en plus jusqu'à former, dans le territoire de Teyu et de Cavayu-Repoti, de grandes plages de fange et de sable. Dans les parages de Cavayu-Repoti, les eaux se divisent en deux bras, puis s'étalent en une large nappe dont le courant, en traversant cet immense bañado, se replie sur lui-même au sud pour reprendre ensuite sa course dans l'est-sud-est. C'est là qu'en 1841, Van Nivel se vit obligé de revenir sur ses pas, persuadé que les eaux du rio se perdaient dans les plaines du Chaco.

Dans la troisième partie, il prend un aspect absolument différent. Les eaux coulent avec la même vitesse et la même limpidité, sur un fond exclusivement sablonneux ou argileux, mais les berges s'élèvent, taillées dans des masses alluvionnaires et argileuses jusqu'à 15 et 18 mètres au-dessus du courant ; leur écartement atteint souvent 1 200 ou 1 300 mètres. En temps de crue, elles sont contenues entre les rives, mais leur masse détermine, dans les parois

de ces roches meubles, des poches en demi-cercle dont le diamètre atteint souvent un demi-kilomètre.

Leur vitesse moyenne est presque toujours uniforme et se maintient entre 1 800 et 2 000 mètres. La profondeur des eaux, en saison sèche, varie entre 1 m. 20 et 1 m. 50.

La végétation des rives est ici tout à fait différente : plus de saules, plus de bobos, sinon en petit nombre; des bois très durs et très denses les remplacent, algarrobo, *algarobillo*, *acacia aroma*, *espinillo*, *palo santo*, *quebracho*, *tusca*, *chañar*, *mistol*, *espina de corona*, etc., etc., arbres de 5 à 8 mètres de hauteur, aux fleurs jaunes, aux branches tortueuses et toutes garnies d'aiguillons. Les pâturages sont riches et abondants.

Dans la quatrième section, les rives du rio affleurent presque toujours les eaux. La végétation se compose de plantes marécageuses et de quelques bouquets d'arrayan, de bobos et de saules. Les savanes disparaissent, d'immenses forêts de palmiers servent de refuge aux cerfs, aux tapirs, tamanoirs, jaguars, pumas, nandous, etc.; les serpents y foisonnent, et une grosse araignée velue et très dangereuse, la *pasanka*.

Sur une largeur d'environ deux kilomètres, de chaque côté du rio, s'étendent des grands lacs habités par un nombre considérable de Tobas. Les Indiens du Pilcomayo ne savent point se servir de pirogues.

Je tiens à bien établir ici l'impossibilité où nous nous trouvions de suivre plus longtemps l'une ou l'autre des rives du Pilcomayo. Notre route était donc vers l'est, autant pour éviter le delta du rio que pour fixer la limite nord de la partie couverte par les eaux et les marais. Je fis orienter sud-sud-est au plus près toutes les fois que cela fut possible, afin de rallier sans retard la villa Hayes ou villa occidentale que je m'étais fixé comme point d'arrivée au Paraguay. En continuant la marche vers le sud, j'ai l'intime conviction que nous aurions tous infailliblement disparu dans les lagunes. Toute cette partie du territoire, à l'approche de la région mésopotamique appelée *Isla de Patino*, est basse et couverte presque toujours par les eaux. Sa

forme est celle d'un triangle, dont le sommet est le confluent du Paraguay et du Pilcomayo, et étant données les conditions dans lesquelles nous avancions, la prudence la plus élémentaire commandait de couper au plus court par le côté nord du delta.

Nous campons à trois heures : plus de sel, plus de farine. Devant nous, à perte de vue, s'étend une plaine immense de totorales.

14 octobre. — Nous marchons en silence, et comme avec le pressentiment qu'on entre dans la phase sérieuse de l'exploration. Plus de sentiers d'Indiens. Le bañado nous rejette dans le nord, et le ruisseau se perd dans les herbes.

15 octobre. — Quelques esprits faibles commencent à s'alarmer; nous campons au milieu du totoral, de plus en plus épais et humide. La nuit, les Indiens nous entourent d'un cercle de feu : les incendies éclatent de toutes parts et se propagent rapidement; nos animaux s'effrayent, courent épouvantés; nous levons le camp au milieu d'une confusion indescriptible.

16 octobre. — Les Indiens nous suivent par bandes comme des oiseaux de proie et mettent le feu partout où nous passons; la solitude est complète; toujours l'uniforme immensité du totoral. Pas un rancho, pas une *senda* (sentier). L'eau nous manque; à une heure, nous campons près d'une petite lagune d'eau saumâtre; désormais on marchera la nuit pour soustraire les hommes à la chaleur du jour, qui atteint souvent 42 degrés centigrades à l'ombre.

17 octobre. — A trois heures du matin, on lève le camp par un clair de lune superbe. Orientation est-sud-est.

A cinq heures, le cri des *guacharacas* et le passage des ramiers nous donnent l'espoir que l'eau ne saurait être loin.

A huit heures, des coups de feu se font entendre à l'arrière-garde. Les Indiens nous harcèlent. Nos animaux sont exténués; les pâturages deviennent de plus en plus rares. A dix heures, nous n'avons pas encore trouvé une goutte d'eau. Pendant une halte pour laisser reposer les hommes, je pars en reconnaissance avec quelques nationaux; de loin nous apercevons une immense lagune; des

cris de joie appellent nos compagnons. — Hélas! elle est desséchée! Une couche épaisse de salpêtre, se reflétant au soleil sur un fond de verdure, avait produit cette illusion. Le désappointement est grand : hommes et bêtes marchent débandés, la chaleur est suffocante; tout à coup les cris de : *agua! agua!* se font entendre. — Un ruisseau d'eau limpide coule devant nous; c'est au galop que nous y courons, ma mule s'y enfonce jusqu'au poitrail.... Damnation! l'eau est plus salée que la mer! Je ne connais rien de plus terrible que ce supplice de Tantale! Nous suivons le cours de ce ruisseau. A trois heures, on campe, je fais creuser immédiatement des puits, mais l'eau est toujours saumâtre; notre situation devient grave. A six heures, l'abattement des hommes est complet, les pauvres fantassins, sur pied depuis deux heures de la nuit, n'en peuvent plus. Je selle ma mule et, accompagné de dix ou douze nationaux, je vais explorer les environs; nous faisons au moins quatre lieues à travers d'immenses forêts de palmiers. A dix heures du soir, nous revenons au gîte; la course a été sans résultat. Tombant de fatigue et de sommeil, je me couche au pied d'un arbre; à minuit, on vient me réveiller pour assister au conseil. A quoi bon! nous avons mis tout en œuvre! — A trois heures, sommation nouvelle. Je refuse encore. Qu'avions-nous à discuter? Notre programme n'était-il pas toujours le même? Le Paraguay n'était-il pas devant nous?

18 octobre. — A six heures du matin, une longue discussion s'engage, les opinions les plus diverses se heurtent : on tâtonne, on hésite. Les colonels Estensorro, Balsa, Pareja se portant vers les hommes, coupent court à toute irrésolution :

« *Niños*, dit Estensorro, *adelante ó atrás?* (En avant ou en arrière?)

— *Adelante, adelante!* » crièrent-ils. Et tous ces malheureux, les pieds et les jambes nus déchirés par la *yerba brava* (herbe mauvaise), à demi morts de soif, de fatigue et de faim, défilent aux cris de : *Viva Bolivia! Viva Tarija!* mouvement sublime de résignation et de courage qui



Campement et incendie dans les hautes herbes.

eut Dieu pour témoin dans la solitude de cet immense désert, où la voix de Crevaux encore mal éteinte passait comme un souffle murmurant : « En avant! »

Je pointe vers l'est-sud-est. Les infatigables nationaux Castillo, Guerrero, Soruco, etc., se répandent à droite et à gauche, furetant coins et recoins pour découvrir quelque mare. A neuf heures trente-cinq, une petite lagune nous apparaît, bordée d'un joli bouquet de palmiers; l'eau est assez potable. Cette fois, nous décidons de donner aux hommes et aux animaux un jour ou deux d'un repos bien nécessaire.

Je n'ai point relaté ici tous les incidents de cette crise terrible. Je veux les oublier et j'engage mes braves amis Estensorro, Balsa, Pareja, Castillo à suivre mon exemple. Si dures, si tristes que soient certaines impressions, elles doivent s'effacer de la mémoire à la pensée de la tâche accomplie!

Ce jour-là, les hommes et les officiers me manifestèrent toute leur confiance par un document rédigé et signé sur les rives mêmes de ce petit étang qui a reçu le nom de *Laguna de la Providencia*; je suis heureux de le reproduire ici :

Acte. — Sur les bords du lac Providencia, le 20 octobre 1883, tous les chefs réunis sous la tente du lieutenant-colonel Samuel Pareja, premier chef du bataillon de Tarija et chef militaire des forces expéditionnaires, il a été donné lecture d'une lettre de M. Arthur Thouar. Tous, après en avoir reçu communication, disent :

« Que, depuis le commencement de l'expédition, M. Thouar, membre de la Société de Géographie de Paris, a mérité la confiance de tous, qu'ils respectent sa compétence et que, sans aucune observation, ils se remettent avec la plus grande foi entre ses mains, reconnaissant l'important service qu'il rend à la Bolivie, à la disposition de laquelle il a mis sa personne sans aucun émolument.

« En foi de quoi ils signent, en toute liberté et conscience. »

(Suivent les noms des chefs et officiers.)

19 octobre. — Quelques cas de fièvre et de diarrhée se manifestent; fort heureusement il m'est resté un morceau de *guarana*, dont les propriétés astringentes, reconnues par les Indiens Mojos et Guaranis du Béni, nous sont très utiles. Pour préparer le guarana, ils triturent et mélangent à chaud les fruits du *Paullinia sorbilis* avec une gomme qui donne à la préparation une dureté remarquable et la couleur du chocolat.

Je passe la journée à prendre des notes et à lever le plan des environs. La chasse est abondante; canards et perroquets sont nombreux.

La nuit, un orage violent nous assaille, la pluie tombe à torrents, les jaguars épouvantent nos animaux, qui prennent deux fois la fuite.

20 octobre. — Impossible de repartir: le terrain est trop détrempé. Nous mangeons des feuilles de palmier et la racine d'une crucifère que nos hommes appellent *yacon* et qui ressemble à un gros navet.

21 octobre. — La marche est lente et difficile, le terrain cède sous les pieds. Après trois ou quatre heures d'essais infructueux, nous campons au milieu d'une belle forêt de palmiers. Je soulève un des troncs couchés sur le sol, un gros serpent se redresse; un coup de machété rapidement asséné par Soruco lui tranche la tête. Nous prenons toutes les mesures possibles contre le voisinage de ces vilaines bêtes, qui pullulent dans ces parages et dont la morsure est mortelle. On oriente les troncs de palmiers de manière à réserver un espace libre aux reptiles qui, pendant la nuit, viennent chercher la chaleur sous nos couvertures. Tous les matins la chasse en est abondante; on les mange rôtis. En dehors des boas et des serpents à sonnettes, les autres peuvent se rapporter comme type à la *birri* de Colombie, dont la taille atteint 1 m. 50.

22 octobre. — Nous partons à huit heures : en face est un bois épais et serré où nous ouvrons la route à la hache et au couteau. Pour faire mes visées à la boussole, je grimpe plusieurs fois sur les arbres. A cinq heures, nous campons dans l'ordre de marche. Fort heureusement, les orages de

ces deux derniers jours nous permettent de combattre la soif, grâce à l'eau recueillie entre les feuilles de la *caraotta* (*Fourcroya longæva*).

23 octobre. — Étape de six heures du matin à quatre du soir, et cela pour parcourir une lieue et demie; nous sommes toujours sous bois; ma mule, effrayée à la vue d'un serpent, m'envoie piquer une tête au milieu des épines et des lianes. Dans ma chute, je brise un de mes thermomètres.

24 octobre. — Nous en sortons enfin, mais pour entrer dans d'interminables forêts de palmiers. Au coucher du soleil, un grand nombre de palombes, canards, perroquets, guacamayas, toucans, urubus, gagnent les bois, paraissant venir du rio Paraguay. Mon point m'indique en effet que nous en sommes assez près. La nuit, des milliers de grenouilles et de crapauds nous donnent un concert infernal.

25 octobre. — Départ à neuf heures du matin; la chaleur est intense, la troupe fait entendre quelques rumeurs. Les fantassins, n'en pouvant plus, tombant de fatigue, mourant de soif, s'arrêtent; les cris de : *agua! agua!* s'élèvent de tous côtés.... Le lieutenant-colonel Balsa, si calme et si digne au milieu des situations les plus critiques, harangue la troupe et apaise l'émotion. Il possédait, d'ailleurs, toute la confiance de ses hommes avec lesquels il marchait et qu'il traitait avec la plus grande sollicitude. Je l'ai vu, dans un moment de disette et souffrant lui-même de la soif, répartir ses dernières gouttes d'eau entre ceux qui, suffoqués par la chaleur, tombaient inanimés sur le sol.

A midi, je trouve deux petites flaques d'eau fangeuse et noirâtre. Le colonel Estensorro les défend le revolver au poing contre les mules et les cavaliers, afin de les réserver d'abord aux fantassins. Nous traversons une immense forêt de palmiers presque sans fin, dont il nous semble occuper toujours le centre. La disposition de ces forêts est vraiment particulière. Tous les palmiers à haute tige (*carandai hui*) poussent symétriquement à une distance d'environ 10 mètres les uns des autres, de sorte que l'ensemble de ces fûts, se dessinant à l'horizon, semble former une ligne circulaire,

compacte, entourant une vaste arène dont l'uniformité donne le vertige. La solitude est effrayante; aucune trace d'Indiens, pas un oiseau; en revanche, nous mettons en émoi un monde de jaguars, cerfs, chevreuils, couguars, tamanoirs, etc.

Nous campons encore sans eau, mais les caraottas nous empêchent de mourir de soif. Si demain nous n'en trouvons plus, nos animaux succomberont. « Ce sera la fin », me dit le colonel Estensorro, avec lequel je cause de mes soucis; toutefois j'ai encore bon espoir, la chaleur est horrible; de grosses « balles de coton » s'empilent sur l'horizon; le baromètre baisse; j'en épie tous les mouvements avec anxiété.

L'orage enfin éclate vers le milieu de la nuit.

26 octobre. — A six heures du matin, les hommes se forment en carré. Le colonel Pareja leur adresse la parole. Puis, en ce qui me concerne, je réussis à faire cesser un malentendu qui aurait entraîné de graves conséquences. La confiance revient. — Averses diluviennes; le terrain se détrempe et nous n'avançons que très lentement.

27 octobre. — Marche pénible; nous traversons des marais salés profonds et bourbeux. Deux balles de mon winchester abattent deux grands cerfs; Guerrero en tue un troisième; on les distribue entre les fantassins et les officiers. Trois mulets restent enlisés dans les marais.

28 octobre. — Les jaguars rôdent toute la nuit; on les tient à distance à coups de fusil. L'un des hommes tue par mégarde la mule du colonel Pareja.

Nous pataugeons sans cesse dans les marais qui s'étendent à perte de vue. Le Paraguay est proche, mais nos forces sont à bout. Aujourd'hui, on a mangé le dernier bœuf. Ce soir, nous nous attaquerons aux mules. Depuis longtemps déjà, j'entraîne la colonne en faisant briller aux yeux de tous l'espoir d'atteindre bientôt le grand fleuve. On compte avec anxiété les jours qui se succèdent, amenant, hélas! de nouveaux obstacles! Ah! il m'a fallu mentir bien des fois! Mais qui pourrait m'en vouloir? Comment faire autrement en face de tant de souffrances!



Marche à travers les marais.

Le soir, peu d'amateurs à la répartition de la chair de mule; plusieurs d'entre nous ne peuvent vaincre leur répugnance. Un accès de fièvre me courbature; nous n'avons plus que la peau et les os. Le brave Estensorro me traite avec une sollicitude toute paternelle et me ranime avec un peu de café sans sucre; notre colonel est le seul qui en ait conservé pour les jours de disette. Grâce à sa cafetière miraculeuse, il a parfois tiré jusqu'à seize tasses d'une seule dose, qu'il partage matin et soir entre les plus affaiblis.

Ce qui nous fait le plus souffrir, c'est le manque de sel. Je saupoudre de cendre de cigarettes la grillade du soir, dure, coriace, filandreuse.

Nous arrivons débandés au bivouac; la colonne s'allonge de plus en plus; beaucoup d'entre nous, et surtout les fantassins, ont les jambes enflées et rongées par les garapates et les sangsues; ils ne peuvent plus suivre. Trois hommes manquent à l'appel : le lieutenant Vanegas, le *barchilon* et un autre. La nuit tombe; de cinq en cinq minutes on tire des coups de feu; trois nationaux à cheval partent à leur recherche et vers minuit les ramènent sains et saufs; les malheureux, ne pouvant plus marcher, s'étaient couchés par terre en attendant la mort!...

Six mules perdues aujourd'hui ; nous abandonnons des bagages pour diminuer les charges; les Indiens nous suivent toujours.

29 octobre. — Les moustiques s'abattent sur nous par milliards; impossible de prendre le moindre repos. Les cinq malheureuses *rabonas* (cantinières) qui nous accompagnent ne perdent pas un seul instant courage; une d'entre elles, grosse de six mois, marche comme les autres dans les marais, l'eau jusqu'à la ceinture sous un soleil de plomb!

Je laisse en arrière une autre partie de mes colis : mon appareil de photographie, toute ma collection des essences du Chaco, des flèches, des lances, des makanas, des cottes et tous mes livres.

30 octobre. — Nous trouvons un sentier d'Indiens, où nous relevons des traces fraîches de leur passage. Avan-

çant en silence avec quatre ou cinq hommes de l'avant-garde, j'aperçois un rancho où une dizaine de Tobas sont en train de manger. Ils veulent s'enfuir, nous les rassurons et leur donnons du tabac. Leurs carbets sont dressés sur des nattes. Ils se livrent à la chasse des jaguars, des couguars, des cerfs, des tamanoirs, des tapirs, et font le commerce des peaux avec les gens du Paraguay. Ils possèdent de nombreux troupeaux de moutons. Nous leur proposons d'en échanger quelques-uns contre du tabac. Ils refusent. Rien ne nous serait plus facile que de nous en emparer, mais dans l'état d'épuisement où nous sommes, nous serions incapables de soutenir un assaut. Il faut donc accepter cette nouvelle épreuve et nous contenter de notre ration de mule! — Pas un de nous n'a enfreint la consigne.

Je demande à un Indien de vouloir bien nous accompagner jusqu'au Paraguay : il consent; puis il se dérobe au bout de quelques pas. Nous continuons notre marche à travers de nouveaux marais et campons encore dans l'eau. Au supplice de la faim et de la fatigue vient s'ajouter celui de ne pouvoir dormir à cause de l'humidité et des moustiques; notre corps n'est plus qu'une plaie rongée par la vermine; nos vêtements sont en lambeaux; depuis longtemps le linge a disparu.

31 octobre. — Des marais, encore et toujours des marais! — A chaque minute il nous faut faire halte pour attendre les plus exténués et ne pas égrener notre colonne. Nous laissons aujourd'hui six mules et leurs bagages. Les moustiques nous rendent fous.

1er novembre. — Les marais sont tellement profonds que je cherche à les tourner dans le sud; mais plus nous avançons, plus nous nous embourbons. La colonne revient sur ses pas et nous pointons vers le nord, pour camper après sept heures de marche, qui nous ont donné 3000 mètres. On se dérobe les rations de mule; je cache la mienne au fond de mes bottes.

2 novembre. — Nous passons toute la journée à tenter la traversée d'un petit ruisseau salé : les eaux sont pro-

fondes et grouillent de palometas. Le capitaine Castillo trouve dix œufs d'*inambou* (*Rynchotus rufescens*), petit gallinacé ressemblant au râle.

Des scènes de désordre éclatent; les souffrances sont atroces; je fais appel à toute mon énergie pour ranimer encore une fois, par le souvenir de la patrie et de la famille, une dernière lueur d'espoir dans le cœur de ces malheureux. Un national, égaré par tant de privations, pleure et parle de se brûler la cervelle!

3 novembre. — Nous passons le ruisseau. Les capitaines Carasana, Castillo, Echarte font preuve d'une grande énergie.

Marais et bourbiers; bourbiers et marais. Six mules meurent aujourd'hui. J'ai un accès de fièvre. Ceux qui sont encore montés voudraient forcer la marche; mais les pauvres fantassins ne peuvent suivre. Nous faisons une demi-lieue en quatre heures!

4 novembre. — Toute la nuit, l'orage gronde dans le sud-ouest. A onze heures, la tourmente éclate au-dessus de nous; une pluie torrentielle transforme les fondrières en une vaste nappe d'eau. Le bruit de la foudre est effrayant; notre désarroi est complet; les plus valides gagnent un petit bouquet de bois. Dix-sept mules restent embourbées avec leurs charges; une d'entre elles portait une grande partie de mes collections. Le soir, à cinq heures, nous pataugeons encore dans la boue; et cela depuis sept heures du matin, pour faire 1 900 mètres!

5 novembre. — Après la terrible secousse d'hier, nous prendrons un peu de repos; il nous faut d'ailleurs alléger les bagages. J'offre 50 francs à celui qui ira querir ma collection restée en arrière; un national se présente, mais toutes ses recherches sont infructueuses. Les mules nous ont été enlevées pendant la nuit. Le sac de cuir qui contenait les objets est éventré; ils ont tout pris, excepté le crâne et les fragments du bassin, dont ils ont eu horreur et qu'il me rapporte. Ils se sont emparés du canon de mon choke-bored, mais en ont laissé la culasse.

Nous noyons les munitions, sauf 20 cartouches par per-

sonne, car les mules ne peuvent plus résister aux charges. Je jette mon revolver, faute de projectiles; il ne me reste plus que mon winchester, mes papiers et quelques objets ethnographiques.

La nuit, pluie et moustiques nous tiennent éveillés.

6 novembre. — Le temps se rassérène; nous reprenons la marche dans l'eau jusqu'à la ceinture, et presque tous à pied. Notre situation est horrible : fondrières et marais s'étendent à perte de vue.

A cinq heures, le thermomètre marque 40 degrés centigrades. Nous faisons des efforts surhumains pour parcourir une demi-lieue en quatre heures.

7 novembre. — La nuit, la chaleur nous suffoque; à neuf heures du soir, nous avons encore 30 degrés. Les moustiques nous font cruellement souffrir ; nous sommes hideux à voir. Un gros serpent à sonnettes mord une mule aux naseaux ; elle meurt quelques heures après. De violentes bourrasques nous tourmentent toute la nuit.

8 novembre. — Deux heures de marche seulement, au bout desquelles on campe près d'un petit ruisseau d'eau salée.

9 novembre. — Un orage nous cloue au milieu d'un bourbier et nous fait encore perdre cinq mules et leurs bagages.

10 novembre. — Nous sommes à bout de forces et d'énergie; le désespoir frappe partout. Mon étoile commence à pâlir. Je donne l'ordre de longer le cours d'eau; quelques-uns s'y refusent et récriminent. — « Allons! un dernier effort! nous ne sommes pas loin du Paraguay! » Je triomphe encore des résistances, et nous marchons jusqu'à midi. Nous aurons à franchir demain un petit affluent du rio; la situation est des plus critiques.

Un officier ne pouvant plus marcher, et dont les jambes sont horriblement enflées, veut se tuer. — Je lui parle de son fils qui nous accompagne, et il reprend courage! Un autre tout jeune, vingt ans à peine, m'entretient de sa famille; de grosses larmes inondent son visage. Je me dérobe au

spectacle navrant de tous ces malheureux, gisant sur le sol, me demandant *s'ils ont assez souffert!* En route, l'un des nôtres est tombé d'inanition; on ne s'en aperçoit que trop tard, les jaguars l'ont déjà mis en morceaux! Couché près du colonel Estensorro, mâchant quelques brins d'herbe et des feuilles de palmier pour apaiser mon estomac, je songe tristement au lendemain!

Tout à coup des clameurs, des cris se font entendre; je me lève, terrifié. C'est le commencement de la fin! Nous allons brûler nos dernières cartouches; les uns contre les autres, peut-être! Mais quoi? *Un cristiano! un cristiano!* Nos hommes s'avancent, ivres de joie, précédant un pauvre chasseur paraguayen qui remontait avec son fils le cours de notre ruisselet! Le bruit des détonations de nos armes l'avait attiré. C'est un blanc de taille ordinaire et bien musclé; il s'appelle José Gauna; il nous apprend que la lagune de Naro nous sépare seule du Paraguay. Nous n'en pouvions croire nos yeux et nos oreilles! Nous étions arrivés! nous avions vaincu!

La même pensée traversa notre esprit : l'étendard bolivien fut déployé, unissant ses couleurs à celles du pavillon français que M. Larrieu m'avait donné à Tacna. Et tous, pâles, hâves, les vêtements en lambeaux, prosternés devant l'emblème de la patrie, nous saluâmes ces deux drapeaux, qui, pour la première fois, venaient de traverser ensemble la contrée mystérieuse où reposent à jamais tant de courageuses victimes!

Il fut immédiatement décidé que le docteur Campos, le colonel Estensorro et moi partirions en avant pour la villa Hayes et l'Assomption, afin de demander des secours au gouvernement du Paraguay, et de rapporter des vivres à nos pauvres compagnons.

A quatre heures, nous prîmes place dans l'embarcation du Paraguayen et descendîmes le petit arroyo bordé de bambous qui se rejoignent en berceau au-dessus des eaux noires. A six heures et demie, nous arrivons à l'île du Tigre, campement du chasseur et de sa famille. De blanches moustiquaires suspendues au-dessus d'une peau de

cerf constituent les habitations; cinq ou six enfants jouent autour d'un grand feu, pendant que la mère, une belle métisse, prépare pour la famille une étuvée de chevreuil avec haricots et maïs. Sa surprise est grande en nous apercevant; mais elle s'empresse de nous offrir ce repas. Pour excuser l'avidité avec laquelle nous le faisons disparaître, qu'on se rappelle nos soixante-trois jours de privations!

A dix heures du soir on lève le camp. Tout est chargé à bord des pirogues; la nuit est splendide. A onze heures, nous entrons dans les eaux du Paraguay; le bruit d'un bateau à vapeur qui descend le rio se fait entendre derrière nous. A minuit, nous l'avons par le travers; je hèle; personne ne répond. A quatre heures, la brise fraîchit; l'orage éclate dans le nord-est. Nous nous arrêtons une heure et demie à San Lopez.

De très bonne heure nous atteignons la *Emboscada*, autrefois une Mission importante qu'on a depuis transportée dans l'intérieur. Des métis guaranis nous offrent du café et du fromage frais. Bientôt nous apercevons sur la rive droite la villa Hayes, colonie fondée par le président Lopez pour des émigrants français. Toutes les autorités viennent nous saluer. Elles ne peuvent fournir assez de vivres pour nos camarades et, après avoir pris quelque nourriture, je décide de suivre pour l'Assomption. Le propriétaire de la tienda où nous sommes descendus est Français; je pleure de joie à l'annonce de la soupe au pain et de l'omelette qu'il va nous préparer! Ah! que la première cuillerée me parut bonne! Pendant cette halte, le vent du nord a fraîchi; les eaux du Paraguay déferlent comme des vagues; nos embarcations sont pleines d'eau; la pluie tombe à torrents et le tonnerre gronde; impossible de partir : la tourmente nous oblige à attendre au lendemain matin.

12 novembre. — Au lever du soleil, tout est arrimé dans les pirogues. Nous prenons congé des colons, et, après deux heures d'une navigation des plus agréables, l'Assomption, capitale du Paraguay, nous apparaît, moelleusement assise au pied d'une colline qui domine le rio. Aussitôt débarqués, nous nous dirigeons vers le palais du



Le chasseur de jaguars et son fils.

Gouvernement. Les ministres sont en conseil; mais, à la nouvelle de notre arrivée, le général Caballero, Président de la République, suspend la séance, et, suivi de tous ses ministres, vient nous souhaiter la bienvenue dans les termes les plus affectueux. Le ministre de la guerre et de la marine met à notre disposition une canonnière à vapeur, la *Pirapo*, pour remonter le plus tôt possible le Paraguay avec des vivres et rassurer nos compagnons. Je n'ai pas le temps de me rendre chez le consul français, M. Mancini. On embarque lestement les provisions, la vapeur est déjà prête. A quatre heures, je monte à bord, laissant à terre le colonel Estensorro et le docteur Campos, qui se chargent du soin de loger et de vêtir les hommes à leur arrivée.

Je suis l'objet des attentions les plus délicates de la part du brave commandant de la canonnière et de ses officiers. Il m'est impossible de dormir, en songeant à la joie de mes malheureux camarades! ils ne m'attendent que sous trois jours, et demain matin, à la première heure, nous allons les surprendre!

Le soleil émerge de l'horizon au moment où nous arrivons dans les parages de la lagune de Ñaro. On tire deux coups de canon dans la direction du campement; toutes les embarcations sont affalées le long du bord, les provisions chargées; la petite flottille pagaye dans les eaux du Riacho Care. La baleinière du commandant tient la tête. En vigie à l'avant, je décharge ma carabine de minute en minute. On nous a entendus, on nous répond. « Hardi, mes amis; souquez ferme! » Les avirons grincent dans les tolets.

On laisse aller, et la baleinière, filant sur son aire, vient doucement s'étaler en face du campement, aux yeux de mes compagnons, surpris et émus! Balsa et Pareja se précipitent dans mes bras. « Hourra! pour le pavillon de la *Pirapo!* » En un instant tout le monde est sous les armes; les deux tambours battent aux champs, et je vois encore d'ici, au milieu de l'émotion générale, ce vaillant petit Bolivien, ayant à peine treize ans, qui nous accompagna sans faiblesse, tirant de sa caisse trouée les *ra* et les *fla*!

Les provisions furent aussitôt réparties avec la plus grande prudence, et nous commençâmes l'embarquement des bagages et des hommes sur la *Pirapo*. Ce travail nous prit toute la journée et toute la nuit, car le campement était à deux heures de la canonnière.... Je ne quittai le terrain qu'avec le dernier homme et ne montai à bord qu'à cinq heures du matin.

Nous étions partis de la Colonie Crevaux avec 131 mules et chevaux : nous en avions mangé 42 ; 15 nous avaient été volés par les Indiens ; 16 étaient morts en route ; les 58 qui nous restaient furent laissés aux soins d'un batelier qui devait les amener par terre à la villa Hayes.

La plupart de nos hommes, originaires des hauts plateaux boliviens, n'avaient jamais vu un aussi grand rio que le Paraguay ; ils n'avaient aucune idée de ce que pouvait être un navire à vapeur ; aussi quelle ne fut pas leur surprise et leur émotion quand ils embarquèrent sur la *Pirapo* et qu'ils la sentirent déraper, et vibrer sous les premières pulsations de l'hélice !

Nous descendîmes la rivière à toute vapeur, et le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous étions en vue de l'Assomption. La vigie signala notre arrivée ; la population s'amassa sur les quais, et, sous les ordres de Pareja et de Balsa, les hommes défilèrent au pied de la tribune présidentielle, au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Quelques jours après, un grand banquet nous fut offert par le Président, ses ministres et toutes les notabilités du Paraguay. Qu'elles me parurent courtes les quelques journées passées sur cette terre de braves !

Le jour de la séparation arriva ; je renonce à le décrire ; il me fut trop cruel de m'arracher des bras des vaillants compagnons que notre vie commune au milieu des dangers, des privations et des souffrances, avait unis comme des frères et à jamais rivés à l'œuvre civilisatrice que nous venions d'accomplir.

Cette œuvre, je le répète, a été celle de tous ; tous nous y avons contribué dans la limite de nos forces et de notre énergie ; et si, dans le cours de cette longue marche, les

privations et les souffrances ont parfois engendré de graves désaccords, je les ai oubliés : ils furent la conséquence inévitable de notre état pathologique en face de certaines situations dont l'horreur a pu faire un instant vaciller les esprits les plus résolus. Je suis heureux de l'attester et de l'écrire dans le silence du cabinet, donnant ainsi à tous mes anciens camarades la preuve de ma profonde reconnaissance.

Les fantassins, en descendant des plateaux des Andes boliviennes aux rives du Paraguay, ont accompli une campagne héroïque, et les nationaux, en laissant à la frontière leurs femmes et leurs enfants pour participer volontairement à l'une des plus belles expéditions dont la Bolivie puisse s'enorgueillir, ont fait acte d'abnégation et de patriotisme.

Une belle physionomie qui, dans ma mémoire, occupe le premier rang, est celle du colonel Estensorro. Calme et résolu en face du danger, il a supporté froidement toutes nos épreuves. J'aime à me rappeler les traits de ce vieillard qui me traita comme son fils, et à lui donner ici le témoignage d'un impérissable souvenir.

Dans les premiers jours de décembre, je quittai l'Assomption pour me rendre à Buenos Aires par le fleuve Paraguay et le rio de la Plata. A Rosario, mes compagnons prirent le chemin de fer pour Tucuman, et de là, par Salta et Jujuy, ils regagnèrent à cheval la Bolivie.

A Buenos Aires, je fus chaudement accueilli par tous, et le Président de la République Argentine, S. E. le général Roca, me fit l'honneur d'une invitation officielle.

L'Institut géographique argentin, présidé par M. Estanislas Zeballos, me reçut en séance dans ses salons de la rue de Pérou. Le buste de Crevaux y fut inauguré, et on m'accorda le titre de membre correspondant.

Le 25 décembre, je m'embarquai pour la France, où j'arrivai le 20 janvier 1884.

Ainsi se termina ce long voyage, où, depuis le 21 septembre 1882, j'avais traversé les Antilles, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, le Chili, la Bolivie, le Chaco boréal, le Paraguay et la République Argentine.

Ce fut pour accomplir un triste devoir que j'avais parcouru le Chaco; la mission française venait d'y être massacrée, mais le bruit s'était répandu que deux hommes avaient survécu et étaient encore prisonniers des Tobas : ne fallait-il pas songer à leur délivrance?

D'un autre côté, le doute planait encore sur les causes du désastre; des rumeurs sourdes, d'abord, grandissaient tous les jours : le mot *assassinat* avait été prononcé,... on voulait en connaître les auteurs, on demandait leur châtiment. Des innocents avaient été accusés. Mon arrivée à la frontière bolivienne et l'enquête minutieuse à laquelle je me livrai, me permirent de faire connaître la vérité, de la proclamer énergiquement; mes paroles furent entendues, et ce n'est pas une de mes moindres joies que d'avoir défendu du plus terrible des soupçons ces malheureux missionnaires italiens, dont la vie et la sécurité se trouvaient si gravement menacées!

Pour ce voyage, abandonné à mes seules forces et sans ressource aucune, j'avais fait appel à toutes les bonnes volontés. Des compatriotes, des amis, y répondirent avec empressement, et le gouvernement de Bolivie favorisa de son mieux mon entreprise.

Appartenant à une Société hautement honorée dans l'Amérique du Sud, ne fallait-il pas affirmer là-bas que, où succombe un des siens, un autre se présente? N'est-ce point la mission qui s'impose à chacun de ses membres? Puis, dans le cas présent, l'un de ces vingt hommes qui venaient de se sacrifier au nom de la France pour la cause de la civilisation et de l'humanité, le docteur Crevaux, n'était-il pas Lorrain? un autre, Ringel, n'était-il pas Alsacien? Et ce petit bout d'étoffe, lacéré, maculé, dont la main crispée de Crevaux étreignait les lambeaux dans une contraction suprême, qui donc devait le ramasser? Ne fallait-il pas que ce fût un Français?

EN QUÊTE

D'UN PROJET DE ROUTE

I. Dans le delta du Pilcomayo. — II. De Buenos Aires à Sucre. — III. Dans le Chaco boréal.

EN QUÊTE

D'UN PROJET DE ROUTE

Il ne nous restait plus le moindre doute sur le sort des infortunés membres de la mission Crevaux : sauf un, tous avaient succombé ; et si je repris mes pérégrinations dans l'Amérique du Sud, ce ne fut plus que pour continuer les études indispensables au tracé d'une route commerciale entre la Bolivie et la Plata.

Ces études nécessitèrent une nouvelle absence de trente-huit mois, et trois explorations :

La première, de fin juillet à décembre 1885, dans le delta du Pilcomayo, et par ordre du gouvernement argentin ;

La seconde, de février à juillet 1886, de Buenos Aires à Sucre, par le nord de la République Argentine, le sud des provinces boliviennes, Tarija, Caïza, les Missions, le haut Pilcomayo, Sauces et Padilla ;

La troisième, de décembre 1886 à décembre 1887, dans le Chaco boréal, sous les auspices du gouvernement bolivien.

I

DANS

LE DELTA DU PILCOMAYO

31 juillet — 13 décembre 1885.

Ce fut le 31 juillet 1885 que nous quittâmes Buenos Aires pour le Grand-Chaco. Wilfrid Gillibert, un jeune Français grand amateur d'aventures, s'était offert pour m'accompagner, et, prenant congé de nos amis, nous montâmes à bord de l'*Uruguay*, vapeur du Lloyd argentin.

L'escorte devait m'être fournie par les autorités de Resistencia; à leur défaut, par celles de Formosa.

A cette époque de l'année, l'hiver est dans son plein; la brume nous cachait les îles du Paraná. Par éclaircies seulement, nous en surprenions les charmants paysages. L'île Martin Garcia, où se trouve le pénitencier, nous passa par tribord, et bientôt nous atteignîmes le confluent du Paraná et de l'Uruguay. Les rives se resserrent; la végétation est mesquine; des saules et des joncs couvrent les rives. A quatre heures, le brouillard tombe quelque peu; le thermomètre marque 10° centigrades. Plusieurs navires de gros tonnage sont au mouillage sur lest. Dans la nuit, l'*Uruguay* ralentit sa marche et finit par stopper, car les passes sont étroites, et dangereuses par les ténèbres.

1er août 1885. — Un trajet par eau se divise en quatre parties importantes : l'embarquement, le départ, la tra-

versée, l'arrivée. Dans la première, le choix de la cabine ou couchette, l'arrimage des colis, l'examen du bord sont des opérations qu'il convient de ne pas négliger si l'on veut éviter de désagréables surprises; mais, avec le ciel, il est des accommodements : on en trouve sans peine avec le maître d'hôtel et le calier. Ici ce sont des Italiens, sur qui la vue d'un billet de banque produit les effets les plus surprenants. On peut passer alors à la seconde : se renseigner sur les passagers, leur qualité, leur destination. Puis les coteries se forment, les sympathies se dessinent; la médisance vient de temps à autre jeter une note gaie ou méchante sur le gros monsieur de bâbord ou la petite dame de tribord. Enfin on arrive; on est arrivé : la séparation s'opère au milieu de protestations d'éternel souvenir; on se promet de s'écrire, de se revoir.... A peine est-on à l'hôtel, qu'on a oublié le nom de son voisin de chambre ou celui de sa voisine de table.

A une heure et demie, nous atteignons San Nicolas del Rosario, ville qui, à cette époque, comptait de 8 000 à 10 000 habitants. Des constructions nouvelles, coquettes et élégantes, se détachent sur les massifs de palmiers et d'orangers. Le commerce y est important, à en juger par le nombre des goélettes et des bricks au mouillage dans la baie, sur les bords mêmes du fleuve que domine la jolie maison de campagne de don Diego de Alvear. Le soir, la brume nous oblige à relâcher à Rosario. Mes voisins de cabine passent la nuit à chanter et à pincer de la guitare.

2 août. — A cinq heures du matin, le vapeur se met en marche. Il pleut; un vent froid du sud-ouest souffle avec force; les passagers de seconde classe se réfugient à l'arrière; de grosses Paraguayennes, fumant d'énormes cigares, se laissent courtiser par les matelots du bord. Nos places sont envahies : il faut se résigner. A midi nous passons la colonie Diamante, fondée par des Finlandais; plus tard, on laisse au large Paraná, ville importante, située plus avant dans l'intérieur et renommée par son excellente chaux, objet d'un grand commerce. La nuit est très obscure, nous

n'en continuons pas moins notre marche ; le pilote franchit adroitement les passes.

3 août. — De bonne heure nous arrivons à La Paz, centre d'un trafic de bois de construction des plus belles essences, quebracho, algarrobo et ñandubai, etc. ; puis nous passons, la nuit, devant les colonies Mal Abrigo et Goya.

4 août. — Le temps est meilleur. Le Chaco commence à nous apparaître. Sur la droite, Bella Vista émerge d'un massif d'orangers ; on commence ici à parler guarani. Ce n'est pas une de nos moindres difficultés que d'opérer le soir, par une nuit très noire, le débarquement à Corrientes. Le courant est violent ; nos bagages sont jetés pêle-mêle dans la boue. Le gîte nous est offert par un Français qui tient un hôtel.

5 août. — Un récent mouvement révolutionnaire, de peu d'importance d'ailleurs, a été réprimé promptement. L'arme au bras, les sentinelles n'en continuent pas moins de monter la garde au coin des rues. L'aspect de la ville n'est donc guère fait pour nous engager à une halte, mais il me faut aller à Resistencia remettre au gouverneur les plis qu'on m'a confiés. Un petit vapeur nous dépose à Barraca, de l'autre côté du rio. En face, une voiture nous attend pour nous conduire à Resistencia. De chaque côté de la route, de superbes champs de canne à sucre forment d'immenses tapis verts autour des maisons d'habitation.

Des établissements agricoles, des scieries mécaniques à vapeur, fondés, exploités, dirigés par des Français, sont autant de preuves indéniables de la prospérité rapide de ces régions et de la fertilité du sol. Le village est plus spécialement habité par des Italiens, boutiquiers ou aubergistes. Le colonel gouverneur de la colonie me reçut à merveille, mais il lui était impossible de mettre à ma disposition les montures dont j'avais besoin. Une récente épizootie avait fait d'énormes ravages ; c'est à peine s'il lui restait vingt chevaux. Il faudrait m'adresser au gouverneur de Formosa, peut-être plus heureux. Je retourne à Corrientes, non sans avoir quelque peu bataillé avec notre cocher italien, qui exigeait pour sa course un prix exagéré.

La ville est déserte; quelques gamins pêchent des *pejereyes* à la ligne, et le curé lui-même ne dédaigne pas, en fumant son cigare, de tendre la sienne et de l'amorcer.

Il ne nous restait plus qu'à attendre l'arrivée d'un vapeur de Buenos Aires pour continuer notre marche sur Formosa. Dans la nuit, des cris lugubres nous réveillent : un canot du bateau de l'Assomption a chaviré; deux voyageurs se noient.

C'est à Corrientes que mourut Bonpland, le célèbre botaniste, compagnon de voyage de Humboldt dans l'Amérique du Sud. Ayant formulé le désir de se rendre du Paraguay en Bolivie à travers le Chaco, il fut, par ordre du gouvernement paraguayen, arrêté et incarcéré à l'Assomption. Il y resta dix ans ! Bonpland se retira ensuite à Corrientes, où la mort le frappa au moment où il mettait en ordre ses papiers. Son étude de la flore paraguayenne est incontestablement la plus complète; malheureusement le plus grand nombre de ses notes a disparu.

Des compatriotes, des amis, se chargèrent de ses funérailles. Le corps fut exposé, dans l'embrasure d'une fenêtre, aux regards des gens du pays. Mais une brute avinée brisa les entraves et sillonna d'un coup de couteau le visage du cadavre!

Si Corrientes, située au confluent du Paraná et du Paraguay, offre comme ville un point stratégique important, tout y est encore à faire. Les rues sont mal tracées; le terrain est bas et humide; les eaux croupissent en cloaques pestilentiels; les cas de fièvre *chuchu* sont fréquents. Des travaux d'assainissement en auront bientôt raison, et déjà les massifs d'orangers, de bananiers, de lauriers-roses, de chèvrefeuilles, de rosiers, donnent à la ville un aspect plus agréable.

Le climat est chaud; les gens paraissent avoir un tempérament lymphatique.

Dans les corridors de l'hôtel, dans les chambres, les pensionnaires, prenant les murs pour cibles, s'exercent la main au revolver. Toute la journée, les détonations retentissent; il n'est pas jusqu'aux gamins qui ne s'en mêlent. On aime ici à faire parler la poudre! Dans les rues, peu ou pas

de mouvement : un chien, une poule, deux Gauchos, trois Français.

A la fin du cinquième jour arriva le vapeur sur lequel, le 10 août, nous prîmes passage pour Formosa. Le Paraná disparut bientôt à nos yeux. Au confluent, le Paso de la Patria nous rappela les souvenirs de la lutte gigantesque que soutint le Paraguay contre le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. Plus nous avançons sur le haut Paraguay, plus les traces de la guerre se multiplient : ici, c'est la lagune de la Sirène; là, celle de Piri, où les cuirassés brésiliens sont venus chercher un abri; plus loin, c'est le village de Humaita, et les ruines imposantes de son église, dernier théâtre d'une résistance héroïque. Le rio Paraguay s'étale et se resserre entre des rives pittoresques, couvertes d'une végétation puissante. Les *inga*, les *timbo iata*, les *ñanbipa*, alternent avec les saules et les *bobos*. Les chasseurs de jaguars sont à l'affût sur ses bords, et nous respirons à pleins poumons l'air tiède et chaud de la forêt, imprégné des senteurs des orangers et des chèvrefeuilles. Un mot prononcé en français me fait sortir de la rêverie dans laquelle j'étais plongé, je me retourne : un ami commun se charge des présentations, et nous allons jusqu'à Formosa en l'aimable compagnie du chancelier du consulat de France, qui se rendait à l'Assomption avec sa famille. A nuit noire nous débarquons; un Français encore nous offre sous son toit une généreuse hospitalité.

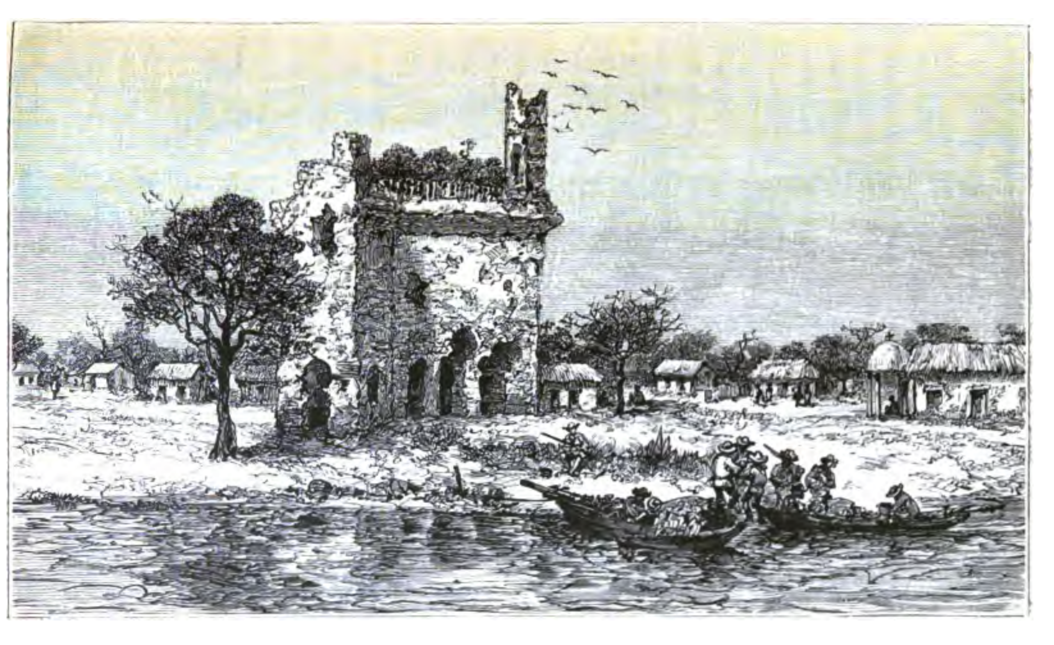
11 août — A la première heure, je me rends chez le major faisant fonction de commandant en l'absence du gouverneur. Vingt-cinq hommes et des vivres sont mis à ma disposition; quant aux chevaux, il n'y faut pas songer : la colonie en est totalement dépourvue; l'épizootie qui a ruiné Resistencia s'est également étendue sur Formosa, et nous voici condamnés à une attente dont nous ne saurions déterminer la limite. Sans perdre une heure j'envoie au ministre de la guerre et de la marine un télégramme sollicitant l'autorisation d'acheter à l'Assomption les animaux nécessaires à notre voyage. Entre temps nous parcourons les alentours, nous livrant avec succès à la pêche et à la chasse.

16 août. — Deux belles plantations de canne à sucre prospèrent dans les environs, là où, deux ou trois ans à peine, erraient encore les Indiens Tobas. L'une appartient à un Français; l'autre est exploitée en compte à demi par un Suisse et un Français. Nos compatriotes s'empressent de nous engager; une partie s'organise. J'ai conservé le meilleur souvenir de ces excursions, fréquemment répétées pendant toute la durée de mon séjour à Formosa. La nouvelle colonie ne le cède en rien à Resistencia au point de vue de la rapidité de son développement.

Il y a trois ans au plus, un de ces énergiques travailleurs, un Français, vint s'établir sur les bords du petit ruisseau de San Hilario. Les défrichements commencèrent avec l'aide de quelques péons; une case fut construite : 400 hectares sont actuellement nettoyés, dont 20 plantés en canne à sucre, et la propriété suffit à tous les besoins.

La frontière est ouverte, mais jamais on n'a eu à déplorer une incursion des Indiens. Les quelques Tobas qui rôdent dans les environs, viennent de temps en temps échanger leurs produits ou se proposer comme travailleurs. La fertilité du sol fait le reste; et l'on ne saurait s'imaginer notre surprise en traversant ces solitudes que l'activité humaine est en train de transformer. Un soir, en plein Chaco, nous étions onze Français à table. Les honneurs nous étaient faits par une charmante Parisienne, et les Tobas suivaient de loin tous nos mouvements, s'étonnant, à coup sûr, de notre exubérante gaieté.

Bien des gens, toutefois, ont été déçus dans leurs espérances : une nature aussi prodigue les dispenserait, croyaient-ils, des travaux préparatoires et journaliers qu'exige une plantation. — Le sol vierge du Chaco doit être amélioré par de fréquents labours. Il faut briser les mottes, nettoyer au râteau, ouvrir, en suivant les pentes, des canaux d'écoulement aux eaux de pluie, coucher les cannes bout à bout dans le sillon. On s'assure ainsi une récolte rapide et abondante. Dans leur hâte de produire, nombre de colons ont négligé ces labeurs; sans profit aucun, ils ont dû aban-



L'église de Humaita.

donner des cultures commencées et ils disent maintenant que la terre « ne paye pas ».

Quelques jours après, ayant reçu l'autorisation d'acheter des animaux au Paraguay, je me rendis à l'Assomption, cantonnant les vingt-trois hommes de l'escorte, sous les ordres d'un capitaine et d'un lieutenant, au fort Fotheringham, sur la rive droite du Pilcomayo, à quatre lieues de son embouchure dans le rio Paraguay.

Après des tribulations et des difficultés de toutes sortes, le départ pour l'intérieur est fixé au 5 octobre. Dès le matin, tout est prêt; la colonne, composée de vingt-sept expéditionnaires, disposant de 50 chevaux et de 10 mules, approvisonnée de farine de manioc et de 18 animaux de boucherie, se met en marche à sept heures. Nous prenons par la rive gauche du Pilcomayo et nous campons, ce soir-là, à l'*obraje* de Gil, établissement fondé par le frère de l'ancien Président de la république du Paraguay, en vue d'exploiter les beaux bois de construction qui abondent sur les rives du rio. Les vapeurs de grand tonnage de Montevideo viennent charger, jusqu'à vingt lieues de l'embouchure du Pilcomayo, les belles billes de quebracho dont Rosario est le marché principal.

6 octobre. — Nous passons sur la rive droite du rio. Ce travail nous coûte de grands efforts : il faut traverser à la nage. Cinq animaux prennent peur et détalent. Des taons énormes assaillent bêtes et gens; les moustiques et les guêpes se mettent de la partie; nos débuts sont loin d'être heureux et décourageraient des hommes moins aguerris que les Gauchos de l'escorte.

7 octobre. — Nous voici dans la région basse des *esteros*. Les animaux de charge s'abattent à tout instant dans les fondrières. Nous tuons un magnifique boa et trois serpents à sonnettes. Un homme est mordu au poignet; on lui fait aussitôt une injection de permanganate de potasse. Les taons et les mouches dans la journée, les moustiques le soir, nous font endurer un supplice de tous les instants. La tente, vu son poids, ne pouvant être utilisée pour un transport rapide à travers une région toute couverte de

marais et de bourbiers : nous n'emportons que des moustiquaires.

8 octobre. — Un des nôtres, atteint de vomissements, est dirigé sur l'obraje, sous la conduite de trois hommes. Nous attendons leur retour pour continuer la marche. Entre temps nous allégeons le plus possible nos bagages. Mes *petacas*, grandes malles de cuir, renfermant mes instruments et mes livres, se sont déformées en tombant plusieurs fois à l'eau, et il me faut abandonner ici une grande partie de ma bibliothèque de campagne.

9 octobre. — Ordre est donné d'égorger tous les animaux qui ne pourront plus marcher, afin de ne pas les laisser vivants entre les mains des Indiens. Trois sont sacrifiés aujourd'hui. Les hommes avancent avec entrain. Le service des gardes de nuit est bien fait ; mais les rondes, les soins qu'il faut apporter à surveiller les campées et à maintenir dans la file les animaux de selle, de charge et de boucherie, nous mettent vite sur les dents. Vingt-cinq hommes ne sont pas assez pour une campagne de ce genre.

10 octobre. — Nous n'avançons que très lentement. Décidément il ne faut conserver que mes instruments et documents. Toutes les autres charges, provisions de maté, tabac, vivres, etc., sont éventrées et nous nous partageons leur contenu.

11 octobre. — Six chevaux ont disparu ; pendant qu'on procède à leur recherche, je pars avec trois hommes et un sergent afin d'éclairer le mieux possible la marche d'aujourd'hui. Nous relevons des traces fraîches d'Indiens à pied et à cheval. Quelques ranchos ont été abandonnés et brûlés récemment. Le nombre des Indiens qui fuient ainsi devant nous est d'environ une vingtaine. En arrivant au campement, nous ne trouvons pas d'eau. Les puits sont à sec, et force nous est de creuser l'*estero* à la pelle. L'eau nous arrive bien, mais boueuse et saumâtre. Pendant la nuit, l'orage éclate dans le sud-est, et, vers une heure du matin, les hurlements d'un chien se font entendre à notre droite.

12 octobre. — Tous les jours, à trois heures du matin,



Le rio Paraguay en face de Formosa.

nous sommes sur pied afin de lever le camp dès les premiers rayons du jour et d'éviter ainsi les fatigues d'une marche trop prolongée sous les ardeurs d'une température de 40 et 42 degrés centigrades à l'ombre. On bivouaque généralement entre neuf et dix heures du matin. Quatre de nos animaux se sont enlisés. Un homme est mourant de la dysentérie. La pluie et le tonnerre font rage.

13 octobre. — Nous campons dans une petite palmeraie au milieu de l'estero. Le sol est tout détrempé; — des feuilles de palmier nous servent de matelas. Cinq chevaux sont abandonnés.

14 octobre. — Au fur et à mesure que nous avançons, les esteros grandissent. Il y a cette différence entre l'estero et le bañado que le premier est formé par les pluies, et que le second a pour origine le débordement des rivières. Les eaux de l'estero sont douces, celles du bañado le plus souvent saumâtres. Des joncs de haute taille, des prêles, couvrent d'immenses espaces, associés avec des isoétacées et des malvacées; de-ci, de-là, quelques bouquets de *carrandai hui* (*Copernicia cerifera*) émergent de cet océan dont les rives se perdent à l'horizon.

Un côté de la palus est toujours dangereux, un autre toujours praticable, et par l'expérience seulement, on arrive à orienter une colonne au milieu de cet inextricable fouillis de bourbiers qui donnent asile à une nombreuse population d'animaux et d'insectes.

Le coucher du soleil est un spectacle vraiment imposant et majestueux, quand, après la disparition de l'astre, le ciel s'illumine de belles teintes rouge pourpre, tamisées par les joncs ou les palmiers. Au silence des longues heures écrasantes du jour, succèdent les cris rauques et assourdissants de milliers de perruches et de perroquets regagnant leurs gîtes par bandes. Aux premières ombres de la nuit, la métamorphose est complète. Des millions de lampyres et de lucioles illuminent l'espace, projetant leurs feux en tous sens, s'entre-croisant à l'infini. La nuit n'est pas le sommeil de la nature pour ce peuple des eaux qui rampe, grouille et s'agite : dès que la première étoile appa-

raît, un coassement, puis deux, puis des centaines, puis des milliers, préludent à l'infernal concert des crapauds et des grenouilles. C'est le réveil de tout un monde tapi, enfoui dans les profondeurs de ces régions, fuyant la lumière du jour, auquel assiste le voyageur, qui en surprend les secrètes manifestations sous le beau ciel étincelant des tropiques!

15 octobre. — Nous nous réveillons courbaturés et trempés de rosée. La marche ne nous fait perdre qu'un seul animal, mais les autres n'avancent que très lentement, les boulets déchirés et ensanglantés par les arêtes de la *yerba brava*. Nous relevons de nombreux sentiers d'Indiens courant du nord au sud.

16 octobre. — En établissant le bivouac, on tue un crotale dont la sonnette a douze anneaux — bel échantillon des reptiles qui pullulent dans ces contrées. A onze heures, on signale de la fumée dans le nord-ouest. J'y dépêche une escouade de huit hommes; elle nous apprend que les Indiens ont passé la rivière, qu'ils nous entourent et nous épient. Plusieurs de nos camarades souffrent de coliques affreuses, de diarrhée violente que nous combattons avec le *guarana* (*Paullinia sorbilis*, famille des sapindacées), dont je possède, par hasard, encore un petit morceau. Les Indiens du Caupolican et du Béni excellent à le préparer. C'est un astringent puissant; largement dilué, il fournit aussi une boisson rafraîchissante, douée de propriétés fébrifuges. — Toute la nuit, le tonnerre gronde dans l'ouest et le sud-ouest.

17 octobre. — Un grand estero nous ferme le passage. L'orage éclate, violent, suivi d'averses copieuses. Nous cherchons un refuge sous un bouquet de palmiers, et chacun s'élève à la hâte un abri de feuillages. La faim commence à nous tirailler l'estomac. Tous les trois jours, on fait une distribution de viande fraîche, mais elle se pourrit promptement, par suite de la chaleur et de l'humidité. Les plus affamés s'en nourrissent.

18 octobre. — Repos. — On attend en vain un rayon de soleil pour sécher harnachement et nippes. Une reconnais-

sance poussée dans le nord révèle des traces fraîches du passage d'Indiens à pied et à cheval.

19 octobre. — Chutes fréquentes. Deux bêtes de somme restent embourbées; le campement est assailli par d'innombrables fourmis rouges qui nous mettent à la torture : tant bien que mal, on s'accommode dans les hamacs. En voulant recueillir, dans l'obscurité, ma sacoche laissée à terre, je pose ma main sur une de ces énormes mygales velues, si abondantes dans ces parages, et que les Boliviens connaissent sous le nom de *pasankas*.

20 octobre. — Les nuits sont presque toujours froides et humides, le thermomètre tombe souvent à 5 degrés centigrades. — Nous abandonnons la petite rivière que nous explorions depuis trois jours. Passant sur l'autre rive, nous reprenons la route de l'ouest-nord-ouest. Cet arroyo, qui prend naissance à la hauteur de la junta, est formé des esteros et des bañados du Pilcomayo. Ses rives sont exclusivement couvertes de *ceibos* et de *lapachos*, dont les belles fleurs rouges et roses forment des massifs de l'aspect le plus agréable. Sa direction va du nord au sud-sud-est, puis à l'est-sud-est. Large d'environ 12 à 15 mètres, le cours en est obstrué par des masses d'équisétacées, d'isoètes et de roseaux. Ses eaux sont claires et limpides, mais salées. Il se jette dans le Paraguay, très probablement à la hauteur du *Monte Lindo*.

Un de nos hommes, à qui l'ordre a été donné de gagner l'autre rive, se précipite avec armes et bagages au milieu des joncs. Ne sachant pas nager, il se tire d'affaire comme il peut, mais non sans courir de dangers. Ces exemples d'obéissance passive sont très fréquents dans l'armée argentine et tout à son honneur. Je n'ai jamais entendu discuter un ordre. Tout dernièrement encore, il s'agissait de traverser une rivière large, profonde, à courant rapide; le sous-lieutenant du détachement commanda à un de ses hommes de passer de l'autre côté : le soldat, qui ne savait pas nager, se jeta bravement à l'eau, et l'on eut toutes les peines du monde à l'en retirer! Il va sans dire que le lieutenant paya des arrêts cette coupable irréflexion.

21 octobre. — La marche est aujourd'hui plus facile : nous ne perdons qu'une mule.

22 octobre. — Nous nous frayons passage au milieu d'un inextricable fouillis de joncs, en lançant en avant les quelques animaux de boucherie qui nous restent. Les hommes vont à pied dans la fange, afin d'alléger leurs montures. Cette étape nous coûte trois chevaux. Du haut des arbres où nous nous portons en observation, on voit se déployer les grands bañados du Pilcomayo : d'immenses nappes d'eau s'étendent sur notre droite, brillant au milieu des franges verdoyantes des esteros. La marche doit être prudente et raisonnée, pour éviter culs-de-sac, marais et bourbiers. La moindre fausse manœuvre nous coûterait infailliblement le reste de notre cavalerie, amaigrie et épuisée. Les reconnaissances préalables que je dirige en personne, nous permettent d'éviter les zones dangereuses.

24 octobre. — Cinq mules restent ensevelies dans le marais.

25 octobre. — Dans l'épaisseur du tronc d'un ceibo, une croix a été très récemment taillée au couteau. Un détachement argentin a dû passer par là ; à certains indices on reconnaît que cette escouade était celle du colonel Gomensoro, se dirigeant sur Fotheringham, où elle arriva quelques jours avant notre départ. Nous apprîmes que l'un des nombreux Tobas ramenés prisonniers de guerre, profitant de ce qu'un sergent passait près de lui, lui arracha le long couteau de Gaucho qu'il portait derrière le dos, et le lui planta entre les deux épaules. Le sergent en mourut. C'était là le lieu de sa sépulture, et les traces des balles qui criblaient les troncs des arbres environnants ne laissèrent aucun doute sur le châtiment infligé aux rebelles.

Nous sommes ici entourés de lagunes et de marais ; en face, un petit ruisseau barre la route ; une épaisse fumée apparaît sur la droite ; une reconnaissance que nous faisons à pied ne nous révèle rien de particulier.

26 octobre. — La colonne est au repos et la chaleur suffocante. Couchés dans les hautes herbes, mes gens passent à dormir les heures les plus lourdes de la journée.

Étendu dans mon hamac, je rédigeais mon journal; le sergent reposait dessous, à l'ombre; tout à coup j'aperçois un énorme serpent à sonnettes enroulé autour de sa jambe, glissant la tête sur sa poitrine nue : que faire? Réveiller le sergent, mais ce serait sa mort! Me rappelant la chasse au *cobra capello* de l'Inde, je fais dévier la tête du crotale, par des mouvements presque imperceptibles, et, depuis mon hamac, le chatouillant sous la gorge avec une tige de graminée, je parviens, à l'aide d'une corde en nœud coulant, à serrer vigoureusement le cou de l'animal.... Le sergent se réveille sous les étreintes du reptile qui cherche à se dégager; il s'évanouit de frayeur. Un coup de sabre tranche la tête du serpent. Bien que, tous les jours, nous eussions à prendre les plus grandes précautions pour établir le bivouac et chasser les reptiles qui pullulent dans tout le Chaco, cette aventure nous épouvanta : à tout moment elle pouvait se renouveler et se traduire par la mort de l'un de nous. — Les incendies allumés par les Indiens nous entourent complètement.

27 octobre. — Nous passons sans dommage l'arroyo Roca et piquons droit vers le nord-ouest, par une forêt assez épaisse. Nous perdons un cheval et tuons un autre crotale, qui mesure 1 m. 42 de long. Dorénavant je ne compterai plus ceux auxquels il faut faire la chasse pour prendre possession des campements. Les garapatas, sorte de grosses tiques, nous sucent et nous rongent. La nuit, les incendies nous mettent sur les dents. Force est à la troupe de se maintenir au vent, de circonscrire la campée en arrachant ou tranchant les herbes à la pelle et au sabre.

29 octobre. — Après avoir coupé deux grands sentiers d'Indiens, nous sommes arrêtés par un immense estero étalé à notre droite. Il nous faudrait aller vers le nord pour atteindre ou tout au moins rallier le point qui sert de limite à notre exploration : malheureusement les marais nous rejettent toujours à l'ouest. Nos efforts échouent à les traverser. Vers le soir, nous suspendons nos hamacs dans un petit bouquet de palmiers, au milieu de cet océan d'eau et de boue. Demain nous battrons en retraite. Impossible

de fermer l'œil : des nuées de chauves-souris vampires se sont abattues sur nous.

31 octobre. — Nous trouvons sur notre gauche un grand sentier d'Indiens. Les ranchos ont été abandonnés récemment. Les Tobas fuient devant nous, emmenant brebis, chevaux, mules, vaches, etc.

2 novembre. — Je me dirige vers le nord pour essayer d'atteindre le Pilcomayo ; lagunes et esteros nous barrent le passage. L'extrême sécheresse permet de s'aventurer dans cette région humide, qu'en tout autre temps il serait dangereux d'aborder. Les hautes herbes, les roseaux, les feuilles de palmiers armées d'épines, nous mettent en sang les pieds et les jambes. Esteros et totorales se succèdent sans fin, formant des cirques tangents entre eux, entourés d'une frange de palmiers, dont nous profitons pour avancer au plus près. On traverse ainsi une région privée de toutes traces humaines, et hantée par les jaguars, les pumas, les fourmiliers, les tapirs, etc. Un petit bois d'algarrobos et d'*espinillos* se dessine sur notre droite ; la troupe s'y engage, coupant les branches, arrachant les lianes, rampant sur les genoux. L'un de nous frôle par mégarde un nid d'abeilles *lechiguana* : l'essaim se met à bourdonner aussitôt à nos oreilles et nous crible de douloureuses piqûres. Le terrain semble s'élever un peu et nous finissons par déboucher au milieu d'une prairie superbe couverte de pâturages magnifiques. Le sol n'est pas humide et nous réserve un bon gîte pour la nuit. Nos bêtes vont largement profiter du champ de graminées sur lequel nous avons plaisir à étendre les couvertures. Mais toutes les provisions sont épuisées, et depuis déjà quelques jours, nous en sommes, pour la viande, au régime de la demi-ration, car nos animaux de boucherie diminuent rapidement. Il ne nous en reste plus que sept, et nous pressentons devant nous un « inconnu » probablement peu maniable.

Aujourd'hui, le brave capitaine Robirosa, commandant de l'escorte, accomplit ses vingt-neuf ans, et, à cette occasion, disparaît la dernière goutte de cognac que je conservais soigneusement. La chaleur est horrible. A l'ombre,



La marche dans l'estero.

le thermomètre atteint 40° centigrades vers deux heures de l'après-midi; les cas de diarrhée chronique se multiplient, par suite de l'usage constant d'une eau toujours boueuse et saumâtre.

3 novembre. — Nous retombons dans les bourbiers, qui se développent dans l'est et dans le sud. Il faut revenir sur nos pas. Marchant en éclaireur avec deux hommes, je me rends compte que tout passage par le nord est impossible : l'eau atteint le dos des mules. Du sommet d'un palmier, je ne vois que l'effrayante uniformité de cette mer de joncs et de roseaux.

4 novembre. — On regagne le campement que nous occupions le 2. Nous faisons fête aux fruits mûrs des *chañares*.

5 novembre. — A quatre heures du matin, nous reprenons notre route vers l'ouest. Quand il est possible de se maintenir sur la lisière des terrains un peu plus élevés qui bordent les lagunes, la marche est plus commode, mais n'est point dans la direction voulue; il nous faut forcément aller vers le nord pour atteindre le Pilcomayo, qui court sur notre droite, orienté ouest-nord-ouest à est-sud-est. La chaleur est plus accablante que jamais. A neuf heures nous n'avons pas encore trouvé une goutte d'eau douce. On pousse vigoureusement l'étape. Nos hommes tout débraillés, vêtus de haillons, font preuve d'énergie et de confiance. A onze heures, nous trouvons un petit ruisseau d'eau jaune, croupie, amère et saumâtre. A six heures du soir, après une course de huit lieues, nous nous laissons tomber épuisés et mourant de soif. Je ne connais rien de plus affreux que de patauger toute une journée dans la boue et dans l'eau sans moyen d'apaiser les ardeurs de la soif : tout ici est salé. —Nous nous mettons à creuser le sol, pendant que nos animaux, affolés et désespérés, se dispersent en tous sens. On suit d'un œil inquiet tous les mouvements de celui qui bêche. A chaque pelletée, nous nous disputons la fange aqueuse qui s'en dégage, et la pressant dans le premier chiffon qui tombe sous la main, nous la suçons avidement. Notre aspect est hideux : la

figure, la barbe, les cheveux même de certains d'entre nous sont enduits d'une épaisse couche d'argile : ils s'étaient couchés à plat ventre pour mieux atteindre le fond du trou.

Tous nos efforts n'aboutissent qu'à ce triste et répugnant résultat. Mon malheureux camarade Gillibert a perdu toute énergie et souffre atrocement. Nous passons la nuit sans fermer l'œil une minute, entre les uns qui gémissent et les autres qui se tordent dans des coliques affreuses.

6 novembre. — C'est à pied que nous avançons aujourd'hui, car nos animaux sont réduits à la dernière extrémité et ont peine à se traîner eux-mêmes. Le silence règne parmi nous, ce silence des situations graves, qui, à tout moment décisif, pèse sur une réunion d'hommes. Si dans deux heures nous ne trouvons pas d'eau douce, nos animaux vont périr, la colonne va se décimer. Les cris gutturaux des *chauna*, *chavarria* ou *chaïa* annoncent la présence de l'eau dans les environs, mais est-ce de l'eau douce? Deux beaux hérons cendrés passent au-dessus de nous dans la direction du nord-est; on oblique légèrement de ce côté : nous apercevons un estero. Les animaux s'y précipitent. En dépit de nos défenses réitérées, les hommes courent à leur suite. Si ce n'est de l'eau bien potable, elle est, en tout cas, moins saumâtre que celle que nous avions bue jusqu'ici. La halte est commandée, le campement établi, et nous dévorons à belles dents le morceau de bœuf qui constitue notre ration. Un des hommes, allant chercher de l'eau dans l'épaisseur des joncs, se trouve tout à coup en présence d'un beau jaguar, que sa présence surprend sans effrayer. Il est abattu d'un coup de feu. Les journées du 7 et du 8 se passent dans le repos le plus absolu.

10 novembre. — Vers sept heures du matin, l'orage éclate avec violence, la pluie tombe à torrents, le vent fait fureur. Pendant que nous courons chercher un abri, des cris s'élèvent sur notre gauche : les Tobas nous chargent, lance en main!

L'attaque avait été soudaine. Nous nous tenons sur la défensive, pendant que six hommes se précipitent sur les

Indiens; la première décharge en abat quelques-uns. Mon cheval s'embourbe et se renverse sur moi; impossible de me dégager; deux Tobas s'avancent de toute la vitesse de leurs chevaux, et m'empoignent prestement. Un des nôtres entend mes cris d'appel. Il accourt, tue l'un des sauvages; l'autre détale. Quelques pas plus loin, nous surprenons le gros de leurs forces; ils disparaissent aussitôt, laissant entre nos mains une vingtaine de brebis.

Nous campons à cet endroit même, car la bourrasque devient de plus en plus violente. Le bruit strident de la foudre est vraiment épouvantable. Nous cherchons un asile dans l'épaisseur d'un taillis. On dresse des piles de bois, car le vent du sud souffle, violent et glacial. Tout transis de froid, nous nous occupons de faire du feu, autant pour sécher nos nippes que pour rôtir une ou deux des brebis capturées. Mais que de mal à trouver parmi nous un petit morceau de chiffon non encore mouillé! Nous l'effilochons avec soin, pendant que quelques-uns enlèvent, sur les troncs d'arbres, les mousses et les parties de l'écorce respectées par les averses. Deux ou trois cartouches sont vidées, car les allumettes nous manquent; un coup de fusil met le feu à la poudre. C'est alors qu'il faut voir l'attention du Gaucho à souffler sur les brindilles réunies avec art, pour obtenir que ce monceau, sur lequel l'eau ruisselle, se sèche, s'échauffe et s'embrase!

Le fumet des rôtis chatouille agréablement l'odorat: c'est par quartiers que nous embrochons les pièces et que nous les dévorons. Puis, satisfaits, repus, sans souci du passé et sans inquiétude de l'avenir, nous nous étendons sur les lambeaux de couvertures, fumant, en guise de tabac, la bouse de nos animaux séchée au soleil et roulée dans des feuilles de palmier.

11 novembre. — La marche est lourde, l'averse d'hier a détrempé le terrain argileux et glissant. La crainte des Indiens nous tient constamment en haleine; il est à redouter qu'aux abords du Pilcomayo ils n'aient opéré un mouvement de concentration pour se venger de l'échec d'hier. Leurs chiens hurlent dans le silence de la nuit.

12 novembre. — De très bonne heure nous observons de nombreuses traces d'Indiens à cheval et à pied sur les sentiers larges et bien ouverts. Les cases sont abandonnées depuis deux jours à peine. Afin de gêner notre marche, retarder notre arrivée au rio et gagner du temps pour se préparer à une nouvelle attaque, ils ont soin, en s'enfuyant, d'incendier tous les pâturages. On force l'étape et, entrant sous bois, nous voyons enfin, calme et tranquille, le Pilcomayo s'étendre à nos pieds. Un nombre considérable d'empreintes fraîches disent que les Tobas ont passé sur l'autre rive. Nous touchons au terme de notre itinéraire, car je reconnais la région traversée en 1883, à la tête de la colonne bolivienne. Des détachements de deux ou trois hommes inspectent les environs, pendant que nous nous disposons à gagner l'autre berge. Par bonheur, le rio est guéable. Deux jeunes Indiennes Tobas s'ébattent dans l'eau à quelques mètres de nous. Nous prenons nos dispositions pour nous en emparer. Le bruit des branches qui fléchissent ou se brisent leur annonce le danger; elles prennent la fuite, un soldat les couche en joue. Un Toba à cheval traverse la rivière. Le coup part, le cheval tombe, l'Indien disparaît en courant. Il n'y a plus un instant à perdre : les Tobas peuvent être nombreux, et il serait dangereux de ne pas prendre l'offensive. Laissant la colonne assurer le passage du Pilcomayo sous la garde du capitaine, nous dépêchons trois hommes dans l'est et trois dans l'ouest, afin de reconnaître la position de l'ennemi; puis, à la tête de six autres, je pars sur les traces des Tobas. Ordre est donné à tous de rallier en hâte le point où la fusillade se fera entendre plus nourrie. Les sentinelles avancées de l'ennemi déguerpissent dans toutes les directions, en poussant leurs cris de guerre. Nous partons au pas gymnastique. Arrivés à une lieue de là, nous apercevons, dans une clairière bordée de magnifiques palmiers, trois grandes files de cases dans lesquelles des naturels, en nombre considérable, sont en train de faire rôtir du poisson. Il est environ dix heures du matin. A notre vue, ils se dispersent en proie à une panique épouvantable. Nous n'aperce-

vons au milieu d'eux ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Ce sont bien des guerriers réunis dans la pensée de fondre sur nous. L'attaque s'engage au milieu de cris et des *japapeos* (hurlements qu'ils font entendre en mettant la main sur la bouche). Tous nos coups portent. Mais un certain nombre de cavaliers tobas parviennent à nous tourner sur la gauche. Nous nous replions en bon ordre, moi septième, et, entourant le tronc d'un gros algarrobo, nous faisons feu dans toutes les directions pendant près de deux heures, puis les Tobas s'enhardissent : quelques-uns sont à cheval, et tandis que les autres se massent pour nous écraser, ils courent sur nous de toute la vitesse de leurs montures. Nos hommes savent que l'issue de la bataille dépend du sort des principaux capitaines. Ils les reconnaissent à leurs cris et à leurs gesticulations. L'un d'eux, monté sur un superbe cheval noir qu'il manie avec la plus grande adresse, défie les balles, nous charge plusieurs fois au galop, se dissimulant, pendant la retraite, derrière les flancs de son rapide coursier.

Le clairon de nos camarades résonne tout à coup à nos oreilles, et suivis de toute la colonne, baïonnette au canon, nous nous élançons sur les Tobas. Leurs cahutes tombent en notre pouvoir; on y met le feu. Après une résistance désespérée, ils nous abandonnent le champ de bataille, les morts et les blessés. Nous courons après les fuyards, mais épines et ronces arrêtent bientôt notre ardeur. 83 brebis, 7 beaux chevaux, 5 mules, forment le butin de la journée. Tous les nôtres répondent à l'appel; seuls trois hommes sont légèrement atteints.

Le campement est adossé par sa droite sur le Pilcomayo, dont les berges sont hautes de près de 12 mètres, et, pour éviter les surprises, nous établissons le bivouac vis-à-vis de la clairière. Le nombre des ranchos, des foyers et des broches chargées de poisson montre que les Tobas auxquels nous avions eu affaire pouvaient bien être quinze cents. Nous recueillons une grande quantité d'objets abandonnés, d'armes et d'engins de pêche.

Nous avions tout lieu de nous réjouir d'être à si bon

marché sortis de ce guêpier; encore fallait-il ne négliger aucune mesure de précaution. Arrivant maintenant au terme de notre exploration terrestre du delta du Pilcomayo, dans sa partie sud-argentine, nous devions aviser aux voies et moyens de retour. Je désirais vivement compléter mes études sur l'hydrographie du fleuve, et l'idée me vint de regagner le Paraguay en descendant le rio sur des pirogues creusées dans des troncs, jusqu'à son confluent en face du cerro de Lambaré. Le capitaine, tout en étant disposé à m'aider dans cette nouvelle entreprise, réserva cependant son adhésion. Pour le moment, il fallait se mettre en garde contre les surprises de nuit, toujours redoutables de la part d'un ennemi acharné, et très dangereuses pour nous, étant donné l'état d'épuisement dans lequel se trouvait la troupe, à la suite de quarante jours d'une marche des plus pénibles.

En conséquence, tout le monde reste sur pied cette première nuit. Les lueurs blafardes des ranchos qui brûlent encore éclairent par intervalles le champ de carnage, que parcourent, en poussant des hurlements lugubres, les chiens des Tobas en quête de leurs maîtres. Des embuscades sont établies par groupes de deux hommes, et, ayant eu la précaution de conserver, dès le début de notre exploration, les allumettes humides qui paraissaient sans emploi, j'en utilise le phosphore pour en frotter la mire de nos fusils, ce qui, dans l'obscurité, permet de tirer et de viser avec assez de justesse. Grâce à ce stratagème, plusieurs Tobas à cheval tombèrent sous nos balles cette nuit et les suivantes.

L'attaque que nous redoutions ne se renouvela pas; les Tobas, reconnaissant la supériorité de nos armes, avaient adopté la tactique commune à tous les Indiens : fatiguer l'ennemi, le maintenir toujours en alerte, épuiser ses forces par des veilles constantes, et tomber sur lui à la moindre négligence.

Pendant les six jours que nous occupâmes ce campement, ils ne cessèrent de nous harceler jour et nuit, mais on ne leur donna jamais l'occasion d'une revanche. Bien que le sommeil paralysât nos actions, nous ne négligeâmes



Près de l'algarrobo.

point de faire bonne garde. Une fois cependant, dans l'obscurité profonde de la nuit, une sentinelle dormait, appuyée sur son fusil. Je la réveillai et lui fis comprendre les risques qu'elle courait et nous faisait courir. — Le moindre des dangers qui la menaçait était qu'un espion toba se précipitât sur elle, la désarmât et la frappât de son propre fusil. J'en étais là de ma conversation avec mon homme, lorsque je crus m'apercevoir qu'un petit arbre qu'il m'avait semblé observer plus à droite, occupait maintenant une position différente. Pensant que mes yeux m'avaient trompé, je portai toute mon attention sur l'arbuste, et reconnus qu'il se déplaçait presque imperceptiblement. Or j'avais déjà remarqué un fait semblable lors de ma première campagne. La sentinelle et moi simulons le sommeil; l'arbuste se rapproche. Saisissant mon fusil, j'épaule et ajuste lentement. Le coup part. Nous nous précipitons. Un Toba gisait sur le sol, le flanc percé par la balle, étreignant encore la branche à la faveur de laquelle il comptait nous espionner.

Les ruses employées par les Indiens en pareille circonstance peuvent dérouter les intelligences les plus perspicaces; la sécurité relative de la marche de la colonne et tout le succès d'une exploration reposent uniquement sur l'étude des mœurs, des habitudes et des idiomes des différentes tribus que l'on doit traverser. Toute une période d'observations est donc nécessaire au voyageur qui se prépare à pénétrer dans l'inconnu; il ne saurait s'en dispenser, sous peine d'exposer lui et les siens aux plus redoutables conséquences. Et d'abord il lui faut, autant que possible, éviter de prendre trop au sérieux les renseignements contradictoires que lui fournissent avec empressement, je dirai même, avec acharnement, les gens civilisés du pays vivant loin des Indiens dont ils prétendent connaître les mœurs. Les nouvelles à sensation, les aventures exagérées, grossissant au fur et à mesure qu'elles passent par la bouche d'un nombre croissant d'individus, faussent leur esprit, et leurs racontars trompent l'expérience la plus froide et la mieux réfléchie. On doit donc se rendre sur les

lieux, c'est-à-dire à la frontière, pour me servir du mot qui exprime là-bas la limite indécise et indéfinie du monde civilisé et du monde sauvage. Un séjour de quelques mois s'y impose, entièrement consacré à observer tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, sans jamais donner à connaître ses impressions. A cette limite où il serait malaisé de dire où finit la civilisation et où commence la barbarie, la nécessité oblige à se montrer réservé sur ce que l'on va faire; — le danger, le plus souvent, n'étant pas dans l'inconnu de l'au delà, mais parmi les gens dont les tendances et les aspirations ont pour objet de profiter de tout ce qui peut être pour eux une occasion de lucre ou de rapine. Déclassés, condamnés, rebut de toutes les sociétés, la plupart de ceux qui se réfugient si loin sans métier avouable, sont autrement à redouter que les Indiens inoffensifs, perdus dans la profondeur de la sylve. L'action de la justice, de l'administration, de la loi, ne les atteint plus, et le vol, l'assassinat ou la trahison, restent presque toujours impunis. Cette zone, à mon humble avis, constitue la zone dangereuse; certes, du contact quotidien, constant, de cet homme de la frontière avec les Indiens de l'intérieur résultent des représailles terribles, toujours enfantées par les abus, des excès iniques entraînant des scènes de pillage, de meurtre, d'incendie, où les innocents payent souvent pour les coupables, mais le spectateur témoin de ces faits ne saurait conclure que cet homme blanc soit un digne représentant de notre civilisation, pas plus que la férocité de l'Indien trompé, volé, maltraité, n'est la marque distinctive de sa tribu et de sa race.

L'explorateur reconnaîtra donc sans peine que, du côté du monde civilisé, les crimes portés sur le compte du tempérament barbare de cet Indien sont la suite de vengeances, déplorables, sans doute, mais expliquées par les abus commis. Du côté du monde sauvage, il verra que, dans l'esprit de cet Indien si borné et si primitif, si ignorant de notre vie, le discernement ne va pas jusqu'à lui permettre de distinguer un honnête blanc d'un criminel, et de croire à la parole du premier. Personnifiant dans le second tous

ceux de la même couleur et de la même race, il fera retomber sur les étrangers, quels qu'ils soient, le poids entier de sa haine et de sa colère. Tous sont des ennemis, sauf pourtant le missionnaire, l'homme qui, fuyant le monde, est venu se faire l'ami et le défenseur de l'Indien. Ayant gagné sa confiance, grâce à son abnégation et à son dévouement, il devra faire comprendre à cet esprit méfiant et sauvage, qu'à côté du blanc qui leur a infligé tant de souffrances, il en est d'autres qu'intéresse son sort et qu'animent des sentiments plus justes et plus équitables; qu'au delà de ses forêts, de ses rivières, il existe des centres d'activité où le travail assure à chacun des conditions de bien-être de lui inconnu; malheureusement, l'œuvre du missionnaire sera fréquemment compromise par ses voisins de la même frontière, jaloux de son influence. Irrité alors des vexations de ses congénères, il reporte le bénéfice de cette équivoque à son profit et à celui de sa communauté, et pour mieux assurer sa conquête, pour mieux dominer l'Indien, il s'en établira le soutien naturel, dans les cas même où le droit serait du côté des colons.

Donc, le voyageur doit être toujours sur ses gardes. En commençant par se mettre au courant de l'idiome du pays qu'il veut parcourir, il évitera les méprises si redoutables entre gens qui ne se comprennent point, et les traductions plus ou moins fantaisistes des interprètes.

J'ai parlé plus haut des ruses employées par les Indiens en présence d'une colonne qui traverse leur territoire : qu'on me permette ici de relever celles dont j'ai été témoin pendant mes cinq années de pérégrinations dans le Chaco.

La troupe en marche n'a pas encore pénétré dans la région que déjà des émissaires sèment la nouvelle de tous côtés. Par les échanges et contacts journaliers entre les Indiens de l'intérieur et ceux de la frontière, les premiers sont au fait de toutes les péripéties de la période d'organisation de la caravane. A son approche, des nuages de fumée, s'élevant de toutes parts, signalent la route suivie par l'escouade. Entre temps, des messagers portent les mots d'ordre des capitaines; ceux-ci tiennent des conci-

liabules sur l'attitude à prendre vis-à-vis de l'ennemi. A pied ou à cheval, les espions se glissent sur ses traces, l'observent, se dissimulent dans l'épaisseur du taillis ou rampent dans les hautes herbes. Le cercle des opérations de chacun d'eux est limité; arrivé au terme de sa course, il se trouve en présence du délégué des tribus voisines : la poussière du sentier, le sable du désert attestent qu'il y a eu contact, que les Indiens se sont assis, couchés, ou simplement tenus debout pour conférer; puis tous repartent : les uns retournent en arrière pour reprendre leurs devoirs d'espions; les autres courent en avant. Il est facile de le constater par les empreintes opposées des pieds; sauf quand l'imminence du danger ou quelque stratagème porte les sauvages à dissimuler leurs traces au moyen d'une branche qu'ils traînent après eux.

A l'approche d'une colonne, les femmes et les enfants prennent la fuite deux ou trois jours à l'avance, emmenant bœufs, moutons et chèvres dans les profondeurs de la forêt. L'Indien qui se prépare au combat met d'abord à l'abri tout ce qu'il possède. Quand il est surpris au milieu de sa famille, il se montre rarement agressif; il offre ses services en qualité de guide, moins pour être utile à la troupe que pour hâter son départ.

Coupant en tous sens l'énorme territoire, de grands sentiers se croisent à l'infini. Une fois en possession de l'un d'eux, on peut assez facilement parcourir tout le réseau. L'Indien le sait; il tâche, en conséquence, d'égarer les recherches et de dépister le *rastrillador* (celui dont la fonction est de suivre sur l'herbe ou le sable les vestiges du passage de l'homme ou de l'animal). Il n'est pas rare de voir un routin bien ouvert, tracé droit et large, se rétrécir, diminuer, disparaître ou se diviser en un faisceau de quinze ou vingt sentes qui se confondent un peu plus loin avec le sol vierge de la prairie.

Il n'y a plus qu'une chose à faire pour retrouver la piste : prendre à la boussole, ou simplement à l'œil, l'orientation du tronc principal et la suivre à travers champs : on peut être sûr, au bout de quelques cents mètres, de tomber sur une

rancheria, au milieu des hurlements et des cris de la tribu fuyant et se dispersant dans les bois.

Par suite de l'absence voulue et combinée des Indiens qu'ils pensaient rencontrer à chaque pas, les hommes à peine entrés dans le désert croient la région inhabitée. Leur confiance en eux-mêmes entraîne presque toujours de déplorables conséquences. Le sauvage ne perd pas un mouvement de la colonne et de ceux qui la composent. Il rampe dans la roselière; il se glisse dans les taillis; il imite le cri du renard, pour mieux tromper quelque sentinelle imprudente qu'il guette, surveille, épie jusqu'au moment où il fond sur elle et la transperce de sa lance.

La lutte contre le climat, contre l'inconnu dont les surprises imposent, même aux tempéraments les mieux trempés, tel est le fond des préoccupations matérielles et morales du chef de colonne; il n'a pas trop de toute sa volonté pour faire face à l'imprévu de chaque jour et de chaque heure. Et si tous les jours il lui faut distraire de son travail une certaine somme d'attention pour chercher à s'expliquer les rapports réciproques des événements dont les Indiens sont les auteurs, cet homme si brave, si énergique, si courageux qu'il soit, se trouvera presque désarmé devant l'astuce de ses adversaires. Aussi, dans la plupart des explorations, l'habileté est-elle plus nécessaire que la force.

Avant de reprendre mon récit au point où je l'ai laissé, c'est-à-dire à la Espera, je vais dire une fois pour toutes comment une colonne se déplace à travers le désert, et l'emploi que son chef, commandant et directeur, est obligé de faire de son temps.

A l'exception de la dernière exploration de 1886-1887, dans le Chaco boréal, j'ai toujours été, dans mes autres voyages de 1883-1885 et 1886, seul à rédiger le journal scientifique de l'expédition. Voici de quelle façon se distribuaient nos heures :

Vers trois heures du matin, une sentinelle me réveille; je procède aux observations météorologiques. Un officier passe dans les rangs des dormeurs, blottis sous leurs mous-

tiquaires ou enveloppés de leurs hamacs : *Arriba! arriba!* (Debout! debout!) Les yeux se frottent; les bras s'étirent; en un instant, la troupe est sur pied. Toilette des plus sommaires. Presque toujours, on se lève comme on s'était couché, c'est-à-dire tout habillé. Si on a enlevé ses bottes, il faudra les examiner avec soin : peut-être la fraîcheur de la nuit y aura-t-elle poussé un crotale, une mygale, un scorpion, ou un de ces énormes crapauds appelés là-bas *escuersos*, trop heureux de profiter d'une aussi confortable retraite.

S'il y a de l'eau en abondance, on s'en rafraîchit la tête; du corps, je n'en parle point. Étant donné le peu de temps à y consacrer, l'opération doit être réservée pour un avenir plus ou moins prochain. Les uns vont à l'aiguade, les autres font le bois; les *pavas*, sorte de théières, s'alignent devant le feu.

Dans les premiers jours de marche, on y fait infuser ou bouillir du *maté*, du thé, du café; mais quand la disette arrive, que les provisions sont épuisées, l'instinct du *Gaucho* ou du *fronterizo* (homme de la frontière) les remplace par les premiers *yuyus* (simples) venus, le *bledo*, l'*arrayan*, le *païco*, que son flair lui fait reconnaître comme possédant des propriétés toniques ou aromatiques.

Cette opération s'exécute par groupes de six à huit; à tour de rôle on se passe la *bombilla* (chalumeau de métal), on devise sur les incidents de la nuit; on fume des cigarettes, en attendant que l'aube projette ses lueurs pâles sur le fond noir du ciel.

On roule ensuite moustiquaires, hamacs, couvertures, tout ce qui fait la literie, en les enlevant toujours avec soin du sol; puis chacun, armé du *lazzo*, cherche à se rendre maître de son cheval et de sa mule. On les selle en un clin d'œil, on chausse les éperons, on allume la pipe; les premiers rayons de l'aurore éteignent dans leur teinte pourprée les derniers scintillements des étoiles. En route! la journée promet d'être chaude. Profitons des frais effluves du matin avant d'ahaner sous la chaleur accablante du jour!

Je prends la tête de la colonne et chacun emboîte silen-

cieusement le pas du camarade qui le précède. La reconnaissance que j'ai faite la veille me permet de fixer mon rhumb d'après la topographie de la région, ou de suivre un sentier indien, si nous avons intérêt à l'explorer. Le plus souvent, après quelques jours de dressage, je conduis mon cheval des jambes, abandonnant la bride sur son cou; mon carnet d'observations d'une main, mon crayon de l'autre, je note tout ce qui arrête mes yeux, à droite ou à gauche de l'itinéraire, relevant à la boussole nos positions que je complète par l'heure des observations et l'allure de mon cheval. De cette façon, mes feuilles de chaque jour reflètent tous les détails du terrain, bois, forêts, prairies, rivières, ruisseaux, lacs, lagunes, nature et fertilité du sol.

Pour plus d'uniformité dans ces relevés à vue, je chemine généralement, escorté de trois ou quatre hommes, à 500 ou 600 mètres du reste de la colonne; elle suit, les bagages d'abord, les chevaux ou mules de rechange, puis notre réserve de boucherie, bœufs, vaches ou taureaux.

Les premiers jours, les *disparadas* des animaux sont à craindre : c'est un rude travail pour les *caballerizos*, chargés d'en prendre soin, que de les relancer dans l'épaisseur des fourrés pour les ramener dans la file; mais, plus on avance, plus la bête s'habitue, s'enrégimente en quelque sorte, et à moins d'une marche forcée, de manque absolu d'eau et de pâturage, elle suit, d'un pas uniforme et cadencé, les étapes de la caravane.

J'ai toujours préféré m'en rapporter à moi-même pour la direction de ma troupe, que de me conformer aux indications des Indiens. Dans presque tous les cas où, cédant aux désirs de mes camarades, je me suis écarté de cette règle, nos guides ont pris la fuite après nous avoir fourrés dans un marais ou plantés dans les bois, sans une goutte d'eau. L'expérience pratique du Gaucho, de l'homme de frontière, ajoutée à celle qu'on a acquise, permet d'ailleurs de reconnaître d'après la nature de terrain et l'aspect de la végétation, les traces des animaux et des sauvages, les conditions d' « habitabilité » de la région qu'on explore.

Si la marche est troublée par des inquiétudes au sujet des Indiens, toute l'attention doit se porter sur l'arrière-garde : neuf fois sur dix, c'est par elle qu'ils commencent l'attaque. L'avant-garde observe attentivement les sentiers, relève toutes les empreintes, examine les ranchos habités, abandonnés ou incendiés.

Quant aux bêtes sauvages, jaguars ou pumas, il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. Les bruits d'une colonne en marche suffisent pour les éloigner : l'animal le plus redoutable pour l'homme, est assurément l'homme.

Donc, le chef d'une mission devra être toujours à l'œuvre, toujours sur la brèche, dans toutes les circonstances et quel que soit l'état de sa santé; pluie, chaleur, moustiques, fondrières, escarmouches, fièvre, faim ou soif, rien ne doit l'arrêter.

Dans la présente exploration, nous campons généralement vers neuf heures du matin, au moment où le soleil, déjà haut sur l'horizon, nous darde ses flèches brûlantes. Pousser plus avant serait sans profit ; le pas se fait lourd; les animaux cherchent l'ombre des taillis; les *disparadas* sont à craindre. Je choisis l'endroit qui me semble propice, tant au point de vue de la sécurité, que du plus ou moins d'abondance d'herbe et d'eau. L'ordre de « halte » est donné après accord avec le chef militaire de l'escorte. C'est à lui qu'appartient le soin d'établir le campement. On forme le carré; les sentinelles prennent leur poste, l'arme au bras ; les autres procèdent au déchargement des bagages, mènent les animaux à l'aiguade, ou les font pâturer sous bonne garde en dehors du bivouac, leur réservant pour la nuit un espace dans le carré. Je me couche au pied d'un arbre; mes *petacas* sont descendues les premières, et je transcris aussitôt sur le journal les notes de mon carnet de route. Puis, je détermine, par l'estime, mon point en latitude et en longitude, et donne à mes compagnons — dans la limite d'exactitude qu'il me paraît utile d'adopter — la distance parcourue et la distance restant à parcourir. Ce travail me prend environ deux heures; pendant ce temps, mon ordonnance et ses camarades préparent le déjeuner.

C'est jour de ration : chacun s'apprête à faire bombance. Un bœuf est désigné — hélas! un de nos compagnons, lui aussi! Mais en un clin d'œil, on l'a saisi, garrotté, abattu; les couteaux reluisent, aiguisés; les mugissements lugubres de ses camarades accourus près de lui à la vue du sang qui jaillit et rougit le tapis de verdure, nous apprennent, non sans une profonde impression de tristesse, que l'infortuné a mordu la poussière.

La marmite bout devant le feu, un bloc de viande mijote dans le liquide plus ou moins saumâtre ou fangeux qui va nous servir de bouillon! Ah! quand on tombe sur une lagune profonde, dont la surface limpide reflète un coin du ciel bleu ou les roseaux balancés par le vent, comme on jouit de cette belle eau claire, comme on s'y précipite, comme on la puise avec délices! Mais, le plus souvent, il faut se contenter d'une boue aqueuse que la poudre de café ne parvient même pas à noircir!

Quoi qu'il en soit, le repas est servi; un quartier de bœuf bouilli repose sur un morceau de cuir ou sur des feuilles de palmier : nous le mangeons sans pain ni farine, avec un appétit qui rend inutiles les apéritifs, renvoyés, et pour cause, au terme du voyage. On reprend une lampée de potage; on se passe et on se repasse la *bombilla*; on fume qui une pipe, qui une cigarette, puis les heureux dont ce n'est pas le jour de garde, s'allongent à l'ombre d'un palmier et cherchent, dans le sommeil, un repos bien mérité.

Pour moi, d'après les jours et les conditions atmosphériques, je fais mes observations méridiennes de latitude, de distances lunaires, d'angles horaires, d'azimuth, etc., etc., afin de circonscrire les erreurs d'estime par des déterminations bi-hebdomadaires. A trois heures, on selle mon cheval, et avec deux ou trois hommes, je vais reconnaître la région pour notre itinéraire de demain.

Je consigne tous les incidents sur mon carnet. S'il n'y a pas de trop grands embarras, le retour s'effectue rapidement; la hâte de savoir ce qu'ils trouveront au delà, dans l'inconnu de demain, exalte la curiosité des plus timides.

Que la route soit bonne ou mauvaise, je ne dis que ce qu'il me convient : il faut surtout éviter les exagérations, car le découragement, les privations, les fatigues, les maladies affaiblissent le tempérament et par cela même font trop souvent songer au retour!

La ration de viande devra durer trois jours; elle a été préparée, débitée en quartiers, puis découpée en tranches minces ou plutôt en lanières qu'on expose au soleil en longues guirlandes. C'est le *charqui* du Gaucho, le *tasajo* du Brésilien; le bien préparer est un art difficile, mais des plus nécessaires; on peut ainsi le conserver longtemps et en transporter une même quantité sous un volume et un poids moindres; elle devient si dure et si sèche qu'il faut quelquefois la broyer entre deux cuirs avec une pierre, un marteau; pour en enlever les filaments qui éprouvent cruellement le système dentaire de ceux qui lui confient ce travail d'épuration, on la réduit en poudre fine. Ainsi pulvérisée et bouillie avec un peu de graisse ou de beurre, elle fournit le plat succulent connu sous le nom de *chatasca*, ce *nec plus ultra* des exigences de l'estomac d'une expédition sud-américaine.

A grands renforts de coups de hache, nos hommes ont abattu des palmiers; les parties tendres des feuilles ont été séparées avec soin, les unes que l'on fait bouillir comme légume et dont le goût assez agréable rappelle celui des fonds d'artichaut, les autres que l'on sèche au soleil pour remplacer les feuilles des cigarettes.

Vient enfin l'heure de la *tertulia* (conversation); le corps est reposé; ses exigences sont satisfaites. On aspire avec délices la brise du soir, les groupes se forment; on cause de toutes choses, mais surtout des bons repas à faire une fois au pays. La nuit s'approche, chacun coupe des herbes, des branches, recueille les mousses qui vont lui servir de matelas et qu'on étend sur le hamac ou sous la moustiquaire; la selle bien pliée servira d'oreiller. On se couche heureux des résultats obtenus, des sacrifices accomplis, l'esprit débarrassé de toutes les préoccupations matérielles et morales de l'homme qui s'agite dans le grand

courant du monde civilisé. Les tracas, les soucis disparaissent, et si, au début, le corps souffre de tant de privations et de fatigues, il finit pourtant par s'y faire.

On songe à la patrie, à la famille, aux siens, puis on s'endort avec un bien-être réel qu'on ne saurait éprouver ailleurs que dans ces lieux sauvages; le silence même de cette solitude est un charme de plus, à peine troublé qu'il est par le bruissement des feuilles de palmier qu'ondule la brise légère du soir, — ces beaux soirs, avant-coureurs des belles nuits où les rayons de la lune projettent sur la verdure les ombres de ces hommes qui, demain, peut-être, auront vaincu ou vécu!

On aime ce genre de vie, une fois qu'on en a pénétré les secrets; les impressions en sont si puissantes qu'à peine rentré dans le monde civilisé, on ne songe plus qu'à repartir. Je ne sache guère d'explorateur qui, jeune encore, ait renoncé à cette existence. Qui a bu, boira, dit-on; à coup sûr, qui a voyagé, voyagera!

Arrivés ainsi au terme de notre course, les hommes exprimaient leurs regrets de ne pas aller au delà : « La Bolivie n'est pas loin, me disaient-ils, vous nous y conduirez comme vous avez conduit les Boliviens jusqu'au rio Paraguay! »

Il existait entre nous une solidarité si intime, si profonde, que la vie en commun nous parut se terminer trop vite : rien ne saurait mieux assurer le succès d'une exploration. Le chef, surtout s'il est étranger, doit éviter de froisser les susceptibilités et de blesser les amours-propres. Tel *Gaucho*, coupable d'un délit, s'inclinera plus volontiers sous un coup de fouet qui lui cingle la figure qu'il ne pardonnerait une injure ou une menace; ses mains se serreraient autour du manche de son couteau! Tout doit être commun entre les membres de l'expédition, et surtout dans les jours de disette. Les hasards de la chasse ou de la pêche ne doivent pas faire d'envieux. Seuls, les malades et les blessés auront la meilleure part. On franchira ainsi les circonstances les plus critiques : sous les ordres d'un chef qu'ils aiment, les hommes accepteraient de ronger des os carbonisés!

13 novembre. — Au lever du soleil, nous nous attendions à un assaut, les Tobas ayant généralement l'habitude de se réunir la nuit, de tenir leurs conciliabules et de fondre sur l'ennemi dès que le limbe supérieur du soleil émerge à l'horizon; mais les pertes cruelles que nous leur avons fait éprouver hier ont probablement ralenti leur ardeur; la mort de quelques-uns des chefs a jeté la déroute et la consternation dans leurs rangs; les timides et les lâches n'osent plus risquer une attaque sur l'issue de laquelle ils ne se font d'ailleurs aucune illusion. Néanmoins chacun de nous est à son poste, attendant que les premiers sons de la *pucuna* annoncent l'arrivée de l'ennemi. Cette coutume bizarre et puérile de donner ainsi le signal du combat est sans doute un moyen de se rallier et de combiner les mouvements; lorsqu'ils se battent entre eux, elle s'explique, mais ici la situation est changée et tourne à leur désavantage; leur nombre fût-il centuple et leur permît-il de fondre sur l'ennemi avec impétuosité, que le résultat ne serait pas douteux. Le premier choc est toujours redoutable; mais si, de tribu à tribu, ils peuvent échanger leurs flèches et soutenir la lutte une journée entière, contre nous ils se trouvent vite à court de munitions, ne troquant, contre leurs sagettes, que les balles sous lesquelles ils tombent.

Nos hommes voudraient se lancer sur les traces des Indiens, mais nous ne pouvons consentir à une manœuvre dont le seul résultat serait de nous éloigner du point qu'il importe de ne pas abandonner.

Je décide donc que le retour à Fotheringham s'effectuera en descendant le Pilcomayo. En parcourant la forêt, j'y découvre nombre de *Samuhu eriodendron* qui vont nous permettre de creuser dans l'épaisseur des troncs toutes les embarcations nécessaires. A l'instant, une première expérience est faite; l'arbre est coupé, le fût débité; nous opérons à la pelle l'extraction du tissu moelleux un peu plus compacte que celui du sureau; il sera facile de donner à nos pirogues la forme la mieux appropriée aux conditions requises.

La berge sur laquelle nous campons s'élève d'une douzaine de mètres au-dessus du Pilcomayo; l'œuvre de la descente et de la mise à l'eau nous coûte quelque travail que ne facilitent pas les moustiques, la chaleur accablante



Fabrication des canots.

du jour (41 degrés centigrades à l'ombre à midi) et les alertes incessantes des espions tobas. Toutefois, vers quatre heures du soir, une embarcation flotte sur le rio; trois autres vont être achevées.

Ce lieu, appelé *la Espera* (attente), avait été visité en 1884 par le major Feilberg, de la marine argentine. Parti de Formosa, en octobre, sur un petit vapeur, il dut se replier par suite de la perte de ses vivres et de la baisse des eaux. Ce fut en vain que, construisant des baraquements en stipes de palmier, il attendit une crue du Pilcomayo, dans l'espoir

de franchir les passes où le tirant d'eau de son navire ne lui permettait pas de s'engager.

14 novembre. — A cinq heures du matin, le baromètre est à 760 mm. Ciel couvert, bise très froide du nord-ouest qui favorise peu la mise en *charqui* de la viande sur pied qui nous reste. Cette besogne s'impose, puisque nous nous en retournons par eau, et elle ne peut s'opérer que sous les ardeurs d'un bon soleil, ou notre provision se corrompra. Le jeune lieutenant du détachement, désireux de voir se prolonger la campagne, est heureux de ce contretemps qui me désespère, car mon pauvre ami et compatriote Gillibert souffre de la fièvre et de vomissements.

Nous nous livrons à la pêche avec le plus grand succès; au régime échauffant de la viande on substitue celui du poisson. Un fait nous paraît inexplicable, c'est la grande quantité que nous en voyons venir à fleur d'eau, descendre le courant, tourner sur le ventre et mourir. L'espèce qui nous offre surtout le spectacle de cette mortalité spontanée nous paraît être celle dite *dorado* (dorade). Les eaux du Pilcomayo sont dans cette région extrêmement salées, et sans doute ne permettent pas aux poissons d'eau douce d'y vivre. Ceux-ci provenaient probablement d'un rio, ou plutôt d'un bras du Pilcomayo où affluent les eaux du grand bañado de Cavayu Repoti, grossies de celles des esteros voisins. Une crue des régions supérieures les rejette dans la partie basse du rio : d'où leur présence et la cause de leur mort.

Le temps se mettant au beau, je fais abattre les bœufs; la viande, découpée en tranches minces, s'étale en festons sur les lazzos du campement.

Afin de me soustraire aux piqûres incessantes et insupportables des cousins que cette opération attire en bataillons épais, je vais passer en revue les ranchos et les cahutes des Indiens, et recueillir pour mes collections tous les objets qu'ils ont dû abandonner dans leur fuite. Cette promenade n'a rien de bien attrayant : l'odeur des animaux morts, des cadavres, des poissons pourris, ferait reculer les plus téméraires. Dans une de ces visites je ramasse un morceau de

gilet de flanelle et un autre de chemise de coton, puis une semelle de soulier cloué. De qui sont ces vestiges? A qui ont-ils appartenu? Sans nul doute, ils proviennent de vêtements à l'usage d'un chrétien. Au mois de juillet, à l'Assomption du Paraguay, on m'avait bien dit qu'une tribu nombreuse de Tobas, dont le centre devait à peu près cor-



Ranchos des Tobas.

respondre au lieu que nous occupions présentement, possédait des objets de la mission Crevaux; mais je ne pus rien découvrir qui me révélât d'une façon plus certaine l'origine de ces fragments.

Les Tobas qui nous avaient attaqués s'étaient établis dans une jolie clairière entourée de palmiers. Leurs ranchos sont bien construits et se distinguent par des parois en joncs tressés, des amas de branches et d'arbustes qui servent généralement d'abri à ceux du nord. Leurs ustensiles de cuisine et leurs armes attestent, par leur fini et leur multiplicité, un degré de développement auquel, jusqu'ici, je n'avais rien trouvé de semblable dans le Chaco. Ils semblent avoir les mêmes habitudes que les autres In-

diens ; mais, en examinant les cadavres, je remarque que les oreilles ne sont pas percées, qu'ils n'ont pas de cottes de *caraotta*, que leurs armes se réduisent à la flèche à pointe de fer et à la lance. Grands et forts, leur apparence physique se rapporte exactement à celle des Tobas du haut Pilcomayo, avec la différence, autant que j'aie pu en juger, que leur idiome est spécial.

Cette tribu, d'ailleurs fort connue des colons de la frontière argentine et paraguayenne, constitue la subdivision des Tobas dits *Pampas*, vivant presque exclusivement de vol et de rapines, semant la terreur dans les *estancias* (fermes), et enlevant les animaux des colons. Aussi, sur les chevaux et mules capturés, reconnûmes-nous des marques de propriété argentine, paraguayenne et même bolivienne.

Impossible de traiter avec ces Indiens, dont les incursions sont aussi redoutables pour les gens de la frontière que pour les tribus voisines du centre du Chaco, avec lesquelles ils sont presque toujours en lutte.

A une heure et demie, des cris se font entendre; c'est un nouvel assaut. Puis après quelques heures d'escarmouches timides, les Indiens se retirent, laissant derrière eux des morts et des blessés.

15 novembre. — Cette nuit encore, il a fallu faire bonne garde; les Tobas cherchaient à nous surprendre; l'un d'eux, malgré toute notre vigilance, a osé s'introduire jusque dans le campement pour y détacher une mule. En rampant et glissant, il avait franchi notre première ligne, et cherchait à entraîner l'animal, au moment où l'un de nous lui fendit la tête d'un coup de sabre.

La fabrication des pirogues est poussée aussi activement que le permettent les circonstances; l'autre moitié des hommes s'occupe du *charqui* et du séchage. C'est la cause de notre séjour forcé; nous ne pourrons quitter ces lieux avant deux ou trois jours; l'attente paraît longue, car le nombre de nos malades s'accroît. Par bonheur, en creusant au bord même du Pilcomayo, nous faisons jaillir de l'eau d'une qualité que nous ne connaissions plus depuis long-

temps : elle combat quelque peu les atteintes de la diarrhée chronique.

Les Indiens nous ont moins harcelés aujourd'hui : nous avons pu prendre un repos relatif.

16 novembre. — Nuit très belle, mais très froide. On lance les *canoas*.

17 novembre. — Le départ est pour demain. En conséquence, l'ordre est donné d'égorger toute notre cavalerie; nous ne pouvons l'emmener avec nous, et il importe de ne pas la laisser vivante entre les mains des Tobas. Pour un peu, nos gens s'y refuseraient. La mesure était pourtant prévue, mais chacun comptait sur un hasard quelconque qui la rendrait inutile. Une tristesse profonde plane sur le campement. Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir que le cheval, dans la vie du Gaucho, tient une place à laquelle sa femme même ne saurait prétendre. Son cheval! mais c'est une portion de lui-même, c'est le témoin et le fidèle confident de ses joies, de ses afflictions. Dès sa plus tendre enfance, avant qu'il puisse marcher, son père ou les siens le promènent à cheval; il galope dans l'immense *pampa*; il la parcourt en tous sens. Ici, la situation est encore plus douloureuse : dans une exploration de cette nature, que ne doit-on à son cheval! il vous a tiré de bourbiers d'où vous ne seriez jamais sorti sans lui! Et puis on a vécu ensemble; ensemble on a souffert. Au milieu du désert, le cheval a pour son possesseur un attachement plus vif encore que dans les terres civilisées. Il semble qu'il ait conscience de son isolement et du danger qui l'expose, s'il s'écarte des lignes, à la voracité du jaguar : il suit son maître, docile et obéissant; il se colle, pour ainsi dire, à lui.

Mais l'heure fatale est arrivée; toutes les résistances sont vaincues. Je veux revenir par le Pilcomayo; on obéira! pourtant bien des yeux sont humides; nul ne veut être le bourreau de son fidèle ami. — Je me soumets le premier au sacrifice. Mon cheval est saisi, garrotté. Deux hommes lui ont passé le lazzo et le maintiennent solidement. La pauvre bête, effarée, la gorge tendue, cherche à se débar-

rasser des liens qui l'entravent, tire du collier pour se soustraire aux étreintes de la corde enroulée autour d'un palmier. Son œil est hagard, inquiet; le couteau brille; un homme prend position, bien en face, à la hauteur du poitrail. La lame s'enfonce, le sang jaillit en gerbe. L'homme fait un pas en arrière, détourne la tête pour essuyer une larme, de ses mains rouges et fumantes de sang! L'animal se débat, jette un regard éploré, pénétrant, sur tous ceux qui l'entourent, se dresse sur les jambes de derrière, secoue la tête, relève le cou, tandis que, de la plaie béante, s'échappe un flot rutilant! — Vaincu, brisé, il s'affaisse lourdement et tombe inanimé aux pieds de ses bourreaux. — Ce fut, à coup sûr, une des plus fortes impressions de mon existence.

Au spectacle déjà hideux du champ de bataille que la nécessité nous obligeait à transformer en champ de carnage, s'ajoute celui de ces masses de chairs pantelantes se décomposant au soleil, sous les rayons duquel les gaz vont se dilater tout à l'heure, faisant éclater, avec une sourde détonation, l'enveloppe qui les contenait et projetant au dehors entrailles et viscères!

Toute la journée se passe dans le mutisme le plus complet. Chacun, dans une secrète mais commune pensée, souhaitait une attaque vigoureuse des Tobas, dans laquelle on se vengerait des victimes sacrifiées!

Elle ne vint pas. Les Indiens eux-mêmes, que nous avions dédaigné de repousser, suivaient tous nos mouvements d'un œil de convoitise et de regret : de regret pour la mort de ces animaux avec lesquels ils auraient si bien pu nous pourchasser, de convoitise pour cette quantité de chair sur laquelle, après notre départ, ils allaient se précipiter affamés, car ils mouraient de faim depuis que notre présence les retenait loin de la rivière.

Une immense colonne de fumée s'élève dans le nord-est, à proximité du campement, et signale au reste de la tribu dissimulée sous bois qu'elle peut sans danger sortir de sa retraite. En effet, nous avons envoyé, cet après-midi, une de nos embarcations avec cinq hommes pour pousser les

L'égorgement de nos chevaux.

troncs d'arbres tombés dans la rivière. Ce mouvement ne leur a point échappé; ils comprennent que notre départ est proche.

Trop tard pour nous mettre en route ce soir. — Demain, nous appareillerons à la première heure.

La nuit se passe sans autre incident que quelques coups de feu de nos sentinelles.

18 novembre. — A deux heures du matin nous sommes sur pied. Il nous faut déjeuner d'abord; dans la journée d'hier, les cœurs étaient trop serrés. Des moutons entiers sont mis à la broche et disparaissent en un instant, puis on brûle tout ce qu'on ne peut emporter. Je dirige l'embarquement, assignant à chacun le poste qu'il doit occuper; mais très peu de nos hommes savent manier le grossier aviron que je leur mets dans la main.

Après une série d'expériences, de manœuvres, d'essais, ils s'en servent tant bien que mal. Leurs mouvements menacent à chaque instant de faire chavirer les embarcations cylindriques qui nous portent et dont j'ai cherché à augmenter la stabilité en parant les bordages avec de longues perches. De cette façon, la *canoa* est mieux assise, mais, comme celui des pirogues, son équilibre est des plus instables. Pourtant, nous nous y blottissons trois par trois, l'un pagayant à l'avant, l'autre à l'arrière, celui du milieu, fusil en main, prêt à faire feu en cas d'attaque. Ceux d'entre nous auxquels cette navigation ne sourit pas, suivent à pied le rivage du Pilcomayo. Les débuts sont loin d'être faciles; nous n'avançons que très lentement et les troncs d'arbres tombés dans la rivière retardent encore notre marche. C'est à la hache qu'il nous faut ouvrir le passage, rendu plus difficile par la baisse considérable des eaux.

Dans les angles formés par la berge et l'axe des troncs d'arbre couchés en travers du Pilcomayo, la surface du rio est presque tout entière couverte de poissons morts. L'odeur qui s'en dégage nous écœure et les nuages de moustiques qui s'abattent sur la petite flottille, nous affolent. La figure, les mains sont boursouflées, les yeux tuméfiés; les narines, la bouche, les oreilles sont envahies. A peine pouvons-

nous respirer et entendre. C'est un cruel supplice qu'inflige dans les régions marécageuses ce chétif et redoutable insecte. Jamais la force n'a été plus manifestement impuissante contre si frêle et si débile audace. C'est en chantant, que le moustique fond sur sa proie : chassé, il revient à la charge; la main de sa victime écrase, broie, sème la mort, sans jamais réussir à le faire capituler.

Nos embarcations sont trop lourdement chargées, et, à la halte méridienne, on se débarrasse de tout ce qui ne paraît pas de première nécessité. Equipements et selles sont jetés par-dessus bord, et aussi les collections que j'ai eu tant de peine à recueillir. Nous ne conservons que nos provisions de charqui, les munitions et les armes.

On relève de nombreuses traces du passage des Indiens; mais, à partir de ce jour, jusqu'à notre arrivée au Paraguay, notre descente s'opère tranquillement; pas un Toba ne s'avisera de troubler notre marche. La vue des bords de la rivière offre un coup d'œil pittoresque. La végétation est superbe. Des arbres séculaires, couverts d'orchidées, entrecroisent leurs troncs envahis par les lianes.

Nous plantons nos moustiquaires au pied de ces géants.

19 novembre. — Ce n'est plus le commandement : *A caballo!* mais bien celui de : *A bordo!* qui nous fait défiler en ligne. Le temps est magnifique; le nombre est plus restreint des troncs d'arbres dans la rivière. Le volume des eaux est d'ailleurs un peu plus considérable, et nous augurons d'une arrivée prochaine en glissant au fil du courant dans cette solitude que trouble seul le bruit de nos pagayes, jetant l'émoi parmi les bandes de *lobos* (loutres — *Lutria paranensis*), qui s'ébattent sur les bords. L'expérience nous manque pour diriger sûrement nos embarcations, mais la bonne volonté supplée à la pratique, et les cas d'échouage deviennent moins fréquents.

Le temps est chaud, le thermomètre marque 32 degrés centigrades à l'ombre.

20 novembre. — La marche a été troublée par un accident qui a coûté la vie à l'un de nous. Les canoas défilaient depuis deux heures environ les unes à la suite des

autres, lorsque l'un des hommes cheminant à pied, eut l'idée de traverser le rio pour recueillir de l'eau douce à une petite source de la rive gauche. Nous venions, nous, dans les embarcations, un peu plus en arrière. Malgré les conseils de ses compagnons, le malheureux, sans tenir compte de ce qu'il ne savait pas nager, entra dans le rio, qui lui paraissait peu profond à cet endroit, avec l'espoir de gagner l'autre bord en s'aidant du tronc et des branches d'un gros arbre échoué sur la plage. Mais presque aussitôt il perdit pied. Malheureusement, de tous ceux qui se trouvaient près de lui, pas un ne savait nager. Nous poussâmes vivement les pirogues sur les lieux; je me jetai à l'eau, ainsi qu'un sergent, mais sans résultat. J'ordonnai une halte, et à l'aide d'un lazzo auquel nous avions attaché nos sacs de cartouches, nous draguâmes le lit par une profondeur de près de dix brasses.

Le cadavre avait disparu; le soir seulement, il revint à la surface. Une fosse fut creusée; un petit amas de sable, surmonté de deux branches en croix, indique où repose notre camarade, un vaillant Argentin, qui a emporté tous nos regrets.

21 novembre. — Les berges contiennent de nombreux fossiles tertiaires et quaternaires. Les eaux deviennent de plus en plus limpides.

22 novembre. — Notre provision de charqui s'épuise : encore deux ou trois jours et il n'en restera plus, l'humidité en ayant fait pourrir la majeure partie; cette perspective, jointe à la répugnance que nous éprouvons à nous alimenter de poisson crevé, nous donne du coup d'œil et de l'adresse. Un canard et un *carpincho* (*Sus Capibara*) tombent aujourd'hui sous nos balles. Les carpinchos, qui abondent dans ces parages, vivant en bandes de dix à douze sur les bords de la rivière, excitent surtout notre convoitise, car ce porc américain est gros et sa chair savoureuse. Animal amphibie, il s'allonge sur le sable à l'ombre des racines ou des troncs, pour s'élancer dans l'eau à la moindre alerte.

23 novembre. — Nous surprenons à l'aube un magnifique tapir qui nous contemplait de la berge; canards et

carpinchos viennent augmenter la ration de viande fraiche du jour. Mon pauvre ami Gillibert est extrêmement fatigué, il souffre de la fièvre et de palpitations violentes.

24 novembre. — Une de nos embarcations chavire. Je me jette à la nage et suis assez heureux pour ramener à terre les trois hommes qui la montaient. Quelques pas plus loin, c'est au tour de la mienne, qu'un mouvement de Gillibert engage dans les branches d'un arbre. Nous souffrons affreusement des pieds, car nos chaussures ont disparu depuis près d'une quinzaine et cette navigation prolongée nous fait enfler les jambes. Les piétons ne sont pas plus heureux, les arêtes de poisson les transpercent, les ronces leur déchirent la peau.

25 novembre. — Nous tuons aujourd'hui deux jaguars, un carpincho et un cerf! Ces animaux se laissent approcher de très près : ils n'ont pas conscience du danger auquel les expose notre passage. La rivière est claire et les coudes sont moins nombreux. La chaleur nous écrase, mais nous ne faisons aucune halte supplémentaire; pagayant depuis le lever du jour, nous n'arrêtons que de onze heures à une heure, pour reprendre ensuite la descente jusqu'au coucher du soleil.

26 novembre. — L'orage éclate, la pluie tombe à torrents; les contre-courants nous retardent. Couchés sur le sable, sous des branches disposées en ajoupas et que le vent renverse à chaque minute, grelottants, transis par le froid et la fièvre, la nuit nous paraît bien longue!

27 novembre. — A partir de ce jour jusqu'au 5 décembre, la pluie ne cessa de tomber. Mes petacas ne forment plus qu'une masse informe où livres, instruments et munitions sont amoncelés pêle-mêle; il me faut les débarquer pour alléger les pirogues; incidents et accidents se renouvellent sans trêve.

28 novembre. — La situation est critique; pagayer du matin au soir sous le soleil et la pluie nous éreinte. Trois hommes ont les jambes affreusement enflées; sept autres sont atteints d'une diarrhée chronique qui me fait craindre pour leur existence.

29 novembre. — Nos forces diminuent à vue d'œil. L'idée seule que nous approchons du but nous aide à supporter ces innombrables épreuves.

30 novembre. — J'ai moi-même passé une nuit affreuse; il m'est impossible de rester cinq minutes debout sur mes pauvres jambes. Gillibert est au plus mal.

1er décembre. — La découverte que nous faisons d'une plante que mes hommes appellent *païco*, en guarani *caare*, atténue quelque peu notre état maladif. Prise en infusions, elle a de réelles vertus astringentes.

2 décembre. — L'orage et la pluie redoublent.

3 décembre. — L'un de nous traverse d'une balle la tête d'un carpincho; l'animal ne tombe pas sur le coup et se précipite à l'eau; un homme, le croyant mort, s'approche pour s'en emparer; nous l'entendons pousser un cri affreux. Le porc, qui n'était que blessé, lui a, d'un coup de dent, traversé le bras de part en part; nous avons toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise. La flottille s'allonge de plus en plus et nos bras s'engourdissent.

4 décembre. — Des coups de hache, entendus hier dans l'épaisseur de la forêt, disent que nous allons tomber sur quelque case habitée par les bûcherons du Paraguay.

5 décembre. — Il est neuf heures du matin, lorsque, tout à coup, à un détour du Pilcomayo, nous entendons des appels désespérés. Une femme s'enfuit d'une cahute, emportant son enfant à la mamelle; des hommes apparaissent, criant, gesticulant, armés de haches et de fusils : ce sont des civilisés et pourtant, ils nous couchent en joue; ils nous prennent pour des Tobas! Notre état de délabrement et de misère prête à la confusion, à laquelle aide encore notre ignorance du dialecte guarani en usage parmi eux. Enfin, un des leurs, qui comprend l'espagnol, s'avance, rassure les autres, et ces pauvres diables s'empressent bientôt autour de nous. Ils exploitent les forêts pour le compte du grand établissement paraguayen situé une dizaine de lieues plus bas.

Je décide avec le capitaine que lui et ses hommes resteront ici jusqu'à ce que j'aie atteint à pied un poste où nous

trouverons du secours. Le sergent et Gillibert veulent absolument m'accompagner; ils se chargent de ramener une charrette et deux chevaux de selle pour quelques-uns de nos hommes, le lieutenant et le capitaine, tout à fait à bout. La station n'est pas loin, mais elle n'est habitée que par des péons vivant au jour le jour. Je renvoie un des miens aviser le capitaine de ce contretemps et l'avertir de mon départ pour l'*obraje* principal, situé à six lieues de là. J'engage Gillibert à m'attendre ici, mais le brave garçon ne veut pas rester seul; il marchera quand même, jusqu'à ce qu'il tombe, et la charrette le ramassera! Nous partons; l'orage éclate, la pluie détrempe le sol argileux. Nous tombons presque à chaque pas. Enfin, à l'entrée de la nuit, un homme à cheval s'avance vers nous; je le reconnais : c'est le majordome de la propriété; il nous passe sa monture, et, quelques heures après, nous sommes mollement étendus sur un lit de sa case.

Le lendemain, de bonne heure, nos compagnons se montrèrent au moment même où quelques amis français et paraguayens de l'Assomption venaient nous saluer.

Le surlendemain, en attendant notre retour, les hommes gagnèrent le fort Fotheringham, pendant que je me dirigeais avec Gillibert sur l'Assomption, pour donner avis au gouvernement argentin de notre heureuse arrivée.

En mettant le pied sur le quai, nous voulûmes prendre le tramway qui conduisait à notre hôtel. Notre air misérable inspira peu de confiance au conducteur, qui, nous voyant déguenillés et sans argent, nous pria de descendre. Nous fîmes la route à pied : plus de doute! nous étions bien en terre civilisée!

Nous ne séjournâmes dans la capitale du Paraguay que le temps strictement nécessaire pour nous vêtir et recueillir quelque argent. Je remis l'escorte au gouverneur, je me séparai de mes braves compagnons; nous nous serrâmes les mains, profondément émus. Puis, le 9 décembre, nous montâmes à bord du vapeur *Taragui*, en route pour Formosa et Buenos Aires, où nous arrivions quatre jours après.

Trois hommes moururent des suites des privations endu-



Rencontre des Paraguayens.

rées pendant notre campagne, et, au bout de quelques mois, ce fut le tour de mon brave Gillibert. Le pauvre garçon avait complètement perdu la santé; malgré sa jeunesse (il n'avait que vingt-trois ans) et tous les soins qui lui furent prodigués, la maladie empira. Son retour en France fut décidé, mais son état s'étant aggravé en route, il fallut le débarquer à l'escale de Rio de Janeiro. Tout espoir de revoir la France était perdu pour lui, et ce fut entre un fiévreux et un moribond qu'expira mon pauvre camarade, sans un ami pour lui fermer les yeux!

. . . .

Je ne saurais rendre un plus bel hommage à la mémoire de ceux qui n'ont pu survivre aux fatigues de cette exploration, qu'en transcrivant ici même le texte du télégramme du colonel Fotheringham, gouverneur de Formosa.

« Formosa, 8 décembre 1885.

« *M. Thouar, chef de l'expédition du Pilcomayo, Assomption.*

« Recevez, monsieur Thouar, mes félicitations les plus sincères pour votre brillante exploration. Les éloges que vous me faites du capitaine, du lieutenant et de la troupe de la 1re du 5e m'ont ému.

« Je n'en attendais pas moins, mais chaque laurier qui s'ajoute à notre pavillon est un motif de plus d'orgueil et d'allégresse nationale.

« Vous avez fait une exploration que jusqu'à présent on considérait comme impossible, et je suis certain que le gouvernement et le pays estimeront à leur juste valeur vos glorieux succès.

« Je vous attends pour vous serrer la main et vous présenter personnellement les félicitations qui vous sont dues.

« Colonel Fotheringham, gouverneur de Formosa. »

Le but qui nous avait été fixé était atteint. Il s'agissait en effet de reconnaître la partie sud du delta du Pilcomayo, d'en étudier la topographie et l'hydrographie, de

boucler mon itinéraire de 1883 à celui de cette campagne, et de compléter mes observations par l'étude du bas Pilcomayo, de façon à conclure sur son état de navigabilité dans toute l'étendue de son cours, que j'avais parcouru et exploré depuis la Mission de San Francisco au pied des Andes, jusqu'à son embouchure dans le rio Paraguay.

Je n'entrerai point ici dans des développements scientifiques. Il me suffira de dire que les conclusions du rapport que j'ai présenté sont appuyées par :

500 observations hydrographiques du bas Pilcomayo;

400 observations météorologiques;

1 230 observations topographiques;

10 observations astronomiques;

dont l'ensemble m'a permis d'établir tout dernièrement la carte du cours du Pilcomayo et 35 grandes planches topographiques de l'itinéraire parcouru.

II

DE

BUENOS AIRES A SUCRE

26 février — 20 juillet 1886.

J'étais encore à Buenos Aires, où peu à peu je refaisais ma santé, lorsque je reçus du Président de la République bolivienne l'invitation de reprendre mes études, et, d'abord, d'en aller conférer avec lui. Je bouclai ma valise et me mis en route. Ce voyage, dont Sucre fut le terme, dura de février à juillet 1886, à travers les provinces du nord de la République Argentine, le sud bolivien, le haut Pilcomayo et le territoire des Missions.

Le 26 février 1886, je pris le chemin de fer à Buenos Aires pour Belgrano, joli village des environs de la grand' ville; j'y séjournai quatre jours, et le 2 mars, j'arrivais à Campana par le train du soir. C'était le point extrême alors atteint par la ligne de Buenos Aires à Rosario de Santa Fé. Aujourd'hui la voie ferrée est terminée entre ces deux centres importants.

Mais, à cette époque, je dus opérer mon transbordement et, à six heures du soir, je prenais place à bord du vapeur *Trident*, de la compagnie française *la Platense*. Nous arrivâmes le lendemain matin de bonne heure. Je fis quelques emplettes, et, à huit heures du soir, je montais dans le train pour Córdova et Tucuman.

La circulation entre Buenos Aires et Tucuman se fait rapide et commode, là où, il y a quelques années à peine, il fallait, pour parcourir la distance à travers les pampas et les salines, se blottir plusieurs jours dans une diligence. Les *sleeping-cars* permettent au voyageur de dormir jusqu'à Córdova, ville superbe et charmante, et d'atteindre, quarante-huit heures après, Tucuman, qui ne le cède en rien aux autres cités du territoire.

J'avais à Tucuman des amis que je fus heureux de revoir. J'y séjournai quelques jours pendant lesquels je fis la connaissance de mon brave Th. Novis. Il avait grande envie de m'accompagner. Bon dessinateur, il pouvait me rendre bien des services; je n'hésitai plus quand j'appris qu'Alsacien ayant opté pour la France, il était né à peu de distance du village de Ringel, qui mourut avec Crevaux.

La colonie française s'intéressait à notre voyage; elle mit très généreusement à la disposition de Novis ce dont il pouvait avoir besoin pour diminuer nos charges. Le jour du départ arriva. Nous prîmes congé de tous, et en particulier de l'ami sincère qui, dans cette circonstance et bien d'autres, nous avait ouvert, et son cœur, et sa bourse.

La ligne ferrée qui doit réunir Tucuman à Salta n'était pas encore finie; nous prîmes le train jusqu'à la dernière station exploitée. Pour ce voyage comme pour le précédent, le ministère de l'intérieur me fit remettre des billets de circulation.

Le dimanche 1er mars 1886, nous arrivâmes à Vipos, puis au Tala d'où partait la diligence. On nous présenta à l'un des plus riches et des plus aimables négociants de Salta, M. Pio Uriburu, en compagnie duquel nous allions voyager.

La maison de poste dans laquelle nous prîmes gîte se compose de deux rez-de-chaussée, dont l'un sert d'habitabitation, et l'autre de hangar. Les diligences étaient là, lourdes, pesantes. Le départ étant fixé au lendemain matin de bonne heure; conducteurs et postillons, avec l'insouciance du Gaucho, profitaient de leurs loisirs pour se

disputer leurs billets de banque au jeu de la *tava*. La tava est une vertèbre ou un osselet de mouton, préalablement poli au couteau. L'une de ses faces porte le nom de *azar* (hasard), l'autre de *suerte* (chance). On la jette en l'air, et, suivant qu'elle retombe sur le sol d'un côté ou de l'autre, on a perdu ou gagné. Nos Gauchos jouaient avec l'animation et la désinvolture d'hommes qui se soucient peu de pertes qu'ils se sentent capables de réparer le lendemain. Celui qui faisait fonction de caissier, accroupi au pied d'un algarrobo, comptait les coups, proclamait la chance et, sortant les billets de banque formant l'enjeu d'entre ses orteils où il les emmagasinait, il les distribuait aux joueurs favorisés. Le type de ces hommes est original, sympathique et expressif à la fois. Ils sont coiffés d'un large chapeau de paille, planté en arrière ou infléchi de côté, ou tout bonnement d'un mouchoir; la figure est encadrée par la barbe taillée en pointe ou coupée en brosse. Pour vêtements, ils ont une veste ou un poncho; le couteau traditionnel est passé dans le *tirador*, ceinture de cuir piquée avec art, et garnie de pièces de cinq francs (*patacon*) en guise de boutons. La *chiripa*, sorte de poncho recouvrant les jambes et maintenu à la taille, étale ses couleurs bariolées sur les fines bottes vernies où sont enfoncés les pantalons. Un de ces postillons, qui souffre de violentes douleurs névralgiques, s'est appliqué, sur la partie malade, des haricots blancs fendus en deux.

La soirée était superbe, la température délicieuse, l'air embaumé des senteurs de l'*espinilla*, et je fis les cent pas autour de la case, tandis que mes compagnons savouraient le *maté*.

Le souper est servi; on apporte l'*asado* fumant. Chacun y fait honneur et s'allonge ensuite sur le *catre* (lit de sangle), tandis que nos voisins, s'accompagnant de la guitare, chantent une *gitana* ou dansent le *bolero*.

15 mars. — Branle-bas dès la première aube; les bagages sont hissés en arrière de la diligence, dans le coffre solidement attaché et recouvert d'une bâche. Les longues chaînes de fer qui maintiennent les mules sont étalées,

alignées, égalisées; deux ou trois postillons sont déjà à cheval, poursuivant de toute la vitesse de leur monture les mules qui s'éparpillent, fuient, courent, jusqu'à ce qu'une main habile lance le lazzo et les arrête au passage. L'oreille basse, elles sont amenées, attelées et enrégimentées, trois par trois sur quatre rangs. Tout est prêt; le conducteur est sur son siège : les postillons armés de leur fouet (*latigo*) sont en selle; les voyageurs s'entassent; la diligence s'ébranle; les mules prennent le galop : on est en route. A cette allure les cahots sont fréquents; n'importe! on n'en connaît point d'autre, et la vitesse est doublée quand il faut traverser un bourbier, ou en arracher le véhicule.

Les postes, les relais, pour mieux dire, sont établis d'après les distances à parcourir. Tous les animaux y sont parqués, et en un clin d'œil on a renouvelé les mules, qui fournissent souvent trois heures de galop. C'est ainsi que nous passons le Campo de los Mogotes, puis Arenales, pour arriver, dans l'après-midi, à Rosario de la Frontera. Le village petit, mais charmant et très bien situé, compte de 800 à 1 000 feux. Il est connu par la douceur de son climat, l'efficacité et l'abondance de ses eaux thermales, très communes, du reste, dans les environs. Les maisons sont propres, élégantes, les rues bien percées. L'élite de la société de Tucuman et de Salta s'y donne rendez-vous. De jolies villas s'élèvent de tous côtés.

La diligence s'embourbe au passage de la rivière, puis nous nous arrêtons au *Pozo Verde*, heureux de descendre et de nous dégourdir les jambes.

Il n'y a ici qu'une mauvaise case. Impossible de continuer notre route, car les chemins sont défoncés par les pluies. Il faut s'installer sous un toit à travers lequel filtrent les gouttières, mais chacun prend son parti en brave, et le sommeil nous fait bientôt oublier ces petites misères.

16 mars. — La diligence sort d'une fondrière pour retomber dans une autre, ce qui nous oblige à descendre à chaque instant pour l'alléger. Nous passons ainsi Yatasta, Yataso Metan, San José de Metano, las Conchas, l'Estequo.

Au moment où, filant ventre à terre, nous entrions à Rio de las Piedras, notre guimbarde s'incline brusquement; par bonheur, une des roues s'est engagée jusqu'à l'essieu : le coffre ne dépasse heureusement pas l'angle d'inclinaison de 30 degrés qu'il avait atteint.

Rio de las Piedras est généralement malsain; des fièvres pernicieuses y règnent. Nous passons la nuit dans la plus complète insomnie; les *vinchucas*, sortes de grosses punaises, nous torturent sans merci.

17 mars. — Je n'éprouve qu'un goût médiocre pour les cahotements et soubresauts de la diligence. A la fin de l'étape, nous arrivons plus fatigués qu'après une longue marche; les courses insensées au triple galop sur des pentes à double inclinaison nous ont permis d'apprécier la sûreté de main du conducteur et l'habileté des postillons; mais les côtes sont tellement fortes et les accidents si fréquents, que, ma foi! je prends la résolution d'aller à pied.

Chemin faisant, je rencontrai l'ingénieur-directeur en chef des travaux de la ligne ferrée; il se rendait à Salta, à cheval, avec plusieurs animaux de rechange. Il eut l'amabilité de m'en offrir un. J'eus ainsi le plaisir de franchir avec lui la distance qui nous séparait de cette dernière ville.

Je rejoignis mes compagnons à Cobos, point situé sur la bifurcation de la route de Tucuman à Salta et de Tucuman à Jujuy, et, le lendemain, vers midi, en franchissant la gorge du cerro de Portizuelo, nous apercevions la belle vallée fertile où Salta étale sa masse blanche de laquelle émergent les dômes et les flèches des églises. Le soir nous étions confortablement installés à l'hôtel de *la Paz.*

19 mars. — Quel bonheur, d'en avoir fini avec la diligence! La perspective de franchir à cheval les trois cents lieues qui nous séparent de Sucre par l'itinéraire choisi, n'a pour nous rien de bien effrayant.

Un arrêt nous est commandé ici, soit que nous traitions avec un muletier pour louer ses animaux, soit que nous en achetions pour notre propre compte; ce dernier parti nous

paraît préférable. Je me préparais donc à parcourir la ville, lorsque le garçon de l'hôtel m'annonça qu'un compatriote, qui venait d'arriver de Bolivie, s'était informé de moi et manifestait le désir de m'être présenté. Sans plus de formes, je me fis indiquer sa chambre et je frappai à sa porte. Les saluts échangés, il m'apprit que, venant de parcourir la Bolivie, où il se livrait à des études de paléontologie, il avait vécu longtemps au milieu d'une tribu de Chiriguanos, puissante et redoutable, dont le chef, s'étant lié avec lui d'amitié, lui avait offert un superbe cheval, qu'il avait accepté. Il sollicitait de moi le service de me charger de la bête, de l'emmener sur les bords du Pilcomayo et de lui rendre la liberté. Son air apitoyé donnait à ses paroles un tel accent que je le pris pour un fou ou pour un fumiste : il n'était que fumiste. Il disparut cette même nuit, emmenant son cheval, et oubliant de payer l'hôtel. J'eus plus tard le mot de l'énigme.

Possesseur de six belles mules, il ne nous restait plus qu'à nous mettre en route. Nous quittâmes Salta au milieu des manifestations de la sympathie que nous prodigua la colonie française.

22 mars. — Le harnachement est laborieux ; nos animaux, qui étaient au pacage depuis six mois, se montrent peu dociles. Tant bien que mal, nous parvenons à les seller et à arrimer les colis ; mais une des mules, dont la charge s'est déplacée, prend peur, part au galop, jetant le trouble parmi les autres qui s'empressent de l'imiter. Après un long et pénible pourchasse, nous parvenons à les rallier. Il est déjà tard et c'est à peine si nous avançons d'une lieue en trois heures. La nuit nous surprend, une nuit très noire. La bruine nous pénètre jusqu'aux os ; les rios, grossis par des pluies récentes, sont très dangereux à traverser dans les ténèbres. Il nous faut coucher à la belle étoile, en rase campagne, exposés à nous réveiller demain sans une mule ou continuer notre marche au risque de nous casser le coû dans les *quebradas* et de nous voir emportés par le courant. Par bonheur on aperçoit une lumière. Elle nous dirige sur une misérable cahute, qui porte le nom d'Ubierna

et que nous atteignons après une série de chutes sur les pierres et dans l'eau. J'arrête mon cheval sans mettre pied à terre, car le voyageur doit attendre d'y être convié par le propriétaire. Je frappe dans mes mains pour appeler la *comadre* (commère), la virago de léans. Elle s'avance nonchalamment : c'est une métisse dont la figure bouffie a l'apparence graisseuse de celle de tous les buveurs de *chicha*. A toutes mes questions ayant pour objet de nous assurer un gîte, de procurer de l'herbe à nos animaux, le : *Nada, señor* (Rien, monsieur) se répète avec une cadence désespérante. Transgressant pour une fois mes habitudes, je descends de cheval et j'engage mes compagnons à en faire autant. Nous nous installons sous un hangar dont le toit menace de choir sur notre tête, et, dans l'impossibilité d'obtenir ou d'acheter la moindre parcelle de maïs, il ne nous reste qu'à nous sécher au feu autour duquel nous sommes accroupis.

23 mars. — Notre péon, conducteur de mules, docteur s'il vous plaît, mais je n'ai jamais pu savoir en quoi, à moins que ce ne soit ès art de lancer les *ajos*, est de fort mauvaise humeur. Il a passé une mauvaise nuit et se plaint des gouttières qui ont fripé ses manchettes et son col, jadis blancs. Pendant qu'il procède à l'arrimage, avec une lenteur que ses maugréements retardent encore, j'aperçois des poules et des moutons que la mégère est en train de soustraire à notre vue dans l'épaisseur des taillis. Je lui demande pourquoi, hier soir, elle nous a refusé de nous vendre quelqu'une de ces bêtes : « *Las gallinas* (poules), répond-elle, sont au patron ; *las ovejas* (brebis) sont *ajenas* (à autrui) ». Impossible d'en tirer un mot de plus. — Je m'explique l'irascibilité du docteur Manuel : le cran auquel il a dû mettre sa ceinture pour suppléer au souper, l'autorise à mépriser ces *gringos*, ces étrangers, ces blancs-becs, ces novices, qui ne savent pas s'emparer d'une misérable poule ! Enfin, après de nouvelles algarades de nos mules en gaieté, nous repartons cahin-caha. Nous passons la Caldera, où on déjeûne, et toujours sous la pluie, nous arrivons au rio Blanco.

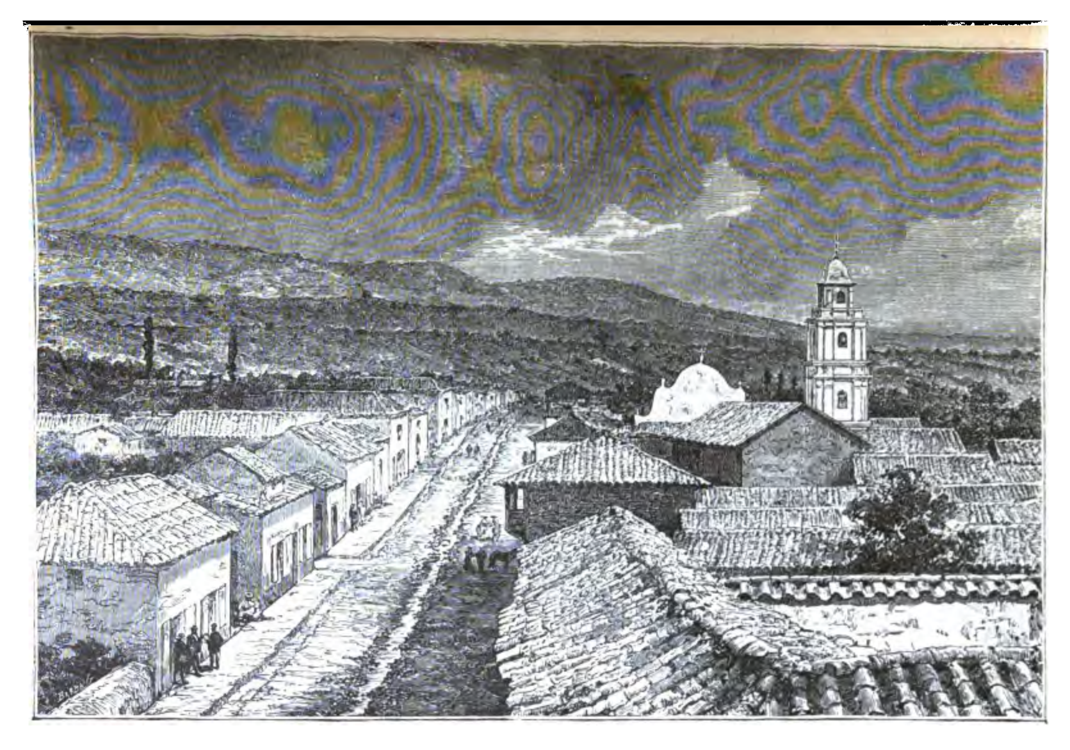
24 mars. — Route mauvaise, tout simplement le lit du rio, pavé de pierres et de roches parmi lesquelles nous avançons lentement. Le Jerico, que nous gagnons à dix heures, est gros et torrentueux. Notre conducteur, homme circonspect, hésite à le traverser : « *Sabe llevar gente* (Il sait emporter les gens) », me dit-il. Puis il nous regarde tranquillement nous engager dans l'eau, en éperonnant nos mules rétives. La mienne s'abat; j'en suis quitte pour un bain de jambes. Quand il nous voit sur l'autre rive, il se décide à passer à son tour. Nous prenons le trot, et bientôt nous voyons apparaître la belle ceinture de montagnes qui entourent la fertile vallée de Jujuy. De riches cultures de maïs alternent avec les pâturages; la ville se détache sur un fond de verdure. Jujuy est morne et silencieuse ; la lutte politique a commencé, en vue des élections prochaines à la présidence de la République.

En 1882, le docteur Crevaux avait suivi le même itinéraire. Je retrouvais partout des souvenirs personnels de la mission. Ainsi, on me remit deux lettres, l'une adressée à M. Didelot, l'autre à M. Joseph Crevaux, à Paris, et restées entre les mains d'un ami. Je les envoyai en France, au Ministère de l'instruction publique, qui les fit parvenir aux destinataires.

Le Ministre de l'intérieur de Buenos Aires avait bien voulu faire tenir, par le directeur général des postes et télégraphes, des recommandations à toutes les autorités locales du transit. Les mêmes mesures furent prises en Bolivie et au Paraguay. On voit combien sont dénuées de fondement les allégations qui nous représentaient, mes compagnons et moi, comme ayant eu à souffrir de l'arbitraire et d'un coupable abandon.

Les travaux de construction du chemin de fer de Salta, ou mieux de Cobos à Jujuy, avaient attiré dans cette dernière ville un certain nombre de conducteurs et d'ingénieurs français; nous fûmes heureux de faire leur connaissance, et de profiter des précieuses indications qu'ils voulurent bien nous fournir.

Le 22 mars, nous quittons Jujuy et, traversant de magni-



Jujuy.

fiques pâturages où s'engraissent les nombreux troupeaux d'animaux qu'on exporte surtout en Bolivie, nous entrons, pour ne plus le quitter qu'à Humahuaca, dans la coulière de la *Quebrada*, que suit la rivière du même nom.

28 mars. — Le départ est toujours laborieux; nos animaux sont rétifs : aussi perdons-nous une bonne partie de la matinée. La saison est d'ailleurs pluvieuse, et la route très difficile; les eaux sont fortes, le courant est violent; le sol est jonché de grosses pierres charriées par les crues, et les cordes indicatrices qui, dans la belle saison, servent à fixer les limites du passage, ont été balayées par les torrents. Aussi nous perdons-nous à chaque pas dans ce labyrinthe, attendant la présence de quelque pauvre métis conduisant un âne, pour nous renseigner ou le suivre à la piste.

La campagne commence, et, bien que nous traversions ici encore une zone civilisée, les visages attristés des pauvres gens de la contrée, ruinés par une récente inondation, l'aspect sauvage des lieux, encaissés entre des contreforts abrupts, l'absence des villes et la rareté des villages, donnent aux alentours une physionomie sévère, à laquelle vient s'ajouter la monotonie de l'interminable Quebrada, des pierres et des blocs au milieu desquels nous nous débattons.

A la Puerta de Chorillo, nous soupons d'une épaule de mouton achetée pour sept sous. Nous la faisons rôtir et la mangeons telle quelle; d'ici longtemps nous ne verrons plus de pain : il nous manquera fort, à nous autres Français. Novis, pas encore entraîné, supporte mal cette privation à laquelle ne supplée guère la farine de maïs en bouillie ou en pâte.

En arrivant au Volcan, ainsi nommé parce que, dans le voisinage, les eaux, détrempant les flancs schisteux et argileux des contreforts, provoquent des éboulements et des glissements, nous trouvons, autour des deux ou trois cases qui constituent le village, un certain nombre de paysans, hommes et femmes, vêtus de ponchos bariolés de jupons de grosse futaine aux couleurs éclatantes. C'est aujourd'hui

dimanche, et le propriétaire est en train de prélever sur ses fermiers la dîme annuelle de 4 pour 100, ce qui explique la grande quantité de moutons et de chèvres que nous voyons autour de nous, et pourquoi tout le monde s'agite, défendant ses intérêts. Ce soir, chacun regagnant sa cahute, les femmes conduiront le troupeau, les hommes, mâchonnant la coca, jetteront leurs notes perçantes et gaies aux échos de la montagne, en s'accompagnant de l'inévitable guitare ou *charongo*.

Nous traversons une dangereuse fondrière, suite d'un éboulement, sans accident sérieux, grâce au guide que ces braves gens avaient dépêché pour nous aider, puis nous reprenons notre marche.

La rivière se fait un peu moins rocailleuse, mais les contreforts sont plus hauts et plus tourmentés ; les vents du nord ou du sud qui soufflent dans ces immenses couloirs nous aveuglent et nous gèlent.

Sur la foi d'un renseignement demandé à un de ces nomades aux jarrets d'acier qui arpentent la Quebrada, nous nous étions séparés de nos mules de charge pour atteindre plus tôt le gîte. Novis souffrait un peu de la fièvre. Lieues sur lieues se succèdent sans que nous rencontrions la moindre des cahutes que nous devions trouver « tout près ». La nuit nous surprend. Enfin, vers huit heures du soir, nous gagnons une case, sans attirer sur Novis éreinté les empressements de la patronne, plus occupée de savoir d'où nous venons, où nous allons, ce que nous faisons, etc., etc., que de nous offrir une tasse de thé ou un plat de *chupe* (soupe aux pommes de terre). A toutes mes questions, l'inévitable : *No hay !* se répète ; mais cette fois je n'accepte pas ce refus : « *Tata* [1], dis-je, *tata cura !* » et je fais le simulacre de lui donner ma bénédiction. Elle tombe à genoux et me baise la main : *Hay de todo !* (Il y a de tout !) Le souper fut parfait. Bien mieux que le revolver au poing, on peut éviter les déconvenues dont se plaignent tant de voyageurs, en distribuant des reliques ou de gros-

1. *Tata* signifie *père*, en langue quichua.

sières images des saints du paradis. Ni les exigences, ni les menaces n'arracheront à son mutisme ou à son éternel : *No hay!* le sauvage habitant de la frontière argentino-bolivienne, ou à sa feinte ignorance de l'espagnol le Quichua de la Bolivie, mais les deux mots magiques : « le père curé », dissipent la brume comme un coup de foudre, et tous de se prosterner dans la poussière! Toutefois, abuser de cette supercherie, ne serait pas sans danger.

29 mars. — La largeur de la Quebrada est considérable; en certains points, elle présente des plages sablonneuses que les habitants s'empressent de mettre en culture; des champs de seigle, de luzerne, de maïs, viennent égayer la vue, et attester la puissante fertilité du sol; malheureusement les eaux en rongent souvent les bords, emportant une partie des propriétés et des récoltes. C'est la ruine, la misère et, par suite, l'abandon des lieux!

En vain, pour protéger certains points, on plante à grands efforts des pieux que consolident des blocs amoncelés. La crue arrive, rapide, formidable, s'annonçant par le bruit sourd du tonnerre. Les habitants, épouvantés, se réfugient sur les hauteurs. La trombe passe comme une avalanche, arrachant et broyant tout ce qui se trouve sur sa route.

Ce qui nous frappe ce matin en serpentant autour des champs de luzerne, ce sont des gamins se rendant à l'école. Pieds nus, le poncho sur les épaules, ils courent, sautent et gambadent. A notre approche, ils s'arrêtent, se découvrent et nous adressent leurs : *Buenos dias, señor* (Bonjour, monsieur). Il n'est coin du territoire argentin, si pauvre, si retiré qu'il soit, qui n'ait son école. Interrogez un de ces enfants à la figure intelligente, et vous serez étonné de ce qu'il sait déjà. La République Argentine donne aux fils des plus misérables habitants de ses campagnes les plus reculées, un degré d'instruction dont ne jouit pas toujours encore le fils du paysan d'Europe. A cinq ou six cents lieues de la côte, au fond d'une gorge perdue de la Colombie, un garçonnet de douze ans, sachant ma qualité de Français, m'a adressé quelques mots en ma langue, me

demandant ensuite s'il les avait bien dits. Ainsi les derniers vestiges du fanatisme et de l'ignorance vont disparaissant peu à peu des régions où ils avaient poussé de si profondes racines.

Nous arrivons à Tilcara, charmant village dissimulé au pied d'une côte. Grâce à l'amabilité du *corregidor*, on nous conduit dans une maison dont le propriétaire est un de ces hommes qui là-bas mettent tant d'empressement à bien recevoir les étrangers. Ce n'est point qu'il soit riche, mais il offre de bon cœur ce qu'il possède, et les caresses que nous faisons à ses jeunes enfants, et les quelques bibelots que nous leur distribuons, nous ont valu ses bonnes grâces et sa confiance. Sa franchise et sa bonne humeur nous égayent. Il m'apprend qu'à quelques pas, il y a deux sources, *ojos de agua* — les yeux de l'eau, suivant la charmante expression espagnole; — des bestioles s'y meuvent qu'il appelle *cangrejos* (crabes). Ce renseignement pique ma curiosité, je me rends à l'endroit indiqué : c'est un ruisseau d'eau limpide, où s'ébattent de nombreuses écrevisses. Ma pêche fut abondante et, tout heureux, je revins au logis.

Je me mis en mesure de les cuire moi-même, craignant que la cuisinière, une Indienne mal peignée, ne les jetât aux ordures. Le fait est qu'ici personne ne les mange; tout au plus s'en sert-on, me dit mon Gaucho, écrasées vivantes, et sous forme de cataplasme, pour guérir les douleurs rhumatismales ou névralgiques. Aussi l'étonnement fut-il au comble lorsque j'annonçai que, nous autres, nous allions nous en régaler.

« Comment, vous, des *gringos*, des étrangers si pleins de savoir, et qui semblez si supérieurs, c'est ce que vous mangiez dans votre pays! Il n'y a donc pas de viande chez vous! » Et il ne cessait de me répéter : « Ici, nous autres, nous n'en faisons que des emplâtres ». Mais où sa stupeur fut grande, ce fut quand, tout entouré de la famille et de quelques voisins qui étaient venus voir l'opération, je sortis une à une les écrevisses toutes rouges. Ils ne pouvaient s'expliquer la métamorphose, et toutes mes

affirmations que la cuisson avait seule opéré ce miracle ne réussissaient pas à les convaincre. Quelques-unes, vivantes, grouillaient encore dans le panier où je les conservais pour le lendemain. A un gamin qui m'avait aidé dans l'opération, sans jamais s'être éloigné un instant, ils disaient : « *¡ No es posible!* (Ce n'est pas possible!); *o es brujo!* (ou c'est un sorcier!) »

Je découvris aussi des grenouilles, dont nous fîmes une excellente friture, et, pendant les deux jours que nous séjournâmes dans le village, on ne nous laissa pas seuls une minute, tant la chose paraissait extraordinaire de voir des étrangers qui savaient manger *cangrejos* et *ranas*. A coup sûr, nous n'étions pas de Paris, dit le maître de la maison : jamais il n'avait eu connaissance qu'on se nourrît là-bas de semblables *porquerias* (saletés)!

Nous perdîmes notre prestige en acquérant dans le pays une renommée qui sans doute n'est pas près de s'éteindre.

Je pourrais raconter nombre de traits de ce genre. En 1883, dans ma traversée des Andes au Pacifique, j'avais placé mon podomètre au cou de ma mule pour mieux enregistrer ses pas : mon domestique, un brave Péruvien de Tacna, me montrait, avec une commisération réelle, aux gens que nous rencontrions : « Mon maître est un bon maître, disait-il, mais *tiene algo aqui*, il a quelque chose là! (et il montrait son front du doigt) *puesto que esta andando con su reloj pendido al pescueso de sa mula*, puisqu'il voyage avec sa montre suspendue au cou de sa bête »; et tous de s'esclaffer!

Un géologue de ma connaissance recueillait des spécimens des roches de la Cordillère; il en chargeait ses deux péons avec conscience et joie. Regagnant son hôtel après un certain nombre d'explorations laborieuses, il se mit en devoir de classer ses richesses. Quelle ne fut pas sa surprise en ne trouvant, dans l'amas de pierres qui gisaient sous ses yeux, rien qui lui rappelât ses échantillons! Sans trop se faire prier, les domestiques confessèrent que, las de porter toute cette pierraille, ils l'avaient jetée en route, mais pour faire, à leur arrivée, ample moisson des cailloux

auxquels le maître s'intéressait tant! « Le maître se plaignait!! ils avaient pourtant fait bonne mesure, et ils lui remettaient plus de pierres qu'il ne leur en avait confié! *Ese gringo sera algun loco; acasa no hay piedras en su tierra, para que venga de tan lejos para recoger las nuestras!* — (Cet étranger doit être fou! Il n'y a donc pas de pierres dans son pays, qu'il vienne de si loin ramasser les nôtres!) »

Après m'avoir accompagné de la Bolivie au Paraguay, un citoyen de Caïza, commandant de la garde nationale, racontait orgueilleusement à ses compatriotes et amis tout ce qu'il avait vu là-bas. « *El Paraguay es el pais de las flores; y los Paraguayos no saben comer sino flores!* — Le Paraguay, disait-il, est le pays des fleurs; les Paraguayens ne peuvent manger sans fleurs! »

Le fait est que, le Président de la République du Paraguay ayant, à la Recoleta de l'Assomption, offert un banquet aux membres de la colonne bolivienne, les plats furent posés sur la table au milieu d'une profusion de fleurs, et le pauvre Caïzeno se crut obligé de se servir, avec les tranches de viande, les guirlandes qui les entouraient! Il en fit une salade qu'il mangea vaillamment. Plein d'égards pour les garçons qui, en habit et cravate blanche, s'empressaient autour de nous, il les prenait au début pour des personnages de la suite du Président et s'adressant à l'un d'eux : « *Hagame el favor, señor, de sentarse a mi lado, tomaremos una copa!* — Faites-moi le plaisir, monsieur, de vous asseoir à mes côtés, nous prendrons un verre ensemble! »

Il est juste d'ajouter que les gens de la Cordillère, ces voisins des altitudes désolées, ne sont ni plus ni moins ignorants que beaucoup d'autres; nombre de nos paysans d'Europe pratiquent encore la sorcellerie ou tirent des coups de fusil sur les ballons qui passent à leur portée; à conditions égales, les premiers même sont plus excusables que les seconds; près de vingt siècles de civilisation ne pèsent pas sur leur tête!

Nous prenons congé de notre hôte qui, pendant deux jours, nous a généreusement hébergés sans entendre à la

moindre rétribution, et nous quittons Tilcara au galop de nos chevaux.

Les premiers prés couverts de neige brillent déjà au soleil ; nous en finirons bientôt avec cette interminable quebrada triste, monotone, désolée, sur laquelle, partout et toujours, la vue s'étend sans autre variation que les cultures de seigle, de maïs, de luzerne épargnées par les eaux.

Nuitée à Huacalera, — trois cahutes dont deux en ruines. La misère suinte de partout, nous ne trouvons même pas à qui parler. Une vieille Indienne nous offre son taudis ; il fait très froid et, pour ne pas coucher dehors, nous acceptons le partage. Le feu pétille, mais la fumée nous aveugle ; les cheminées sont inconnues ici. Un enfant est accroupi à côté d'un chien famélique et hargneux, qui lui lèche la figure, barbouillée de farine de maïs. Quant aux puces qui nous vont torturer cette nuit, je n'ose pas même y songer !

30 mars. — Humahuaca nous apparaît enfin. Peut-être y trouverons-nous un *tambo* où nous reposerons nos membres fatigués. — Cette attente n'est pas trompée, et, après quelques heures de sommeil, nous procédons à une toilette aussi nécessaire qu'hygiénique.

Notre péon, qui est du pays, serait enchanté de ne pas nous accompagner plus loin, d'autant qu'il a reçu des avances pour prix de services encore à nous rendre. Il geint, il est malade, il souffre du *chuchu* ! Je vais lui prouver qu'il se porte aussi bien que moi.

Confiant dans le remède que je lui administre, il absorbe un purgatif fortement mélangé d'ipéca. Le lendemain, l'interrogeant sur sa santé, je l'engage à redoubler si la première dose n'a pas été suffisante. « Oh non ! répond-il avec une répugnance marquée, *yo estoy bueno !* (maintenant je suis guéri !) » et jamais plus il ne parla de retourner en arrière.

Ce village, un des plus importants de la région, est la tête de ligne des transactions commerciales entre les départements du nord de la République Argentine et ceux du sud et du centre de la Bolivie.

31 mars. — Une croix plantée en terre, déjà presque

dissimulée sous un amas de pierres que chaque passant se croit tenu d'augmenter en y apportant la sienne comme 'expression d'un hommage ou d'un regret, montre qu'ici repose une victime de l'inondation dernière. Il sera temps de quitter cet interminable couloir. Nous passons enfin Antumpa, Negra Muerta, la Cueva, pour arriver le soir à Ojo de Agua à une altitude assez élevée.

1er avril. — A mesure que nous montons, l'air devient moins dense, et le *soroche*, ce mal des hauteurs, fréquent sur tous les points culminants des Andes, nous éprouve beaucoup.

2 avril. — Nous voici à Yavi, village de 100 à 150 feux, dernière limite du territoire argentin. Demain nous passerons la frontière. Dans la grande pièce rectangulaire, autrefois blanchie à la chaux, où nous sommes logés, le propriétaire de la ferme s'empresse autour de nous; on met le couvert : un seul verre pour tous, une nappe propre il y a beau temps, et la bouteille vide qui sert de chandelier. La cuisinière apporte alors la soupe, ce fameux *chupe* d'*aji*, *choclo* (maïs) et viande de mouton. Le type de cette métisse dit assez que nous approchons de la Bolivie. Ses allures, son vêtement, rappellent les paysannes de Tarija au teint hâlé. Les cheveux noirs, courts, tressés en deux nattes, tombent sur les épaules ou dans le dos, réunis par un ruban rouge ou vert. Un chapeau rond en feutre mou est posé crânement sur la tête. Elle est de petite taille; une chemise de grosse toile écrue s'applique étroitement sur ses seins dressés droits; elle porte des jupons de futaine gros bleu, courts, ne dissimulant pas les jambes nues.

La saison des pluies bat son plein; la solitude, l'isolement, ajoutent à la longueur de la route. C'est à peine si, de-ci, de-là, nous rencontrons un Indien conduisant au pas de son âne les chargements de raisins, de figues, de pêches, qu'il porte à son maître ou au marché.

Le fruit est de bonne qualité et provient en partie du territoire de Tojos, en Bolivie.

En arrivant sur le haut plateau, nous y trouvons ce qui indique toujours le point culminant d'une route : l'*apa-*

cheta, tas de pierres jetées pêle-mêle. Au pied de la côte, les gens d'origine indienne, généralement pauvres et allant à pied, se chargent d'une pierre qu'ils déposent au sommet. Tous chiqueurs de coca, ils s'y arrêtent un instant, s'y reposent, renouvellent leur chique, et se débarrassent de l'ancienne en la projetant bien en évidence sur le monceau.

Notre domestique, qui est aussi notre guide, s'est mis dans la tête de ne point passer par le bureau de douane qui se trouve à Salitre, à la *raya*, limite indiquée par deux bornes juxtaposées, dressées chacune sur le territoire respectif des deux républiques; nous nous laissons conduire sans avoir conscience de commettre un délit. Mais la sentinelle préposée à l'observation de la frontière, nous court sus au triple galop. On nous amène devant le directeur; je lui explique le fait; il ne demande pas mieux que de nous être agréable. Nos bagages ne sont point visités, et nous gagnons ainsi une demi-journée.

Le spleen nous oppresse. L'uniformité constante des hauts plateaux énerve : les plaines succèdent aux plaines dans cette solitude morne, que rien ne trouble, si ce n'est, de temps à autre, un troupeau de lamas, conduit par des Indiens nonchalants. Le vent soulève la poussière et le sable, aveuglant bêtes et gens; il court, froid et glacial, à travers genêts et bruyères.

De ce côté-ci de la Cordillère, bien que cette route serve de grande communication entre la République Argentine et la Bolivie, la corne du postillon n'éveille pas les échos. Point de relais. Une mule, un cheval, éprouve-t-il quelque accident, impossible de le remplacer; et cette perspective n'a rien d'agréable sur ces hauteurs, où les cases elles-mêmes paraissent construites, non pour exclure le froid, mais bien pour le défier. Le plus souvent, ce sont des cahutes basses en pierre, et entourées d'un mur circulaire. Dans la ville ou le village, il va sans dire que la bâtisse est en rapport avec son orientation; mais dans les brousses ou sur les hauts plateaux, la hutte isolée n'est qu'un fort mauvais abri. Le toit est peu élevé; on ne peut entrer debout : la porte est réduite à des proportions ridicules. Fait digne

de remarque : selon que le type de la race est développé ou mesquin, la cahute et surtout la porte, ou, pour mieux dire, l'ouverture qui sert à s'introduire dans l'habitation, est toujours en raison inverse de la taille de celui qui l'occupe. En pays civilisés, les portes, fenêtres, rues, sont d'une dimension supérieure à ce qu'elles étaient du temps des générations éteintes ; pourtant, la taille de nos ancêtres était, paraît-il, supérieure à la nôtre.

De même, dans toute l'Amérique du Sud, les cases isolées, je ne parle que de celles-là, bien entendu, sont mieux abritées, mieux finies dans les terres chaudes que dans les terres froides. Ici, sur ces hauts plateaux, l'opulence se mesure au nombre des murs, qui varie entre quatre et rien du tout, et le toit manque souvent. J'ai vu des Aimaras du Tocora coucher en plein air, derrière un pan de muraille, par un froid de 7 ou 8 degrés au-dessous du zéro et se tasser les uns sur les autres, hommes, femmes et enfants, pour mieux conserver la chaleur de leur pauvre corps qui grelotte sous les haillons.

En terre chaude, au contraire, la case est en général bien construite et fermée hermétiquement. A quoi cela tient-il ? L'habitant de ces deux régions, occupées souvent par la même race, éprouve-t-il le besoin de combattre la chaleur plus que le froid?

Autant, entre La Paz et Sucre, il est facile de parcourir en un jour de grandes distances, au trot ou au galop des chevaux qu'on relaye aux *postas* du service public, autant, en l'absence de cet énorme avantage, les déconvenues sont-elles fréquentes entre des villes comme Tarija, Tupiza, Potosi. Le grand nombre des voyageurs qui parcourent ces voies de grande communication, assurerait pourtant à l'initiative particulière ou collective les éléments d'une spéculation fructueuse. Seuls, les gens jouissant d'une certaine aisance possèdent à l'écurie mules de selle et de charge en assez grand nombre pour transporter leur famille d'un point à l'autre du territoire, tandis que les postes, où l'on trouve conducteurs et animaux, suppléent, pour un prix modique, aux nécessités des conditions plus pauvres.

Multiplier les relais, construire des tambos plus spacieux, les approvisionner de liqueurs et de conserves augmenterait le nombre des voyageurs, de ceux du moins qui redoutent la famine et préfèrent ne pas coucher à la belle étoile ou se parquer, hommes et femmes, sous le toit d'une pièce malpropre, ouverte au premier venu.

Je sais bien que, dans les fermes et dans les villes, on offre à l'étranger une hospitalité aussi large que généreuse; on se fait une fête de le recevoir et de s'empresser autour de lui, de lui donner toutes les indications qui pourront lui épargner des surprises désagréables, mais je n'en maintiens pas moins l'urgente nécessité d'établir des *postas*, assurant aux uns et aux autres une liberté d'allures qui, à cette heure, vous exposerait aux plus rudes privations.

Une réciprocité constante, et de tous les jours, existe parmi les familles du pays. Recevoir aujourd'hui un service ou l'hospitalité, c'est dire que, demain, on se mettra en mesure d'y répondre; mais l'étranger n'est plus dans le même cas. Si aimable, si sincère que lui soit adressé l'*apéese*, le *pase Vd adelante!* (Mettez pied à terre, entrez), la grâce même de la señora et l'empressement de ses hôtes seront pour lui une gêne : il usera, mais en craignant d'abuser comme on l'y obligera sûrement, tant l'hospitalité est passée dans les mœurs, non du seul Bolivien, mais de tous les Américains du Sud.

Depuis bientôt dix ans que je parcours leur continent du Mexique au cap Horn, et du Pacifique à l'Atlantique, partout et toujours j'ai constaté le même empressement. Il n'est pas jusqu'au pauvre Indien dont la hutte est perchée sur le plus aride sommet ou perdue dans le fond d'une gorge, qui n'offre généreusement son toit et tout ce qu'il possède; souvent même il couche dehors. A Lima, quelque temps après la guerre qui avait éclaté entre le Chili et le Pérou et où celui-ci fut écrasé, la seule qualité de Français permettait de frapper, le soir, sans aucune invitation à la maison d'où s'échappaient des flots de lumière annonçant une soirée ou un bal. On était reçu avec joie! La conduite énergique du marin qui contribua pour une large

part à empêcher le pillage de la ville par les troupes victorieuses, explique assurément cet excès d'enthousiasme des habitants, mais n'amoindrit en rien le sentiment qui l'inspirait.

A une seule chose l'étranger est tenu dans tous les cas où il sera l'objet d'une manifestation : c'est de ne jamais parler d'en désintéresser les auteurs. Ils offrent des faveurs, ils rendent des services, mais ne les vendent pas; encore moins acceptent-ils d'être payés. Il appartient donc au *transeunte* (voyageur) de marquer sa gratitude par un souvenir aimable, une attention délicate, ne fût-ce qu'une fleur à la maîtresse de maison, ou la moindre verroterie à la robuste fille des Andes.

Nous voici maintenant sur le territoire bolivien. Les troupeaux de lamas circulent à travers ces solitudes désertes où la vie de ceux qui les habitent n'a ni vibrations ni ampleur. La pauvreté en est le caractère le plus saillant. A la gaieté, à la bonne humeur du Gaucho, succède la nonchalance taciturne du Quichua retiré dans son rancho. Il y végète sans aspirations, sans joie, cherchant, le plus souvent, dans une ivresse brutale l'oubli de sa condition sordide, jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme à son existence misérable. Les mains pieuses de ses parents lui creuseront alors une fosse, tout en haut des sommets et des points culminants, comme pour chercher à le rapprocher du ciel, en l'éloignant d'une terre qui lui a été si ingrate; des pierres seront amoncelées; peut être planteront-ils deux branches en croix; c'est tout ce qui restera de ce fils des Andes, de ce représentant de l'ancienne puissance des Incas, pour qui les révolutions des hommes modernes n'ont point été faites! Dans ce fouillis de pics, de gorges, de vallées qu'ils ont si souvent arpentés, partout dans ces étendues désolées, les voyageurs trouvent des sépultures en plein désert ou au bord de la route. « On peut déterrer les morts, me dit mon péon, à la condition de faire dire des messes. »

4 avril. — Patanca. — Temps superbe, mais froid. L'unique culture de ces sommets est le seigle.

5 avril. — La marche est plus pénible; nous allons descendre la fameuse côte de Patanca, si redoutée et si redoutable. Cette route, abandonnée depuis quelques années, mène dans la belle vallée de Tarija, et nous n'avons pas le choix, car il faudrait faire un détour considérable pour rejoindre celle d'Escallachi. La grêle et les giboulées tombent furieusement. En un instant le sol en est couvert; les averses se succèdent, et la masse des eaux qui s'écoule transforme en torrent impétueux la maigre sente sur laquelle nous sommes engagés. Les pierres roulent sous nos pas, menaçant d'entraîner nos mules. Les surfaces argileuses et polies deviennent glissantes; les animaux s'abattent, au risque de piquer une tête dans le précipice à droite. Il semble qu'on dévale dans quelque gouffre de l'enfer. Les nuages couvrent la région, formant un rideau impénétrable; quelquefois, par une déchirure, nous apercevons à nos pieds l'abîme béant, dans lequel les eaux s'écroulent en torrents impétueux ou en imposantes cascades. Au bas, dans l'effroyable chaos, le bruit des chutes, le grondement sourd des pierres qui roulent, des blocs qui se brisent, des pans de roches qui s'affaissent, lancent à tous les échos du colosse les mugissements de la tempête.

Nous avançons à pied, tâtant le terrain, cherchant à assurer nos pas. En bas est le rio de Pinos, violent et impétueux. Je ne sais où se trouve le gué. J'entre dans l'eau, en m'aidant d'un lazzo pour éviter d'être entraîné : malgré tous mes efforts je roule à plus de 400 mètres, emporté par le courant. Je gagne enfin l'autre rive. Grelottant et transi, j'attends plus d'un quart d'heure l'arrivée de nos bêtes; mais notre péon, plus prudent, s'est mis tranquillement à l'abri sous les *molles* jusqu'à ce que le torrent décroisse. Je ne suis pas de cet avis, non plus que Novis, secoué par la fièvre. D'ailleurs la nuit va nous surprendre. Il faut donc à tout prix traverser le rio, et nous avons raison de la couardise de notre docteur en l'attachant à un lazzo pour mieux assurer sa personne.

Nous entrons dans la vallée de Tarija; la nuit nous oblige à camper à l'abri d'un pan de mur, loin de toute habita-

tion. Des cultures de maïs s'étendent à droite et à gauche, et je songe à punir mon péon de sa lâcheté en l'obligeant à monter la garde sous l'averse pour empêcher les animaux de ravager les champs voisins. Couchés sur nos malles, nous essayons de dormir.

6 avril. — A huit heures seulement, nous étions en mesure de continuer la marche, et, quelques heures après, nous entrions dans la jolie propriété d'un de nos amis de Tarija. Elle est plantée de maïs, de pêchers, de vignes. On voudrait nous y retenir, car ordre a été donné au majordome d'aviser le maître de notre arrivée, mais je résiste à ses supplications et nous piquons des deux vers la ville, enchantés de surprendre tout notre monde. En un instant la nouvelle de notre retour circule; nous descendons chez le colonel Miguel Estensorro, mon vieux camarade de la première campagne; le préfet, l'intendant, tous viennent nous féliciter. Une partie de ceux qui, en 1883, m'accompagnèrent au Chaco, sont ici en garnison; ils envoient la musique nous donner une aubade. Je suis tout heureux de revoir, après trois ans d'absence, des amis dont j'ai gardé et garderai le meilleur souvenir.

Un séjour ici s'imposait; nous avions besoin de repos, et je voulais me renseigner sur le changement de capitale dont il avait été question. Si La Paz restait le siège de la présidence, il nous faudrait faire route jusque-là et passer par Cinti, Sucre et Oruro. Notre attente, d'ailleurs, était subordonnée à l'arrivée des courriers hebdomadaires. La fièvre affaiblissait Novis, fièvre connue, dans presque toute la région frontière de l'Argentine, sous le nom de *chuchu* et de *terciana*. Les prodromes se manifestent par des troubles digestifs, la perte de l'appétit et l'horreur du tabac; ce dernier surtout est caractéristique. Les premiers effets se traduisent par de violents frissons, la diminution progressive de la circulation dans les extrémités, les maux de tête et le délire. L'accès dure une heure environ et se répète tous les jours dans le *chuchu*, tous les deux jours dans la *terciana*, fièvre tierce. La maladie peut devenir chronique et miner le patient des années entières.

La côte de Patanca.

Chacun prétend être possesseur d'un remède infaillible pour la couper : mais, comme il est difficile d'être agréable à tout le monde, le plus simple, pour le voyageur, qui souvent aussi en est atteint dans des régions où il n'aura pas à compter sur les soins de la Faculté, est d'employer les moyens suivants, qui m'ont presque toujours réussi :

Comme prophylactiques, fumigations à l'acide sulfureux le soir en se couchant; le matin, avant de se mettre en route, une tasse de thé ou de café; autant que possible éviter de manger des fruits, ceux de la *tuna* surtout, sorte de figuier d'Inde. Pendant les accès, il convient de s'abstenir de lait et de viandes conservées.

A l'apparition des premiers symptômes, on devra absorber un vomitif ou un purgatif énergique, puis s'administrer une forte dose de sulfate de quinine.

Si l'accès résiste, la première chose à faire en arrivant dans une ville est assurément d'appeler un médecin.

Il y a des régions où, à certaines époques, cette fièvre exerce plus particulièrement ses ravages : au voyageur d'aviser.

Tarija, dont j'ai déjà parlé en 1883, où je traversai cette ville en allant à la recherche des restes de la mission Crevaux, compte environ 8 000 habitants. Elle est le siège de la préfecture du département et de la *comandancia* générale. Coquettement assise au centre d'une vallée fertile, elle se cache à demi dans la masse des orangers, des *molles* et des *espinillos*, un des caractères dominants de cette contrée. Ses rues sont bien percées; et le rio Tarija, un des affluents du Bermejo, passe presque à ses pieds.

On y voit un collège de sciences, une maison d'éducation, quatre écoles, un hôpital, plusieurs églises et un couvent de franciscains italiens.

Le département tout entier compte 150 000 habitants environ, répartis entre les trois provinces de San Lorenzo, Conception et le Grand-Chaco.

Le climat est tempéré, et les femmes méritent leur réputation de beauté.

Le pays produit en abondance le maïs, le riz, le tabac,

les oranges. On y élève beaucoup d'animaux de boucherie; une partie entre dans l'alimentation des autres centres du territoire; l'autre est l'objet d'un commerce actif avec la République Argentine.

Les forêts sont peu nombreuses, mais on y trouve de belles essences pour la construction et l'ébénisterie.

L'industrie est à l'état naissant; toutefois on voit des fabriques de savon et des tanneries. Les transactions sont nombreuses avec l'Argentine . Le chiffre total de ses importations et exportations atteint un million de piastres, soit cinq millions de francs. La douane en tire un revenu d'environ 20 pour 100. Les produits sont en général de provenance anglaise, cotonnades, toiles, futaines, mérinos et cachemires.

Presque toutes les marchandises sont apportées, depuis Buenos Aires ou Rosario par la voie de Tucuman, la seule au moyen de laquelle Tarija trafique avec la République Argentine, par Yacuiva ou Tupiza; on les jette sur le marché au prix fabuleux de près de 300 pour 100 de leur prix d'achat. Là-dessus, 50 pour 100 représentent les frais de transport.

On comprend donc tout l'intérêt des efforts qui ont pour but soit de pousser la ligne ferrée du Nord argentin jusqu'à Tarija, soit d'ouvrir le Pilcomayo à la navigation, soit enfin de construire un railway des rives du Paraguay à la capitale du Grand-Chaco.

Le caractère des habitants de Tarija est doux, hospitalier et très bienveillant.

Les mœurs y sont austères, et le sentiment de la famille très développé. La Tarijenne, et, par extension, la Bolivienne, est mère de famille avant d'être maîtresse de maison, et mère dans le sens le plus absolu du mot, poussant son amour des siens à l'extrême limite de la fidélité et du dévouement. Elle est humble, douce, modeste, soumise et respectueuse vis-à-vis de son mari, moins son maître que le père de ses enfants. Ses goûts sont simples, et toute son ambition consiste dans la satisfaction du devoir accompli. Elle se marie quelquefois très jeune, entre douze et treize

ans, sans même soupçonner l'existence de plaisirs qui, chez nous, agissent trop souvent sur l'esprit de la jeune fille dans



Tarijennes.

un sens plus favorable au rôle de femme du monde. Son port est élégant et gracieux. Si elle est brune, son regard

pétille; ses grands yeux noirs s'harmonisent avec le teint mat de sa figure encadrée par la mantille. Si elle est blonde, son regard langoureux et doux donne à sa physionomie une expression de quiétude qui charme et attire.

Son existence se partage entre la maison et l'église, et le soir, après les occupations de la journée, elle s'accoude au balcon et suit d'un œil qui brille les mouvements du *novio* (fiancé), au guet au coin d'une rue, ou caracolant sous le feu de ses regards. Excellente écuyère, aucun obstacle ne l'arrête, aucun danger ne l'effraye, et souvent les jeunes filles, se réunissant en troupe, défient de toute la vitesse de leurs chevaux les jeunes gens à qui elles disputent les honneurs de la course.

A Tarija, le sentiment religieux est profond et très développé. L'influence des missionnaires du couvent est considérable dans les actes de la vie publique comme dans ceux de la vie privée.

Mon intimité avec les Pères m'a permis de visiter ce couvent plusieurs fois. Il est grand, spacieux et contient le logis principal, une chapelle, des jardins potagers et d'agrément. La bibliothèque, qui ne compte pas beaucoup de volumes, se compose d'ouvrages historiques et géographiques intéressants,

Je fus invité, le dimanche 18 avril, à accompagner les Pères au déjeuner. C'était la première fois qu'on accordait à un étranger une distinction de cette nature; mais en décrivant ce que j'ai vu chez eux, je crois ne commettre aucune indiscrétion ni manquer à la courtoisie.

L'aspect du réfectoire est misérable; les murs sont nus, crépis et blanchis à la chaux. De forme rectangulaire, il est long de douze mètres et large de dix. Deux petites fenêtres s'ouvrent dans l'épaisseur du mur de gauche à une hauteur dépassant celle de l'homme. Entre les deux, une niche contient un pupitre et un banc. Le plafond est bas; et le vestibule, très sombre, ne reçoit de lumière que par la porte. La table, vraie table d'écoliers, est dressée le long des murs. Des bancs servent de sièges. Elle est couverte d'écuelles et de jattes de poterie grossière. Un plat

de soupe au vermicelle et un morceau de bœuf constituent le menu, aux jours où le permettent le jeûne ou la pénitence. On me servit à part un repas qui ne visait ni à l'ostentation ni à la frugalité. Un des Pères s'établit dans la niche pour réciter des prières à haute voix; le gardien du couvent, armé d'un maillet, ordonne les mouvements du service, qui se fait en silence. Des discours me furent adressés par quelques-uns des Pères sur mon exploration de 1883.

Nous nous retirâmes de table au bout d'une demi-heure, et l'on me fit passer au jardin, où s'engagea une partie de boules.

Malgré un accès de fièvre qui me tint un jour au lit, je pus suivre cependant les cérémonies religieuses de la semaine sainte.

Dans tout ce qui précède comme dans tout ce qui suivra j'ai cherché à éviter les exagérations. Respectueux plus que personne des usages, des coutumes et des traditions, je me borne à présenter au lecteur les faits recueillis sans passion ni parti pris.

A l'approche de Pâques, tout le mouvement commercial de la ville se trouve paralysé. Les magasins sont fermés; hommes et femmes suivent avec la plus grande assiduité les exercices religieux que l'on célèbre dans les églises ou au couvent.

Le vendredi et le samedi saints les cloches sont silencieuses. Au son d'une *matraca* (crécelle), des hommes montés sur le toit des églises appellent les fidèles aux offices. Dans la nuit du samedi au dimanche, chacun se prépare à célébrer les Pâques le plus joyeusement possible. Les gens de la campagne descendent par bandes et envahissent la ville, qui présente alors une animation extraordinaire. Les groupes se forment et visitent ensemble les églises. Les *cholas* (femmes d'artisans) établissent des boutiques en plein vent, et vendent, à la lueur blafarde d'une chandelle entourée de papier, des tasses de chocolat ou des petits verres d'eau-de-vie de raisin dite *moscatel* ou *singani*. La nuit se passe en promenades auxquelles s'asso-

cient les gens des classes supérieures. A trois heures du matin, le carillon des cloches, qui sonnent à toute volée, donne le signal des réjouissances. On attend le lever du soleil en mettant la dernière main à la décoration des reposoirs dressés dans les rues et jonchés de fleurs. A cinq heures, la procession s'ébranle au son de la musique, suivie par toute la foule, à travers le peuple des campagnes, prosterné. On rentre chez soi vers huit heures du matin ; ceux qui habitent la ville prennent quelque repos en attendant la visite des parents et des amis qui viendront présenter leurs vœux et souhaits de bonnes pâques ; le peuple se retire heureux, gai, content, dans les ranchos ou les *pulperias* (débits) buvant à l'excès la *chicha* ou l'*aguardiente* de canne ou de raisin.

La célébration des fêtes de Pâques s'étend non seulement aux villes, mais aussi à toutes les campagnes. Il n'est pas solitude, si déserte qu'elle soit, où l'Indien ne se rende à l'appel de ses amis. Les services les plus importants peuvent être troublés : un muletier, un conducteur n'entreprendra jamais de voyage aux approches de Pâques. « *Después de la Pascua* (Après Pâques) », telle est la réponse invariable qui sort de toutes les bouches. Les courriers arrivent en retard, le conducteur, qui a trop festoyé, égare ses mules, oublie les valises. Mais rien n'est perdu, tout se retrouvera, personne ne se fâche : ce sont *consecuencias de la Pascua* ; cet état de choses dure huit jours avant et huit jours après la fête. Les deux semaines y passent.

Le sentiment religieux est tel à Tarija, qu'il existe dans presque toutes les maisons une pièce où l'on a élevé un autel ou une chapelle. Les plus pauvres se contentent d'un christ, entouré d'images grossières de saints, au-dessus d'une table sur laquelle brûle une chandelle fumeuse. A certaines périodes religieuses, ou pendant certaines calamités publiques, amis, parents, voisins se réunissent devant elle pour réciter des prières ou des litanies, accompagnant leurs chants sur un harmonium apporté d'Europe à grands frais. Au mois de mai, par exemple, ces exercices

se répètent quotidiennement. Il n'est pas rare que, frappant à la porte d'une famille amie, on ne vous réponde : « *Están rezando* » (Ils sont en prières).

Le 3 mai est la fête de la Croix, et chacun envoie bénir à l'église celle dont il est possesseur. La croix de bois peinte en noir, et recouverte d'un voile, est portée par un individu qu'accompagnent deux musiciens, l'un qui joue du violon, l'autre de la grosse caisse. Les gens se découvrent sur son passage. On la rapporte à la maison avec le même cérémonial, et l'on termine la fête entre parents ou amis par quelques *tragos* de moscatel pour les riches, de chicha pour les pauvres, en mangeant des *empañadas*, gâteaux farineux bourrés de viande hachée menu et farcie d'*aji* (piment rouge), de confiture et de pommes de terre.

J'assistai, pendant mon séjour, à l'élection d'un sénateur. Elle a lieu au premier degré et se fait directement. Le vote dure trois jours. Chaque candidat réunit ses électeurs et les tient enfermés dans le *patio* d'une maison voisine de la salle de vote, où il les abreuve de chicha, les munit de bulletins, et veille à la porte pour retenir ceux que les ruses de l'adversaire chercheraient à entraîner. Les discussions sont nombreuses, surtout à l'approche du moment critique, mais elles se neutralisent sans autrement modifier la position des candidats; ceux-ci prodiguent argent et liqueurs, dont profiteront les malins qui ne se sont pas empressés de courir au vote. Parfois la famille du candidat se mêle à la lutte. Sa femme et ses filles s'intéressent au succès. J'ai vu, à travers le grillage d'une fenêtre, de fort jolis yeux noirs surveiller avec un soin jaloux le mouvement du dehors et signaler les défections sur le point de se produire. On procède du dedans par appel nominal, les électeurs entrant par groupes de cinq ou six. La lutte est acharnée, mais celle dont j'ai été témoin s'est passée avec ordre, sinon avec calme.

Dans la cour de la maison où je logeais se tenait la réunion des électeurs d'un des candidats. Mon domestique négligea de rentrer les grandes bottes qu'il avait mises à sécher. Ne croyez pas qu'elles m'aient été volées. Oh

non! mais un de ces pauvres diables, dans un moment de trouble pressant, les avait prises pour..., oserai-je le dire? pour une vespasienne.

Une des coutumes les plus bizarres et les plus fastidieuses, c'est, bien certainement, celle de l'*obligacion*, coutume spéciale, non seulement à Tarija, mais à la Bolivie tout entière et qui s'applique aux gens du pays comme aux étrangers. Les premiers s'y soumettent par habitude, se contentant d'en faire la critique; les seconds, tout en la subissant par courtoisie, ne sauraient la regarder avec la même indifférence.

Plus on cherche à vous être agréable, à vous donner des preuves d'intérêt ou de sympathie, plus on tient à vous *obliger*, et une de ces « obligations » consiste à vous inviter à boire, avant, pendant et après le repas. La personne qui « oblige » prend son verre, incline la tête et boit ou fait semblant de boire. L'étranger, qui n'est pas prévenu, vide le sien, tandis que l'autre se borne à y tremper ses lèvres. On peut vous « obliger » ainsi à l'infini, et presque tout le temps du dîner se passe de cette façon.

La présence du convive et les termes mêmes de l'invitation dont on a été l'objet, la place que l'on occupe entre le maître et la maîtresse de maison, sont cependant des marques suffisantes de l'honneur qu'on tient à vous faire. Si donc on veut affirmer, d'une façon plus directe, à celui que l'on traite, une déférence qui lui soit plus personnelle, j'admettrais à la rigueur la première série de l'obligation, à la condition qu'elle soit réelle et non factice; mais qu'on s'en tienne là! Le plus vaniteux des amours-propres sera largement satisfait par cette manifestation, à laquelle chacun veut prendre part.

« L'obligation » est commune à toutes les classes et à toutes les conditions.

Au moins, dans les villes, à table, chacun boit dans son verre; dans les campagnes, dans les ranchos, il n'y en a souvent qu'un pour tous, et chacun, en vous obligeant, vous le présente rempli de vin, d'eau-de-vie, de bière, de punch, de chicha presque toujours. Cette boisson par elle-

même n'a rien qui flatte le goût de l'étranger; la préparation en est souvent répugnante. Certes l'intention de ceux qui obligent est bonne, je ne la discute pas : mais la multiplicité des obligations, leur variété et les conditions dans lesquelles elles s'opèrent, sont une cause fréquente de désagréments et d'ennuis. Dans la classe élevée il y a encore des limites; on ne passe pas outre au désir ou à la volonté de l'étranger; mais, dans la classe pauvre, l'insistance est d'autant plus vive que l'individu lui-même se trouve sous le coup des effets de la série d'obligations déjà acceptées et rendues. S'il refuse, on se fâche et la scène peut dégénérer en rixe. Passant à cheval avec un de mes amis au milieu d'une place où les gens absorbaient la chicha, on voulut nous obliger. Nous refusâmes. Le groupe des ivrognes, blessé par ce manque d'égards, prétendit nous contraindre. Saisissant nos chevaux par la bride, ils nous tirèrent par les jambes et firent tant et si bien que mon camarade fut désarçonné. Mais que dire à une troupe d'avinés et de brutes!

Certains services que l'on est en droit d'attendre d'un muletier que l'on paye, d'un loueur d'animaux, du propriétaire d'une hutte dans laquelle il faut passer la nuit, sont subordonnés à cette pénible et répugnante obligation, car ici la chicha est renfermée dans un grand vase installé au milieu de la place ou de la pièce. Une calebasse unique passe de main en main et de bouche en bouche.

Les classes dirigeantes devraient bien combattre cette vieille coutume, et s'en affranchir elles-mêmes : elles donneraient ainsi à leurs frères du peuple ou des champs un exemple de sobriété qui, peut-être, contribuerait à les guérir du vice qu'ils entretiennent tous les jours sous le plus futile des prétextes.

La nouvelle de l'installation prochaine du gouvernement à Sucre nous décida à nous y rendre en suivant la route de la frontière, et en explorant le haut Pilcomayo.

Le 4 mai, nous quittâmes donc Tarija. Notre première

étape fut courte, car, le jour du départ, il ne faut compter ni sur l'exactitude, ni sur la sobriété des muletiers.

A deux lieues de là, nous devions faire halte dans la propriété d'un de nos amis. Redoutant les retards dont j'ai eu trop souvent à souffrir de la part des *arrieros*, j'avais pris soin de les faire partir en avant : arrivés à l'hacienda, nous ne les trouvons pas.

Notre surprise est grande : nous ne les avons pas rencontrés en route. Ils se seront peut-être attardés en revenant sur leurs pas pour aller boire ; ils ne peuvent manquer de paraître bientôt.

La soirée se passe ; la nuit arrive, obscure, et je ne suis que médiocrement rassuré sur le sort des colis. Les domestiques de l'*hacienda* s'arment de torches, et vont à leur recherche, mais tous leurs efforts sont inutiles.

Au jour seulement, nous aperçûmes un des muletiers ivre mort dans un champ ; l'autre avait bien l'intention de courir après les mules qui, ne se sentant plus surveillées, avaient pris la fuite à travers champs, mais ses jambes pouvaient à peine le soutenir. Cet incident est encore un des moindres inconvénients du *trago* de l'étrier. Furieux, nous les reconduisîmes à Tarija, où l'autorité s'empressa de les punir et de faire chercher les animaux disparus.

Nous perdîmes ainsi trois jours, que nous passâmes à San Joaquin, dans la belle propriété d'un notable commerçant de Tarija. Située dans la quebrada de Santa Anna, la fertilité de son sol, la variété de ses produits, en font l'une des haciendas les plus importantes de cette vallée de Tarija. Elle est adossée à un mamelon ; un ruisseau coule à ses pieds, arrosant plantations et cultures. La vue embrasse les contreforts orientaux de la Cordillère.

Le principal revenu est celui de la vigne, qui pousse avec une extrême vigueur. On la fait grimper sur le *molle* ou le *chañar*, dont l'ombrage convient à son développement. Ses fruits sont maintenant en pleine maturité, et dans quelques jours on va procéder à la récolte. L'espèce qui domine est le muscat noir, dont on obtient un vin riche en couleur, en tannin et en alcool. On le livre à la consommation ou

on le brûle pour en faire d'excellent *moscatel*. Puis viennent les pommes dites rainettes, les prunes, le maïs, les pommes de terre, les courges et les légumes d'Europe.

Le sol des environs est rocailleux, et la flore qu'il alimente peu variée, sauf cependant pour la famille des cactus. Les principales espèces en sont : le cactus *ulala*, dont le fruit renferme une pulpe rose, d'une saveur aigrelette assez agréable ; le *penca* ou cactus à cochenille ; le *uturungo*, en pelotes garnies d'épines blanches, longues, fines et résistantes qui traversent le cuir des chaussures. Cette dernière espèce se développe surtout dans les terrains qui produisent des pâturages nourrissants; elle est fort dangereuse pour les animaux qui marcheraient dessus.

Un autre cactus très commun est utilisé par les gens du pays contre les maux d'oreilles. Ils coupent la tige, la font rôtir, en expriment le jus et l'introduisent avec un tampon de ouate dans le canal auditif.

Citons, parmi les autres végétaux : le *taquillo*, dont les feuilles servent de fourrage, et dont l'essence extrêmement dure est, comme celle du *juarqua*, employée dans la construction ; le *molle* ou *pimiento* (poivrier), très connu et très commun; le *chañar*, dont les fruits, à pulpe légèrement acidulée, jouent un rôle important dans l'alimentation des Indiens du Chaco : cet arbre ne croît qu'à proximité des rivières et torrents ou dans les lieux humides; et enfin le *tipa* ou *palo medicinal*, en guarani, *guira ipaie* (sang-dragon), dont la sève bouillie est employée en cataplasmes pour les entorses, et en lotions pour consolider les dents qui se déchaussent et s'ébranlent.

7 mai. — Nous traversons la quebrada de San Agustin, au pied du massif de l'Abra du Condor. Cette région est très fertile et produit en abondance seigle, maïs et blé. Près d'Unacas, le vent de sud souffle, et la poussière nous aveugle. Dans la cahute, l'Indien a installé un métier à tisser où il fabrique de grossiers ponchos. La nuit est froide et humide; les couvertures, traînées dans les épines et les ronces lors de la fuite de nos animaux, sont absolument hors de service, et nous n'avons d'autre ressource

que de nous abriter sous des peaux de moutons que le brave homme met à notre disposition.

8 mai. — Le départ est toujours très laborieux : nous n'avons qu'un seul péon à notre service et il nous faut charger nous-mêmes les mules. Toute cette région de la quebrada de Unacas, à droite, et de Polla, à gauche du tambo situé au pied de la côte de l'Abra du Condor, est inculte et déserte. Les contreforts s'élèvent à pic; sur leurs flancs se dressent quelques rares cactus. — Halte à la Canaleta.

9 mai. — En nous engageant dans une gorge fort étroite, nous nous heurtons contre un convoi de mules se dirigeant en sens contraire : il n'y a pas de place pour les deux, et c'est en faisant passer une file sur l'autre, les animaux de la première préalablement déchargés et couchés sur la route, que nous parvenons à sortir du mauvais pas. Les accidents sont toujours à craindre, car souvent le sentier se trouve dominer une falaise à pic sur un gouffre ou un précipice. Il est de règle, quand on est sur le point de franchir une de ces terrasses, de sonner de la corne ou de pousser des cris capables d'être entendus par ceux qui arriveraient du côté opposé. Au pied de la côte nous passons la nuit dans une misérable cahute de la petite vallée de Narvaez.

10 mai. — Impossible de nous procurer un second péon pour aider à charger les bagages. Le corrégidor, craignant que nous n'eussions besoin de ses services, a trouvé prudent de se cacher sous bois.

On traverse le torrent de San Diego, qui coule au pied de blocs granitiques immenses, au centre d'une gorge étroite et encaissée.

Nous atteignons aujourd'hui l'Alto de San Diego, d'où la vue embrasse un superbe panorama des Andes. L'Indienne de la case nous refuse toute nourriture. Saisissant un bâton, je le lance dans le tas de poules qui gloussent à nos côtés. L'une d'elles tombe, et nous désarmons la mégère en lui offrant un *trago* et deux oignons.

11 mai. — La route de descente dans la vallée de San



Rencontre d'un convoi de mules.

Luis est absolument défoncée par les pluies; de profonds bourbiers interceptent le passage. Nous arrivons toutefois sans accident dans la plaine, couverte de prairies et de cultures. Je retrouve la pauvre mère des deux Valverde, tombés avec le docteur Crevaux. La malheureuse ne pouvait encore se faire à l'idée de leur mort. Son désespoir fendait le cœur, et toute sa haine se portait sur les Tobas assassins. Il lui restait encore un fils.

« Prenez-le, me dit-elle, emmenez-le : il vengera les autres! » — Et certes, je puis dire que ce jeune homme fut un de nos plus fidèles compagnons de mon troisième voyage dans le Chaco.

Ayant perdu ses plus fermes soutiens, elle était tombée dans une misère noire, et personne ne se souvenait déjà plus que deux de ses fils étaient morts bravement pour la patrie.

12 mai. — Le président du conseil municipal me prie d'établir un cadran solaire sur la place de San Luis. Le peu de temps dont je dispose ne me permet pas d'entreprendre ce travail. Nous partons aujourd'hui même pour Caïza, et nous ferons halte à l'Acheral, après avoir descendu la côte de même nom, parsemée de bourbiers et de creux formidables. Le pauvre diable de la case nous offre le seul morceau de viande dont il dispose.

A partir de ce lieu, on commence à trouver des villages entiers de Chiriguanos *mansos*, « soumis », et se livrant à l'agriculture.

13 mai. — Le coup d'œil est vraiment superbe du haut de la côte de Zapatera. Le panorama qui se déroule devant nous embrasse les deux bassins du Pilcomayo et du Bermejo. Le premier est situé à la droite du spectateur qui se tourne vers l'ouest; sept lignes de contreforts en forment le cadre. A nos pieds s'étend la vallée de Suaruro, traversée par la quebrada de même nom, qui passe à Chambas et va se jeter par le cagnon du Salado, à Sevilar et Itica, dans le Pilcomayo, qu'on signale à notre droite, un mince filet d'argent.

En face, un pic domine tous les autres : c'est celui du

Volcán, au pied duquel on voit la côte de San Simon, sur laquelle est taillée la route de San Luis à Santa Cruz.

La ligne de faîte des deux bassins se dessine nettement à notre droite, en regardant vers le nord. Dans celui du Bermejo, la vue s'étend jusqu'à la Mission de Itau; dans celui du Pilcomayo, la vallée de Zapatera et la côte d'Ivitivi nous montrent la route par laquelle nous atteindrons la côte d'Aguairenda, dernier contrefort à pic qui nous dissimule l'immensité des plaines du Chaco. Un peu plus à gauche, on signale la position de Chimeo, d'Iboca et d'Ipanas.

Le froid est vif, et la famille de l'Indienne de la cahute où nous nous arrêtons très nombreuse. L'unique pièce est occupée par trois couchettes en roseaux tressés. Jamais plus beau désordre n'exista dans un taudis : pêle-mêle sont entassés épis de maïs, vieux haillons, courges, poteries, tambours et guitares. On grimpe à la soupente par une échelle faite de deux bambous, et, dans cet espace qui représente à peine une surface de neuf mètres carrés, l'Indienne et sa famille, nos domestiques, Novis, et moi, quatorzième, réussissons à nous encaquer.

14 mai. — A Ivitivi, la température commence à s'élever. De belles plantations de canne à sucre annoncent un climat plus doux. L'oranger et le bananier y donnent de beaux fruits.

15 mai. — Novis est repris de frissons. A l'Acheral, petit village de Chiriguanos, propre et pittoresquement situé, nous faisons halte pour prendre une tasse d'excellent café noir. Les Indiens sont occupés aux travaux de culture du maïs et de la canne à sucre. Seuls les vieillards et quelques enfants sont restés dans les ranchos avec les femmes. Sur la place, à l'ombre d'un algarrobo, des vieilles sont accroupies autour du feu sur lequel cuisent d'énormes quantités de chicha; elles mâchonnent la farine de maïs, et la crachent ensuite dans le récipient commun.

16 mai. — Le temps est superbe; le passage de la côte d'Aguairenda, auquel nous arrivons vers midi, s'effectue sans incident. Au sommet, le spectacle que j'avais déjà

contemplé en 1883, déroule sous nos yeux son énigmatique solitude.

La plaine infinie du Chaco se confond au loin avec un horizon dont rien ne vient briser la ligne. On dirait un vaste océan où l'immensité succède à l'immensité et se déploie sans fin jusqu'aux rives du Paraguay.

La Cordillière intérieure (Cordillera Real) dresse du nord au sud de la Bolivie, et sur la partie nord-ouest du territoire argentin, ses murailles grandioses dont le pied est la limite occidentale des plaines du Grand-Chaco. Sur cette ligne s'échelonnent les Missions des moines franciscains dans les trois départements boliviens de Tarija, Sucre ou Chuquisaca et Santa Cruz. Les trois rivières importantes qui arrosent le Chaco sont, d'une part, le Bermejo et le Pilcomayo, dont les cours parallèles se dirigent vers le rio Paraguay; d'autre part, le Parapiti, tributaire du rio Grande qui va s'unir au Madeira, et par lui à l'Amazone. Le versant oriental des hauts plateaux qui forment ces départements est extrêmement riche; naguère, il était encore sous la domination des farouches Chiriguanos.

Sous le nom générique de Grand-Chaco, on comprend l'immense territoire du Chaco boréal, au nord du Pilcomayo; il est borné à l'ouest par les Andes, au nord par la province de Chiquitos, à l'est par le rio Paraguay; le Chaco central, entre le Pilcomayo au nord, le Bermejo au sud, les Andes à l'ouest et le Paraguay à l'est, et le Chaco austral, au sud du Bermejo.

Le 16 mai, au soir, nous arrivions à la Mission d'Aguairenda, d'où, trois ans auparavant, j'étais parti pour le rio Pilcomayo.

Du 16 mai au 28 juin, nous séjournâmes sur le territoire des Missions, que je devais traverser encore le 27 décembre 1886 et dans le courant de 1887. C'est ici, me semble-t-il, le lieu de donner quelques détails sur l'œuvre des missionnaires, et, au préalable, sur l'histoire des anciens possesseurs de la belle contrée, dont, à la conquête espagnole, la Bolivie d'aujourd'hui n'était qu'une portion (le Haut-Pérou).

Leur origine est encore plongée dans les ténèbres, et c'est au XIIe siècle seulement que remontent les plus anciens renseignements recueillis sur les Incas.

Manco Capac et son épouse Mama Oello, les enfants du Soleil, apparaissent à cette époque. Ils apprirent aux hommes à cultiver la terre, et aux femmes à filer et à tisser. Le culte du Soleil fut établi, la ville de Cuzco, capitale de l'empire, fut fondée, et une nation se forma des trois grandes races qui habitaient le pays, les Huanacas, Aimaras et Chunchos.

Manco Capac prit alors le titre d'« Inca » (roi ou seigneur); il mourut après quarante ans de règne.

Sinchi Roca, son successeur immédiat, étendit par la douceur et la persuasion les limites de l'empire à 60 milles au sud de Cuzco.

Lloque Yupanqui s'avança jusqu'aux Andes et au Desaguadero; de nombreuses tribus firent leur soumission.

Maïte Capac conquit la province de Tiahuanaco et les plaines du Chuquiapu et de Paria.

Capac Yupanqui fit son entrée triomphale à Cuzco, après une série de victoires qui illustrèrent son règne de quarante et un ans.

Inca Roca régna cinquante et un ans; il fonda des écoles pour l'éducation des princes.

Iaguar Huacac. — Ce faible monarque expulse Inca Ripa, son fils, qui avait rêvé de rébellion. La rébellion éclate, en effet, et il s'enfuit dans les bois. Inca Ripa écrase le mouvement, et en montant sur le trône, prend le nom de

Viracocha Inca. — Il reçoit la soumission spontanée du souverain du Tucuman, qui rend ainsi hommage à ses grandes vertus; il prédit l'arrivée des blancs au Pérou.

Inca Urco. — Les princes et les grands du royaume le déposèrent après onze jours de règne, en raison de sa complète nullité.

Pachacutec, surnommé le Conquérant, à la suite de ses victoires dans tout le nord de l'empire qu'il étendit jusqu'à la mer. — Il fit construire de grands palais, des temples,

des bains et des aqueducs. La légende lui prête trois cents fils en dehors de ses héritiers légitimes.

Inca Yupanqui soumit les Mojos au nord, et, au sud, recula ses limites jusqu'à Copiapo et Coquimbo. Il bâtit la grande forteresse de Cuzco, et sa clémence lui mérita le titre de « Bon ».

Tupac Yupanqui fit la conquête des provinces septentrionales du Pérou, et projeta celle du royaume de Quito. Traversant les déserts de sable d'Atacama, il pénétra dans le Chili et jusque dans le Maule.

Huacna Capac mena à bonne fin la soumission de Quito et de tribus nombreuses et aguerries. Le royaume de Quito continua sous son sceptre à rivaliser en richesses et en civilisations avec celui du Pérou. Huacna Capac perfectionna le service des courriers, compléta la construction des routes et fit de grands efforts pour introduire l'idiome quichua dans tout le pays. Malheureusement, ce fut aussi dix ans avant la fin de ce règne, que les Espagnols se montrèrent sur la côte du Pacifique. Le Pérou s'étendait alors de Quito, aujourd'hui capitale de l'Équateur, au Maule, dans le sud du Chili.

Le gouvernement des Incas était absolu dans sa forme, pur dans son esprit, despotique, mais tempéré dans son caractère. Le monarque résidait à une distance considérable des limites de son empire. Il faisait les lois, nommait les juges chargés de les appliquer, levait les armées, fixait les impôts, il était l'arbitre du pouvoir, des distinctions, des richesses, il disposait de la personne et de la vie de ses sujets.

Le culte du Soleil fut peu à peu établi dans tout l'empire, on lui offrait les fruits de la terre, on lui sacrifiait des animaux. L'Inca, fils du Soleil, en était le chef obligé. Ces peuples croyaient à l'existence d'un Grand Esprit qu'ils adoraient sous le nom de Pachacamac et de Viracocha, et aux récompenses et châtiments dans une vie future. Cealay était l'Esprit du mal.

Le peuple restait dans l'ignorance, l'éducation n'était accessible qu'aux nobles du sang royal. Pour perpétuer le

souvenir des héros et les victoires des guerriers, on leu enseignait à enregistrer par le *quipus* les faits mémorables du règne des grands monarques, le nom des poètes ou des savants. Le *quipus* servait à compter ; il était l'unique instrument de communication entre l'Inca et le peuple. Il se composait de fils de différentes couleurs tordus et entrelacés ; entre ces fils en étaient fixés nombre d'autres, plus petits, auxquels on avait fait des nœuds (le mot *quipus* veut dire nœud). Le blanc signifiait l'argent ; le jaune, l'or ; le rouge, la guerre. Ceux qui les maniaient portaient le nom de *quipusmayus*.

Les mariages n'avaient lieu qu'entre parents ou individus d'une même communauté, et par la volonté de l'Inca ou des ministres du culte. La polygamie était exclusive à la noblesse. La naissance et la mort se solennisaient par des festins souvent troublés par l'ivresse. Les cadavres étaient placés, avec les instruments de travail qui avaient servi pendant la vie, dans de grands vases de poterie grossière.

Les terres étaient divisées en trois parts : l'une destinée au Soleil, l'autre à l'Inca, la dernière au peuple ; le peuple cultivait celles du Soleil d'abord, les siennes ensuite, enfin celles de l'Inca.

Partout, dans l'empire, avaient été construits des monuments superbes ; les restes des temples, des palais, des jardins, des forteresses, des aqueducs, des routes attestent une civilisation d'une puissance incomparable. Le temple du Soleil, élevé au centre même de la ville de Cuzco, était une merveille de richesse et de goût ; venait ensuite celui de la Lune, à Coati.

Les souverains résidaient généralement dans les jardins de Yucai, où ils se plaisaient à rassembler les fleurs et les plantes les plus rares. Sous l'ombre de beaux arbres se dissimulaient de vastes baignoires d'or massif alimentées par des eaux courant dans des canaux d'argent.

La forteresse de Cuzco, la plus importante de toutes, se composait de murailles travaillées avec un tel art, qu'il était impossible de découvrir la ligne de contact des pierres. Trois grandes tours la dominaient : celle de l'Inca, et deux

autres où logeait la garnison; elles étaient reliées par des galeries souterraines communiquant avec la ville et le palais du monarque.

De nombreuses routes sillonnaient le territoire de l'empire; les plus considérables se dirigeaient vers le nord, de Cuzco à Quito, et, vers le sud, de Cuzco au Chili, jusque dans le Maule, taillées dans l'épaisseur des roches les plus dures, gravissant les sommets, longeant les précipices sur le flanc des montagnes, franchissant marais, torrents et rivières au moyen de ponts suspendus, en fibres de *maguei* filées et tordues en câbles de la grosseur d'un homme et ayant parfois jusqu'à 70 mètres de long. La largeur des chemins était de près de 7 mètres; le plus long de tous avait 2 500 kilomètres.

Dans les régions désertes, l'irrigation se faisait au moyen de canaux et d'aqueducs souterrains dont quelques-uns ont atteint jusqu'à plus de 800 kilomètres.

De tout cet immense empire, de toutes ces richesses, de cette civilisation, que reste-t-il aujourd'hui? — Des ruines épargnées par le fer ou le feu! De misérables Indiens étalant leur pauvreté sordide au soleil du XIXe siècle!

L'an 1532 vit arriver les premiers conquérants espagnols. Le poignard d'une main, le crucifix de l'autre, ils venaient, au nom du Christ et de la civilisation, s'emparer par la trahison, le pillage, l'incendie et les tortures les plus cruelles, de l'or et des richesses qui excitaient leur convoitise.

Ni les 607 millions de piastres (3 000 000 000 de francs) offerts par Atahualpa, prisonnier, ni les trésors de Cuzco n'assouvirent la cupidité des bandits. La révolte se mit dans leurs rangs, et Pizarre se vit abandonner par ceux sur lesquels il comptait le plus. Aux horreurs de la conquête s'ajoutèrent celles de la guerre civile. Le sort en était jeté, le Haut et le Bas-Pérou tombèrent pour des siècles entre les mains de l'Espagne, et les représentants du royal monarque au nom duquel ces atrocités étaient commises, purent enfin mettre en coupe réglée les richesses du nouveau domaine colonial.

De 1544 à 1810, l'autorité des vice-rois acheva l'œuvre des envahisseurs ; ils étouffèrent dans le sang les héros qui, en 1730 et en 1780, poussèrent les premiers cris d'indépendance.

En 1809, Murillo ne put réussir où, en 1780, avait échoué un descendant des Incas, Tupac Amaru ; il paya de sa tête sa généreuse entreprise. Ses dernières paroles : « Compatriotes ! je meurs, mais la torche que j'ai allumée ne sera pas éteinte par les tyrans ! Vive la liberté ! » ne devaient pas être perdues. Napoléon Ier faisait trembler l'Europe et envahissait l'Espagne. Le souffle révolutionnaire secoua le Haut et le Bas-Pérou, puis l'Amérique du Sud tout entière. Balcarces, Belgrano, puis Sucre, puis Bolivar, battirent et chassèrent enfin les Espagnols.

Déjà dans le XVIe siècle, au milieu même des horreurs et des turpitudes de la conquête espagnole, le P. Las Casas n'avait pu contenir son indignation devant les cruautés des nouveaux habitants, qui traquaient les Indiens avec leurs chiens de chasse, arrachant à leurs familles des jeunes filles et des jeunes femmes pour leur faire subir les derniers outrages, violant les retraites sacrées des Vierges du Soleil. Profitant des luttes entre Pizarre et Almagro, il partit pour l'Espagne, et, par son éloquente parole, obtint de Charles-Quint le « Code des Colonies », qui traitait moins des intérêts des colons, que des abus et des crimes dont les Indiens étaient victimes.

Cette intervention du missionnaire devait se continuer à travers les âges, et l'histoire de la Bolivie actuelle, je dirai même de l'Amérique du Sud, est intimement liée à celle des Missions. Au milieu du désordre général, elles ont, les premières, inauguré la conquête pacifique et civilisatrice ; elles ont pris la défense de l'Indien. S'il est un fait incontestable dans l'histoire de l'Amérique du Sud, c'est que, sans les efforts des missionnaires, les indigènes de l'Amérique auraient infailliblement disparu.

Depuis la conquête du Pérou jusqu'à la fin du XVIIe siècle, toutes les tentatives des Espagnols pour s'emparer du Chaco furent à peu près sans résultat.

Pendant ce temps les Jésuites traversent le territoire de la tribu des Lules, entrent à Tucuman, visitent les rives du Bermejo (1590), pénètrent dans la quebrada de Humahuaca (1592), dépassent Tarija, visitent les Indiens Chiriguanos (1607-1609), s'introduisent au Paraguay chez les Guaycurus (1603-1612), fondent Guadalcazar aujourd'hui détruite, affrontent les Tobas, les Mocovies, les Abipones; en 1711, le gouverneur don Esteban de Urizar les sollicite de lui soumettre les Ojataes et les Lules.

De 1587 à 1711, quarante Jésuites parcourent l'Argentine, le Haut-Pérou et le Paraguay; en 1639 deux d'entre eux sont massacrés par les Tobas et les Mocovies; puis, en 1680, deux autres sur les rives du Pilcomayo. Les Franciscains ne se montrèrent que plus tard.

Le couvent de Tarija fut fondé le 3 avril 1606. De 1755 à 1796, vingt-deux Missions ont été établies dans le Chaco. Les Indiens en détruisirent huit de 1796 à 1799. De 1799 à 1886, en excluant la période de la guerre de l'Indépendance (1809 à 1824), où les missionnaires durent quitter leurs stations, sept ont été fondées ou réédifiées. De toutes les Missions inaugurées avant 1810, Itau est la seule qui existe encore aujourd'hui.

Les vingt-deux Missions détruites ou abandonnées comptaient 23 936 Indiens *mansos* (soumis), tant Chiriguanos que Chaneses et Matacos.

Les stations actuelles sont au nombre de huit :

Itau, dans le Grand-Chaco, fondée en 1791. — 212 Indiens Chiriguanos soumis.

Chimeo, province de Salinas, fondée en 1849. — 146 Chiriguanos.

Aguairenda, province du Grand-Chaco, fondée en 1851. — 698 Chiriguanos.

San Francisco Solano, sur le Pilcomayo, province de l'Azero, fondée en 1854. — 559 Chiriguanos.

Caïza, aujourd'hui capitale du Grand-Chaco, fondée en 1843. — 1 277 Indiens et métis.

Tarairi, province de l'Azero, fondée en 1854. — 1 196 Chiriguanos.

Tiguipa, province de l'Azero, fondée en 1872. — 7 768 Chiriguanos.

Machareti, province de l'Azero, fondée en 1869. — 4 106 Chiriguanos.

Soit un total de 8 960 Chiriguanos et métis, groupés autour de ces Missions, à la date du 31 décembre 1882.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de connaître le compte de liquidation générale des Missions du couvent de Tarija, de 1853 à 1882 : 29 ans.

La somme totale — argent — s'est élevée à 208 731 piastres, soit 1 043 655 francs, se décomposant comme suit (d'après état exact et contrôlé) :

RECETTES.

Produit des Bulles..................	14 996	francs.
Aumônes des particuliers..........	10 136	—
Subventions du couvent de Tarija...	30 950	—
Appointements payés par le Trésor de l'État aux Pères convertisseurs.	97 230	—
Appointements payés par le Trésor au commissaire préfet des Missions en exécution de la loi du 13 septembre 1871......................	9026	—
Produit agricole et industriel des huit Missions....................	881 316	—

DÉPENSES.

Pour articles achetés par le procureur et destinés aux Missions..........	621 569	francs.
Pour dépenses faites par les convertisseurs dans les Missions.........	409 912	—
Pour dépenses du préfet des Missions.	12 173	—

Ces chiffres expliquent bien des points obscurs dans l'histoire des luttes de la frontière : où les uns ne voient dans les Pères missionnaires que d'habiles spéculateurs, transformant le travail des Indiens en espèces sonnantes, les autres, au contraire, préconisent leur dévouement à l'amélioration des naturels rejetés au delà des limites du monde civilisé.

Actuellement, chacune de ces Missions, établie sur un terrain concédé par l'État, est dirigée par un ou deux missionnaires sous le contrôle d'un administrateur général qui porte le titre de Père préfet.

Les terrains de la Mission sont exploités suivant les exigences du climat ou la nature du sol, plus ou moins propices à l'élevage ou à l'agriculture. Les prairies nourrissent de nombreuses bêtes à cornes ; les cultures de maïs, blé, riz, vignes, manioc, oranges, bananiers, canne à sucre, cotonnier, etc., etc., donnent de magnifiques résultats.

L'ensemble de la Mission présente un aspect des plus agréables. Au centre, une grande place, et sur un des côtés, une église monumentale avec toutes ses annexes, chapelles, sacristie. Sur les autres, cuisine, réfectoire, cellules, économats, ateliers, hangars.

Les classes, et plus spécialement celles des filles, sont isolées et entourées de murs élevés. Le tout est ceint d'une muraille circulaire. En dehors, symétriquement alignées, les cahutes des néophytes, comme s'appellent les Indiens soumis.

Il est alloué à chacune de leurs familles un coin de terre (*chacra*) que les Chiriguanos cultivent le plus souvent en maïs.

L'action des autorités locales n'atteint pas la Mission. Les Pères sont maîtres absolus chez eux ; le service d'ordre y est fait par eux-mêmes ou par les Indiens sur lesquels se porte leur confiance. Ils y attachent certains privilèges dont les nouveaux convertis se montrent très fiers.

Tous les travaux sont exécutés par les Indiens sous la direction des Pères. A la fin de la journée, les ouvriers défilent un par un, recevant en échange un « bon » correspondant à la nature de la besogne, et qui représente rarement une somme supérieure à dix-neuf ou vingt sous, payables à la fin de la semaine en marchandises au choix des détenteurs : tissus, chapellerie, tabac, pelles, haches, couteaux, etc.

Les filles et les femmes font le service de l'eau ; et, dans

la saison chaude, il faut parfois l'aller chercher à de grandes distances. A la queue leu leu, et munies de leurs cruches, *tinajas*, elles la transportent à la Mission contre des bons ou des aiguilles à coudre.

Les travaux de maçonnerie et de charpenterie, les labours et cultures s'exécutent sous la surveillance de contremaîtres parfaitement dressés. Les missionnaires sont les architectes de leur station, et les Indiens qui, naguère, n'auraient su manier le moindre outil, se transforment, sous leurs ordres, en ouvriers consciencieux et habiles. J'ai surtout admiré l'église de Tarairi, élevée sur les plans du P. Nazareno Dimeco. La régularité de ses lignes, la hardiesse de sa charpente en font un ensemble élégant, et fort agréable à l'œil.

Les cases sont spacieuses et construites en longues files. Les murs en sont presque toujours blanchis à la chaux.

Le travail est facultatif, mais les jeux de hasard sont prohibés. Le Chiriguano se passionne pour les dés, et souvent le *padre* est obligé de fermer les yeux sur ce qu'il ne peut prévenir. Ses visites quotidiennes dans les ranchos l'amènent bien quelquefois à saisir des dés imperceptibles ou de vieux jeux de cartes, mais tous les moyens sont mis en œuvre pour dérouter ses recherches.

Ces Pères sont franciscains et viennent tous d'Italie. Ils ne portent point de barbe. Leur tête est rasée en couronne. Vêtus d'un habit à capuce de grosse bure en laine et coton, coiffés de chapeaux jaune foncé, ronds et en feutre mou; des sandales aux pieds, le bâton à la main, ils arpentent sans cesse le territoire de la Mission en qualité de curés, architectes, médecins.

Le Chiriguano « soumis » est affublé d'un pantalon de toile ou de coutil; il possède parfois une chemise de grosse toile, mais toujours un poncho; il marche nu-pieds. Dans les grands jours de fête, *arete*, il revêt le *tiru*, un poncho un peu plus grand. Ses cheveux, qu'il ne coupe jamais, sont enroulés autour de la tête, maintenus par un mouchoir de couleur, ou le bandeau qu'ils appellent *yapicuana*.

La femme n'a d'autre défroque que le *tipoi*, un grand sac ouvert aux deux extrémités et qu'elle fronce autour de la taille et des épaules.

Bêtes et gens s'entassent dans la même cahute. Le rancho donne asile à tout un peuple de chiens, poules, canards, perroquets. L'Indien, ses enfants et ses femmes vivent dans une promiscuité révoltante. Un grand feu brûle presque toujours, autour duquel s'étendent sur les *catres*, treillis de roseaux, père, mère, fils et filles, malades et bien portants.

Un des Pères est chargé de la classe des garçons ; il leur apprend à lire et à écrire, à parler l'espagnol. Par malheur, la multiplicité de ses occupations ne lui permet pas d'assujettir aux mêmes travaux le nombre très considérable des enfants d'une Mission.

Les filles, grandes et petites, sont placées sous la direction d'une institutrice bolivienne, une veuve ou une orpheline, qui veut bien accepter le cloître en échange de quelques piastres payées annuellement.

Elle leur enseigne l'espagnol, la lecture, l'écriture ; à coudre, à filer, à tisser, à broder ; toutes, grandes et petites, excellent dans ce dernier travail où elles obtiennent des résultats vraiment surprenants. Les plus âgées, qui pourraient souffrir dans le rancho par le sans-gêne de ses habitants, couchent presque toujours dans l'une des classes, sous la surveillance de l'institutrice.

Cette mesure a donné lieu à de graves accusations contre les révérends pères, accusations qui, je dois le dire, ne sont pas justifiées par ce que j'ai vu et observé. Au contraire, la vie en commun sous la garde de la maîtresse d'école, a le mérite de soustraire ces jeunes filles aux mauvais exemples de leurs parents.

L'action du missionnaire, quel que soit l'esprit qui le guide, le sentiment auquel il obéit en se retirant du monde, se manifeste ici par une amélioration indéniable de la condition de l'Indien auquel il a consacré son existence. Les résultats obtenus sont vraiment prodigieux, étant donné le nombre plus que restreint de ces hommes — huit tout au

plus à la frontière — pour maintenir et soumettre près de dix mille Indiens.

La moitié des missionnaires qui ont parcouru ces régions ont succombé à la tâche, terrassés dans la lutte ou massacrés par les Indiens. Vainqueurs et vaincus, victimes et bourreaux sont confondus aujourd'hui dans le silence de la mort, laissant aux survivants l'exemple de leurs vertus et de leurs bienfaits ou le souvenir de leurs vices et de leurs crimes. Puisque la puissance qui a créé et qui régit l'univers, veut qu'il en soit ainsi, le sacrifice des plus humbles, tout faibles ou ignorés qu'ils sont, ne peut être stérile; il console, du moins, de bien des défaillances.

Dans tous les cas, l'affirmation du principe est au-dessus des individualités, car elle est l'œuvre de tous ceux qui sont tombés dans cette communauté du combat et de l'abnégation. Partant de là, et des conditions actuelles de cette frontière du monde civilisé, il sera plus aisé de se faire une idée de l'âpreté de la lutte qui se livre entre les missionnaires et leurs ennemis, pour la protection ou le développement d'intérêts si divers.

Toutes les critiques s'expliquent, si elles ne se justifient point; c'est au gouvernement d'apprécier; de réprimer les abus, ou de punir les crimes s'il y en a; de tenir la main à la pureté des principes, afin d'éviter que l'esprit public n'accuse les Missions d'être moins des postes avancés de la religion chrétienne, que des établissements agricoles de premier ordre, nuisibles à la prospérité de la frontière, et préjudiciables à l'initiative privée des nationaux.

J'ai entendu, à cet égard, formuler bien des accusations que n'ont pas peu contribué à provoquer le massacre de la mission Crevaux et celui des colonnes Rivas et Moralès. Sans vouloir ici m'en faire l'écho, je ne saurais trop insister sur la nécessité d'un contrôle aussi utile à la protection des uns qu'à la défense des autres.

L'émancipation du plus faible s'impose au même titre que l'abolition de l'esclavage. En Bolivie, il n'y a point d'esclaves, mais un nombre considérable d'Indiens pauvres,

ignorants, dont la condition doit être améliorée. L'action des Pères franciscains ne saurait donc suffire sans être appuyée par celle de l'État.

Pendant mon séjour à la frontière, je profitai du repos nécessaire à nos montures pour me livrer à la reconnaissance du haut Pilcomayo.

Ma première tentative ne m'ayant pas permis de



Mission de San Antonio.

m'avancer, dans la journée du 22 mai, au delà d'une très faible distance, il fut décidé que, munis de ressources plus sérieuses, nous entreprendrions une nouvelle excursion le lundi 24.

24 mai. — Départ de San Francisco à six heures cinquante du matin. Nos chevaux traversent le Pilcomayo à la nage pour gagner San Antonio, situé sur la rive droite; puis nous nous mettons en route à pied, accompagnés de cinq Chiriguanos et Noctènes. Novis, souffrant encore de la fièvre, ne peut quitter la Mission.

En suivant ainsi les bords escarpés du fleuve, nous atteignons le point extrême reconnu par Crevaux en 1882. Les

roches à pic qui surplombent le rio forment un obstacle infranchissable. Nous passons à la nage, mais non sans peine; le courant, très violent, nous drosse contre les rochers : l'habileté des Tobas évite de graves accidents.

A midi nous arrivons au rapide dit du Pirapo-Rai (de *pira*, « poisson », en guarani, et de *po*, « saut », ou bien « lieu où abonde le poisson », et de *rai*, « petit »; d'où « petit saut »).

A une heure quarante, nous nous trouvons en face de deux immenses blocs de grès rouge superposés. En les examinant d'assez près, nous reconnaissons qu'au point de contact se trouve un vide par lequel nous arriverons, peut-être, à passer de l'autre côté. Un tronc d'arbre servant d'échelle, nous parvenons, en rampant sur le ventre, à nous glisser entre les blocs. Ce passage s'appellera le *Trou du Renard.*

Nous marchons très lentement au milieu du fouillis de roches éboulées. Un peu plus loin, aidés de nos lazzos, nous nous laissons glisser pour sauter sur un autre bloc à près de deux mètres au-dessous.

La muraille devient plus abrupte et nous oblige à profiter des moindres anfractuosités. Plus nous montons, plus se rétrécit le pli de stratification sur lequel nous sommes engagés. Arrivés à une hauteur de 60 à 70 mètres environ au-dessus du Pilcomayo, qui écume et bouillonne sous nos pieds, nous voyons la banquette se réduire à 15, puis à 10 centimètres. Il ne nous reste qu'à revenir sur nos pas ou à tâcher de gagner l'autre pli, situé deux mètres plus haut. Cette dernière tentative est fort dangereuse; l'un de nous est pris de vertige et les Indiens eux-mêmes paraissent peu disposés à nous seconder dans cette ascension. Enfin ils se décident, je les fais ranger en ligne, puis, grimpant sur leurs épaules, je parviens à atteindre un arbuste autour duquel j'enroule le lazzo. Nous nous hissons à l'aide des pieds et des mains, pour descendre ensuite au bord même du rio que nous atteignons à cinq heures du soir; puis on établit le campement au lieu dit de Caveeranda.

Au pied de cette côte, que nous appelons *Cuesta Infernal*, court un petit ruisseau qui sert de limite entre la sierra de Aguairenda ou de Araguë et celle de Caipipendi, d'une formation géologique distincte de la première, exclusivement constituée de jaspes, de grès rouges et de calcaires, tandis que la seconde se compose de schistes ardoisiers et primitifs.

Nous profitons d'une excavation naturelle dans la masse schisteuse pour établir notre gîte de la nuit au bord du Pilcomayo, pendant que nos Indiens font la garde et se livrent avec succès à la pêche des dorades.

25 mai. — A sept heures, après avoir déjeuné d'excellent poisson rôti, nous continuons notre route et arrivons au lieu dit de Yanca-Pinta ; mais, vers dix heures, je reconnais l'impossibilité de pousser plus avant. Entre deux pans de muraille absolument à pic, le grand saut du Pirapo-Ete nous ferme tout passage, et il ne nous reste pas même la ressource de traverser à la nage, car le courant est d'une extrême violence.

Dans toute la partie du Pilcomayo qu'il nous a été donné de reconnaître en amont de San Francisco, la rivière court entre cette Mission et la région dite de la Angostura, avec une vitesse de six à sept milles à l'heure. Les rives sont escarpées et couvertes d'une végétation puissante où dominent samuhus et cactus.

La hauteur des contreforts, le plus souvent taillés à pic, atteint une moyenne de cent mètres.

Ce n'est plus ici le Pilcomayo du Chaco, calme et tranquille, se déroulant à travers l'immensité des plaines ; ce n'est plus ce mince filet argenté que l'œil suit dans ses nombreux méandres ; ce n'est plus cet hôte silencieux du désert inconnu où tant d'efforts ont échoué, où tant de martyrs ont succombé. C'est une masse écumante qui ronge, déchire, culbute, entraîne, broie avec fracas des pans entiers du colosse des Andes, arrachant, déchiquetant, mettant à nu ses entrailles où est enclavé l'or qu'elle réduit en poussière et dépose à ses pieds. Les rapides se succèdent nombreux et violents ; j'en ai compté dix-sept,

dont les principaux sont ceux de Pirapo-Rai, de Pirapo-Guazu, de Caveerenda, de Yanca-Pinta et du Pirapo-Ete.

A partir de San Antonio, on trouve, sur la rive droite, la roche de Peña Colorado, des sources ferrugineuses et alcalines, la quebrada d'Anca Guazu et deux autres petits torrents.

Depuis San Francisco jusqu'au Pirapo-Ete, la rive gauche se signale par des *chacras*, cultures des Indiens de la Mission, la quebrada de Chinu, qui renferme un riche dépôt de spath, la roche de Yacundacua, la quebrada d'Itapinta, la muraille d'Itakise, se dressant à pic au milieu des eaux, la région de Yuquirenda (Eau Chaude) ainsi nommée par les Indiens en raison du grand nombre de ses sources ferrugineuses et sulfureuses; il y a un riche dépôt de sel.

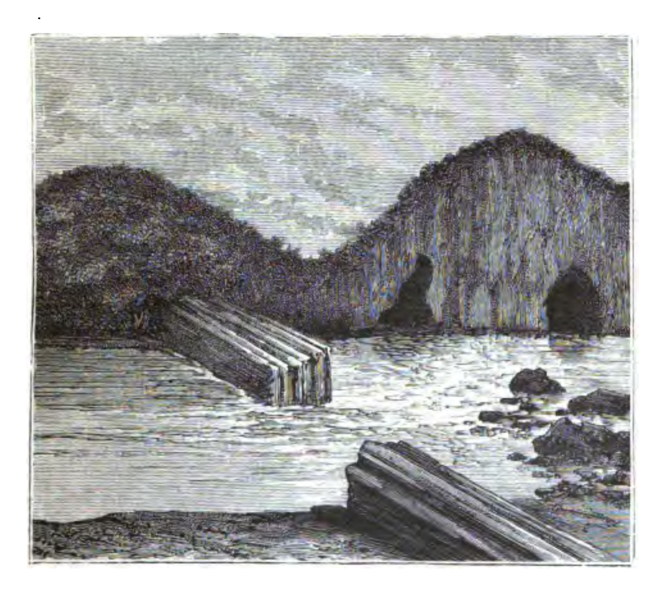
La présence du fer magnétique se constate dans le massif du Caipipendi : nos boussoles étaient absolument affolées.

Tous ces parages sont sauvages et déserts; les Indiens des Missions, Tobas et Chiriguanos sur la rive gauche, Matacos et Noctènes sur la rive droite, s'y disputent seuls le privilège de la pêche.

Quand le poisson abonde, rien de plus curieux que de suivre les préparatifs des Indiens pour s'en emparer. Dans les environs de la Angostura, au pied de la roche de Yacundacua et de la Peña Colorado, ils établissent de grandes écluses dans lesquelles ils chassent et pourchassent leurs victimes à coups de pierres. Le jour et la nuit, ils restent à la tâche afin de n'en rien perdre. Quelques-uns d'entre eux entretiennent les brasiers allumés sur la plage, nettoyent le poisson et le font rôtir, fixé entre les fentes d'une tige de roseau. Toutes les parties grasses, soigneusement recueillies et déposées près du feu, dans les entre-nœuds d'une graminée, servent à arroser la chair, qui devient ainsi plus savoureuse.

Les femmes sont exclues de ces agapes; ce n'est que repus et satisfaits que les Indiens songent à réintégrer leurs demeures. Les limites des lieux de pêche sont exactement connues de tous, et la moindre intrusion étrangère est souvent le signal d'une mêlée.

Lorsque le poisson devient rare, ils s'en vont par groupes au Pirapo-Ete, munis de leurs filets qu'ils manient avec une dextérité surprenante. Ils attachent à leur ceinture le produit de leur pêche et quand le poids leur paraît trop lourd ou que le nombre gêne leurs mouvements, ils fixent solidement leurs poissons en chapelets sur un tronçon de



Muraille d'Itakise.

branche qu'ils lancent au gré des eaux, l'escortant à la nage, une pièce de bois sous l'aisselle gauche afin d'offrir plus de résistance au courant.

Au cri monotone de la sentinelle bolivienne répondent les pétillements du brasier allumé devant les ranchos; peu à peu les feux s'éteignent et les ombres de la nuit enveloppent les groupes.

L'homme de la civilisation veille, le fusil sur l'épaule; l'homme du désert, tout nu, la tête sur un débris d'arbre,

s'endort avec l'insouciance de la brute; demain, sur pied dès l'aube, son premier soin sera de faire le feu en attendant l'aurore. Les femelles et les petits viendront s'accroupir autour, celles-là dépouillant ceux-ci des nombreux parasites qui les rongent, s'en régalant goulûment, se disputant entre elles le bénéfice de leurs trouvailles. Puis, tous en bande, défilant les uns derrière les autres, les mâles d'abord, ayant à la main flèches, lances, massues, les femmes ensuite, courbées sous le poids des charges plus lourdes, ils s'en iront en silence promener à travers les forêts du Pilcomayo leur oisiveté quotidienne, étalant en plein XIX[e] siècle l'existence sordide de l'homme maintenu, sous l'effort d'une puissance injuste, à l'état de bête fauve!

L'idiome des Indiens Chiriguanos est riche et élégant, il ne présente aucune ressemblance avec le mataco et le toba du haut et bas Pilcomayo.

J'ai cru devoir respecter dans toutes les régions parcourues les noms indigènes, qui rappellent plus exactement le souvenir des lieux. Ce système me paraît préférable à toutes les appellations nouvelles, qui engendrent le plus souvent la confusion ou l'erreur, alors qu'il est si simple de se tenir aux dénominations anciennes.

Le guarani offre par sa nature même une extrême facilité d'expression. En voici quelques exemples :

Aguairenda est formé de *aguai* et *renda* : le premier est le nom d'un arbuste très commun en cet endroit, dont les Chiriguanos emploient le fruit comme poison, et qu'ils s'attachent aux jambes en guise d'ornement; *renda* veut dire lieu; d'où : « lieu de l'Aguai ».

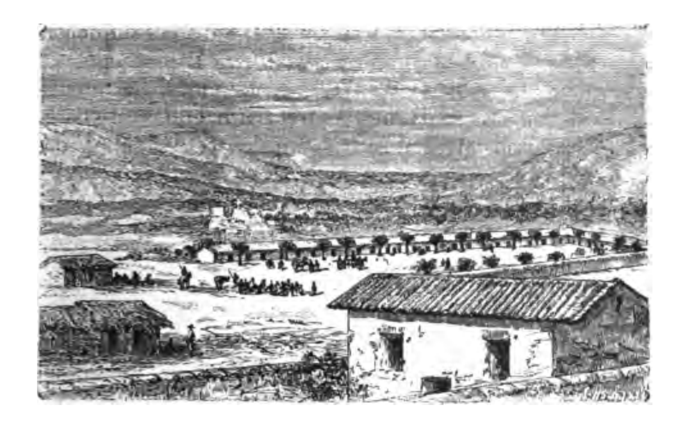
Tiguipa, de *tigui*, « terrain inondé », et de *pa*, « partout »; d'où : « tout inondé ».

Machareti, de *machare*, nom d'une plante, et de *ti*, « lieu »; d'où : « lieu du machare ».

Caraguata, espèce de tillandsie, d'où nous avons fait en français, par corruption, caraguate et caragate, de *ca*, « plante », et *ragua*, « épineux », et *ta* pour *tanta*, « forte »; d'où : « plante fortement épineuse ».

Après quelques jours de repos, nous prîmes la résolution de partir pour Sucre, par le nord des Missions, Sauces et Padilla; malgré tous mes efforts, il m'avait été absolument impossible de trouver des Chiriguanos disposés à nous accompagner par la rivière.

28 mai. — Nous partons pour Tarairi vers les huit



Mission de Tarairi.

heures du matin; le pays est pittoresque. Une belle route, tracée sous la direction des Pères, rattache entre elles toutes ces Missions, voisines d'ailleurs les unes des autres.

Tarairi nous apparaît au milieu d'une belle vallée, circonscrite par de petites collines couvertes d'une puissante végétation. Le clocher de l'église domine les alentours, et, pour la première fois, depuis que nous sommes dans ces régions, on signale une maison à un étage. Du haut du balcon, le coup d'œil est vraiment superbe. Les plantations de canne à sucre, de maïs, de riz, s'étendent de tous côtés. Bien que cette construction soit terminée depuis quelques années, nous n'en notons pas moins la surprise et les hésitations des Chiriguanos, qui, n'étant pas habitués à grimper un escalier, s'assoient sur chaque

marche pour monter comme les enfants, en s'aidant de leurs bras et de leurs jambes.

Toute cette région est malheureusement infestée de jaguars et de pumas, qui ne cessent de jeter le trouble et de causer les plus sérieux dégâts dans les troupeaux de la Mission. Ils tuent ou blessent de nombreux Indiens; cinq d'entre eux disparurent à l'époque où nous séjournions à Tarairi. Une nuit que les Chiriguanos, couchant en dehors de leurs cases à cause de la chaleur, étaient profondément endormis, un jaguar enleva une des femmes. La circulation est dangereuse la nuit entre Caïza et les Missions, car, à la saison où l'eau se fait rare, les lieux habités sont envahis par les fauves.

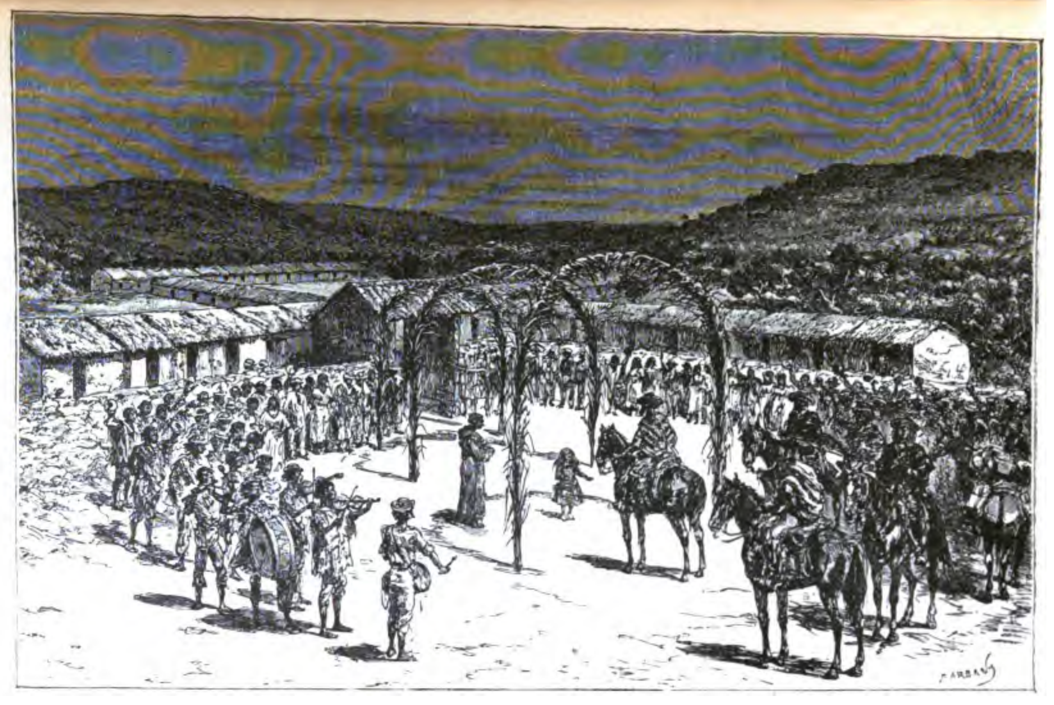
31 mai. — Départ pour Tiguipa. La chaleur est étouffante. La différence de température s'accentue au fur et à mesure que nous avançons. Un air chaud et humide me suffoque; la fièvre me secoue fortement. Nous faisons notre entrée dans la Mission au milieu des cris d'allégresse des Indiens, réunis par le Père sur deux files. Une fillette de huit ans s'en détache et nous souhaite la bienvenue en espagnol.

1er et 2 juin. — Un violent accès de fièvre nous oblige à séjourner à la Mission; nos médicaments sont épuisés; je n'ai plus qu'un peu de magnésie et de rhubarbe.

Dans l'après-midi, les jeunes Indiennes défilent devant nous, chacune nous offrant des poissons ou des œufs. A leur physionomie souriante on se rend compte de leur reconnaissance pour l'intérêt qu'elles nous inspirent. Le voyageur est frappé de cette assimilation rapide opérée, sous l'influence d'un seul homme, sur ces pauvres déshérités, jusque-là condamnés à la vie animale.

Une partie des Tobas qui avaient établi leurs cases dans les environs ont disparu à notre approche. Ils nous croyaient accompagnés d'un grand nombre de soldats prêts à les massacrer.

Un des Chiriguanos de la Mission a planté ce matin devant sa hutte et sur la place, des branches d'arbre entourant un *yambui*, un de ces vases dont j'ai déjà parlé. Tous les



Notre entrée dans la Mission de Tiguipa.

intéressés sont ainsi prévenus que la récolte du maïs est achevée, et que chacun doit la fêter en fabriquant le plus de chicha possible.

Les femmes se mettent aussitôt à l'œuvre; les brasiers s'allument et flambent jour et nuit; les yambuis s'alignent de toutes parts; l'activité est vraiment extraordinaire. Les unes mâchent le maïs pour aider la fermentation. Les autres vont à l'aiguade, leurs grandes *tinajas* sur la tête; d'autres surveillent la cuisson. Les hommes charrient le bois, le coupent et l'amoncellent.

Dans quelques jours, plus de deux cents yambuis, contenant chacun 50 litres en moyenne, seront remplis de chicha, pour les libations entre voisins, amis ou étrangers. A l'intérieur des cahutes, trois cents autres vases constitueront la réserve, et l'*arete* se continuera nuit et jour, sur la place et dans les carbets, au milieu d'une ivresse générale, des danses et des chants.

Tous les efforts des missionnaires ont échoué pour corriger ces malheureux du vice d'ivrognerie : rien n'y a fait; supprimer l'usage de la chicha entraînerait l'abandon des cases ou une rébellion. Du moins l'usage de l'eau-de-vie est-il absolument prohibé; la présence dans l'intérieur de la Mission d'un habitant de la frontière est scrupuleusement signalée afin d'empêcher les échanges de cette liqueur, dont les Chiriguanos sont très friands et qui engendrent si souvent parmi eux des rixes mortelles.

Les produits de Tiguipa sont aussi abondants que variés : les plantations et cultures contiennent orangers, citronniers, figuiers, bananiers, cotonniers, chirimoyas, canne à sucre, manioc, camotes, et tous les légumes d'Europe.

La fertilité du sol sous ce soleil tropical est vraiment extraordinaire. Une superbe végétation se développe, donnant asile à quantité de scorpions, d'araignées, mygales et miko-miko; cette dernière passe pour être très dangereuse.

Les eaux des versants de la Cordillère orientale s'écoulent dans cette région, pour se perdre au bout de quelques lieues dans les esteros, ou former de petits lacs ou la-

gunes; le Pilcomayo ne reçoit pas une goutte de la plupart d'entre eux.

Le soir, un accès de fièvre pernicieuse me fait bondir de mon lit, en proie à une violente colère; dans mon délire, je croyais que les Indiens, profitant de ce que j'étais seul, se réunissaient pour me frapper. Saisissant mon winchester, dans lequel je glissai onze cartouches, je menaçais de faire feu après la troisième sommation. Mes cris, heureusement, furent entendus par le Père et par Novis; ils ne parvinrent à me désarmer qu'avec les plus grandes précautions.

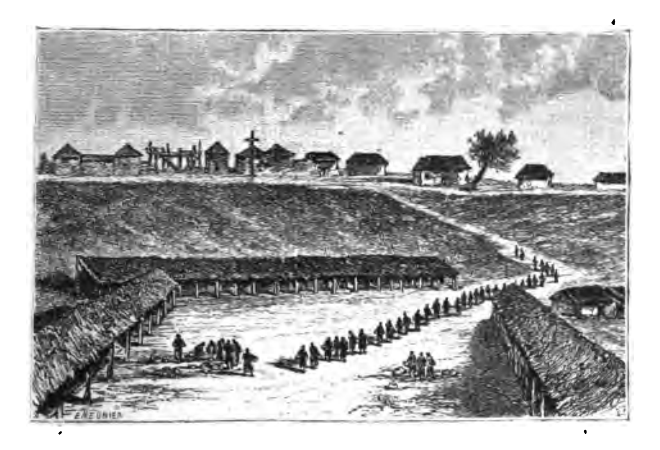
4 juin. — Comme la distance entre Tiguipa et Machareti n'est que de deux lieues, je donne l'ordre de gagner cette dernière Mission. On nous y reçoit avec empressement. L'état de notre santé ne nous permettant plus d'avancer vers Sucre, nous séjournerons ici jusqu'au 28 juin. Nos forces s'épuisent sans qu'on parvienne à couper la fièvre, malgré les soins et les attentions dont nous sommes l'objet de la part des Pères de Machareti.

La température s'est sensiblement abaissée depuis quelques jours; des brouillards du sud couvrent la région et dissimulent à nos regards la position pittoresque de Machareti, occupée par plus de quatre mille Indiens. Assise sur un mamelon, dominant tous les alentours, la Mission offre un coup d'œil des plus agréables. Grâce à sa situation privilégiée, elle a vu le nombre des Indiens s'accroître de jour en jour sans que les missionnaires, débordés, aient presque jamais été plus de deux pour administrer et diriger le village. Aussi se bornent-ils à n'instruire et surveiller qu'un nombre restreint d'enfants, que l'on appelle aux offices ou au travail tout comme leurs parents, au son des cloches ou d'un orchestre de bambins jouant du tambour, de la grosse caisse et du violon.

Il n'est pas rare, la nuit, qu'on n'entende les lamentations des Indiennes qui ont perdu quelqu'un des leurs, se confondre avec les chants ou les danses des buveurs de chicha. C'est un brouhaha continuel, auquel viennent s'ajouter les hurlements des chiens et le chant des coqs.

Parmi ces Indiens, la mortalité est considérable, par suite

du froid intense qui sévit parfois. Les affections de poitrine sont très nombreuses. Les Pères font tout ce qu'ils peuvent pour en atténuer les effets; ils distribuent de nombreux médicaments, mais la plupart de ces malheureux aiment mieux s'en rapporter aux prédictions des *brujos* qu'à leurs sages conseils. Elle est excessive parmi les enfants



Mission de Machareti.

surtout, l'usage voulant que, lorsque le petit moribond est brûlant de fièvre et à toute extrémité, la mère lui lave la tête avec l'eau la plus froide possible.

Aussi les enterrements sont-ils très fréquents : on enfouit les païens dans leurs propres cahutes; pour les chrétiens, les funérailles se font en grande pompe, au milieu des fidèles, des parents et des amis.

Un des capitaines les plus influents de ces Chiriguanos réside à la Mission. Dans ses luttes contre les Tobas, il a fait preuve de talent et de courage; aussi jouit-il, parmi les nationaux comme parmi les Indiens de l'intérieur, d'une réputation justement méritée. Mandipona, c'est son nom, est un orateur de premier ordre; il parle avec une facilité d'expression et une vigueur de logique telles

que tous les arguments des Pères sont souvent battus en brèche. Aussi est-on obligé de lui passer bien des écarts.

28 juin. — Estimant enfin que, par suite de la prolongation de notre état maladif, nos chances de recouvrer la santé se font de plus en plus précaires, nous décidons, Novis et moi, de partir pour Sucre aujourd'hui même;



Mandipona

nous profiterons du peu de forces qui nous restent pour atteindre cette capitale, où les bons soins ne manqueront pas et où vont s'arrêter des pérégrinations qui durent depuis le mois de février.

L'ascension de la Cordillère à une époque de l'année où le froid sévit avec force sur les sommets des hauts plateaux, n'est pas sans nous faire redouter des retards préjudiciables à notre fort maigre bourse; mais nous avons déjà pu apprécier les sentiments hospitaliers des habitants de ces régions : je n'hésite donc pas à tenter l'aventure.

Le soir, nous couchons à Yancaroinza, petit village habité par des Boliviens et des Chiriguanos.

29 juin. — Côte extrêmement pénible. La montée est à pic; la consolidation des charges de nos animaux, qui glissent et s'abattent à chaque pas, nous fait éprouver de nombreux retards. La descente est plus mauvaise encore, et c'est à pied, tirant nos animaux par la bride, que nous nous frayons une route au milieu des blocs et des pans de montagne éboulés. Au pied de la pente se déroule une grande plaine où la nuit nous surprend; nous parvenons à la traverser pour atteindre, vers neuf heures, les quelques cahutes de Chiriguanos qui constituent Juipuinta. Un des Indiens nous offre l'hospitalité. Le climat est chaud et malsain.

30 juin. — Par une vallée sablonneuse que traverse la quebrada de Cuevo, nous gagnons sans encombre le village du même nom, théâtre de luttes acharnées entre les habitants de cette province et ceux de la province de Cordillera, par suite des revendications soulevées entre les deux départements de Chuquisaca et de Santa Cruz. Une partie de la maison du corrégidor, chez lequel nous descendons, a été récemment incendiée, et le malheureux, avec toute sa famille, en est réduit à s'abriter dans une pièce ouverte aux quatre vents. Cette région, de Ivo jusqu'à Sauces, est extrêmement malsaine ; les fièvres paludéennes y règnent à l'état endémique et débilitent les habitants, qui s'y livrent toutefois avec succès à l'élevage et à la culture du maïs.

1er et 2 juillet.— Nous passons la journée du 1er juillet à chercher deux autres domestiques pour le reste du voyage ; quatre se proposent, et nous les acceptons ; de cette façon la marche sera peut-être plus rapide ; mais, au départ, il nous faut compter avec les adieux et les souhaits de chacun, ce qui, à la fin de la journée, se traduit par l'absence de nos Chiriguanos, restés en arrière, ivres à ne plus se tenir sur leurs jambes.

Nous campons en pleins champs, passant une partie de la nuit à surveiller nos animaux pour les éloigner des endroits où abonde le *romerillo*, plante vénéneuse.

3 juillet. — La température est toujours très basse le

matin et la nuit : le thermomètre marque 4 degrés au-dessus de zéro. Les brouillards sont épais; notre état se ressent de ce froid humide.

En suivant le cours de la quebrada de Cuevo, nous traversons une région déserte et sauvage où pas une case ne se détache du flanc des contreforts arides et nus jusqu'à notre entrée à Choreti vers trois heures du soir.

Une distribution de tabac aux Indiens et quelques morceaux de sucre aux femmes nous concilient les bonnes grâces de tous les Chiriguanos, qui pourvoient à nos besoins. La nuit est mauvaise; entassés pêle-mêle les uns à côté des autres dans l'unique pièce du rancho, les ronflements et les tousseries des uns et des autres, les cris et pleurs des enfants, les hurlements des chiens et les grognements des porcs ne nous laissent pas fermer l'œil une minute.

La série des contreforts dépouillés se poursuit tout le long de notre itinéraire. C'est à peine si, au sortir de la quebrada de Choreti pour entrer sur le territoire de Pirarenda, nous trouvons quelques huttes de Chiriguanos. Le terrain, maigre et sablonneux, offre peu de ressources à l'agriculture et à l'élevage.

Nous n'arrivons à Pirarenda que le soir à quatre heures, après une marche lente et difficile.

Tous ces villages, formés de quelques huttes perdues dans les contreforts, sont absolument misérables; la plus grande fortune de l'Indien se réduit à quelques moutons, deux ou trois vaches et un petit champ de maïs, juste de quoi ne pas mourir de faim. L'indigène aime mieux vivre ainsi, séparé des autres habitants, que de profiter des avantages d'une agglomération où il pourrait perdre son indépendance et sa liberté. Aussi élève-t-il très pauvrement les siens, et c'est toujours un spectacle qui nous écœure, que de voir ces pauvres êtres, vivant comme des animaux, se traîner nus sur le sol et se nourrir d'un peu de farine de maïs.

A deux pas de nous grouillent des groupes de bambins se débattant entre les jambes de mères ou de sœurs qui épluchent consciencieusement leur tête. L'un d'eux, tenant

entre ses mains une écuelle de farine de maïs, ne parvient qu'avec peine à se soustraire aux caresses intéressées du chien étique et crevant de faim qui lui lèche la figure.

Le soleil, dont nous étions privés depuis longtemps, apparaît enfin et dissipe les brouillards. Le terrain, moins accidenté, mais aussi désert, fournit une marche un peu meilleure, et nous atteignons sans encombre la Matara, village de dix à quinze feux. Partout la même disette de pâturages et de maïs; les Indiens refusent de nous vendre le peu de grains qui leur restent.

Dans une étroite pièce fumeuse ayant à peine 15 mètres carrés, nous prenons nos dispositions pour passer la nuit, entourés des huit Indiens et Indiennes possesseurs du logis, de sept chiens et d'une douzaine de poules et de coqs. Couchés sur nos *catres* toujours trop courts pour notre taille, nous attendons, pour fermer enfin les yeux, que s'apaisent les chants, les hurlements et les cris. Les chiens flairent nos bottes avec une ardeur qui nous ferait craindre pour elles si nous n'avions négligé de les graisser depuis nombre de jours.

Un groupe de buveurs de chicha entretient des va-et-vient continuels dans notre rancho, et, à la lueur du brasier fumant au milieu de la pièce, les ombres de nos voisins et voisines esquissent sur la muraille les postures les plus diverses, que soulignent les frôlements de la peau de vache. Le jour arrive enfin, et nous nous précipitons dehors pour respirer à pleins poumons.

6 juillet. — A peu de distance de la Matara, nous atteignons le rio Parapiti, calme et tranquille entre de pittoresques contreforts. L'aspect de cette région est tout à fait nouveau : la végétation est vigoureuse et variée; la belle vallée à travers laquelle coulent ses eaux limpides présente aux regards un spectacle qui repose et réconforte. Les bords du rio sont très fangeux; mais, sous la conduite d'un guide expérimenté, nous en passons les trois gués sans accident. On franchit, à l'ombre d'une épaisse forêt, la distance qui nous sépare de San Miguel, plantation de canne à sucre, de seigle, de maïs et de riz, exploitée par un Boli-

vien. Une généreuse hospitalité nous est offerte, et nous en profitons largement.

Dans la conversation que nous avons eue aujourd'hui avec notre guide indigène sur les usages et sur les lieux, il nous fait la réponse suivante au sujet de l'abandon d'un petit village de Chiriguanos :

« *No sé, pero lo que sé es que dejaron esos lugares en silencio.* » (Je ne sais, mais ce que je sais, c'est qu'ils ont laissé ces lieux au silence.)

Au silence! c'est bien le mot pour exprimer l'absence du peuple bruyant qui chante, crie, pleure, danse, hurle, grogne, aboie, d'un bout de l'année à l'autre.

7 juillet. — Une belle vallée s'ouvre aujourd'hui devant nous, plantée de maïs, de canne à sucre et d'aji, et tapissée de beaux pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux d'animaux de boucherie. Un soleil ardent nous ragaillardit quelque peu, et nous atteignons sans encombre le lieu dit de *Suspiro.*

8 juillet. — Dans la matinée nous entrons à Sauces, capitale de l'Azero. Au premier aspect, elle nous paraît triste; les rues sont peu ou point pavées. Il est dix heures, et cependant presque toutes les portes sont fermées. En vain nous frappons à celle du corrégidor pour le prier de nous indiquer un logement; un môme mal peigné nous répond qu'il dort et nous envoie chez le sous-préfet. Là, même message. Nous prenons le parti d'établir notre campement au milieu de la place, où nos animaux broutent déjà l'herbe; mais bientôt le bruit de notre arrivée se répand, et l'on nous invite à accepter une hospitalité que nous aurions mauvaise grâce à refuser.

Nous prenons ici un jour de repos, qui nous donne les joies d'une toilette à fond.

Le climat est chaud, généralement malsain; les fièvres *chuchu* amaigrissent les habitants, dont le nombre est de 900 à 1 000 environ. Les variations de la température sont très brusques. La vallée est très fertile, on y cultive avec succès le maïs, l'aji, le riz, la canne à sucre, le seigle. Les prairies fournissent des pâturages excellents.

Le commerce est réduit à des proportions mesquines et ne reflète qu'une fois par an, à l'époque de la *feria*, l'activité des négociants de toute sorte qui y prennent part. Cette foire, une des plus importantes du Sud-Est bolivien, attire un grand nombre de commerçants, nationaux et Argentins, où les premiers échangent les produits extrêmement variés du sol contre les chevaux, mules, ânes, denrées et cotonnades des seconds. Elle dure du 25 juillet aux premiers jours de septembre et, à ce moment, de misérables bicoques se louent des prix fous.

Les objets d'alimentation et les étoffes d'origine européenne sont importés par les Argentins de Salta et Jujuy. Pendant la durée des ventes, le mouvement de l'argent atteint la somme de deux millions.

Deux autres foires, de moindre importance, se tiennent dans la même province, à Ingre et à Sapirangui, mais elles ne se prolongent guère plus de huit jours. Les libations, les danses et le jeu président à toutes ces réunions qui secouent quelque peu les lymphatiques habitants de la contrée.

10 juillet. — En quittant Sauces, nous entrons dans une des régions les plus sauvages et les plus désertes de la frontière. La végétation y est puissante, mais, jusqu'au Salto, on ne rencontre que peu ou pas de traces d'habitations humaines. Le nombre des bras qui exploitent cette vaste et fertile contrée est loin d'être suffisant : on se contente d'aller au plus facile, afin d'éviter les défrichements coûteux; mais les profits d'une exploitation en terre vierge rétribuent largement les efforts de ceux qui, en très petit nombre, ne ménagent ni leur peine ni leur temps. La prospérité de l'établissement agricole fondé par l'Espagnol Menduiña, sur les bords du rio Azero, a libéralement récompensé ses sacrifices.

11 juillet. — Nous franchissons une série de contreforts avant d'atteindre la quebrada de Mojorque, qui coule encaissée profondément entre des roches pittoresques.

Les granits, les syénites, les schistes, les grès présentent à l'œil le contraste de leur couleur, de leur orienta-

tion, et de leurs hautes murailles immenses, séparées par un étroit cagnon. A une hauteur de plus de cent mètres, on a jeté, en travers du gouffre, un tronc d'arbre sur lequel le hardi descendant des Incas franchit la gorge de Bartolo.

12 juillet. — Pour la première fois, nous rencontrons un groupe d'Indiens se rendant à Padilla. Les uns vont à pied, porteurs d'un message quelconque; les autres conduisent au marché leurs charges d'aji rouge, solidement établies sur le dos de leurs ânes.

Bien que sachant à quoi nous en tenir, nous nous avisons de demander à chacun d'eux la distance qui nous sépare du Salto. Le premier nous dit une lieue; le deuxième trois, le troisième cinq, et un quatrième, dix! La vérité est que nous n'étions pas à plus de trois lieues. La diversité des opinions émises paraîtrait étrange, si l'on n'était averti que ces Indiens, habitués à parcourir la contrée, ont moins en vue de nous indiquer la distance exacte, qu'ils établissent suivant la force de leurs jarrets, que de fixer par ce nombre variable de lieues, le temps nécessaire pour faire le trajet, étant donnés l'état de nos animaux et notre allure. Cette remarque s'applique à tous les gens de la Cordillère aussi bien qu'aux Gauchos de la pampa.

En arrivant au Salto, nous voyons les premiers Indiens Quichuas du haut plateau Bolivien.

13 juillet. — Par la côte de la Ceja et de las Cañas, nous atteignons la *falda* et la crête du Rosal, laissant à droite la pente abrupte de l'Escalon. La vallée de Rosal se dessine à notre gauche; nos yeux parcourent l'horizon, et fouillent les massifs de la Cordillère orientale. Nous gagnons ainsi l'unique case de Real pampa.

La température s'est considérablement refroidie au fur et à mesure que nous avons atteint des sommets plus élevés; le froid nous paraît d'autant plus sensible que le bois se fait rare et que les Indiens s'en montrent peu prodigues.

14 juillet. — Par toute une série de côtes, de quebradas, de vallées fertiles, nous atteignons l'*Abra* (gorge) de San

Julian, au sommet de laquelle une croix a été plantée, et d'où nous dominons la superbe plaine de Padilla, autrefois Laguna. Un temps de galop, et nous arrivons à la ville, qui s'étale gracieuse, au milieu de la plaine entourée de contreforts.

L'absence du corrégidor, qui est Français, permet à l'intérimaire de montrer des exigences auxquelles nous n'étions plus habitués ; il voulait voir nos passeports, et cette mesure nous paraissait aussi étrange qu'inexplicable. A son entêtement quelque peu intempestif, j'opposai le mien, jusqu'à ce qu'un habitant, auquel nous avions été recommandés, vînt faire entendre raison à ce fonctionnaire récalcitrant en nous offrant chez lui l'hospitalité traditionnelle des habitants du Sud.

Dans les visites qui nous furent faites le soir même par le sous-préfet et les membres du conseil municipal, nous eûmes l'explication de cette exigence.

Peut-être n'a-t-on pas oublié le voyageur soi-disant Français, que nous avions rencontré à Salta, nous priant de rendre la liberté à son cheval sur les rives du Pilcomayo, et qui disparut de l'hôtel dans la nuit, oubliant de payer sa note. Or, peu de jours auparavant, ce même individu était passé par ici, et, comme il prétextait des fouilles dans les environs, on lui confia les animaux qu'il demandait. Il disparut, mais en les emmenant.

Nous comprîmes alors l'embarras de l'intérimaire du corrégidor, dont la bonne foi avait été surprise par cet aventurier qui voyageait à si bon compte. Ingénieux et trop habile, il avait fait une foule de victimes, surtout parmi les curés de village auxquels il s'adressait de préférence, captivant leur sympathie par un excès de dévotion.

« Votre église me paraît bien pauvre, leur disait-il : si vous voulez me faire plaisir, vous ne refuserez pas l'offrande d'un voyageur et d'un chrétien !... »

Détachant de son carnet un chèque, il souscrivait une somme de 400 ou 500 francs, qu'il offrait au curé, surpris et enthousiasmé !

Il n'y avait pas de prévenances dont on ne l'entourât alors. On mettait les petits plats dans les grands; on lui fournissait tout ce qu'il désirait; et, ainsi de suite, à chaque nouvelle étape!

Mais le piquant de l'affaire, c'est que tous ces chèques étaient tirés sur la maison Arce, de Sucre, bien connue en Bolivie pour sa fortune et ses libéralités, et à laquelle tous les curés demandèrent le payement de la valeur souscrite. Ce fut chaque jour dans la maison une avalanche de chèques, une procession de visiteurs humbles et empressés, se retirant honteux lorsqu'on leur apprenait qu'ils avaient été dupés! Un avis dans les journaux mit fin à cette fumisterie et provoqua l'arrestation de l'individu le soir même de sa disparition de l'hôtel, à Salta.

La ville de Padilla s'appelait autrefois *Laguna*; on lui a donné le nom du vaillant Bolivien qui, en compagnie de sa femme, soutint une lutte acharnée contre les forces de la métropole. Vaincu, il fut fait prisonnier le 14 septembre 1816, et le général espagnol Francisco Javier Aguilera lui coupa lui-même le cou!

La plaine peut avoir, du nord au sud, 3 ou 4 kilomètres, sur 1 ou 2 de l'est à l'ouest.

Anciennement, la partie centrale était occupée par un lac aujourd'hui desséché, et dont le fond, facilement reconnaissable, se compose d'un abondant sédiment paludéen, mélangé d'argile rouge. Les fossiles y sont très nombreux.

Le climat est tempéré, les conditions sanitaires sont bonnes; il n'y a pas d'endémies. La ville est bien percée et bien aérée. Toutes ses rues sont pavées. L'eau y est rare, ce qui retarde beaucoup le développement du commerce et de l'agriculture. Le débit en varie entre 700 et 450 litres par heure, quantité qui ne peut suffire à une population de 7 000 habitants.

Padilla a deux places publiques, deux églises, trois écoles et un collège.

La culture produit abondamment seigle, maïs, légumes. Les pâturages nourrissent de nombreux moutons. Les porcs y sont de mauvaise race. Pas d'élevage de chevaux.

Le soir, la musique municipale vient nous donner une sérénade, pendant que chacun nous présente ses félicitations et ses vœux pour la Fête nationale française.

16 juillet. — Nous prenons congé de notre hôte, le docteur Carvajal, qui, en cette circonstance comme en bien d'autres, nous a témoigné la plus cordiale sympathie.

L'importance du trafic entre Padilla et Sucre entretient nombre de muletiers qui circulent constamment sur la belle route reliant ces deux centres. Les villages, de moins en moins espacés, sont habités par une population active, laborieuse, qui tire grand profit du commerce et de l'agriculture. On sent que nous approchons d'une grande ville, et je m'en réjouis, car notre dénuement est complet; nos fonds sont épuisés, et la fièvre ne nous quitte pas.

Le soir de ce même jour, nous gagnons Tomina, village de 400 à 500 habitants, où l'on remarque une très ancienne église, construite par les Espagnols.

17 juillet. — Etape de sept heures du matin à quatre heures du soir. Nous en avons fini avec les précipices et les fondrières, et, par les fertiles vallées de Tejas et d'Airampo, nous gagnons Tacupaya, au bord de la rivière du même nom, affluent du rio Grande qui appartient au grand bassin amazonique.

18 juillet. — De vastes maisons de campagne et d'exploitation s'étendent à droite et à gauche de la route; la plus belle est, sans contredit, le *Canto Molino*, le Chante-Moulin. La minoterie hydraulique de la propriété, dissimulée sous un bouquet d'arbres où dominent les saules, broie, sous de puissantes meules, transportées à grands frais, le blé de qualité supérieure qu'on récolte ici en quantité.

Le docteur Torrès, propriétaire de l'hacienda de Billistoca, nous donne sur le pays et la région des renseignements intéressants.

Nous n'arrivons chez lui que vers deux heures; un accès de chuchu m'oblige à me coucher aussitôt; sa famille fait tout pour me soulager. Il faut avoir longtemps traîné la fièvre, avoir traversé des régions sauvages et désertes,

couché à la belle étoile, souffert de la faim et du froid, pour savourer les douceurs d'une bonne table et d'un bon lit, surtout lorsque tout cela vous est offert par un étranger, un inconnu auprès duquel votre qualité seule de *transeunte*, de voyageur, est la plus puissante des recommandations.

19 juillet. — Nous avons du mal à quitter nos hôtes; ils voudraient nous retenir ou tout au moins retarder notre départ, mais nous avons hâte d'arriver à Sucre, dont une courte distance nous sépare, et nous commençons l'ascension de la côte, qui nous conduit au haut du plateau de Tarabuco et de Cuasacancha, un des points les plus élevés de la Bolivie. Là, plus un seul lopin de terre qui ne soit cultivé; partout s'étalent de splendides cultures de seigle et de froment. L'extrême fatigue nous oblige à faire halte avant d'avoir atteint l'étape que nous nous étions fixée, et nous prenons gîte dans la cahute d'une pauvre Indienne. Les punaises et les puces nous contraignent à abandonner l'intérieur du taudis, et, par un froid extrêmement vif, nous disposons nos couvertures en plein air, derrière un mur.

20 juillet. — Nous sommes sur pied de bonne heure, et nous descendons peu à peu le plateau à la hauteur des deux cerros qui dominent Chuquisaca. Bientôt les massifs de verdure apparaissent, la blancheur des murailles de Sucre éclate au soleil, les tours des monuments et des églises se dessinent sur le fond bleu du ciel, et cahin-caha nous traversons la ville, dont l'aspect ravive mes souvenirs sur les gens et les lieux.

Bien des modifications s'y étaient opérées depuis mon premier passage en juillet 1883. On nous guida jusqu'à l'hôtel, et nous pûmes enfin nous féliciter de notre heureuse arrivée dans l'ancienne capitale du Charcas, terme d'un voyage qui durait depuis la fin de février.

On nous croyait perdus. La nouvelle de notre présence au moment même où l'on allait envoyer à notre recherche, se répandit rapidement et nous fûmes aussitôt, de la part du Président, des ministres, des notabilités, l'objet de manifestations sympathiques et enthousiastes.

Malgré tout le soin que nous mettions à le dissimuler, notre dénuement n'échappait à personne : aussi le Président nous fit-il offrir, par le Ministre des affaires étrangères, un généreux subside que nous acceptâmes, par respectueuse déférence envers le chef de l'État.

Ainsi se termina cette longue pérégrination à travers la République Argentine, le Chaco et la Bolivie; elle nous avait permis de recueillir une belle collection de croquis et de dessins, complétée par l'ensemble de notre itinéraire détaillé jour par jour depuis les derniers confins du territoire bolivien jusqu'à Sucre.

Les soins ne nous furent pas épargnés, et parmi les nombreux médecins qui nous firent généreusement leurs offres de service, nous éprouvâmes de l'embarras à choisir celui qui devait nous débarrasser de la fièvre au bout de quelques jours d'une médication énergique.

III

DANS LE CHACO BORÉAL

2 décembre 1886 — 18 novembre 1887.

La ville de Sucre, où je passai près de cinq mois avant de repartir pour ma nouvelle exploration, est, comme on sait, la capitale de la Bolivie; le nombre de ses habitants varie entre 25 000 et 26 000; elle fut fondée en 1539 par un des lieutenants de Pizarre, don Pedro de Azures, sous le nom de *Ciudad de la Plata*, Ville de l'Argent, d'où plus tard on fit par corruption *Chuquisaca*, de *Choquechaca*, en quichua le Pont d'Or. En 1840, elle fut appelée Sucre en l'honneur du grand maréchal de Ayacucho D. Antonio Jose de Sucre, dont le nom brille du plus pur éclat dans l'histoire de l'indépendance.

La ville est gracieusement assise sur une plate-forme au pied des deux cerros de Churuquella et de Sicasica, du sommet desquels la vue embrasse tout le massif des hauts plateaux et plonge dans les plus fertiles vallées du département. Elle est située à une altitude d'environ 2 844 mètres. La position géographique n'en a pas encore été exactement déterminée. Pentland, l'autorité acceptée par le bureau de la *Connaissance des temps*, la place par 19° 03′ lat. S. et 64° 24′ 10″ long. O. Greenwich; mais il est en désaccord avec d'Orbigny, Masters, Minchin, etc., et de nouvelles observations sont nécessaires.

Les contreforts qui dominent Sucre sont rocailleux et dénudés : la végétation est chétive sur ce sol âpre et raboteux; sans être luxuriante, elle offre, dans les gorges, les vallées, les quebradas, un contraste qui repose l'œil du voyageur, fatigué de l'uniforme aridité des hauts plateaux et des massifs qui se succèdent et fuient dans le bleu des lointains horizons.

La ville s'étend en gradins du nord au sud, sous le plus beau des ciels, éclairé par un soleil magnifique; elle se révèle de très loin au voyageur qui descend de La Paz, par ses blanches murailles qui s'alignent et s'entrecroisent avec une certaine symétrie, et que mettent encore plus en relief quelques cultures de seigle et de luzerne, des bouquets d'eucalyptus, les dômes des églises et les toits à tuiles rouges, sans une seule cheminée.

Au centre même de la ville se trouve la ligne de partage des eaux qui concourent à la formation du système amazonique et de celui de la Plata; celles qui découlent du cerro de Sicasica se dirigent dans le sud, et, par les torrents du Tejar, du Quirpinchaca, de l'Habitero et autres, forment la quebrada de Yotala, laquelle, grossie du Totacoa, débouche à Ñucho, dans le Cachimayo, qui se déverse lui-même un peu plus bas dans le Pilcomayo. Celles qui descendent de la partie nord de la ville et du cerro de Churuquella passent à Huata, tombent dans le rio de Catalla, ou descendent au Guanipaya et, grossies de celles des quebradas de Pocpo, Cúcuri, Mojotoro et Chaco, se jettent dans le Guapay, lequel se rattache à l'Amazone par le Mamore et le Madeira.

Capitale de la République et du département, elle est le siège de la cour de cassation, de la cour des comptes, de l'archevêché, de l'Université, fondée en 1624 et une des plus anciennes de l'Amérique du Sud. Elle possède une faculté de droit, de médecine et de théologie, des collèges et des écoles; un Collège pour la propagation de la foi, administré par les moines franciscains; l'oratoire de Saint-Philippe de Neri, trois monastères et trois couvents, un hôpital et une maison pour les aliénés. Cette dernière, bâtie

Vue de Sucre.

dans des conditions aussi hygiéniques qu'élégantes, fait le plus grand honneur à la généreuse philanthropie de l'ancien président, D. Gregorio Pacheco, qui la fit élever à ses frais.

Parmi les monuments publics dont elle est dotée, la cathédrale figure au premier rang, bien que la richesse de ses trésors soit beaucoup plus appréciable que la pureté de ses lignes; puis viennent les églises de Santo Domingo, San Felipe de la Recoleta, les palais du Président, de la municipalité, les ministères, la place Vingt-Cinq Mai, décorée depuis quelques années seulement; ensuite, les places ou marchés de Santo Domingo, de San Francisco, de San Juan de Dios, etc.

Un ancien couvent sert de théâtre à des troupes artistiques trop rares, que les habitants de Sucre se font un plaisir d'applaudir.

Sur la place Saint-Jean de Dieu se dresse l'obélisque élevé en l'honneur de la Liberté; au sommet est placée la statue du général Sucre.

Les deux faubourgs de Sucre sont la Recoleta et Surapata.

L'eau est peu abondante dans la ville, circonstance fâcheuse qui en arrête le développement. Plusieurs projets ont été examinés, celui entre autres d'une dérivation du Cachimayo; tous rencontrent dans leur exécution des difficultés financières que les ressources de l'État ne lui permettent pas d'affronter.

Les maisons sont propres, quelques-unes élégantes et bien construites; elles n'ont qu'un étage. Au rez-de-chaussée, la partie centrale est occupée par la cour ou *saguan*, entourée du *patio* garni de fleurs; les appartements sont propres; quelques-uns même luxueux.

Sucre est éclairée à l'huile, en attendant qu'une compagnie industrielle vienne la doter, à l'exemple de La Paz, de la lumière électrique, de réseaux téléphoniques, d'un bon service de voirie, etc. Quelques voitures, victorias ou landaus, amenés à grands frais d'Europe, conduisent, le soir, à l'heure de la promenade, les familles des riches

Boliviens à travers les rues de la ville ou les allées du Prado.

L'étranger arrivant à Sucre, aussi bien, d'ailleurs, que dans toutes les autres capitales de département, trouvera de la part des membres des clubs et des casinos, un accueil sympathique qui lui vaudra, à titre gracieux, et tout le temps de son séjour, l'entrée des salons et des buffets.

Le service de la police est réduit à la plus simple expression; l'aménité des habitants, leurs habitudes calmes, pacifiques, bienveillantes, écartent les crimes et les délits qui désolent les grands centres d'Europe. La nuit, à partir de dix heures, les *serenos* (guetteurs), postés au coin des rues, jettent les notes stridentes de leurs sifflets, et lancent à tous les échos de la cité, plongée dans le sommeil, leurs

Las diez han dado;
Viva Bolivia! — Sereno.

(Dix heures ont sonné;
Vive la Bolivie! — Beau temps.)

Il n'y a pas de bon hôtel à Sucre; on est réduit à se contenter d'une auberge borgne ou de misérables *tambos*, les maisons de poste où descendent les muletiers. La généreuse hospitalité des Boliviens y supplée d'ailleurs largement.

Les marchés se tiennent en pleine rue ou à la Récoba, et, dès les premières heures du jour, les rues s'animent au passage des Indiens et de leurs petits ânes chargés de seigle, de luzerne, de bois à brûler; des laitières postées au coin des rues, des porteuses de pain, des cholas aux jupons bariolés, circulent empressées au milieu des groupes.

Le cimetière de Sucre est loin d'avoir le luxe de ceux de Lima, du Chili, de l'Argentine et surtout de Montévidéo.

Le climat est sain et très tempéré. La population de Sucre comprend des Hispano-Américains, un assez grand nombre de métis ou de cholos, quelques créoles et quelques Indiens.

Les fonctionnaires, souvent commerçants et industriels,



La cathédrale de Sucre.

Boliviens à travers les rues de la ville ou les allées du Prado.

L'étranger arrivant à Sucre, aussi bien, d'ailleurs, que dans toutes les autres capitales de département, trouvera de la part des membres des clubs et des casinos, un accueil sympathique qui lui vaudra, à titre gracieux, et tout le temps de son séjour, l'entrée des salons et des buffets.

Le service de la police est réduit à la plus simple expression; l'aménité des habitants, leurs habitudes calmes, pacifiques, bienveillantes, écartent les crimes et les délits qui désolent les grands centres d'Europe. La nuit, à partir de dix heures, les *serenos* (guetteurs), postés au coin des rues, jettent les notes stridentes de leurs sifflets, et lancent à tous les échos de la cité, plongée dans le sommeil, leurs

Las diez han dado;
Viva Bolivia! — Sereno.

(Dix heures ont sonné;
Vive la Bolivie! — Beau temps.)

Il n'y a pas de bon hôtel à Sucre; on est réduit à se contenter d'une auberge borgne ou de misérables *tambos*, les maisons de poste où descendent les muletiers. La généreuse hospitalité des Boliviens y supplée d'ailleurs largement.

Les marchés se tiennent en pleine rue ou à la Récoba, et, dès les premières heures du jour, les rues s'animent au passage des Indiens et de leurs petits ânes chargés de seigle, de luzerne, de bois à brûler; des laitières postées au coin des rues, des porteuses de pain, des cholas aux jupons bariolés, circulent empressées au milieu des groupes.

Le cimetière de Sucre est loin d'avoir le luxe de ceux de Lima, du Chili, de l'Argentine et surtout de Montévidéo.

Le climat est sain et très tempéré. La population de Sucre comprend des Hispano-Américains, un assez grand nombre de métis ou de cholos, quelques créoles et quelques Indiens.

Les fonctionnaires, souvent commerçants et industriels,



La cathédrale de Sucre.

sont vêtus à l'européenne; on y suit les modes françaises. Sur la semaine, la dame bolivienne revêt la robe noire de mérinos ou de cachemire; mais, les dimanches et jours de fête, les rues, les places, les églises, le Prado semblent transformés en faubourgs d'une grande ville de France; la foule charmante des Boliviennes y circule, portant avec grâce les dernières « créations » de Paris.

La promenade favorite est, dans le jour, le Prado, situé en bas de la ville; le soir, les pourtours de la grande place, sur laquelle se fait entendre l'excellente musique militaire du régiment.

Au théâtre, dans les bals, soirées, réunions publiques, l'habit noir et la cravate blanche rivalisent avec les robes à queue très décolletées. Le *cholo* porte de larges pantalons à la hussarde, une petite veste courte ne dépassant pas les hanches, un large chapeau de feutre noir et de forme ronde; il chausse des souliers. La *chola* est revêtue de *polleras*, jupes de grosse futaine ou de molleton rouge, vert, jaune, bleu; elle porte de petits escarpins de cuir ou de soie assez semblables à ceux de nos danseuses, et se coiffe coquettement d'un chapeau d'homme, de feutre mou, rond, à bords étroits. Sa taille et sa tête sont protégées par la mante de couleur, *rebozo*, ou le châle, *manta* ou *veronica*, de soie noire ou de mérinos les jours de fête. Les jambes sont nues en semaine; le dimanche, elles se recouvrent de longs bas de laine de couleur ou de soie. Leurs jupons sont garnis de dentelles qu'elles travaillent à la main; les oreilles supportent de gros anneaux d'or ou d'argent, ornés quelquefois de pierres précieuses, *carabanas* ou *ares*; les cheveux, divisés au sommet de la tête, retombent derrière les épaules en deux tresses du plus beau noir, terminées par un ruban de soie noire ou café.

Quant aux Indiens Quichuas qui peuplent les environs ou circulent dans la ville, leurs costumes varient suivant leurs conditions ou leurs lieux d'origine.

Le portefaix est vêtu d'une culotte d'étoffe grossière arrêtée au genou, d'une chemise ou d'un poncho très court,

et se coiffe de la *montera*, chapeau rond à petits bords, orné de paillon de cuivre.

Le *llamero* (conducteur de lamas) porte le même vêtement, des sandales à la main, un *charango* à la ceinture,



Chola.

une petite bourse ou sac de cuir, un poncho en bandoulière, et la *montera* à larges bords, ruisselante de paillettes.

L'Indien de Quila-Quila, dont le chapeau est plus modeste, porte en arrière un rabat de cuir qui sert à protéger ses cheveux longs et tressés.

L'Indienne revêt une grosse chemise de laine bleue et,

par-dessus, une couverture de laine sombre fortement serrée autour du corps. Ses cheveux, courts et abondants,



Conducteur de lamas.

retombent sur le dos en une seule tresse; elle porte le chapeau du *llamero*.

L'Indienne *regatona* (vendeuse du marché de San Francisco), plus métisse que pur sang et coiffée du chapeau de

feutre mou, a les épaules et les bras recouverts d'une pièce d'étoffe rouge maintenue autour du cou par le *topo*, épingle de cuivre ou d'argent de grande dimension, un justaucorps aux manches larges et bouffantes, la *bolsa* ou bourse en laine suspendue à la ceinture et retombant sur les jupons bordés de fines dentelles, les bas aux couleurs bariolées et les mignons escarpins.

L'Indien de Yotala se distingue surtout par l'élégance de ses culottes ouvertes au genou et garnies de dentelles ; celui de Yamparaez a les cheveux réunis en une tresse derrière la nuque et porte un petit poncho qui ne dépasse pas la ceinture, autour de laquelle il enroule une sorte de tablier garni de franges.

Homme d'intérieur, le Bolivien est un travailleur infatigable, intelligent et habile. Il se met très généreusement à la disposition de l'étranger auquel il accorde son amitié et sa confiance. Sa digne compagne, vraie mère de famille dans le sens le plus absolu du mot, fait les honneurs de la maison avec une grâce et une amabilité touchantes. Du pied des Andes à leur sommet, j'ai eu pendant cinq ans l'occasion de frapper à bien des portes : toutes m'ont été ouvertes, et il n'est pas jusqu'au pauvre Indien dont la cahute est perchée sur un sommet, ou perdue au fond d'une gorge, qui ne m'ait offert avec empressement l'hospitalité de son toit.

Gai, jovial, le plus souvent revenant d'Europe où il est allé étudier, le jeune Bolivien de famille aime la société de l'étranger, et le convie volontiers à ses promenades du soir où il excelle à caracoler dans la rue, sous le feu des grands yeux noirs qui le bombardent des balcons.

L'été, on part pour la campagne, on va prendre le grand air et les bains à Cachimayo ou à Yotala ; les deux rives de ces quebradas sont couvertes de belles maisons de campagne, édifiées à grands frais, somptueusement aménagées, telles que la Florida et Nucho, où se trouve le palais du Président. D'autres, plus modestes, abritent à Guzman, à Duraznillo, à Peras-Pampa Tintero, etc., les nombreuses familles qui s'y donnent rendez-vous, plus particulièrement à la saison des fruits.

La quebrada de Yotala est surnommée *quebrada del Plata*, en raison des sommes énormes enfouies dans les travaux de protection, de construction et d'entretien nécessaires à l'endiguement du torrent, dont le cours menace chaque année, au moment des crues, les habitations établies sur ses bords, et des efforts des propriétaires pour la transformation des rives rocailleuses en superbes jardins fruitiers et potagers : on trouve ainsi, dans le massif du grand colosse des Andes, des fleurs là où les pans de montagnes éboulés, broyés, nivelés, constituaient, il y a quelques années seulement, des déserts sauvages et d'une aridité sans égale.

La vie s'écoule ainsi en dehors des impressions trop souvent douloureuses des grands centres civilisés.

Le *cholo* travaille avec art l'or et l'argent; il fait de ce dernier des objets en filigrane du goût le plus pur.

D'une imagination extrêmement vive, il acquiert sans efforts les premiers rudiments de l'instruction. Il a des idées personnelles, des convictions qu'il soutient avec chaleur. Né musicien, il joue admirablement du *charango* et de la guitare, et compose souvent lui-même des chansons satiriques sur les actualités du jour.

Dans les fêtes religieuses, civiles ou nationales, c'est un puissant élément de gaieté; plein de verve, il pérore en toute occasion, mettant trop souvent au service d'une mauvaise cause l'ardeur d'un tempérament généreux.

Les plats favoris du Bolivien sont : le *chupe*, les *empañadas*, déjà connus du lecteur, les *humintas*, gâteaux de farine de maïs, mélangée à de la crème, du beurre ou de la graisse, des amandes écrasées, de la cannelle et du sucre; on les sert tout chauds dans une feuille de maïs dite *chala*.

On prend de la bière comme apéritif, du moins à Tarija; l'absinthe fait quelquefois partie du dessert.

Tous les mets, quels qu'ils soient, sont assaisonnés à l'*aji* et toujours avec excès pour le palais de l'Européen, qui s'habitue non moins difficilement à l'*ulupica* ou à l'*arebibi*, autres piments extrêmement forts.

A notre arrivée à Sucre en juillet 1886, je rendis compte au Président de la République, entouré de ses ministres, des résultats de ma campagne de 1883 à travers le Chaco, par les rives du Pilcomayo, depuis la Bolivie jusqu'au Paraguay. Pour bien comprendre l'intérêt de la nouvelle exploration qu'on allait nous confier, il faut nous transporter de quelques années en arrière, afin d'embrasser la série des efforts soutenus par la Bolivie pour réaliser un désir qui répond à ses besoins et ses nécessités.

La Bolivie est un coin de terre en forme de pyramide tronquée, deux fois grand comme la France et enclavé au milieu des Andes d'où les cimes du Sorata, de l'Illimani, de Huanchaca, de Livichues, de Lipez, émergent comme les pointes d'un immense diadème. Elle naquit du génie puissant de Bolivar le même jour que quatre autres républiques sud-américaines. Ses premières années ne furent pas exemptes des crises violentes qui président à l'enfance des peuples, comme les spasmes et les convulsions des nouveau-nés ; mais l'âge de raison fut rapidement atteint.

La configuration du sol, son orientation, son élévation, sont autant de formidables obstacles que le Bolivien des plateaux a dû vaincre pour dévaler aux rivages du Pacifique et ouvrir à son commerce et à son industrie naissante, les voies nécessaires à l'écoulement de ses riches produits.

Ici, dans un gigantesque effort, le colosse des Andes a été sapé, et, où passaient à peine les troupeaux de lamas qui descendaient en cadence de *Puño* à Mollendo, la locomotive transporte en moins de douze heures, du niveau du Pacifique à celui du Titicaca, le voyageur ébloui; des bateaux à vapeur sillonnent en tous sens ce grand lac, le plus élevé du globe, le témoin de la puissance des Incas.

Là-bas, dans le sud, c'est à Antofagasta que la trouée est faite; la locomotive se dirige sur Huanchaca, qu'elle atteindra bientôt, pour transporter à toute vapeur les masses argentifères arrachées aux entrailles du colosse.

Dans l'est, c'est l'inconnu, le désert, le Chaco. Nombre

de martyrs ont déjà succombé sur ses plaines; mais la route tant désirée se fera un jour, et les riches produits des pentes orientales se déverseront dans le bassin de la Plata.

Dans la dernière guerre soutenue par le Chili contre le Pérou et la Bolivie, celle-ci perdit son littoral tout entier. Ce fut alors que le docteur Crevaux, débarquant à Buenos Aires, conçut, d'après le conseil d'hommes éclairés, le projet d'explorer le Pilcomayo. Ce fleuve lui paraissait la voie naturelle destinée à relier la Bolivie à la Plata, et à parer aux conséquences désastreuses de la nouvelle situation faite au Haut-Pérou. Il partit, on sait le reste! Plus heureux que lui, je pus, en 1883, réaliser son plan. Notre arrivée au Paraguay démontra la possibilité d'ouvrir une voie terrestre ou fluviale à travers le Chaco boréal. Ce résultat inespéré attira l'attention des républiques du Paraguay et de l'Argentine, voisines de la Bolivie, avec lesquelles aucun traité de limites respectives dans le Chaco n'avait été passé; presque aussitôt la République Argentine revendiqua le Chaco central jusqu'à la hauteur du 22e degré, et, depuis ce parallèle jusqu'à l'embouchure du Pilcomayo, toute la rive droite du rio. Le Paraguay, de son côté, prétendit à la possession du Chaco boréal, compris entre la ligne tirée du 22e degré, rive gauche du Pilcomayo, au 21e, vers le fortin Olympo, sur le Paraguay.

De sorte qu'à la suite de notre campagne de 1883, le gouvernement de Bolivie, qui se considérait jusque-là comme propriétaire du Chaco boréal et central, se trouvait menacé dans cette possession et n'entrevoyait plus, dans l'ouverture du Pilcomayo à la navigation, la voie commerciale si nécessaire au développement de ses intérêts. Voilà pourquoi le gouvernement de Bolivie, à l'appel duquel je m'étais rendu à Sucre en 1886, portait plutôt ses vues dans le nord du Chaco boréal que sur le Pilcomayo, qui lui échappait.

D'un autre côté, le projet d'ouverture d'une voie carrossable entre Sucre et Puerto Pacheco, situé sur la rive droite du rio Paraguay, à la hauteur du 20e degré, avait été accueilli avec d'autant plus d'empressement par le gouver-

nement bolivien, qu'on avait cette fois l'espoir de posséder une route à travers un territoire libre de toute revendication. L'entreprise fut lancée à grands frais, mais on se heurta contre des difficultés sans nombre, dont la principale, la rareté de l'eau, paralysa les efforts des travailleurs et entraîna leur retraite avant même qu'il fût possible d'opérer la reconnaissance de la région. C'est alors que l'on songea à utiliser mes services pour renseigner le gouvernement d'une façon définitive sur le projet en question. On ne renonçait pas au Pilcomayo, mais la route vers Puerto Pacheco paraissait mieux répondre aux préoccupations du moment; il fallut bien se rendre compte qu'un enthousiasme irréfléchi en avait considérablement exagéré l'importance. Le docteur Juan C. Carillo, alors Ministre des affaires étrangères et des colonies, était loin de partager un semblable engouement, mais il s'inclina devant la volonté formelle du chef de l'État.

Il fut donc décrété qu'une colonne chercherait à atteindre Puerto Pacheco par une route qui pourrait mettre la Bolivie en contact avec la Plata, à travers un territoire à elle appartenant. La direction et le commandement de cette expédition me furent confiés. Les notes qui suivent diront mes efforts pour mener à bien cette mission.

Le départ était fixé au 2 décembre 1886. A onze heures nous nous réunîmes au palais du Gouvernement pour faire escorte au Président de la République, accompagné des Ministres de la guerre et des affaires étrangères. Pendant ce temps, les bataillons de ligne et d'artillerie se formaient sur la place. Le cortège se mit en marche au milieu d'une affluence considérable de la population, qui manifestait par des vivats sa confiance et son enthousiasme.

Au coin de la place, les vingt-trois hommes de la colonne expéditionnaire se rangent en carré, et le Président et les Ministres leur adressent la parole. Je prends en leur nom l'engagement solennel de mourir plutôt que de reculer, en face des difficultés de toute sorte dont allait être semée notre marche à travers le Chaco.

Les musiques entonnent la *Marseillaise*, et le défilé

commence; la population nous escorte, et couvre de fleurs les soldats.

Le mouvement cadencé de cette foule bariolée qui s'avance lentement, chapeau bas, nous impressionne profondément. Un beau soleil éclaire cette scène; les derniers échos des acclamations de la multitude vont se perdre dans la montagne.

La petite troupe s'arrête quelques minutes au faubourg de la Recoleta, qui domine la ville; la musique joue une dernière fanfare; les membres de l'expédition se séparent de leurs compagnons d'armes. Les adieux sont touchants. Des femmes, des cholas, nous présentent des calebasses remplies de chicha qu'elles nous « obligent » à boire. Puis nous nous acheminons vers Yamparaez, notre première étape, où nous arrivons vers cinq heures. Nous étions attendus; on nous reçoit à bras ouverts.

3 décembre. — Le temps est splendide, les hommes marchent avec entrain et bonne humeur; le soir, à cinq heures, nous entrons à Tarabuco, village de 1 500 habitants occupés à la culture du seigle, du blé, des pommes de terre; ils font un grand commerce d'ânes, moutons et porcs.

4 décembre. — Pendant que la colonne continue sa marche sur le tambo de Billistoca où elle arrive le soir, nos deux camarades, le docteur espagnol Camo et le docteur bolivien Ortiz, recueillent des fossiles dans les environs et examinent la nature des terrains. Je leur dois, au premier surtout, les notes relevées au cours de ce voyage sur la flore et la faune du pays.

L'araignée miko-miko pullule sous les pierres de la région. Les Boliviens la regardent comme très dangereuse.

5 décembre. — La colonne se met en marche à cinq heures et demie du matin. — Ciel superbe et d'un incomparable éclat; quelques kilomètres avant Tacupaya, je tire un superbe condor (*Sarcoramphus papa*).

Au détour de la route, une vingtaine de cavaliers s'avancent vers nous : ce sont les délégués de la commune. Suivis des enfants qui chantent l'hymne national bolivien,

et, pour mieux dire, de toute la population, nous faisons notre entrée à Tacupaya. Le curé du village nous convie à un *Te Deum*; nous y assistons en armes : l'office est célébré au son de la *Marseillaise*.

L'inertie du corrégidor chargé de nous procurer les quelques ânes dont nous avons besoin pour demain, m'oblige à parcourir les rues du village une partie de la nuit; chaque propriétaire a dissimulé les siens le mieux possible, et cette inspection opérée au clair de lune ne nous permet de prendre quelque repos que vers deux heures du matin.

6 décembre. — Nous sommes accueillis à Tomina avec le même enthousiasme, le soleil commence à piquer dans les gorges; les hommes, quoique excellents marcheurs, restent quelque peu en arrière; en arrivant au bord de la quebrada, l'eau limpide et fraîche qui roule sur les galets ou forme des puits assez profonds, nous engage à faire une halte dont quelques-uns profitent pour se baigner.

7 décembre. — A six heures du matin, on se met en marche pour Padilla, où nous arrivons à deux heures; je suis heureux d'y revoir l'excellent docteur Carvajal, qui nous avait si bien traités, Novis et moi, quelque temps auparavant. On nous reçoit avec des vivats et des fleurs.

Nous trouvons ici deux hommes qui m'avaient suivi lors de ma première course au Paraguay : je les enrôle avec plaisir, ainsi qu'une femme qui fut une des héroïnes de la campagne.

8 décembre. — L'arrêt à Padilla trouble la discipline de la colonne : quelques-uns s'enivrent, se querellent et se battent; un des sous-lieutenants donne le mauvais exemple; une répression sévère met fin au désordre.

9 décembre. — Les mêmes scènes se renouvellent, cette fois entre le sous-lieutenant et les *rabonas*.

10 décembre. — Le départ, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est retardé par suite du mauvais état des animaux réquisitionnés.

Le corrégidor de l'endroit, Noël Prat, né à Toulouse, établi et marié à Padilla, manifeste un vif désir de nous

accompagner; je l'emmène, — et ce fut un de ceux qui me suivirent jusqu'au bout.

Les terrains qui constituent le sol et le sous-sol de la région comprise entre Sucre et Padilla présentent des stratifications schisteuses dans les parages de Yamparaez. Les fossiles y sont peu variés, et cette uniformité s'étend à tout le bassin, circonscrit entre de hautes montagnes, de l'est à l'ouest et du nord au sud; sa superficie peut être d'environ soixante-dix lieues carrées; on y note l'absence de roches volcaniques.

De Yamparaez à Tarabuco la flore est assez pauvre; quatre ou cinq variétés de plantes et d'arbustes seulement. La végétation se développe à mesure qu'on approche de Padilla.

La faune, assez variée, se caractérise par des viscaches, palombes, tourterelles, perroquets, hirondelles, *gallinazos*, fourmis et quelques scarabées; plus bas, en descendant du haut plateau, nous observons de nombreux condors, le *caracara*, divers coléoptères et autres insectes.

L'éléphantiasis, qu'on disait exister à Tarabuco, a diminué considérablement; c'est à peine si on en trouve quelques cas.

11 décembre. — Départ pour la frontière à onze heures. L'itinéraire que nous devions suivre est modifié : nous allons brûler Sauces, afin d'éviter le plus possible le passage de la colonne à travers des centres peuplés, où les haltes entraînent des libations préjudiciables au bon ordre. D'un autre côté, nous nous soustrairons peut-être aux fièvres paludéennes de la région.

La descente de la côte de *Desaguadero* s'opère sans incident et par la quebrada de Taco-Taco; nous atteignons ainsi Tabacal, située au bord de cette coulière.

Le sommet de la plate-forme est dénudé. Dans la partie profonde de la quebrada se montrent quelques cultures de maïs et de seigle. Le *matico* fait son apparition, mais rare et rachitique.

On commence à voir ici des indigènes s'écartant du type quichua.

L'absence d'herbe dans la quebrada nous oblige à envoyer les animaux au pacage sur le haut de la montagne, et l'un de nos muletiers de Cochabamba profite de la nuit pour prendre la fuite avec armes et bagages. Nous signalons sa disparition aux autorités locales.

12 décembre. — Les animaux abandonnés à eux-mêmes nous reviennent, quelques-uns malades pour avoir mangé d'une plante, le *jaborandi* probablement, qui les fait saliver beaucoup.

A une heure et demie du matin nous arrivons à Curupau. Ce nom de Curupau est le terme guarani qui désigne le sumac (*Rhus coriara*).

La flore s'augmente de quelques espèces; l'acajou croît en abondance, les fougères sont nombreuses, quelques-unes arborescentes; on me montre un palmier.

La région, sous l'influence d'un climat assez chaud, produit en abondance le maïs, la canne à sucre, le riz, le tabac, l'aji et quelque bananiers. La hauteur barométrique est de 685 millimètres, et le thermomètre marque, à trois heures du soir et à l'ombre, 26 degrés centigrades.

Marche presque constamment sous bois, par la côte de Tipahuada, la gorge d'Antoxillo, la côte de Santa Cruz et celle de Curupau.

J'ai passé la nuit dans une inquiétude extrême : les charges restées en arrière ne sont pas arrivées à minuit; à huit heures du soir, j'avais pourtant expédié deux Indiens pour éclairer la marche et guider la colonne.

13 décembre. — A neuf heures du matin apparaît enfin le lieutenant que me dépêchait le chef du convoi : les charges sont encore très loin par suite du mauvais état de la route et de l'infidélité des guides qui ont profité d'un terrible orage pour prendre la fuite à travers les ténèbres. Malgré les plus grands efforts, deux de nos animaux ont roulé dans les précipices.

Je fais seller mon cheval et pars avec quatre Indiens pour me rendre compte de la position. J'avais à peine fait un kilomètre que je retrouvai, profondément endormis, les deux gaillards envoyés la veille. A grands coups de trique,

je les remets sur leurs pieds; tout ahuris, ils filent devant nous au grand trot, et, après une heure de cette marche forcée, nous parvenons à rallier le convoi au sommet de la côte de Santa Cruz.

Ce passage est des plus dangereux; la descente est à pic; la route, rendue glissante par les dernières pluies, présente de sérieuses difficultés.

Sept de nos animaux prennent la fuite. Groupant le reste huit par huit, nous réussissons, non sans peine, à franchir tous les mauvais pas. La scène est pittoresque; les cris des muletiers stimulant leurs bêtes se mêlent au tonnerre des eaux qui s'élancent en cascades d'une hauteur de plus de 100 mètres, pendant que les mules, défilant une à une, s'arrêtent effrayées, reprennent haleine, glissent ou s'abattent sur ce sol argileux, exposées, à tout moment, à disparaître dans le précipice.

La plus mauvaise passe est presque franchie, lorsque une des mules qui portent mes bagages, roule dans l'eau bouillonnante; on l'en retire à grand'peine. Je pars en avant, afin de chercher des pâturages pour les animaux exténués.

L'obscurité rend la marche difficile pour le reste de la troupe : pressé d'arriver, le conducteur qui monte la *madrina* (marraine, la mule qui s'avance en tête, une sonnette au cou, pour entraîner les autres), hâte le pas, sans se soucier des autres qui, n'entendant plus la sonnette, finissent par s'arrêter ou s'égarer dans la forêt. A minuit, donc, je me vois forcé de repartir; je retrouve tout notre équipage à une lieue de Curupau : le désarroi est grand, quelques mules sont couchées en travers du sentier; d'autres sont je ne sais où; les charges gisent éparses dans toutes les directions : il nous faut attendre l'aube pour atténuer les conséquences de la fuite de nos muletiers et de nos guides — un de ces imprévus si redoutables au milieu des Andes.

14 décembre. — Le convoi rallie enfin la colonne, et la journée se passe à sécher les objets détériorés par la pluie des jours précédents.

15 décembre. — La route presque impraticable par

suite des averses et du fâcheux état du sentier. Un détachement marche en tête, chargé de le déblayer.

Sept de nos meilleurs animaux ont disparu. Une mule, ayant mangé une plante vénéneuse (ce pourrait bien être le *mancenillo*), enfle et devient aveugle; il faut l'abandonner. Pendant que l'intendant procède à la recherche des bêtes absentes, le reste de la troupe s'achemine vers le Correi. Au haut de la côte, un nouvel et violent orage paralyse nos mouvements; pourtant, nous arrivons vers quatre heures.

La région, fertile et pittoresque, produit en abondance riz, maïs, canne à sucre, oranges et citrons.

Des préjugés, très répandus parmi les gens du pays, disent les eaux du Correi très dangereuses pour les gens qui s'y baignent : ils y perdraient la santé; leur peau prendrait une couleur bleue. De l'examen très minutieux des nombreux cas signalés, il résulte que ce changement de teinte est dû à des taches hépatiques.

La flore est belle et assez riche. Les espèces dominantes sont : le gayac, l'arbre à l'ail, le *Tamarix gallica*, les *mangara* et la *bella union*, plante extrêmement dangereuse pour les animaux, surtout s'ils boivent aussitôt après l'avoir mangée; elle épanouit ses belles fleurs qui du violet passent au bleu, puis au blanc, donnant ainsi à l'arbuste un aspect multicolore et des plus variés.

Au milieu de la nuit nous nous réveillons en maugréant : par suite d'une méprise, le capitaine de garde a fait sonner la diane deux heures trop tôt.

16 décembre. — Impossible de déplacer la colonne sans avoir au préalable fait nettoyer le sentier : nous restons au repos pendant que les détachements opèrent une reconnaissance. Celui qui revient de Camarinda apporte la nouvelle que le rio Acero est très gros et difficile à franchir à gué. Je pars tout de suite pour m'en assurer : la route est très mauvaise; mais, quant à la rivière, et pour peu que la baisse continue, demain nous passerons sans danger sur l'autre rive.

Nous en étions là de nos observations lorsqu'on vient

nous prévenir que le capitaine de la compagnie est à toute extrémité. En un temps de galop nous arrivons près de lui; le malheureux est en proie à une violente indigestion. Il a trop mangé, nous dit-on, de *choclo* (maïs vert) et de cannes à sucre! Des soins énergiques le remettent sur pied. Les animaux qui manquaient sont enfin retrouvés. Demain, nous partirons à la première heure.

17 décembre. — Marche lente : la pluie de cette nuit a détrempé la côte, et pendant que, à coups de pics, de pioches, de pelles, nous procédons à l'amélioration relative des passages difficiles, l'orage redouble et paralyse nos efforts.

Un des capitaines de l'escorte m'annonce qu'il est en face du gué de l'Acero avec dix-neuf animaux et deux *arrieros* pour nous prêter main-forte. Mais le rio a considérablement grossi depuis hier; je fais signe à l'officier d'attendre mes ordres avant de s'y engager. La nuit approche, et nous cherchons dans le sommeil, sur la boue, l'oubli des fatigues du jour.

18 décembre. — Crotales, mygales et *garapatas* abondent dans ces parages inhospitaliers dont les cris rauques des perroquets et des aras troublent seuls le silence; de nombreux jaguars sont la terreur des *fincas* (fermes) de la rive droite.

A trois heures du matin, nous faisons nos préparatifs pour passer, en face de l'Iñau. Quoique le courant soit rapide, l'opération s'exécute avec ordre et ne se signale que par quelques bains forcés.

De très bonne heure nous arrivons à l'Iñau, ferme très riche en riz, aji, canne à sucre, bananes et oranges, et nous nous reposons le reste de la journée. Le nom de cet endroit veut dire en guarani Eau-Noire.

19 décembre. — Départ laborieux; nous ne nous mettons en marche que vers onze heures.

L'orage éclate et nous surprend au sommet de la côte du Pajonal. La pluie tombe à torrents et nous oblige à de grandes précautions pour éviter des accidents ou des chutes. On gagne enfin las Pozas, misérables cahutes situées

au pied de la côte, et habitées par une famille de Chiriguanos extrêmement misérables. Nous couchons à la belle étoile autour d'un grand brasier pour éloigner les jaguars.

20 décembre. — Nos charges sont encore restées en route; à quatre heures du matin, ne voyant pas arriver le convoi, je fais seller mon cheval, et finis par rencontrer bêtes et gens dans le plus grand désordre : l'orage, la pluie, l'obscurité, les chutes, les bourbiers, ont épuisé toutes les forces, une mule s'est brisé les reins, une autre a roulé dans le précipice; un muletier a été renversé et foulé aux pieds, un officier a reçu tout le poids d'un cheval tombé à la renverse. Heureusement il n'y eut point mort d'homme. Mais nous n'avons pas trop de toute la journée pour opérer la concentration des bagages, dont l'arrière-garde est à plus de deux lieues de la tête!

Un essaim de grosses abeilles heurté par une charge se précipite sur nous, semant encore plus de confusion dans les rangs! En vain je récrimine; le conducteur, pressé d'arriver, entraîne les animaux avec plus de vigueur qu'il ne conviendrait et les chutes au milieu du convoi coupent l'ordre de marche, et isolent de nouveau la queue.... De là des accidents et retards que la saison pluvieuse multiplie à l'infini.

Enfin, à nuit noire, et cahin-caha, nous arrivons aux Pozas, éreintés et fourbus, couverts de boue de la tête aux pieds.

21 décembre. — Neuf bêtes manquent à l'appel; je prends immédiatement des mesures pour les faire rechercher, et, malgré une attaque de dysentérie, je songe à rejoindre la tête de la colonne, campée dans la belle vallée de Ticucha. Quelques heures après, nous nous trouvons tous réunis; j'en profite pour faire soigner malades et blessés. Nous découvrons enfin un toit, sous lequel je prends un peu de repos, et, n'étaient les moustiques, nous oublierions déjà les fatigues passées.

L'aspect de cette région est magnifique. La terre est très fertile en riz, canne à sucre et maïs; on fait ici un grand élevage d'animaux pour la boucherie.

Le climat est chaud, mais sain.



Une mule roule dans le précipice.

22 décembre. — Nous atteignons aujourd'hui Carapa-rirenda, du *Cactus opuntia* que les Chiriguanos dénomment *carapari* et de *renda*, « lieu ». Une erreur du trompette, qui sonne la diane à une heure du matin, trouble notre sommeil de la nuit.

23 décembre. — Nous partons pour Lagunillas, capitale de la province de Cordillera, où la colonne séjournera quelques jours pour augmenter son effectif avant d'entrer sur le territoire du Chaco.

Notre descente par la côte de l'Acequio laisse quelque peu à désirer, et, à quatre heures du soir, l'officier d'avant-garde, chargé d'assurer l'itinéraire, vient nous attendre au pied de la côte.

Lagunillas apparaît bientôt ; on établit le campement dans la maison qui nous est désignée. Chefs et civils logent chez les habitants, qui ont mis leurs demeures à notre disposition.

A l'arrivée du convoi, mon inquiétude est grande : deux mules se sont égarées : celles justement qui portaient mes bagages. En un instant, une cinquantaine de nationaux de la frontière sellent leurs montures et partent au galop dans toutes les directions ; vers minuit on parvint à retrouver les deux animaux, retournés au campement précédent.

La ville, ou plutôt le village de Lagunillas, siège d'une sous-préfecture, est situé au pied des contreforts des Andes, et fait face à une belle vallée longitudinale. Le terrain est sablonneux ; les environs sont marécageux à l'excès : de là des fièvres fréquentes et pernicieuses.

Les principales cultures sont le maïs, le riz, la canne à sucre, les camotes, l'aji, les haricots, le tabac, le raisin, le mani, les figues, pêches, poires, grenades et tous les légumes d'Europe.

La flore se distingue par l'abondance de la *Coca espontanea*, l'*Ilex paraguayensis espontanea*, le mangara, le matico et le cinchona de La Condamine.

Le climat est généralement chaud. En juin, juillet et août, le thermomètre tombe assez bas pour que soient compromises les jeunes pousses de quelques plantes et plus spécialement du bananier.

A Terraza, à un quart de lieue d'ici, il existe une source dont les eaux minéralisent les objets qu'on y plonge. L'eau est cependant potable; elle cuit les légumes et dissout le savon.

Les terrains se composent de débris de roches siliceuses, argileuses et calcaires.

Lagunillas possède deux écoles, une pour les garçons et l'autre pour les filles. La province de Cordillère, suivant le recensement de 1882, compterait 25 562 habitants, dont 7 441 sont contribuables et 4 468 aptes aux services publics. On y parle couramment le castillan; mais dans les environs et à Lagunillas même, il existe des Chiriguanos qu'on appelle ici *Abas* ou naturels; ils ne comprennent que le guarani.

24 décembre. — Le sous-préfet m'annonce que les Tobas des Missions ont pris la fuite, emmenant avec eux une grande quantité d'animaux de boucherie.

25 décembre. — Mon état de santé n'est pas précisément très brillant, néanmoins je profite de la fête pour faire quelques visites aux notables du pays; ils me les rendent presque aussitôt et nous envoient des boîtes de sardines et des bouteilles de bière.

La strychnine est ici l'objet d'un commerce libre et courant, par suite de la quantité de jaguars qui ravagent les troupeaux. Quelques méchantes langues m'assurent que ce produit ne servirait pas qu'à empoisonner les tigres de la sylve.

26 décembre. — Je fais élection d'un nouveau domicile mieux à l'abri des gouttières, et je consacre la plus grande partie de ma journée à la rédaction de mes notes. Vers dix heures du soir éclate un violent orage.

27 décembre. — Quelques-uns de nos hommes, abusant de notre confiance, vendent les couteaux et les ponchos qu'on leur avait distribués. Un des sous-lieutenants donne le plus mauvais exemple. — J'ai un accès de fièvre.

28 décembre. — Ne pouvant me livrer à mes occupations habituelles, je vais à la chasse aux insectes, pendant

que mes compagnons tirent avec succès poules d'eau et canards.

29 décembre. — L'un des Pères de la Mission doit accompagner la colonne; j'envoie le capitaine Torrès à Machareti, et un lieutenant à Saipuru pour me renseigner sur l'état de l'Izozog et du Chaco.

Novis a un accès de fièvre pernicieuse. Il perd connaissance, le pouls tombe très bas et son état nous inspire les plus graves inquiétudes; des soins empressés le tirent d'affaire.

30 et 31 décembre. — Ces deux journées sont consacrées à des observations astronomiques, que suivent avec curiosité les gens du pays.

1er janvier 1887. — Les clairons et les tambours de notre petite colonne sonnent la diane et battent aux champs, annonçant à chacun de nous l'aurore de la nouvelle année.

2 janvier. — Excursion à l'hacienda de Caraparicito, chez un des plus riches cultivateurs de la région, avec lequel je voudrais passer un marché pour la fourniture de certaines denrées destinées à l'alimentation de la colonne.

Nous franchissons en deux heures la distance qui sépare Caraparicito de Lagunillas, par une belle route à travers une superbe vallée. A onze heures, arrivée à l'hacienda qui a toutes les apparences d'un village; la situation est pittoresque; les environs, extrêmement fertiles, produisent du tabac renommé, le maïs, la canne à sucre, spontanée dans la région, le riz, les légumes; on y élève porcs, moutons, bœufs, vaches, chevaux, mules, ânes, etc. Les communications avec Tarija par la vallée de San Luis, avec la République Argentine par les Missions, sont relativement rapides; plusieurs chemins suivent les plus riches vallées de toute cette partie orientale de la Cordillère.

3 janvier. — Aire Yu, le grand capitaine des Chiriguanos de Cordillera, vient m'offrir ses services pour notre prochaine campagne dans le Chaco. Je les accepte et lui confie la garde de notre droite; elle sera ainsi mieux à l'abri des surprises des Tapuis ou des Tobas qui chercheraient à nous inquiéter.

4 janvier. — A part le groupe des propriétaires de fermes et des commerçants, les gens du pays adorent l'oisiveté. J'avais des réparations à faire; des ouvriers se présentent en qualité de menuisiers ou de forgerons. On les charge du travail; mais, au bout de cinq ou six jours, la besogne n'était pas encore commencée. Interrogés, ils répondent avec le plus grand calme qu'ils n'avaient pu s'y mettre, faute de matériaux. Si on leur confie quelque objet, il faut abandonner toute espérance de le revoir. A une demande de restitution : « *Se ha perdido!* » vous disent-ils. Et l'on ne peut rien contre l'inertie de ces ivrognes ou de ces joueurs!

5 janvier. — Un des jeunes membres de l'expédition, en station à la frontière depuis le mois d'octobre, vient rejoindre la colonne, en même temps que les gens de Caïza qui devaient la rallier. Les nouvelles qu'ils nous apportent sont loin d'être favorables à notre marche : par suite d'une sécheresse extraordinaire, la récolte de maïs a manqué dans toute la région. Le même fléau sévit sur l'Izozog, alors qu'il pleut à torrents sur le Pilcomayo.

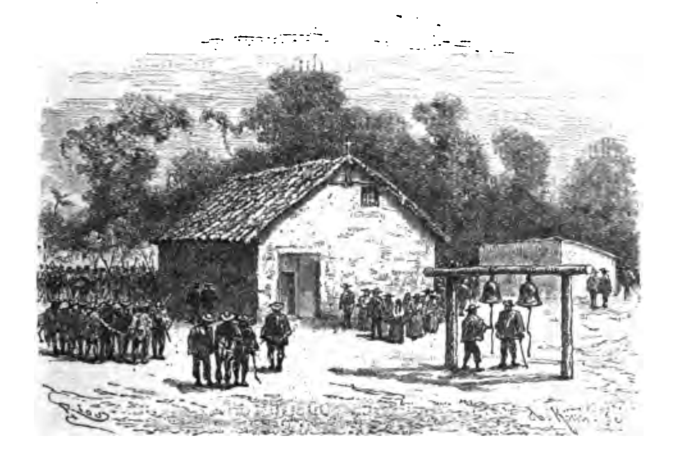
6 janvier. — La difficulté des communications est un obstacle sérieux au développement de la contrée. Du côté de la Cordillère, il faut, pour atteindre Sucre, franchir toute une série de contreforts dangereux et abrupts. La seule voie pratique traverserait le Chaco, se rapprochant ainsi des marchés du Paraguay et du Brésil. Quelle que soit la route qu'on établisse entre Lagunillas et Sucre, il faudra compter avec des difficultés sérieuses pour construire un pont sur le rio Acero et éviter les côtes de Bojorque et de Bartolo.

Toutefois la zone malaisée ne s'étendrait pas au delà de Tarabuco : en suivant la côte de Canetas, on ne ferait que reprendre l'ancienne voie des Incas qui débouche à Yamparaez et par laquelle on transportait de Padilla à Potosi de grandes billes de bois (*aspas*), qui revenaient à 800 piastres de la monnaie de Potosi.

Quant à la route pour l'Argentine, elle n'offre guère d'obstacles, car, en longeant les Andes, on atteint Salta

par de belles plaines et vallées, en traversant par Urundaiti, Pipi ou Ytiyuru, Salinas, Cuevo, Nancaroinza, Machareti, Tiguipa, Tarairi, San Francisco, Caïza, Yacuiva et Ytiyuru. Les communications de Santa Cruz avec l'Argentine sont établies sans plus de difficultés par le même itinéraire.

7 et 8 janvier. — J'envoie à Choreti deux officiers chargés de procéder à l'incorporation des onze nationaux



Église de Lagunillas.

dont nous avons besoin; au dernier moment, les hésitations se manifestent : on est fort empressé à signer l'engagement, mais, le jour du départ, c'est *un tio*, *una tia*, *mi caballito*, *mi vaquita* (un oncle, une tante, mon cheval, ma vache!) ; on va s'acheminer *mañana* (demain). Je suis résolu à mettre un terme à tous ces ajournements; nous allons quitter Lagunillas.

9 janvier. — Le curé du village nous invite à une messe et à des prières pour le succès de l'expédition. Nous y assistons en armes. L'église n'a rien de monumental : c'est une pauvre et misérable cahute, située à un des

coins de la place. Deux cloches appendues extérieurement à une traverse servent à appeler les fidèles aux offices. Quatre pauvres diables nu-pieds vont se nicher dans la soupente, d'où ils essayent de tirer, d'un tambour, d'une grosse caisse, d'une flûte et d'un violon, des sons qui charment l'oreille peu exercée des assistants.

11 janvier. — Le capitaine que j'avais envoyé au-devant du Père Doroteo revient sans l'avoir rencontré. Nouveau retard.

14 janvier. — Le tribunal judiciaire réuni en conseil de guerre, prononce le renvoi du sous-lieutenant qui jusqu'ici n'a cessé de donner le plus mauvais exemple. La colonne expéditionnaire étant régie par le code militaire, la peine prononcée contre lui l'oblige à se présenter au quartier général de Sucre dans le délai de trente jours.

15 janvier. — Au moment du départ, fixé au 17, de nombreuses réclamations sont présentées : faisant droit aux unes, repoussant les autres, nous prenons nos dispositions pour éviter de nouveaux retards.

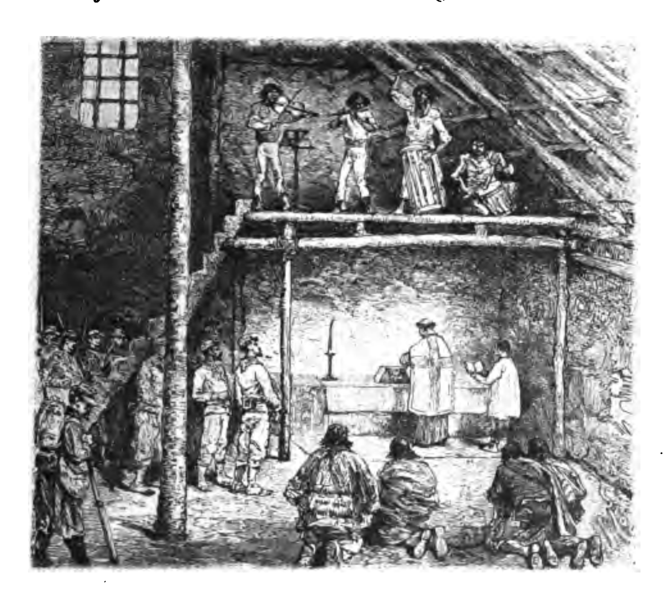
16 janvier. — Un de nos muletiers prend la fuite pendant la nuit avec armes et bagages. Un autre est sous les verrous par ordre des autorités civiles. Je fais filer les hommes en avant, pour les soustraire à l' « obligation » de boire avec les gens du pays. Nous prenons congé de nos hôtes, qui nous ont traité avec le plus grand empressement et dont nous emportons le meilleur souvenir.

17 janvier. — La Peña, notre première étape. La chaleur est très forte. L'orage éclate, et, pendant la nuit, crapauds et grenouilles envahissent nos tentes. Parmi les premiers, il en est un, l'*escuerzo*, énorme et très redouté; il se jette sur sa proie et s'y cramponne avec une force telle qu'on ne peut lui faire lâcher prise : il emporte le morceau. Nous en capturons de beaux spécimens qui mesurent jusqu'à 25 centimètres de longueur.

18 janvier. — Les bourrasques nous retiennent au camp. L'inspection des animaux accuse un chiffre de cent dix-sept mules et de vingt chevaux pour un effectif de soixante-dix hommes.

19 janvier. — Un de nos arrieros, ou, pour mieux dire, un des Chiriguanos qui nous escortent en qualité de muletiers, a pris la fuite. La mise en marche devient toujours de plus en plus laborieuse à cause de ces fréquentes désertions. A dix heures, on part pour la Herradura, où nous arrivons à trois heures.

20 janvier. — Par suite d'un changement d'itinéraire



Une messe en musique à Lagunillas.

conseillé par les guides du pays, je reprends la colonne à la Herradura et la conduis à Guttierez. On nous fait entrevoir qu'il sera plus facile d'atteindre Saipuru par la route du Caucayo, Cucucaca, Etembe-Mi et Cabezadas.

A la flore énumérée précédemment, il convient d'ajouter ici :

La morelle noire, *Solanum nigrum* (*negrillo*), très commune, le *quillai*, le *quiiachiyu* et le *chañar*; le fruit

de ce dernier est employé comme aliment; l'écorce, un fébrifuge très renommé, sert aussi à faire disparaître les taches du sein; le *matico* arborescent se montre ici en petits bouquets.

Les habitants de la région sont exposés à des rhumatismes fréquents et à des fièvres intermittentes.

Nous recevons l'hospitalité de deux Français, les frères Gayarré, établis depuis longtemps dans le pays.

21 janvier. — Départ pour Itai. Les renseignements que me communique l'Indien de la cahute, arrivé depuis peu de l'Izozog, ne sont pas faits pour nous rassurer. La sécheresse y est extrême depuis longtemps, la récolte a été très mauvaise, les pâturages sont rôtis, enfin il n'a pas plu depuis près d'un an!

J'augure mal de notre exploration à travers cette contrée, que, pour bien des raisons appuyées par l'expérience, je considère comme privée d'eau.

22 janvier. — Nous atteignons aujourd'hui Cabezada, en passant à Itembe-Uasu et Itembe-Mi. Les Tapuis et Chiriguanos de ces deux villages, réjouis de notre arrivée, nous attendaient pour nous offrir des fromages, des haricots, des fruits, etc. Une distribution de bracelets et de colliers les met en fort bonne humeur, et nous partons accompagnés de leurs cris et de leurs vivats. La chaleur est très forte, et, en arrivant à l'étape, un des lieutenants de l'arrière-garde manque à l'appel, par suite d'une forte indisposition qui l'a obligé de rester en arrière. J'envoie à son secours.

Les mangara, le mistol et un stramonium rachitique abondent. Nous observons deux nouvelles caprifoliacées et trois variétés de sensitives.

23 janvier. — Par suite de difficultés entre un des capitaines de la colonne et l'intendant, j'attache le premier au service de l'avant-garde. Les jaguars pullulent dans toute cette région; nous relevons sur le sable de la quebrada un très grand nombre de traces de leur passage. Cinq de nos animaux, effrayés pendant la nuit, ont pris la fuite, et nous perdons beaucoup de temps à les chercher.

Néanmoins nous arrivons à onze heures à Saipuru, ancienne Mission de chétive apparence.

L'autorité locale n'a pris aucun soin de nous procurer des logements ou de s'assurer d'un parc pour y renfermer nos animaux, qui errent en quête de pâturages dans les rues sableuses du pueblo. L'occupation que nous faisons du premier *potrero* qui se présente attire les protestations du propriétaire.

Sur la place du village nous tuons trois serpents, dont deux *Bothrops atrox*.

24 janvier. — Le dernier rempart des Andes du côté du Chaco doit être un intéressant poste d'observation. J'envoie donc une commission au cerro de Murubati, pour relever les points notables du Chaco, qui se déroule à ses pieds.

Un avis du P. Doroteo m'annonce son arrivée à Parapiti.

25 janvier. — L'escouade ne rentre du Murubati que vers une heure du matin. La musique infernale des Tapuis nous tient éveillés toute la nuit; les chiens hurlent à tous les échos.

26 janvier. — Notre marche s'effectue sans incident à travers des terrains absolument incultes et sablonneux, jusqu'à la grande lagune de Carandaiti, où nous arrivons vers les cinq heures.

L'état sanitaire de la colonne laisse à désirer; neuf malades nécessitent les soins du médecin.

27 janvier. — Les rumeurs les plus malveillantes à notre endroit circulent parmi les populations de l'Izozog. On accuse la colonne de réquisitionner bêtes et gens de la façon la plus brutale. Nous nous rendons parfaitement compte de la source et du but de ces manœuvres, que rien ne justifie.

La campée qu'il nous faut atteindre aujourd'hui est à une grande distance dans la forêt. Par suite de mesures décidées entre le corrégidor et nous, des Indiens devaient être échelonnés tout le long de ce parcours avec des cruches pleines d'eau; mais ceux-ci surprennent notre bonne foi, heureux de jouer une bonne farce aux *Collas* (c'est ainsi

que, par ironie, on commençait à désigner la colonne). Ils se massent tous à l'entrée et nous affirment avec ensemble que nous trouverons de l'eau à peu de distance. Mais c'est à grand'peine que nous arrivons à l'étape cinq heures après leur départ, et sans en avoir rencontré une goutte !

Depuis quelques jours, il était facile de l'observer, on prenait plaisir à se jouer de notre bonne foi. Cinq hommes, venus nous rejoindre par la rive droite du Parapiti, assurent, au contraire, qu'il nous reste encore une douzaine de lieues en forêt pour atteindre le Parapiti, et que jusque-là l'eau manque complètement.

Les fantassins souffrent de la chaleur et de la soif ; et ce début impressionne mes compagnons.

28 janvier. — A l'aube, profitant des heures où le soleil n'est pas encore ardent, nous partons pour Ipapiau et Iguiasiriri. Marche lente et pénible : la route est sableuse et la chaleur suffocante. Fort heureusement, les fruits quelque peu acidulés du cactus *ulala* servent à tromper notre soif. Prenant le commandement de l'avant-garde, nous hâtons la course vers la rivière, afin de donner aux piétons l'assurance que nous leur enverrons de l'eau, ce qui les aidera à terminer plus facilement l'étape.

A Ipapiau, les ranchos sont abandonnés ; quelques vieilles Indiennes tremblantes répondent à nos questions par des : *Baeti* (Il n'y a rien). Les gens ont pris la fuite pour se cacher dans la forêt.

Je renvoie quelques hommes avec des outres et gourdes pleines d'eau, pour secourir le gros de nos forces. Entre temps je cherche le gué qui conduit à Iguiasiriri. Le passage en est difficile, par suite de la violence du flot et des bourbiers ou sables mouvants. Un de mes compagnons est précipité à l'eau ; son cheval disparaît. Les Indiens Tapuis se portent à notre secours.

A la rancheria où réside Yambae, leur grand capitaine, la population est toute disposée à nous servir. — Circonstance des plus favorables, car nous avions grand besoin d'aide : la rivière, en cet endroit, est large de deux kilo-

mètres. Les hommes mettent pied à terre et se tiennent par la main en arrivant à l'endroit dangereux. Quelques Tapuis les guident : d'autres transportent les charges à l'aide de bâtons et de perches. L'opération s'effectue sans encombre, et notre entrée à Iguiasiriri, dans un costume que la circonstance a réduit à sa plus simple expression, n'émeut guère les habitants.

Le capitaine tapui est absent, mais ses fils, et ils sont nombreux, nous accueillent avec intérêt. Le soir, à son arrivée, il nous convie à l'inévitable chicha et nous offre quelques moutons.

29 janvier. — Toute la région située au pied des Andes et baignée par le Parapiti, porte le nom d'Izozog-de Uopa Ozozo, « lieu où l'eau se perd ».

Le mot Parapiti dérive de *Paripi-ti-hi*, « eau qui tue », par suite des sables mouvants et des fondrières de ce rio, qui occasionnent de nombreux accidents.

C'est d'ailleurs un peu plus en amont que la rivière se dessèche et forme de grandes plages arénacées que pendant l'été les habitants de la contrée creusent afin de se procurer l'eau nécessaire pour eux et pour leurs troupeaux.

Les Tapuis de la région sont soumis aux autorités locales qui, elles-mêmes, relèvent de la préfecture de Santa Cruz.

Nous observons dans l'est une série de cerros qu'il serait intéressant d'examiner, à cause de leur position au-dessus du Chaco.

Les renseignements donnés à Lagunillas sur l'extrême aridité de la contrée se trouvent malheureusement confirmés : depuis un an, il n'a plu qu'une fois : encore l'averse n'était-elle guère copieuse.

Le corrégidor nous avise qu'il n'a reçu de Santa Cruz aucun ordre relatif à notre arrivée et à notre séjour dans l'Izozog! Cette indifférence du préfet à l'égard d'une colonne bolivienne me surprend. Quoi qu'il en soit, le magistrat se met à notre disposition.

Un des ouvriers occupés au sentier que nous sommes chargés de reconnaître, nous apprend que les travaux ont dû être abandonnés à cause de la rareté de l'eau; la

plaine argilo-sableuse alterne avec quelques plis de terrain, et il est difficile de se frayer un passage sur ce sol couvert d'une végétation compacte et rabougrie de cactus et de caraoattas. Les Indiens qui sillonnent la contrée ne sont pas à redouter; mais il nous les dépeint comme des êtres mystérieux et insaisissables. Le nom de la tribu est *Yanaiguas*; on les appelle aussi *En Pelotas* (parce qu'ils vont tout nus), Sirionos, Itiru Coimbae et Guariñocas. Ces Indiens se cachent au plus profond des forêts; ils ont la tête rasée et ne conservent qu'une seule mèche de cheveux, au sommet du crâne; ils portent toute la barbe, qu'ils ont longue et très noire; ils sont grands et forts, mais très ventrus, car ils ne se nourrissent guère que du miel qui abonde dans le Chaco boréal. Leur arme favorite est un gourdin dégrossi à un des bouts. Ils attaquent lâchement pendant la nuit; mais nous n'avons pas à nous en préoccuper; les difficultés de la marche seront toutes matérielles.

A la tombée de la nuit, les grondements du tonnerre semblent annoncer l'approche d'une averse; il en est, nous dit-on, presque tous les jours ainsi. L'orage se forme sur l'horizon de l'est, il monte jusqu'à environ la moitié de la distance qui le sépare du zénith, puis tout à coup il passe au sud, puis au sud-ouest, pour aller le plus souvent se confondre avec le banc de nuages qui couvre la Cordillère dans presque toute sa longueur.

30 janvier. — L'ordre de marche est donné pour le Cobei, d'où je me dispose à visiter le cerro Tamane. Plusieurs capitaines tapuis sont venus ce matin, accompagnés de quelques-uns de leurs sujets.

Nous atteignons vers midi le village du Cobei. J'organise aussitôt mon départ pour le Tamane, laissant les hommes de la colonne sous le commandement du chef militaire.

Nous arrivons au pied du cerro à cinq heures, et nous en faisons l'ascension à pied, sous la conduite de Chinoko, un vieux capitaine tapui. La montée est peu rapide du côté occidental par où nous attaquons le cerro. Le terrain est

sablonneux et presque dépourvu de végétation. En arrivant au sommet, nous traversons un petit bosquet, et la vue embrasse tout à coup jusqu'aux limites du plus vaste horizon.

La plaine, boisée, uniforme, se déroule à nos pieds. A droite et à gauche s'échelonnent une série de cerros à déterminer plus tard. Pour le moment, tout entiers aux impressions qui nous font battre le cœur, nous contemplons avec recueillement l'immensité muette à travers laquelle nous allons nous lancer à la conquête du rio Paraguay.

Le coucher du soleil est superbe de l'autre côté des Andes, confondues dans les nuages. La nuit est délicieuse ; nous jouissons d'un spectacle incomparable. Le souvenir de ceux qui ont succombé un peu plus bas, dans le sud, nous envahit et nous pénètre.

La présence des jaguars se trahit par de nombreuses traces de leur passage : aussi entretenons-nous soigneusement le brasier, dont la lueur doit bien surprendre les Yanaiguas, s'il y en a de campés au pied du cerro. Roulés dans nos couvertures, nous nous endormons enfin, la face tournée vers l'orient.

31 janvier. — Estimant que la vue de cet horizon est de nature à donner confiance à nos hommes, je leur envoie l'ordre de rallier le Tamane. Ils arrivent dans la matinée. Un groupe de condors, qui ont leur nid dans les anfractuosités de la muraille orientale du cerro, plane au-dessus de nos têtes. Le pavillon bolivien flotte pour la première fois sur le cerro, et nos deux clairons le saluent.

Après avoir procédé, à l'aide de la boussole et du sextant, au relèvement rapide des points en saillie, nous revenons au Cobei, heureux de notre excursion et des résultats obtenus.

1er février. — Le vent souffle du nord avec violence et soulève des nuages de poussière et de sable qui nous aveuglent. A Iobi, le capitaine Yambae, déjà vieux, nous présente ses nouvelles femmes et ses filles. Dans chaque village que nous traversons, les Tapuis s'empressent de nous offrir la chicha.

Ces Indiens sont, pour la plupart, aussi discrets que menteurs; les créoles et métis de la région, en majeure partie originaires de Santa Cruz, se montrent peu favorables à notre entreprise.

Nous campons à Aguarati.

Les vents du nord balayent le pays pendant une grande partie de l'année, aux mois d'octobre et de novembre surtout. Ils n'amènent jamais de pluie, et, lorsqu'ils mollissent, ils passent à l'ouest. Ceux du sud se font alors sentir, avec la chance de déterminer des averses.

2 février. — Impossible de partir aujourd'hui : presque tous les Indiens du village se sont enfuis dans les bois, emmenant leurs troupeaux et leurs femmes. La cause d'un revirement aussi soudain nous échappe : aucun abus de notre part n'a été commis ; sans doute les gens de la frontière nous dépeignent-ils comme des voleurs et des brigands.

Aussitôt je dicte l'ordre de planter le pavillon bolivien au milieu du campement, et j'avise les quelques Tapuis encore près de nous que si, dans le délai d'une demi-heure, tous les Indiens du village n'ont pas, eux, leurs femmes et leurs animaux, réintégré les ranchos, j'ordonnerai à mes hommes de parcourir les environs pour les ramener de force. En moins d'un quart d'heure, leurs cris font sortir des bois les indigènes qui s'y étaient blottis, et tous défilent au grand complet en saluant le pavillon, auquel ils viennent donner une aubade.

Une ample distribution de colliers, de tabac et de verroterie met fin à leur hésitation, et ils nous avouent que les chrétiens de la frontière les avaient induits en erreur. Ils nous offrent à leur tour des courges, de la farine de maïs et de la chicha.

3 février. — En arrivant à Carumbei, nous trouvons les Indiens formés sur deux rangs pour nous saluer; chacun s'établit dans la cahute qui lui a été assignée et prend ses dispositions pour un séjour dont nous ne prévoyons pas la durée, car c'est d'ici que nous partirons pour l'est, afin de continuer la reconnaissance du sentier abandonné pour

cause de manque d'eau, et de rallier le cerro San Miguel, pour gagner Puerto Pacheco. Contrairement à ce qu'on nous avait assuré, il n'y a pas de pâturage à Carumbei et nous sommes obligés d'envoyer nos animaux à une distance de plus de deux lieues. Les chrétiens, auxquels nous demandons à acheter des animaux de boucherie, prétendent n'être ici que des domestiques et n'avoir pas d'ordres de leurs patrons de Santa Cruz!

Notre base d'opérations est donc peu solide, par suite du mauvais esprit qui anime les *Cruceños* à l'égard de la colonne et de l'indifférence qu'a montrée le préfet de ce département bolivien. J'ai hâte de me rendre compte par moi-même de l'état du sentier, et, dès après-demain, j'en commencerai l'étude.

5 février. — Accompagné d'une douzaine d'hommes, je me mets en marche vers sept heures du matin. Nous perdons pendant deux heures les traces du sentier, et, malgré les efforts de nos guides, nous ne parvenons à le retrouver qu'en nous servant de la boussole. Notre étonnement fut grand en constatant ce fait : où était donc la route carrossable dont on nous avait assuré l'existence?

Nous entrons dans le bois : l'eau se fait rare et les pâturages manquent; épines et ronces nous déchirent pieds et jambes. Trois hommes qui s'engagent dans la forêt pour chercher inutilement de l'eau, s'égarent, et on ne les retrouve pas sans peine. Nous campons à cinq heures à l'*arroyo de los Senderos.*

6 février. — Nuit très mauvaise : les jaguars et les pumas effrayent nos animaux. L'un d'eux disparaît. La chaleur est très forte et la marche laborieuse. Nous ne trouvons pas une seule goutte d'eau après le campement dit de San Pedro, et, dans la même forêt, uniforme et sauvage, on bivouaque à quatre heures du soir.

Les premiers travailleurs avaient coupé des troncs de *samuhu* pour y faire un dépôt d'eau; nous n'y en retrouvons qu'une très faible quantité, encore à moitié pourrie. On cherche à la désinfecter avec un peu de charbon. Toute la nuit se passe en alertes continuelles.

7 février. — Escorté d'un seul homme, je pousse jusqu'à la fin du sentier que nous atteignons vers deux heures. Montant sur un arbre élevé, je ne vois autour de nous que la sylve, immense et monotone. Nous retournons rejoindre nos compagnons; en route je tire un superbe chevreuil et nous capturons une belle tortue.

Les garapatas pullulent; nous en sommes littéralement dévorés.

8 février. — Nous revenons sur Carumbei; la chaleur est excessive et nous oblige à faire halte à l'arroyo de San Pedro. Nos animaux souffrent des déchirures faites par les épines et les ronces, une entre autres extrêmement abondante, appelée ici *uña de gato*, « ongle de chat ».

9 février. — Carumbei. Tous nos vêtements sont en loques. Le détachement envoyé en observation au Tamane, sous les ordres d'un capitaine, revient dans l'après-midi et dit avoir aperçu des feux dans la direction du San Miguel. Je décide d'aller demain reconnaître le cerro Curupautu : le capitaine tapui Yambae nous accompagnera dans cette nouvelle exploration.

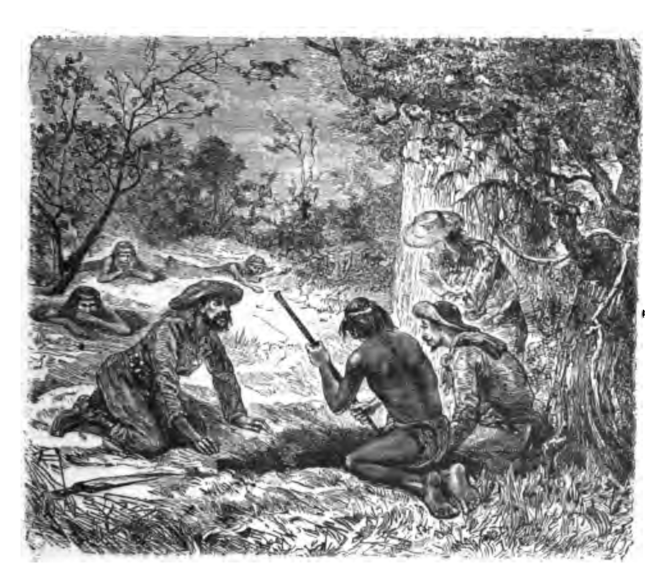
10 février. — Départ à dix heures; à travers une forêt épineuse extrêmement épaisse, nous atteignons au crépuscule le sommet du Curupautu. Pas une goutte d'eau sur toute la longueur de l'étape. A la nuit, nous apercevons les feux allumés par le détachement campé sur le cerro Tamane; j'en fais le relèvement à la boussole et au théodolite, puis à la lunette Rochon.

Nous attendons impatiemment le jour pour nous procurer de l'eau; quelques-uns des hommes veulent même rentrer à Carumbei; le capitaine Yambae prétexte qu'il ne peut supporter la soif. Je déclare que personne ne quittera le campement, et j'envoie deux Tapuis à Carumbei pour renouveler notre provision.

Laissant bivouac et montures sous la garde de Yambae et de deux domestiques, nous nous frayons passage à coups de hache et de *machete* (sabre d'abatage) dans une forêt très dense : nous traversons deux plis de terrain sans découvrir à l'est l'horizon de la plaine. Le passage du troi-

sième n'offre pas de meilleures conditions; nous faisons un dernier effort pour atteindre le quatrième et dernier.

Deux hommes tombent épuisés; on se met en quête de *cipoi*, une plante grimpante dont la racine contient de l'eau; nous avons la chance d'en trouver deux, que l'on extrait à une profondeur de plus de 1 m. 50.



Extraction du *cipoi*.

Vers midi, nous atteignons enfin le sommet du cerro; la vue embrasse tout l'horizon à droite, à gauche, en face; aucune montagne ne se profile vers l'est, mais quatre lignes de ressauts et de pics se développent dans le N.-N.-E., l'E.-N.-E., l'O.-S.-O. et l'E.-S.-E. Une épaisse fumée se dégage du pied du San Miguel : quelques Yanaiguas stationnent dans ces parages; l'orage se forme dans le N.-N.-E., mais n'éclate pas sur nous, à notre grand désappointement; la chaleur nous suffoque; notre soif est ardente;

nous revenons sur nos pas; les hommes creusent le sable et s'y couchent tout nus.

Le danger est imminent; accompagné du plus jeune de la troupe, je me dirige sur le bivouac afin d'activer le retour des porteurs d'eau que, fort heureusement, nous rencontrons à moitié route. Le vieux Yambae, enfoui, lui aussi, dans le sable, suce des morceaux de *cipoi* que lui a jetés un des siens; notre arrivée et surtout celle de l'eau, l'arrachent à sa prostration. Vers les sept heures, tous nos camarades ont réintégré le campement; nous repartirons pour Carumbei dès les premières lueurs du jour.

12 février. — Le retour s'effectue sans autre incident que la capture d'un crotale vivant mesurant 1 m. 50 de long et dont la queue se compose de huit anneaux.

13 février. — Les trois membres de l'expédition qui devaient présenter un rapport et des conclusions sur la viabilité du sentier projeté entre Carumbei et le San Miguel me remettent l'étude qu'ils en ont faite, et qui conclut à l'impraticabilité absolue.

Ce résultat est en contradiction flagrante avec les affirmations du concessionnaire; je me hâte d'en faire part au gouvernement de Sucre, lui demandant une nouvelle confirmation de ses ordres, avant de lancer la colonne dans une région où l'eau et les pâturages font complètement défaut.

Deux de nos hommes partent pour Sucre; ils remettront le pli aux Ministres et nous rapporteront la réponse au plus vite.

14 février. — Deux officiers nationaux de la frontière m'offrent leur démission, que j'accepte; dans une campagne de cette nature, mieux vaut un nombre restreint d'individus résolus qu'un effectif élevé dans lequel il y aurait à faire la part des hésitants.

15 février. — Aujourd'hui, en chassant, je me suis égaré dans la forêt. Mon absence inquiète les hommes, qui battent du tambour et sonnent du clairon dans toutes les directions; des détachements se mettent à ma recherche, et, vers neuf heures, l'un d'eux finit par me retrouver.

16 février. — Nouvelle course au cerro Tamane pour

procéder à une nouvelle série de relèvements du cerro San Miguel.

17 février. — Au retour, nous perdons notre route; j'en profite pour prendre un excellent bain dans un petit ruisseau.

18 février. — Le docteur Camo est parvenu à déterrer deux crânes de Tapuis dans la cahute où il est logé; l'un est celui d'un fils de Yambae. La nouvelle se répand parmi les Indiens, qui se bornent à disparaître pendant quelques jours.

19 février. — La commission chargée de mesurer la longueur du sentier revient à Carumbei, apportant une nouvelle preuve d'erreur à la charge du concessionnaire; il avait fixé à 117 le nombre des kilomètres ouverts, alors qu'en réalité il n'y en a que 105.

20 février. — A l'occasion du carnaval je fais distribuer une ration d'eau-de-vie et de chicha à nos hommes, et de tabac aux Indiens; puis nous passons de l'autre côté de la rivière pour assister aux divertissements des naturels. Ils nous offrent des bancs et d'interminables *tragos* de chicha.

Tous les visages sont enluminés par les ardeurs de la danse. Quelques Indiennes se sont peint la figure avec du rocou. L'orchestre se compose d'une douzaine de tambours et d'un flageolet. Le rythme est toujours le même, du matin au soir et du soir au matin. Réunis en cercle, à l'ombre d'un algarrobo, hommes et femmes, jeunes et vieux, gambadent autour d'un énorme yambui plein de chicha et disposé au milieu de la place. Les femmes ont revêtu leur tipoi; les hommes sont en bras de chemise. Quelques-uns se sont garni la tête d'un masque (*aue-rueru*) taillé dans l'épaisseur d'un samuhu. Ils l'assujettissent autour de leur tête avec un mouchoir qu'ils se passent au cou, et, une bouteille à la main et des oripeaux aux bras et aux jambes, ils se livrent à des sauteries effrénées.

Les Indiennes nous prennent par le bras et nous emmènent à la danse, qui se réduit à un mouvement cadencé

des hanches, puis nous rejettent avec la même désinvolture pour se précipiter sur de nouveaux « cavaliers ». Les libations continuent nuit et jour, entraînant des scènes de débauche et de promiscuité révoltantes. Les chrétiens de la frontière s'associent à toutes ces réjouissances et prêchent malheureusement d'exemple.

21 février. — La journée se passe sans incidents; le carnaval bat son plein chez les Indiens et les civilisés; officiers et soldats en profitent largement.

22 février. — A l'appel du matin nous constatons l'absence de trois hommes.

23 février. — Les esprits s'échauffent; les buveries se renouvellent. Les créoles et métis de la région accourent de toutes parts, et nul visiteur ne peut se présenter sans être assailli immédiatement par tout le personnel du rancho, qui lui lance, à la figure, dans les cheveux, sur les vêtements, de la farine de maïs ou de haricots teinte en rouge, bleu, vert ou jaune; le divertissement général consiste à diss i muler soigneusement la poudre dont on est porteur, et à surprendre quelque naïf pour le barioler des couleurs les plus diverses.

Vers trois heures de l'après-midi, quatre chrétiens se présentent à cheval. A leur allure et à leur attitude il est aisé de voir qu'ils n'ont pas fêté le carême : ils tiennent à me donner le spectacle du *chivo* (chèvre). L'un d'eux en porte une vivante suspendue à sa selle; saisissant une de ses pattes de derrière, qu'il consolide en se l'attachant au poignet, il fait tourner la pauvre bête, en lançant son cheval au galop, pendant que les autres, se mettant à sa poursuite, cherchent à s'emparer de la bête; si tous les cavaliers sont fermes sur leur monture, l'animal est écartelé; mais, dans le cas présent, les poussées et tiraillements font perdre l'équilibre à nos hommes, qui roulent dans la poussière.

La scène se termine par une mêlée, et l'un d'eux, à moitié assommé, reste sur le carreau.

24 février. — Il est essentiel de soustraire les hommes à cette vie de paresse : je vais donc reconnaître le cours



Le *chivo*.

et la région du Parapiti, en amont de Carumbei, ne laissant qu'une escouade à la garde du campement.

Au premier village de Tapuis, à Yagaigua (Puits du Tigre), nous ne trouvons que très peu d'Indiens; les autres, très probablement, continuent le carnaval dans quelque rancheria voisine. En inspectant les cases, nous n'y voyons que des vieilles ou des infirmes; sauf dans un rancho, où l'on trouve une jeune Tapui, à genoux sur un *catre*. Notre vue l'épouvante, et elle cherche à se dissimuler derrière un poncho.

C'est une Indienne arrivée à l'âge nubile : l'usage veut qu'elle se soumette à un isolement volontaire, qu'elle ne parle à personne, qu'elle ne se nourrisse que de quelques grains de haricots ou de maïs. Cette période, pendant laquelle elle est considérée comme immonde, dure souvent un an.

Personne ne veut nous désigner le sentier conduisant à l'endroit où les sons du tambour disent que les Tapuis sont en fête. Nous obligeons deux Indiens à nous suivre. Arrivés près du rancho, ils prétendent ne pas connaître la région. Le fait est qu'ils redoutent des représailles. Nous avançons brusquement et faisons irruption au milieu de la fête. Panique générale; chacun tâche de s'enfuir, mais nous happons au passage le capitaine que nous désignent son *tiru* de fête et sa *mboivera* (plaque d'argent).

Je lui fais expliquer ce que nous désirons de lui et des siens, puis il est convenu que, moyennant salaire, ils vont nous accompagner dans notre exploration du Parapiti.

Pendant qu'ils rassemblent leur provision d'*aticui* (maïs rôti en grains ou en farine), le bal recommence, et nous nous assurons la conquête de tous en sonnant du clairon pour marquer le rythme de la danse. Du tabac et quelques verroteries font le reste.

Cette tribu, que nous traitions, contre nos habitudes, avec plus de rigueur que l'on ne pourrait croire nécessaire, était placée sous les ordres d'un capitaine qui ne reconnaissait ni le pouvoir de Yambae, ni celui des autorités locales. Son arrogance nous avait frappés lors de notre

arrivée à Carumbei, et il nous convenait d'affirmer notre droit et de compromettre son influence et son prestige en l'obligeant à nous suivre en personne.

Cet acte de vigueur entraîna les plus heureuses conséquences. Nous étions à peine à quelques mètres de la tribu, qu'accourait, hors d'haleine, un Indien armé de toutes ses flèches, la figure et la poitrine barbouillées de noir de fumée. C'était un guerrier qui nous offrait ses bons services et reprochait énergiquement à son capitaine sa mollesse et sa lâcheté! Se frappant du poing la poitrine, montrant la croix qu'en guise de cible il s'était tracée sur le cœur pour défier ses ennemis, il lui reprochait de n'avoir pas ordonné à tous de nous accompagner et de prendre les armes, puisque nous allions combattre peut-être les Yanaiguas leurs ennemis.

Nous établissons le campement à une cahute nommée la Matanza, en souvenir du crime horrible que perpétrèrent, il y a sept ans, les Indiens Yanaiguas sur sept métisses de la frontière qu'ils égorgèrent pendant leur sommeil.

25 février. — A six heures nous enfilons un petit sentier qui nous conduit dans le bois. Les fourrés, très épais, rendent la marche difficile; le terrain est inondé, les eaux du Parapiti s'étendent à travers la forêt où elles forment de nombreux bourbiers. Nous marchons avec précaution, mais l'eau atteint le ventre de nos animaux. Les chutes sont fréquentes; après une heure d'efforts, reconnaissant l'impossibilité d'y engager tout le convoi, je donne l'ordre de nous replier, pour camper au premier endroit sec qu'on trouvera.

Toutes nos provisions sont mouillées et plusieurs animaux embourbés; nous passons une bonne partie de la journée à réparer ces accidents. Le soleil est ardent; tout a le temps de sécher pendant qu'un détachement opère une reconnaissance dans l'est et le nord-est pour découvrir un meilleur passage.

Les résultats en sont négatifs : la forêt s'étend partout, épaisse et impénétrable, et mieux vaut encore suivre le cours des eaux que de s'en trop éloigner. En conséquence,

je décide que, laissant tous nos animaux au bivouac, sous la garde d'un piquet, nous irons à pied, armes et vivres sur le dos. Chacun reçoit sa ration de charqui, maïs, café, sucre, tabac; demain, nous partirons à la première heure. Nous appelons ce campement les *Murcielagos*, en souvenir des nombreuses chauves-souris vampires qui, toute la nuit, ont sucé bêtes et gens.

26 février. — Ma petite troupe est sur pied, et chacun à son poste; je prends la tête et donne l'ordre de marche.

Nous entrons dans le marais, sondant les fondrières avec des bâtons. Nos bottes pleines d'eau embarrassent la marche, mais nous préservent un peu des épines et des ronces. En temps de basses eaux, les Tapuis traversent cette région pour aller pêcher au grand lac d'Ancararenda; actuellement les crues ont tout couvert. Quoi qu'il en soit, nous arrivons vers onze heures à l'endroit dit Corral ou Algarrobal, en souvenir du crime commis il y a quelques années par les Yanaiguas de cette région. Deux habitants de Santa Cruz, poursuivis par la justice, s'étaient enfuis dans l'Izozog et avaient atteint ce lieu sauvage. Séduits par la situation pittoresque du lieu, ils construisirent une hutte et établirent un *corral* pour leurs animaux. Mais ils avaient compté sans les Yanaiguas, qui se présentèrent une nuit en nombre considérable. Nos gens échappèrent d'abord aux Indiens, et se réfugièrent sur des arbres. Au jour, ils furent massacrés sans pitié.

Nos guides nous apprennent que la baisse des eaux du Parapiti a lieu au moment de la floraison de l'algarrobo, c'est-à-dire d'août à novembre; ils racontent que, lorsque les Yanaiguas ont froid, ils font un trou en terre et s'y enfouissent pour se réchauffer.

Pendant une halte, nous nous emparons de superbes anguilles que je m'empresse de faire cuire, au grand étonnement de mes hommes, qui les prenaient pour des couleuvres! Une magnifique tortue vient encore augmenter nos provisions. A deux heures nous repataugeons au milieu des bourbiers et marais, et à quatre heures nous campons près d'Ancararenda (le Grand Lac). Impossible aujourd'hui

d'aller plus loin : la chaleur est très forte, 42 degrés centigrades à l'ombre; une bourrasque semble imminente.

Nous prenons toutes nos dispositions pour bien suspendre nos hamacs, les consolider et éviter la chute des arbres brisés par l'ouragan, qui va dissiper, nous l'espérons, les nuées épaisses de moustiques présentement abattues sur nous.

Pendant la nuit, les vents redoublent de violence, secouent les arbres et ballottent nos couchettes d'une façon inquiétante; le tonnerre gronde et se rapproche. Vers cinq heures nous sommes debout.

27 février. — Nos bottes nous ont blessé les jambes et les pieds; le séjour trop prolongé dans l'eau en a ramolli les contreforts, impossible de s'en servir; nous marchons déchaussés, amarrant nos caleçons avec des bouts de corde. L'orage éclate, et l'averse, dont nous avons si peu besoin aujourd'hui, nous trempe jusqu'aux os. Le thermomètre tombe tout d'un coup à 12 degrés centigrades.

Nous atteignons ainsi la rive occidentale du superbe lac d'Ancararenda. Il s'étend à perte de vue dans le sens du méridien. Le courant, très peu sensible, se dirige vers le sud. La végétation est puissante et majestueuse.

Les rives sont très fangeuses. Après une rapide inspection des lieux, nous nous proposons de suivre les plages du lac, cherchant ainsi à le tourner par le sud pour le doubler sur notre gauche et faire route dans l'E.-N.-E. Mais, toutes les fois que nous voulons nous approcher, les eaux nous rejettent à droite; à certains passages, elles nous montent jusqu'au cou. S'y jeter pour gagner l'autre rive est impossible, car les hommes, à part deux ou trois, ne savent pas nager, et le nombre incalculable des palometas qu'elles nourrissent nous exposerait aux morsures les plus cruelles. Nous n'obliquons, du reste, que contraints et forcés.

Les épines des feuilles de palmier (*carandai*) nous mettent en sang pieds et jambes; si nous cherchons à nous éloigner des bords du lac, nous retombons dans des fourrés impénétrables, et, rejetés ainsi en arrière malgré nous, nous finissons, au bout de trois heures de cette marche,

par revenir au point de départ. L'eau nous environne de tous côtés; le terrain que nous occupons semble une île perdue au milieu d'un océan de bourbiers et de lagunes.

Nos guides commencent à s'effrayer et à m'entretenir du danger possible d'une crue qui nous couperait la retraite. Nous revenons donc au point où nous avions touché le lac, et, suivi de trois compagnons, je cherche un passage dans le N.-O.; là encore, les bourbiers nous arrêtent et, dans l'eau jusqu'au cou, nous nous rendons bien compte qu'aucun côté n'est praticable.

En conséquence, nous n'irons pas plus loin, au moins sur cette rive droite du Parapiti, et, transis, grelottants, épuisés, nous rejoignons nos camarades.

La dépression où viennent s'amasser les eaux du Parapiti embrasse une étendue dont nous ne pouvons nous faire une idée exacte, mais que j'estime considérable. Nos Tapuis eux-mêmes disent n'avoir jamais pu dépasser le lieu que nous occupons.

Les eaux sont très poissonneuses, et les Indiens nous énumèrent les espèces suivantes :

L'*aguara* (bouche de renard), le *senene*, le *mandissi*, le *yandii* (de couleur bleue), l'*andira*, le *caraiñompea* (« qui a une tresse comme le *carai* », le chrétien), le *saínca* (rond), le *timanavera* (de *timana*, délié, et de *vera*, resplendissant), le *pirakise* (à dos en forme de couteau), le *pirakisendi* (de *pira*, poisson blanc, et *kisendi*, en forme de couteau), le *tamboatacambi*, le *piranti*, le *paincha* (queue en forme de couteau), l'*uza* (crabe), le *sipopegua* (mince comme la liane appelée *sipope*; de *sipo*, nom générique, *pe*, mince, et *gua*, chose), le *manguruyu*, le *pikinti*, le *pinai* (palometa), l'*acara*, le *tarei*, le *yeyui*, l'*irandeta*, le *tambouat*, le *caruguaruzu*, l'*innia*, le *pirambocayu*, le *pira* ou *sabalo*, le *mandii* ou bagre, le *busu* ou anguille, l'*ipiau*, le *guairaca*, le *piki*, etc.

Les *carumbe* (tortues) abondent.

La flore nous a paru caractérisée par les espèces ci-après :

Le *curundi* (de *curu*, rugueux, et *undi*, arbre à fruits), très commun; le *guirapenti* (de *guira*, arbre, *pen*, droit,

et *ti*, blanc); le *carandai*, palmier à éventail; le *yagua-tasi* (de *yagua*, tigre, et *tasi*, fourmi), en raison d'une fourmi carnassière très abondante sur cet arbuste; l'*isipo* (d'*isi*, plante, liane, et *po*, qui grimpe); le *yaguapenca* (de *yagua*, tigre, et *penca*, griffe ouverte), en raison de ses épines étalées, puis recourbées; le *yuquiri* (de *yuqui*, sel, et *ri*, salé), employé par les gens de la frontière, qui le brûlent pour obtenir des cendres qu'ils utilisent dans la préparation du savon; le *timboi* (de *ti*, blanc, *mbo*, gros, *i*, arbre); le *cabejiro*, ricin (de *ca-pesi*, pour *besi*, resplendissant, et *ro*, amer : plante resplendissante amère); l'*iguope*, algarrobo (d'*iguïra*, pour *igu-o*, fruit, chair, et *pe*, mince : à fruit mince), etc., etc.

Par suite de l'averse qui est venue contrarier notre reconnaissance, il nous est très difficile de faire du feu pour sécher nos vêtements; nos Indiens toutefois y parviennent, mettant en usage tout ce que la nature leur a donné de patience et d'habileté. Couchés sur des feuilles de palmier, et nus devant le bûcher, nous attendons ainsi assez longtemps; notre capitaine tapui, agenouillé, attise et surveille les brasiers fumeux. Croyant embarrasser notre Indien, je lui demande à quelle hauteur pouvait être le soleil et dans quelle direction, puisque le temps était entièrement couvert; il me répond que la marche circulaire du matin l'a désorienté, et qu'il ne lui serait pas possible d'indiquer le couchant, mais qu'il va me signaler la hauteur sur l'horizon correspondant à l'heure du lieu; il se met alors à regarder le brasier pendant quelques minutes, puis me montre du geste l'angle sous lequel doit se trouver le soleil. Je regarde la montre et me rends compte, non sans surprise, que la hauteur indiquée correspond à très peu près à l'heure.

Ce fait me paraissant extraordinaire, je presse l'Indien de questions, et il m'apprend que, pour connaître par un ciel couvert de nuages la hauteur du soleil, tous opèrent de même. Ils n'ont aucune idée de la division du temps, mais ils suivent l'astre dans sa course sur l'horizon et ils peuvent à tout instant en fixer la position relative en raison de la couleur qui se dégage d'un foyer incandescent. Pre-

nant une petite branche, l'Indien me faisait remarquer, en me montrant le feu, qu'à midi par exemple, c'est-à-dire pour lui lorsque le soleil est arrivé au point le plus élevé de sa course, la couleur des braises est différente de celle qu'elles auraient à son coucher.

Il est certain que l'intensité d'un foyer lumineux, ou, dans le cas présent, la couleur rouge des charbons enfouis sous les cendres d'un brasier, est en raison inverse de la lumière du jour, c'est-à-dire de l'heure par suite de la hauteur du soleil sur l'horizon.

28 février. — Nous nous réveillons ce matin le corps tout courbaturé; cinq hommes ont les pieds déchirés, et presque tous nous avons les jambes enflées. Nous revenons sur nos pas afin de reprendre l'exploration, si possible, par la rive gauche du Parapiti. Je renvoie au campement des Murcielagos aviser nos compagnons de notre retour, et leur demander des chevaux pour aider à notre marche. Mais l'eau a crû considérablement sur nos derrières pendant notre séjour à Ancararenda; là où, il y a deux jours, elle atteignait au genou, elle arrive maintenant à la hauteur des hanches. Nous nous hâtons donc autant que le permettent nos glissades parmi les épines, les bourbiers, les trous, les lianes; en certains endroits nous n'avançons qu'en nous donnant la main.

Pendant une halte, je m'empare d'un beau serpent boa.

A une heure arrivent nos chevaux; bien peu osent les monter, car les chutes sont encore plus redoutables qu'à pied. Quatre ou cinq de nous seulement s'aventurent, ayant à la fois à se défendre des branches et des lianes qui nous saisissent par les bras, les jambes ou le cou, et des trous dans lesquels s'embourbent nos coursiers. A l'un des passages les plus dangereux, la mule du P. Doroteo se renverse, l'entraînant avec lui. L'eau est profonde en cet endroit. Le Père, qui ne sait pas nager, se débat; il enfonce de plus belle; à ses cris un Bolivien et moi nous précipitons à son secours et le ramenons vivant. A cinq heures du soir seulement, nous regagnions le bivouac où étaient restés nos camarades.

1er mars. — Les vampires nous assiègent toute la nuit, quelques-uns d'entre nous ont été sucés aux oreilles, au nez, aux pieds; nos bêtes sont tachetées de sang.

Une de nos meilleures mules, mordue aux naseaux par un serpent à sonnettes, expire sous nos yeux. Une bande d'urubus gallinazos se jette sur elle avant même qu'elle soit morte; ils lui dévorent les yeux et lui déchirent l'anus afin d'arracher les viscères!

Nous levons le camp pour arriver, à deux heures, à la cahute des Tapuis de la Matanza. Sept de nos compagnons, blessés aux pieds et aux jambes, sont dans l'impossibilité absolue de continuer la marche. Je leur donne l'ordre de railler Carumbei sous la garde d'un officier; et, à deux heures et demie, nous nous dirigeons vers la rive gauche du rio. L'épaisseur de la forêt, du *bobadal* (lieu des bobos) surtout, exige l'emploi du machété. A dix heures, on s'arrête au gué d'Iguoperenda (lieu des algarrobos). Douze ou quinze cahutes de Tapuis s'alignent à l'ombre des grands arbres. Indiens et Indiennes s'empressent de nous offrir, à défaut de la chicha, le *caguyi* (de *cangui*, chicha, et *yi*, bouillie cuite), sorte de mazamorra, connue des Boliviens de la frontière sous le nom d'*arape*.

Nous campons sur les bords de la rivière entre deux forêts de bobos. La nuit est superbe; les lucioles illuminent l'espace, mais les moustiques nous dévorent.

2 mars. — La rivière forme ici de grandes plages sableuses qui s'étendent à droite et à gauche; puis le cours principal disparaît, divisé en une infinité de petits bras qui s'éparpillent dans les bois. Nous avançons, au jugé, dans cette arène mouvante qui entraîne la chute des animaux. Je descends de cheval et fais arrêter la petite colonne pendant, qu'accompagné d'un officier, je sonde le terrain de la forêt. Mais, là encore, nos efforts échouent. Les sables menacent de nous enliser. Nous nous arrachons mutuellement des bourbiers qui se creusent à chaque minute sous nos pas, et, après une heure de tentatives vaines dans le nord et dans l'est, nous reconnaissons que tout passage est impossible.



Le P. Doroteo en danger de se noyer.

Grimpant sur un algarrobo, je découvre dans l'est la cime du San Miguel, et à droite le lac Ancararenda, limité par un immense *bañado* qui se développe sur sa gauche, circonscrit dans l'ouest par une ligne d'épaisse végétation épineuse.

En temps sec, c'est-à-dire à l'époque des basses eaux, nous pourrions certainement aller plus loin ; aujourd'hui, il faut y renoncer. Nous revenons donc sur nos pas pour la seconde fois.

3 mars. — Tiluchi, un Tapui envoyé par nos compagnons de Carumbei, m'apprend que les deux Chiriguanos que nous avions dans la colonne, l'un au service du Père Doroteo, l'autre d'un muletier, ont été ramenés cette nuit même au campement, pieds et poings liés.

Nous arrivons à Carumbei à dix heures du matin. Les deux déserteurs, tombant sous le coup du code militaire, sont condamnés à cinquante coups de fouet. Je voulais commuer la peine, mais le Père Doroteo lui-même exigea pour le bon exemple l'application du châtiment : les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, la colonne se forme. L'un des patients est amené et couché à terre. Un des sergents s'arme du fouet ; au commandement, la fine lanière siffle dans l'air, s'abat, le sang jaillit, les coups redoublent, pendant que deux hommes, l'un assis sur les jambes et l'autre sur le cou, maintiennent le déserteur. Les premiers cris sont perçants, aigus ; puis succèdent des hurlements affreux et rauques, qui s'éteignent bientôt dans les râlements sourds de la douleur.

Le nombre des coups de fouet varie entre cinquante et mille. L'homme est inutilisé au moins pendant huit jours !

Dans les Missions, certaines fautes entraînent la peine du fouet. Pour la jeune Indienne, on se contente toutefois de frapper par-dessus le tipoi, sous lequel tremblent et tressaillent les chairs palpitantes. Ce sont ses camarades de classe qui, dans la cour de l'école, la porte fermée au verrou, administrent la fustigation, pendant que le Père, impassible, préside à cette scène sauvage en comptant les coups.

4 mars. — Le capitaine tapui Aringui vient me visiter, m'offre ses services et nous apporte bon nombre de fruits et de légumes.

5 mars. — Je fais donner l'ordre par un de nos lieutenants d'aviser les chrétiens des environs d'avoir tous à se présenter demain dimanche, pour déclarer s'ils ont été victimes de quelque abus de la part des hommes de la colonne.

6 mars. — La réunion annoncée a lieu vers huit heures du matin : personne ne formule la moindre accusation.

7 mars. — Au départ pour le cerro Cortado, on me remet une lettre du préfet de Santa Cruz : les majordomes de deux propriétaires de *puestos* (fermes) résidant au chef-lieu, ont écrit à leurs patrons pour se plaindre des vexations et des mauvais traitements dont ils auraient été l'objet de la part des officiers et des soldats de l'escouade. Ce point sera élucidé à mon retour. On s'achemine à onze heures pour le Cobei, où je retrouve les capitaines Yambae et Aringui avec tous leurs hommes.

8 mars. — La forêt épineuse qui revêt les abords du cerro Cortado, m'empêche de l'attaquer tout de suite; en attendant que les gens d'Aringui aient tracé un sentier, je me décide à explorer le cerro d'Aguaraigua.

Aguaraigua vient de *aguai* (renards) et *raigua* (multitude). La région, en effet, est habitée par un nombre considérable de ces animaux, de la variété décrite par Azara; les Indiens en imitent le glapissement pour mieux surprendre leurs ennemis.

9 mars. — A six heures du matin, un exprès du capitaine Aringui m'annonce la désertion de trois hommes recrutés en route et faisant partie de la colonne campée à Carumbei. Ces fugues, je dois le dire, n'ont jamais eu lieu dans la troupe de ligne qui m'avait été confiée à Sucre.

Mes observations étant finies sur l'Aguaraigua, cette nouvelle détermina mon retour à Carumbei; car, en plus de la direction scientifique de la colonne, le commandement en chef m'appartenait et je n'avais pas trop de toute mon activité pour surveiller et administrer, puis rédiger mes

rapports au gouvernement de Sucre. La tâche ne m'a pas été rendue facile pendant le séjour de la colonne dans l'Izozog, on le verra dans la relation que je livre à la publicité sans récrimination aucune, mais comme un juste hommage à mes camarades qu'on avait essayé de compromettre.

La province de l'Izozog est occupée par les habitants de Santa Cruz, qui l'ont conquise peu à peu sur les Indiens Tapuis. Ils y ont établi des fermes dont ils confient la garde à des majordomes, contre les avantages annuels suivants : de 30 à 40 piastres faibles de 4 francs chacune; 5 ou 6 grands veaux; le lait du dimanche et un peu de sel. En revanche, le *puestero* est responsable du *puesto* et de la fuite ou de la mort des animaux à lui confiés; il est astreint aux plus durs travaux, et quand le Parapiti est à sec, il lui faut creuser de grands et larges puits dans le sable de la rivière pour les besoins de son cheptel.

Cette rétribution est insuffisante pour le fermier et sa famille; il cherche à se rattraper sur l'indigène, obligé par la force de prêter ses services. On le bourre de coups, on le paye peu ou point; ses femmes et ses filles sont traitées de même façon.

Dans le principe, on reconnaît généralement à chaque famille indienne un méchant petit morceau de terrain qu'elle cultive à son profit; puis un beau jour, on prétend que la propriété a été achetée au gouvernement; à coups de bâton, on en expulse les occupants; le *puestero* a bien mérité de son seigneur et maître. On comprend la rancœur qui fermente dans l'esprit des victimes.

Malgré tous les efforts du gouvernement libéral et humanitaire de la Bolivie, son action ne s'étend guère jusqu'ici; les autorités locales sont impuissantes à appliquer la loi et à punir les délits; il n'y a dans toute la région ni école, ni église, pas même un bureau d'état civil; beaucoup vivent en concubinage, renvoyant leurs femmes quand bon leur semble. L'organisation d'une garde nationale, si nécessaire à la protection d'un territoire ouvert à toutes les invasions, est chose impossible. Les fermiers ne se rendent pas aux

convocations, et si le corrégidor ou l'alcade veulent les y contraindre, leurs patrons de Santa Cruz se plaignent aussitôt du préjudice porté à leurs intérêts.

La présence de la colonne dans la région n'avait pas causé le moindre dommage à un seul de ces individus : elle n'en troublait pas moins le cours des opérations ordinaires. Ils n'osaient, sous nos yeux, se livrer sur les Indiens à leurs actes habituels de brutalité ou de rapine : puis les manœuvres politiques, et surtout les querelles d'intérêt local entre les trois départements de Santa Cruz, de Chuquisaca et de Tarija — dont les limites respectives sont encore sujettes à contestations et qui se disputent le bénéfice exclusif de l'ouverture d'une route au Paraguay à travers le territoire qui leur est propre — expliquent les bons tours qu'on était heureux de jouer au gringo qui commandait les *Collas* (gens de Tarija).

Les fermiers refusaient de nous vendre des animaux de boucherie sous prétexte qu'ils n'avaient pas d'ordre de leurs maîtres, et, pour provoquer notre départ, ils se plaignaient faussement d'abus et de vexations commis par l'intendant, nos officiers et nos hommes. La presse de Santa Cruz, subventionnée par les propriétaires, inventait les plus monstrueuses calomnies contre le commandant, un natif de Caïza. Le côté triste de l'affaire fut le rôle joué par le préfet, dont la conduite, trop manifestement partiale, finit par attirer l'attention du ministère.

La colonne était composée de jeunes gens appartenant aux meilleures familles de Bolivie, d'officiers et de soldats assujettis à une discipline sévère, et, en ma qualité de chef, je déclare en vérité qu'aucun délit ne leur fut imputable.

13 mars. — Des bruits alarmants circulent dans l'Izozog ; on accuse les Tapuis de préparer une révolte. — Il y a lieu de la craindre, car les symptômes s'en sont déjà manifestés, et, dans un premier mouvement, Sorocoqui, le fils de Yambae, et un nommé Chicoré ont été tués. Je prends donc l'initiative d'une réunion à laquelle je convoque chrétiens et Tapuis pour que la nomination du « grand capitaine » de ces derniers ne soit pas l'occasion de nouveaux troubles.

14 et 15 mars. — Je repars pour le cerro de Tamane, afin de recueillir une nouvelle série d'observations astronomiques, météorologiques et topographiques.

16 mars. — En descendant de ce poste, j'apprends que le choléra exerce des ravages considérables dans la province de Cordillera et que, tous les jours, il se rapproche de l'Izozog. D'autre part, le dernier courrier du gouvernement me prescrit d'une façon formelle de ne pas pousser la marche sur le Paraguay, afin d'éviter les atteintes du fléau qui sévit avec force dans toute l'étendue des deux républiques.

Cet ordre provoque un désappointement général, car, en matière d'exploration, les reculades sont toujours dangereuses. Aux embarras déjà si nombreux du séjour dans l'Izozog, vient s'ajouter une incertitude qui paralyse l'ardeur des membres de la Mission.

Mais ce n'est pas le moment de s'abandonner : sous la conduite du médecin de la colonne, j'envoie une commission sanitaire dans les principaux foyers du fléau des provinces de Cordillera et de Santa Cruz; elle portera secours aux malades et me renseignera sur la nature et l'intensité de l'épidémie.

Puis je passe la revue du campement; je fais tout désinfecter à l'acide phénique, et ordonne que les ranchos soient maintenus dans un constant état de propreté. Certains de nos hommes, originaires des hauts plateaux, vivaient en quelque sorte sur leurs immondices dans des cahutes où sept et huit d'entre eux étaient entassés; nous avons toutes les peines du monde à les faire débarbouiller; hommes et femmes sont jetés de force dans la rivière et passés au savon, peut-être pour la première fois de leur vie. On jette dehors le dépôt des vieilles urines conservées précieusement dans un coin du rancho, qu'ils employaient autant pour se frictionner la tête, que pour se préserver de certaines maladies en les mêlant aux breuvages.

17 mars. — La sécheresse se maintient avec une persistance telle, que, si dans trois jours il ne pleut pas, le rio Parapiti sera complètement à sec. Les pâturages, déjà si rares et difficiles à trouver, sont brûlés ou épuisés.

18 mars. — Au lever du jour, nous constatons avec effroi que la rivière est absolument tarie. Nous creusons des puits dans le sable pour nos animaux qui meurent de soif.

19 mars. — Un des messagers que j'avais expédiés à Sucre porter au gouvernement une dépêche urgente, s'est amusé pendant les fêtes du carnaval et a perdu le pli que je lui avais confié. — Encore un retard !

20 mars. — Le choléra sévit sur nos derrières. Je vais faire intercepter les communications par Iguiasiriri, afin, si possible, de préserver l'Izozog. En conséquence, j'expédie un détachement dans ce village avec ordre de n'y laisser entrer personne.

Dès le matin, les Tapuis sont réunis en grand nombre devant ma tente. Les chrétiens ont aussi répondu à mon appel.

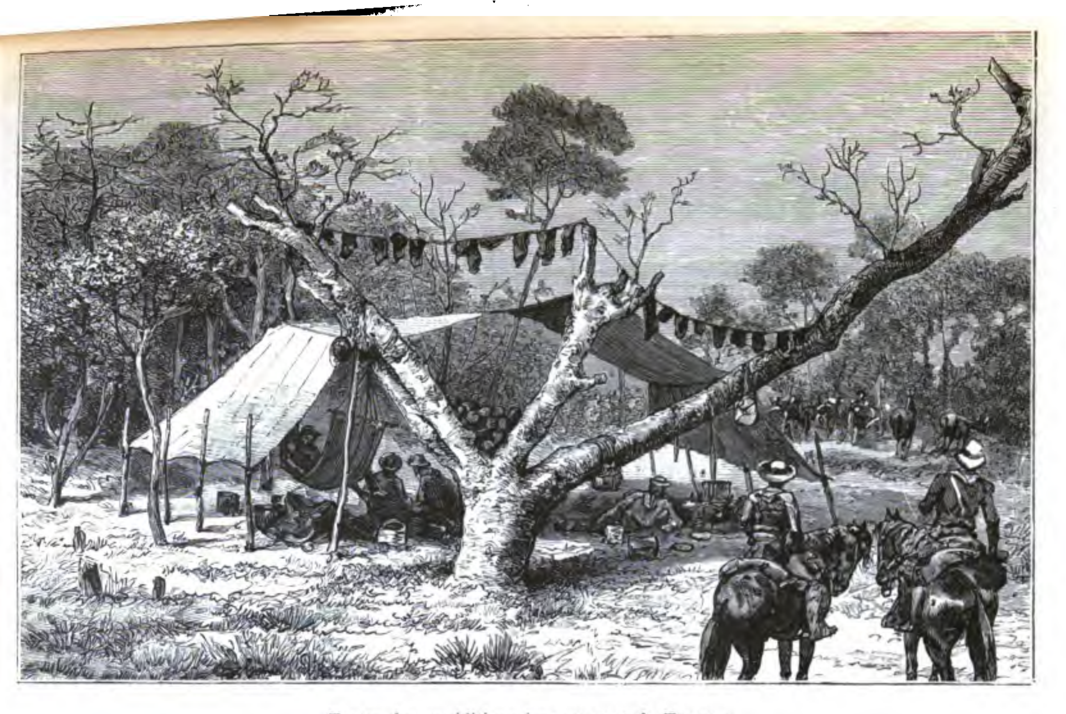
Les uns et les autres établissent leurs griefs ; j'exhorte les premiers à la soumission, les seconds à l'accomplissement du devoir. Puis nous abordons la question de la révolte projetée ; des concessions mutuelles sont consenties entre blancs et Indiens, et la nomination d'Aringui comme grand capitaine donne à tous une satisfaction au moins temporaire.

Le Parapiti est toujours à sec.

21 mars. — Crue subite et assez forte.

23 mars. — Un de nos compagnons, qui arrive de Lagunillas, m'annonce que, dans cette dernière station, plusieurs personnes sont mortes du fléau et qu'il n'a pu se procurer des nouvelles de l'homme parti en mission quelques jours auparavant. J'envoie aussitôt à sa recherche, et, proclamant un ordre général qui met la colonne en interdiction complète, je fais lever le camp. Nous partons pour Yaguaigua, un village désert du Chaco, où nous arrivons à cinq heures du soir, après une marche pénible par une chaleur suffocante.

24 mars. — La commission sanitaire est de retour ; il résulte de son rapport que les cas produits dans la province de Cordillera sont dus à la fièvre jaune sporadique ;



Tentes des expéditionnaires au cerro de Tamane.

il n'y a donc pas lieu de prolonger plus longtemps l'isolement de la colonne, et je décide le retour à Carumbei.

Après-demain, nous nous mettrons en route pour Machareti.

26 mars. — Nous passons la nuit au Cobei.

27 mars. — Une escouade part pour ouvrir la route du cerro Cortado sous la direction du capitaine Aringui.

28 mars. — On a capturé cette nuit un jaguar dont nous mettons un quartier à la broche; les côtelettes sont savoureuses, le goût ressemble assez à celui de la viande de porc. Je dépêche mon courrier pour Sucre.

29 mars. — A huit heures du soir, l'homme qui accompagnait celui qui avait perdu ma lettre, m'apporte la réponse du Ministère. Le gouvernement me laisse à décider ce qui me paraîtra convenable pour l'exécution de la marche et le choix de l'itinéraire.

30 mars. — Nous revenons à Carumbei, nous reprenons possession de nos ranchos; le *charqui* sèche en chapelets tout autour de nos tentes.

31 mars. — Cédant aux insinuations de mon entourage, je fais faire une dernière tentative du côté du San Miguel : afin d'établir un ensemble d'observations, une escouade part pour le cerro San Miguel de Chiquitos, une autre pour celui de Tamane, une autre pour le Curupautu; une quatrième va à Santa Cruz chargée de rapporter l'argent que le gouvernement met à ma disposition.

1er avril. — Les Tapuis se retirent d'auprès de nous et abandonnent leurs cahutes; ils ne veulent plus les habiter parce qu'on y a dit des messes et des prières! Nous nous installons sous la tente; j'essaye de les ramener à de meilleurs sentiments.

2 avril. — Afin de centraliser une dernière fois les signaux de feu qui devaient nous être faits depuis longtemps de Chiquitos, je pars moi-même pour le cerro de San Miguel. Quatre hommes, nationaux de la frontière, deux officiers, deux muletiers, Aringui et vingt Indiens viennent avec moi. Je pars en avant, laissant au capitaine

le soin de nous faire conduire deux taureaux et de transporter l'eau nécessaire à notre marche.

Nous arrivons à sept heures du soir au lieu dit *Arroyo de los Senderos* (le ruisseau des sentiers). J'y établis le campement; aucun Indien de l'escorte n'est encore arrivé.

3 avril. — A six heures du matin nous avançons jusqu'à l'aiguade de San Pedro, afin de découvrir un passage direct vers le cerro de San Miguel. Du sommet d'un pli de terrain, j'entrevois la possibilité de l'atteindre plus rapidement par *los Senderos*. En examinant l'aiguade, j'y découvre un petit routin d'indigènes. Nous nous y engageons au milieu d'une forêt de bois épineux, où nous ne trouvons pas la moindre goutte d'eau. Les petits puits autour desquels on relève des traces d'Indiens, de tapirs, de jaguars, sont tous à sec. Un des hommes d'Aringui vient nous annoncer que les deux taureaux n'ont pu avancer hier à plus d'une lieue; accablés par la chaleur et la soif, ils sont tombés; l'un d'eux est mort et l'autre va mourir. Je le renvoie avec l'ordre de dépecer les animaux et de nous en apporter la viande. Notre marche se poursuit ainsi jusque vers les quatre heures. A ce moment, le sentier disparaît dans un fourré. J'y ramasse une massue d'Indien Yanaigua récemment abandonnée. Nous faisons halte. Aringui et ses hommes apparaissent à la brune. Il nous avait bien envoyé de l'eau, mais les porteurs avaient cru devoir la boire en route. Les Tapuis ont des velléités de regagner Carumbei. Pour empêcher leur retraite, je fais établir une ligne de sentinelles à l'arrière, et j'ordonne au « grand capitaine » et à ses hommes de tailler le sentier dans l'épaisseur de la forêt. Un superbe clair de lune favorise l'opération. Par suite de l'absence de vivres, on tue une jument. Nos Indiens en refusent leur part.

4 avril. — Tout le monde est sur pied dès l'aube, et chacun, le machété à la main, ouvre le sentier qui nous permettra d'atteindre le San Miguel. La forêt est très épaisse; pas une goutte d'eau. A cinq heures du soir, nous campons sous bois et à la belle étoile. A neuf heures trente,

six Tapuis de Carumbei nous apportent un morceau de viande corrompue par la chaleur et le courrier de Santa Cruz : une lettre du Ministre de la guerre m'avise que le membre de l'expédition qui avait pris l'initiative des travaux d'ouverture à San Miguel de Chiquitos a dû abandonner son poste par suite du manque d'eau.

5 avril. — Nous coupons deux sentiers de Yanaiguas, et, pas plus heureux aujourd'hui qu'hier et que nous ne le



Indiens Tapuis.

serons demain, nous avançons sans découvrir de quoi apaiser notre soif. J'envoie les hommes de la colonne nous ravitailler à plus de huit lieues d'ici. A cinq heures du soir on cesse de hacher et de trancher ; à ce moment arrive de Carumbei un convoi amenant une vache.

6 avril. — Le ciel est couvert et quelque peu brumeux ; nous reprenons les travaux à six heures du matin. La provision d'eau est épuisée, les muletiers ne sont pas revenus, nos hommes sont à bout. Nous campons à quatre heures trente, attendant avec anxiété l'arrivée de nos porteurs d'eau. A neuf heures du soir, j'envoie au-devant d'eux trois Tapuis à cheval. A peine sont-ils partis que nous entendons des cris désespérés. Un des cavaliers revient au galop annoncer que les Yanaiguas leur ont barré le passage.

Nous nous attendions à une attaque : quelques coups de feu suffisent pour les mettre en fuite. A dix heures, nos compagnons sont avec nous, et nous buvons avec délices un peu d'eau boueuse dans laquelle nous avons délayé le miel recueilli dans la forêt.

7 avril. — Brouillard assez épais. A neuf heures, au pied du San Miguel, nous trouvons les vestiges d'un ancien campement de Yanaiguas.

Nous nous préparons à faire l'ascension de la montagne; le flanc occidental paraît plus accessible et moins abrupt. Nous dirigeons donc nos efforts de ce côté, en établissant le poste de garde du côté du sentier, pour conserver nos communications avec les porteurs d'eau, obligés de parcourir la distance qui nous sépare des Senderos, le plus voisin des puits. La végétation est puissante sur le San Miguel; caraoattas, épines, ronces, nous déchirent pieds et mains et mettent en lambeaux le reste de nos vêtements; en nous aidant du lasso, nous gravissons les falaises surplombantes. Enfin nous atteignons la plate-forme, mais la brume nous empêche de porter le regard aussi loin que je le voudrais.

Vers midi pourtant, on distingue clairement la série des cerros de l'Izozog et de nouvelles dépressions que nous ne connaissons pas et qui appartiennent, les unes au système de Chiquitos, les autres à celui du Paraguay. Partout la sylve épaisse, compacte, uniforme, s'étend à perte de vue.

Après avoir exploré toute la partie supérieure et retrouvé les traces de Yanaiguas qui avaient dû précédemment camper dans la région, car l'incendie avait été allumé sur plusieurs points, nous cherchons le gîte nécessaire pour la nuit, près d'un pan de muraille formant table sur la plaine au levant.

8 avril. — Nous passons une partie de la journée à amonceler des bûches et des troncs pour y mettre le feu le soir, afin de déterminer plus exactement la position des cerros de Tamane et du Curupautu, sur lesquels des escouades sont en observation. Dès que le bûcher est allumé, nos camarades s'empressent de répondre.

Pour compléter nos relèvements, il ne reste plus qu'à attendre l'arrivée de la dernière escouade; nous prenons nos mesures pour le ravitaillement et la garde du bivouac.

Sept ou huit hommes sont chargés de surveiller le pied du cerro et de s'occuper du transport de l'eau; les animaux sont laissés sous leur garde. En haut, au sommet du San Miguel, je fais mes observations avec théodolite, lunette Rochon, sextant, baromètre, thermomètre, boussole, etc.

De Carumbei on nous envoie la viande nécessaire.

9 avril. — Le baromètre holostérique accuse 709 millimètres, et le thermomètre une moyenne de 20 degrés.

Superbe lever de soleil. — Un des hommes, malade de dysentérie, est dirigé sur Carumbei.

La fumée assez intense d'un brasier allumé par les Yanaiguas monte sur notre droite. Deux coups de mon fusil Martini mettent en fuite les Indiens. Le vent du nord souffle avec violence; deux grues blanches s'envolent dans la direction de l'est.

10 avril. — Nos vivres sont épuisés et les provisions nouvelles pas encore arrivées. Je dépêche un courrier à Carumbei; un lieutenant, accompagné du capitaine Aringui, va reconnaître une pampa qui nous paraît déboisée; nous allons à la chasse, mais pour ne tuer qu'un superbe condor, qui tombe au pied du cerro. Les Indiens, plus heureux, se sont emparés d'une assez grande quantité de miel. C'est merveille de les voir piller les ruches. Le plus souvent, celles-ci sont creusées dans l'épaisseur d'un quebracho et on les met à nu à coups de couteau et de hache. Certaines abeilles construisent de grands nids suspendus par des filaments aux branches des arbres. Le Tapui, lançant des morceaux de bois longs de 30 à 40 centimètres, son bras gauche indiquant la direction à suivre, brise l'attache et entraîne la chute de la ruche. Il est rare qu'il manque trois fois le même but.

Six espèces d'abeilles très communes dans le Chaco boréal produisent une quantité extraordinaire de miel, souvent la principale ressource des Indiens. On les nomme,

en idiome tapui, *yattei*, *tapesua*, *suraña*, *carapua*, *cagusa* et *yajo*.

Je calcule que, sur une surface d'environ trois mille lieues carrées, la production annuelle de cire et de miel dont les sauvages seuls ont su tirer parti, atteindrait de 26 à 27 millions de litres.

La qualité nous en a paru excellente; par contre, il y en a deux ou trois sortes dont l'absorption provoquerait des affections nerveuses, et par suite la mort.

A la frontière du département de Santa Cruz, le miel de la forêt se vend dix sous la bouteille; on l'emploie dans la préparation des liqueurs et de la pâtisserie. La cire constitue à elle seule une des branches les plus importantes du commerce et de l'industrie de Chiquitos.

11 avril. — Les provisions de Carumbei sont toujours les bien accueillies. — Absolument rien en vue, si ce n'est, dans l'E.-N.-E.. deux feux de Yanaiguas. — Vent du sud, nuit très fraîche.

12 avril. — Je relève par une seconde série d'observations la position des accidents de terrain. Sans nouvelles de mon lieutenant et d'Aringui, qui se sont avancés dans le bois sans indiquer par la fumée de leurs feux la direction suivie, je tire trois coups de fusil pour les rappeler au sommet du cerro. D'après leur rapport, la forêt s'étend au loin, épaisse, impénétrable, sans solution de continuité.

Mon lieutenant me dit que, le soleil s'étant caché, ils sont allés un peu au hasard; l'eau faisait défaut et les Tapuis ont pris la fuite; Aringui est en bas, incapable de se mouvoir, mourant de soif. J'envoie à son secours, et nous nous trouvons tous réunis au moment où arrivent de Carumbei deux muletiers qui nous ont amené une vache.

Ils m'apprennent que, par suite du refus des *puesteros* (fermiers), la colonne campée à Carumbei est restée quatre jours sans rations de viande, et que les Tapuis au service de la colonne ont disparu. Furieux de ces procédés sauvages des gens de la frontière à l'égard de nos gens, et craignant des représailles, je laisse à un des lieutenants la garde du poste sur le San Miguel et, descendant au bivouac,

je fais seller la première mule qui me tombe sous la main. Mais la nuit me surprend au milieu de la forêt, et l'obscurité retarde ma marche. La distance à franchir est d'environ seize lieues; l'instinct de ma bête vaut mieux que tous mes efforts pour suivre les traces du sentier. Elle me tire avec adresse des mauvais pas, trous de viscaches, troncs d'arbres tombés et mal coupés au ras du sol, etc.

Tout à coup nous nous trouvons engagés, elle et moi, au milieu d'un fouillis de branches et d'épines. Pendant que nous nous débattons pour en sortir, les cris des Yanaiguas résonnent à mes côtés; poussant les mêmes *japapeos* en appliquant ma main sur la bouche, je cherche à me frayer un passage; mais les clameurs éclatent plus rapprochées; je fais feu au hasard et dans toutes les directions : tout se tait. Il était environ dix heures du soir lorsque je pus continuer ma route au milieu des bois. Un quart de lieue plus loin, nouvel obstacle, nouvelles vociférations. J'estime à une douzaine le nombre des Yanaiguas qui me donnent ainsi la chasse en se dissimulant de chaque côté du sentier. Je réponds à leurs cris par des coups de fusil, deux autres fois encore, je butte sur ces retranchements, et la figure et les mains ensanglantées, je laisse accrochée aux épines ou aux branches une partie de mes vêtements, de mes cheveux et de ma barbe.

Trop lâches pour m'attaquer au milieu de l'obscurité profonde qui me protège, les Indiens, croyant, à coup sûr, que je ne suis pas seul, se bornent à *japapear* et à me faire escorte. Vers deux heures du matin, j'allais sortir du bois pour déboucher dans la pampa, lorsque ma mule s'achoppe et s'abat dans un trou de viscache. En cherchant à la relever et à lui dégager les jambes de devant entortillées dans les rênes, je reçois un coup de tête en pleine poitrine; ma bête me renverse et disparaît au galop, emportant mon fusil accroché à la selle. La situation devient critique.

A toutes jambes je me lance sur ses traces, mais les *viscacheras* me font trébucher à chaque instant. L'idée de grimper sur un arbre pour attendre le jour me paraît fort

sage. Toutefois, tentant encore un dernier effort, j'appelle la mule, je lui parle, et je la vois s'arrêter. La bête a dû être effrayée par la présence d'un jaguar ; redoutant peut-être le danger et entendant ma voix, elle se laisse prendre ; je parviens à la monter, mais mon fusil s'est décroché dans la course, et c'est en vain que je gratte la poussière pour essayer de mettre la main dessus.

Aux premières lueurs de l'aube, je retourne au milieu de mes compagnons, émus de me voir arriver en si piteux état.

13 avril. — Quelques cas de fièvre intermittente se sont manifestés parmi les hommes.

14 avril. — Je prends acte, par un ordre du jour, du refus des *puesteros* de vendre leurs animaux et de la conduite pacifique de mes compagnons. D'accord avec un propriétaire et le corrégidor, je me mets en mesure d'éviter le retour de pareille déconvenue, et j'autorise les hommes, en cas de nouveau refus, à tirer sur la première vache qui passera à portée du campement.

15 avril. — Je vais au cerro San Miguel pour continuer mes observations ; au puits des Senderos nous trouvons tout brûlé. Les porteurs d'eau m'apprennent que, le soir même de mon passage, les Yanaiguas ont incendié notre campement, et que, profitant de notre absence, ils ont tiré l'eau du réservoir afin de l'épuiser. N'y parvenant pas ou troublés dans leur besogne, ils y ont jeté le cadavre d'un puma, dont la pourriture nous privait de l'unique aiguade qui servait à soutenir nos compagnons sur le haut du San Miguel.

Les sentinelles de garde au pied du cerro me disent que les Indiens sont venus les espionner ; quelques coups de feu les ont mis en fuite.

16 avril. — Au sommet du cerro, je retrouve mes hommes et le capitaine Aringui à leur poste d'observation ; mais, contrairement aux instructions données à l'escouade qui opère dans ces parages, ils n'ont absolument rien noté du côté de Chiquitos et du cerro. Ne pouvant plus longtemps y maintenir les hommes, puisque les Yanaiguas ont empoisonné le peu d'eau qui restait, je donne l'ordre de redes-

cendre ; nous nous transporterons à l'extrémité du sentier, pour opérer notre jonction avec les camarades envoyés au San Miguel de Chiquitos.

17 avril. — En marche à cinq heures du matin. Nous relevons de nombreuses traces fraîches du passage d'Indiens Yanaiguas. A onze heures, nous sommes à l'aiguade de San Pedro. C'est la dernière sur tout ce sentier de vingt-cinq lieues de long, et c'est sur elle qu'il faudra s'appuyer pour les travaux d'ouverture, poussés à plus de cinquante kilomètres en avant. En procédant à l'inspection des lieux, nous découvrons au beau milieu du fourré une clairière où ont campé les Yanaiguas. Je compte seize foyers ; chacun d'eux servant à cinq ou six personnes ; le nombre des Indiens qui ont rayonné de là sur tous nos postes avancés est donc d'une centaine. Les âtres sont disposés en cercle, les cendres sont encore chaudes. Une assez grande quantité de trous montrent qu'ils ont dû se nourrir de tortues, car pour les faire cuire, ils les enfouissent entre deux feux. Effectivement, nous en recueillons les débris, puis des pinceaux en fibres de caraoatta qui leur servent à laper le miel.

Nos Tapuis ont une grande frayeur des Yanaiguas.

Pendant la nuit, les animaux prennent la fuite, apeurés par la présence des pumas et des jaguars qui rôdent autour de l'aiguade dont nous occupons les bords. Nous tirons un ou deux coups de feu. Les chevaux et les mules s'arrêtent aussitôt et se laissent ramener docilement au bivouac.

Ce fait que la décharge d'un fusil suffise pour interrompre soudain le galop effréné des animaux en fuite semblerait révéler de la part du cheval ou de la mule l'instinct de se réfugier près de l'homme contre le danger qui l'épouvante.

18 avril. — Perdus dans cette immense forêt, ne pouvant prendre une seule visée puisque nous n'avons pas d'horizon, il me faut à tout instant grimper sur les arbres pour étudier la physionomie des espaces qui nous entourent. Dans un de ces exercices, en cherchant à m'accrocher à une branche, je mets la main dans une fourmilière. En une seconde, je suis couvert de la tête aux pieds de toute

une armée de grosses fourmis noires qui me mettent au supplice; je veux m'en débarrasser, je glisse et me heurte le front, dont la peau se déchire sur une longueur de près de cinq centimètres.

19 avril. — A sept heures du matin, nous nous dirigeons vers l'extrémité du sentier sans découvrir ni eau ni pâturages; je renvoie à Carumbei un lieutenant et un homme grièvement blessés aux pieds par les épines des cactus et des caraotlas. Je pousse le travail à travers quebrachos, cactus et duraznillos, avec deux soldats de la colonne et dix Indiens Tapuis.

20 avril. — La journée se passe à attendre des renforts de Carumbei.

21 avril. — Deux officiers et dix hommes arrivent ce matin; je divise mes gens en deux équipes : l'une chargée de travailler à l'ouverture des trois lieues qui, au dire du concessionnaire de l'entreprise, devaient relier cette section du Carumbei avec celles des salines du San Miguel; l'autre destinée au service des puits et à la protection du campement.

22 avril. — J'ai beau grimper sur les arbres les plus élevés, je n'aperçois aucun indice du voisinage de mes compagnons. La distance qui nous sépare les uns des autres est donc de beaucoup supérieure aux trois heures dont on avait parlé.

23 avril. — Nos Indiens se refusent au travail. L'équipe qui devait venir les remplacer n'apparaît pas encore, et, depuis que nous luttons dans cette forêt, leurs forces sont épuisées; mes promesses obtiennent de quelques-uns d'entre eux un dernier coup de collier.

24 avril. — Je parcours la ligne du matin au soir, encourageant les terrassiers et veillant à ce que le transport de l'eau ne souffre pas le moindre retard. La situation devient fort difficile pour les hommes, tous blessés par les épines, et pour les animaux qui meurent de faim. Un message de la première équipe m'apprend que les vivres sont épuisés et que les Indiens se refusent à *trocher*. Je me rends auprès d'eux, et parviens à les entraîner encore en me mettant à

leur tête, hache en main. Cinq mules désespérées prennent la fuite. Enfin, les trois lieues sont ouvertes sans que nous trouvions autre chose que la même sylve épaisse et sans fin, sans eau et sans pâturages.

Aucune trace de la présence de nos compagnons. La démonstration est faite au prix des plus énergiques efforts, et, constatant une fois de plus l'erreur commise dans les distances et l'impraticabilité d'une route carrossable à travers cette région inhospitalière, je donne l'ordre de se replier sur Carumbei et de mettre le feu aux arbres afin de faire sortir nos animaux, qui errent affamés et nous fuient.

Sans compter l'escouade qui opère à Chiquitos, nos différentes tentatives pour trouer la forêt entraînent l'incapacité de vingt-cinq hommes de la colonne, plus ou moins grièvement blessés, de quarante mules et chevaux tout à fait fourbus, et la perte de six autres.

Si les conclusions que j'ai déposées sur l'impraticabilité d'une voie commerciale entre Carumbei et Puerto Pacheco, sur le Paraguay, par cette région si sauvage, si rebelle, si dénuée d'eau et de pâturages, ressources des plus indispensables, si ces conclusions, dis-je, paraissent bien timides après cette lutte de quatre-vingt-cinq jours où chaque pas nous coûtait une goutte de sang, je répondrai que chacun est libre d'aller convertir ces lieux en nouveaux jardins des Hespérides.

28 avril. — Le séjour de l'intendant à Santa Cruz se prolongeant au delà du terme assigné, je le prie de réintégrer le campement.

Le capitaine tapui Payara, qui a négligé de faire transporter l'eau nécessaire à la colonne, est ramené et attaché cinq heures au pied d'un arbre, la jambe en l'air.

Cette correction ramène les Tapuis à de meilleurs sentiments. Les Tapuis ont absolument le même type que les Chiriguanos; leurs mœurs et leurs habitudes sont semblables, leur idiome est identique. Ils portent la *tembeta* et laissent pousser leur chevelure, qu'ils assujettissent au sommet de la tête par la *yapicuana.* Les femmes se tressent les cheveux en une natte très serrée. Les Tapuis ont échappé

jusqu'ici à l'influence et à la domination des missionnaires. Ils m'ont paru plus francs, plus communicatifs que les Chiriguanos des Missions. Cela tient peut-être à ce que beaucoup d'entre eux voyagent ou ont voyagé. L'un d'eux, probablement inspiré par ce qu'il avait vu dans ses pérégrinations, avait dessiné au charbon sur les murs de sa cahute des croquis représentant des types de *Carayes*, un cerf, un tapir, un tigre, des autruches au repos et en marche, un cavalier et un Tapui tirant un pécari à la flèche.

Le capitaine Aringui me paraît très sensé et animé des meilleures dispositions pour défendre les siens contre la rapacité des « fermiers », dont l'hostilité se manifeste de plus en plus chaque jour à l'égard des *Collas*.

1er mai. — Nos compagnons ne sont point encore revenus de Chiquitos ; je décide pourtant que la colonne se mettra en route pour Machareti, afin d'attaquer la zone centrale du Chaco boréal, à la hauteur de Puerto Pacheco, et d'explorer cette nouvelle région, peut-être plus favorable au tracé de la grand'route projetée entre Sucre et ce dernier point.

Les hommes accueillent l'ordre de marche avec la plus vive satisfaction ; ils quittent sans regrets l'Izozog, dont les habitants, leurs compatriotes, se sont montrés si peu hospitaliers pour nous.

2, 3 et 4 mai. — Nous faisons nos préparatifs pour le départ, en témoignant notre reconnaissance au corrégidor et à quelques autres citoyens qui nous ont rendu les services les plus empressés.

5 mai. — Une lettre d'un alcade m'annonce qu'un individu du Parapiti me propose de nous conduire au Paraguay par de magnifiques plaines, à la condition de lui payer 5 000 piastres ! — un farceur à qui je conseille de chercher un autre moyen de gagner la somme dont il a besoin.

6 mai. — Le départ est fixé pour ce matin, les tambours battent aux champs, fantassins et nationaux se rangent en troupe ; les femmes des fermiers nous offrent, les unes des œufs, les autres du maïs en grains, des cigarettes, puis prennent congé de nous en nous recommandant à la



Le capitaine Payara attaché au pied d'un arbre.

Santisima Virgen. Tous les Tapuis se sont réunis, à notre arrivée au Cobei, en grande *tomada arete*; ils s'empressent autour de nous en chantant et en dansant. Nous les passons en revue pour leur faire nos adieux; ils nous donnent des œufs et de la chicha; quoi que nous en disions, les Indiennes nous entraînent dans leur ronde et m'expriment leur joie et leur satisfaction par d'innombrables : ***Buruhicha mañanu,*** *icaviñu* (Le grand est bon et aimable).

7 mai. — Le capitaine Aringui, qui, contrairement aux habitudes de ses compatriotes, n'a qu'une seule femme, nous présente sa famille, superbe de santé et de force. Tous dansent dans la grange où l'on m'a logé, et leur admiration est au comble lorsque je leur montre la collection de verroterie et de bibelots que je réserve pour les Indiens que nous rencontrerons. C'est la première fois que tant de richesses s'étalent sous leurs yeux, et les objets que je leur distribue les remplissent d'enthousiasme.

8 mai. — L'intendant de la colonne arrive de Santa Cruz accompagné d'un officier supérieur de l'armée qui sollicite son entrée dans l'expédition. Ne pouvant sans désorganiser la troupe, lui donner le poste correspondant à son grade, je l'engage à retourner à Sucre.

9 mai. — Départ pour Copere à huit heures. Marche sans incident par la rive droite du Parapiti. Ce village, composé d'une dizaine de cahutes habitées par des Tapuis, est des plus misérables. Par suite de la sécheresse, les gens en sont réduits à se nourrir de caraoatta; leur maigreur fait pitié; on distribue aux plus nécessiteux une ration de viande fraîche.

10 mai. — Étape un peu plus pénible, la région étant plus sablonneuse. En arrivant près du rio, je demande à un « fermier » cruceño par où il faut passer pour aller à Ciporenda. Il n'y a, nous dit-il, qu'à suivre la rivière, où l'on ne trouve ni sables mouvants ni bourbiers; en coupant droit, nous y arriverons. D'après ces indications, j'engage l'avant-garde, laissant, par bonheur, le gros du convoi en arrière, mais, au bout de dix minutes à peine, ma mule s'enfonce et s'enlise peu à peu. On me lance un lasso, et

un des hommes parvient à me retirer : sera-ce « la dernière » des Cruceños?

11 mai. — Nos guides s'égarent, le convoi s'est égrené; nous n'arrivons qu'à nuit close au grand bañado de Chituri, sur le Parapiti.

12 mai. — A une heure, je prends de l'avance, accompagné du Père Doroteo, afin de gagner les Missions et de préparer ainsi l'arrivée des bagages.

Les environs du Parapiti sont assez fertiles; le terrain se donne presque pour rien. Un des propriétaires de l'endroit nous cite l'achat de deux lieues de terrain sur une et demie de large à raison de 125 piastres. Il obtient deux récoltes par an, en décembre et en mai. On cultive maïs, riz, canne à sucre, tabac excellent, haricots, aji, manioc. L'élevage des animaux y est très productif : un beau bœuf se vend de 30 à 40 piastres.

L'endroit que nous atteignons aujourd'hui se nomme Iro, de *hi*, eau, et *ro*, salée.

13 mai. — La misère éclate de toutes parts dans les villages d'Indiens Tapuis et Chiriguanos qu'on traverse en longeant la lagune de Cumbaruti; le désert s'ouvre en immenses plaines qu'envahissent souvent les Tobas de l'intérieur. Tout y est désert, on n'y voit aucune habitation. A la nuit nous atteignons Cipotindi.

14 mai. — Nous passons aujourd'hui à Yancaroniza, et, à une heure, nous arrivons à la Mission de Machareti.

15 mai. — Nos compagnons nous rejoignent.

20 mai. — Après quelques jours de repos, je décide d'aller à San Francisco, me rendre compte des dispositions des Tobas. Le P. Doroteo, parti il y a deux jours pour cette dernière Mission, doit les réunir et me préparer une entrevue avec eux.

A midi nous traversons Tiguipa; le soir, nous couchons à Tarairi.

21 mai. — Rencontré en route le commissaire général des Missions, qui faisait sa tournée.

Le préfet nous attendait à San Francisco. Dans notre visite aux ranchos des Tobas, j'apprends la présence de

Ma mule s'enfonce dans les sables mouvants.

l'Indien Caligagaë et de sa fille Yalla, qui joua un rôle si funeste dans le massacre de la mission Crevaux.

A la tombée de la nuit, mon intention était de me rendre auprès d'eux, mais la porte de la Mission est fermée à clef. Cette précaution me paraît étrange; jusqu'ici, j'avais toujours joui chez les Pères de la plus grande liberté. Quoi qu'il en soit, accompagné de Novis, je finis par m'introduire



L'Indienne Yalla.

dans l'enceinte et me dirige sur le rancho de la Toba. Elle est entourée de tous les siens. Après avoir distribué à la ronde une ample provision de tabac et de verroteries, je lui parle de Crevaux et de Haurat dont elle a plus spécialement conservé le souvenir. L'Indienne ne semble d'abord guère comprendre mes questions. J'insiste et double les présents. Elle finit par me dire que Cuseraï, le Toba dont j'ai envoyé le crâne à Paris, au Ministère, a été un des assassins de Crevaux; les autres sont Cototo, Sugai, Cutiguasu, Peloko, Tasihii, etc. Je l'engage, en lui promettant de fortes

récompenses, à me remettre tout ce qui aura pu appartenir à Crevaux et à ses compagnons. La conversation est interrompue par l'arrivée de deux Chiriguanos qu'elle me dit être deux espions envoyés par le Père. Je me retire, mais le fait provoque mon étonnement. Cette entrevue, du reste, ne devait pas être la dernière; toute la confiance de la pauvre Indienne me fut bientôt acquise, et, par elle, j'appris toutes les circonstances du massacre de l'expédition. Les naïves manifestations de son amitié étaient parfois assez gênantes : un jour par exemple, dans une chambre de la Mission, où j'étais avec Novis, fort occupé à écrire, elle entra sans dire gare, et ne pouvant forcer mon attention, elle me prit par le cou, me serrant avec force. Puis elle me lâcha, et lissant et peignant ses cheveux, elle chercha dans un miroir une attitude gracieuse.

Les capitaines tobas conviés à une réunion par l'intermédiaire du P. Doroteo ne se présentent pas. Je leur fais intimer l'ordre de venir en qualité d'alliés puisque certains d'entre eux ont été reconnus comme tels par les autorités de la frontière; « ceux qui s'y refuseront seront traités comme rebelles : tous mes efforts tendent à éviter les hostilités; mais, s'ils me forcent à leur rappeler qu'ils ont été les assassins de Crevaux, je leur ferai une guerre sans pitié ».

Malgré les promesses du Père que, du reste, ma visite a paru fort gêner, mon but n'a pas été atteint, car je repars pour Machareti, sans avoir palabré avec les Tobas des alentours de San Francisco.

23 mai. — De Tarairi à Tiguipa, et de Tiguipa à Machareti. Aucune nouvelle de l'escouade envoyée à Chiquitos et qui devrait être revenue depuis longtemps. C'est la seule raison qui retarde notre entrée dans le désert.

27 mai. — Le préfet et le commissaire général des Missions arrivent aujourd'hui. Le détachement me fait annoncer son prochain retour.

30 mai. — Nos compagnons se montrent enfin à quatre heures du soir; leur rapport constate qu'ils n'ont pu exécuter mes instructions ni atteindre le but de leur voyage,

par suite de l'impossibilité absolue d'arriver au sommet du San Miguel. Partis de Carumbei, ils se dirigèrent vers Santa Cruz en passant par le rio Grande, qu'ils traversèrent le soir, dans des peaux séchées de vaches ou de bœufs.

Des Indiens vivant sur les bords servent de bateliers et passent les voyageurs et leurs bagages dans ces boîtes de cuir d'un équilibre absolument instable.

Le guide, saisissant un morceau de bois sur lequel il s'affourche, se lance à la nage, tirant la bâche par un lasso. Les passagers sont tenus à la plus complète immobilité. Il tire ainsi sa coupe sur un espace de cinq ou six cents mètres, et le clair de lune qui illumine la scène rend encore plus pittoresque cette traversée d'un nouveau genre.

La marche de Santa Cruz à San José de Chiquitos se réalisa dans des conditions difficiles; le pâturage et l'eau firent presque totalement défaut.

Dans cette dernière ville, le chef militaire de l'escorte et le sous-préfet de l'endroit eurent des difficultés qui faillirent entraîner l'arrestation du premier. Après avoir dû faire halte pendant les fêtes de Pâques, nos compagnons se mirent en route pour le San Miguel.

Les coutumes religieuses du pays sont encore empreintes d'une certaine barbarie : c'est ainsi que, pendant la messe, des Indiens, déguisés et masqués, se livrent à des contorsions et à des gambades; ils sautent au milieu de la foule des fidèles qui assistent à l'office; l'un d'eux agite sa sonnette en accompagnant les groupes.

Les chevaux manquaient par suite d'une épizootie et de la rareté des pâturages; il fallut songer à organiser une équipe et tirer parti des bœufs, qui d'ailleurs sont parfaitement dressés et se laissent facilement monter.

Nos gens entrèrent dans la forêt et n'arrivèrent enfin au San Miguel que bien après l'époque indiquée, correspondant à celle de ma présence dans l'Izozog. Malgré différentes tentatives, tous leurs efforts échouèrent pour escalader le cerro. Il fallut songer au retour, et, après une série de péripéties sans nombre, le détachement put enfin nous rallier à Machareti.

Une lettre d'un Français établi depuis dix ans à la frontière, qui avait connu Crevaux et ses compagnons lors de leur passage à San Francisco, m'engage à la prudence; la confiance du docteur dans les conseils des Pères a été, m'écrit-il, la cause de sa mort.

En dînant le soir avec les missionnaires, je leur fais part de cette nouvelle accusation, portée plus spécialement



Une équipe de bœufs.

contre le P. Doroteo. Celui-ci se trouble, et sa contenance embarrassée n'échappe pas à mes camarades.

Dans les pages qui précèdent, je me suis borné à relater des faits dont tous mes camarades ont été les héros ou les témoins; dans tout ce qui va suivre et se rapportera plus particulièrement à la mission Crevaux et au rôle des Pères, je citerai aussi les événements sans commentaires, et tels que je les ai consignés et contrôlés d'après des documents.

3 juin. — Je réunis immédiatement les Tobas; ils s'engagent à ne pas prendre l'offensive; s'ils tiennent parole, la paix est assurée.

Un des chefs de la colonne me raconte avec force détails que cinq ou six de nos miliciens de la frontière ne son-

geraient qu'à déserter : une révolte éclaterait au premier jour. Cette accusation n'étant pas fondée, j'ordonne au délateur de regagner Sucre sur-le-champ. Il se jette à mes pieds ; il me supplie de ne point sévir : je cède, mais comme il m'a fait payer cher cette faiblesse !

4 juin. — A midi, la colonne est sous les armes et défile au son de la *Bolivienne* ; quelques heures plus tard, nous campons à la lagune de Camatindi.

Nouveau cas d'insubordination : cette fois, je prononce l'expulsion formelle et définitive du coupable, un jeune expéditionnaire étranger. On lui remet vingt piastres et une mule de la brigade, puis il part pour Machareti.

5 juin. — Excellente étape. — De magnifiques plaines couvertes de pâturages plantureux nourrissent nombre de troupeaux appartenant en partie à la Mission, en partie aux Boliviens de la frontière. Nous campons à Carandaiti, poste avancé dans le désert.

6 juin. — Laissant la colonne au repos, je pars avec quelques hommes ; nous perdons de vue la pampa et entrons dans la forêt.

7 juin. — A onze heures, on découvre un puits d'eau excellente ; nous poussons plus avant et couchons dans le bois.

8 juin. — La plaine s'ouvre de nouveau ; les campos de Samurenda s'étendent au loin. Le vol d'un canard nous amène à une aiguade.

9 juin. — Autre aiguade à l'extrémité de la pampa ; je juge suffisante la reconnaissance pratiquée et nous nous replions sur notre campement du 5.

10 juin. — Aux abords du poste de Camatindi, le sentier indien que nous suivons paraît abandonné depuis longtemps ; plus loin, il est fréquenté et semble moins ancien. Ce *carril* est la route par laquelle les Tobas font passer les troupeaux razziés sur la frontière. Il se bifurque dans le sud-est pour se rapprocher des rives du Pilcomayo en face de Bella Esperanza, point de suture des collines du Chuere et de celles du sud-est.

13 juin. — Le thermomètre tombe à 2 degrés centi-

grades au-dessus de zéro. Nous partons pour le fortin de Ñapua. Une mule mordue par un crotale expire en route. Ñapua est le dernier établissement agricole des Boliviens dans le Chaco.

14 juin. — La température est encore très fraîche le matin. Un des officiers supérieurs demande à rentrer à Potosi et me remet sa démission; je la lui retourne avec un refus.

A neuf heures et demie du soir, nous partons pour la lagune *de los zurris* (des autruches); une vache s'égare dans la forêt et deux hommes passent la nuit à sa recherche. Par suite de ce contretemps, nous ne bougeons de la journée du 15.

16 juin. — Le départ est toujours très laborieux; nous ne nous mettons en marche qu'au grand jour, car nombre de nos muletiers sont malades.

A six heures, terrible alerte : « Aux Tobas! » crie-t-on de tous côtés. Mais une reconnaissance ne fait découvrir rien d'insolite; un détachement nettoie le sentier, et facilite ainsi la marche du convoi.

17 juin. — Treize bœufs ont pris la fuite pendant la nuit; nous sommes assez heureux pour les récupérer vers neuf heures du matin. L'escouade revient sur ses pas par suite du manque d'eau; les fantassins sont très en arrière; aussi rentrons-nous au campement de la veille.

18 juin. — Je vais avec onze hommes reconnaître le sentier et prendre toutes mes dispositions pour que la colonne nous suive à un jour de distance. Un de mes compagnons se perd dans la forêt et ce n'est qu'au bout de deux heures qu'on réussit à le retrouver.

19 juin. — Le passage que nous nous proposions d'ouvrir a été tout récemment débroussaillé par les Tobas; ce sentier est large et très découvert; un peu plus loin, il bifurque : une branche va droit sur San Francisco, et l'autre continue dans l'ouest. Au dire des nationaux de la frontière, tous éleveurs de bestiaux, les Tobas préparent une nouvelle razzia. Le pronostic était exact : quelque temps après,

plus de deux cents têtes d'animaux disparurent. Ce qui exaspère les Boliviens de la région contre les missionnaires, c'est que, pour rentrer en possession de leurs bêtes, ils sont tenus de leur en verser, comme droit de *rescate* (rachat), 50 pour 100 de la valeur. Cette taxe, sans laquelle le propriétaire lésé ne peut obtenir l'intervention des Pères près des Tobas ou autres Indiens pour qu'ils restituent des animaux volés, attire aux Missions de nombreux ennemis.



Ranchos des Indiens.

Les traces des Indiens se montrent plus fréquentes. Je fais presser le pas et recommande le silence. En débouquant d'une belle forêt de palmiers, nous apercevons tout à coup des Indiennes assises et nous tournant le dos. Je fais arrêter l'escouade; et, d'un temps de galop rapide, j'entre dans la rancheria au milieu des cris et des aboiements.

Ces pauvres diables tremblent de tous leurs membres; en une minute je les rassure, je distribue à tous tabac et verroterie, et fais établir notre campement à côté de leurs ranchos; mais notre présence les trouble; prétextant que les Pères les réclament, ils partent pour Tarairi. Nous

sommes au bord même du Pilcomayo, à l'endroit dit Tapiranguiti, en face de Bella Esperanza.

A la nuit, trois Tobas descendent le Pilcomayo, venant de San Francisco; nous les hélons; ils se bornent à camper sur la rive gauche en face de nous.

A six heures du soir, un feu à éclat constant, allumé au sommet d'une des collines qui dominent le rio, ne nous laisse aucun doute sur l'empressement des Tobas à signaler notre présence sur le Pilcomayo.

20 juin. — La nuit se passe sans incident; nous attendons l'arrivée de la colonne, et occupons nos loisirs à la pêche; elle nous donne dix gros bagres et dorades.

A trois heures du soir, cinq Tobas venant de San Francisco passent en vue, mais ne répondent pas aux appels.

Deux hommes chargés d'eau vont ravitailler la colonne.

21 juin. — Les moustiques nous tourmentent toute la nuit; une bourrasque se forme vers le sud; fort heureusement, la troupe nous rejoint avant qu'elle éclate; la marche n'a été troublée par aucun incident grave, mais une épine a blessé à l'œil un de nos hommes.

22 juin. — Je pars pour la Colonie Crevaux où je prendrai des vivres et des munitions : l'idée me poursuit que nous aurons maille à partir avec les Tobas.

J'ouvre la marche avec six hommes. Nous avançons sans efforts; les sentiers tracés par les Indiens sont assez larges pour qu'ils y passent à cheval. A mi-route, au milieu d'un fourré, dix Tobas se présentent inopinément; nous entrons en pourparlers et ils s'informent du P. Doroteo. Nous les suivons jusqu'au bord d'une petite lagune où nous établissons la campée. Selon mon habitude, je leur distribue du tabac et du charqui. J'obtiens d'eux des déclarations confirmant ce que la Toba m'avait déjà appris, à savoir que quelques-uns des assassins de notre compatriote sont bien les capitaines nommés plus haut; quant aux objets de la mission, en particulier les papiers, ils me font entendre que tout a été porté par eux à la frontière.

Le P. Doroteo venait de nous rejoindre; je le prie de demander à ces Tobas si, à l'étape de demain, nous trou-

verons de l'eau, et si quatre d'entre eux veulent nous servir de guides. Il accepte de bonne grâce et me répond que les Indiens lui disent oui sur l'un et l'autre de ces points.

23 juin. — Nous partons à sept heures ; un cheval tout harnaché s'échappe du campement. Les quatre Tobas me précèdent, ouvrant le sentier à coups de machété : tout à coup ils disparaissent. Le sable du sentier montre qu'un Indien à cheval est venu en sens inverse ; probablement quelque espion qui les aura engagés à nous abandonner. D'ailleurs, en arrivant à l'aiguade, nous la trouvons presque à sec. A peine s'il reste un peu de vase ! La trace de cavaliers filant devant nous ne me laisse aucun doute sur les dispositions des Tobas. Nous campons à trois heures et demie. Ce bivouac reçoit le nom de *Engaño* (tromperie, trahison).

24 juin. — Après quelques heures de marche, je trouve un petit puits dont l'eau, quoique saumâtre, nous paraît excellente. Nous attendons ici l'arrivée du convoi ; de nombreux sentiers se croisent en tous sens ; les Tobas s'enfuient de toute la vitesse de leurs chevaux. Couchés sur l'herbe, nous commentions leur attitude, lorsque les reniflements d'une de nos mules, qui dressait à chaque instant les oreilles dans une même direction, nous donnèrent l'éveil. Nous battons le bois, et rencontrons un Toba à cheval, tout meurtri des déchirures faites par les épines et les ronces. Nous l'engageons à descendre, il s'y refuse. On lui demande d'où il vient, ce qu'il fait, où il va. « Si tu tiens à le savoir, répond-il, suis mes traces ! » Nous avons une furieuse envie de l'abattre d'une balle, mais j'ai promis de ne pas ouvrir les hostilités. Il part au galop.

Quelques instants après, la colonne nous rejoint. Aussitôt le camp établi, je dicte un ordre général prescrivant aux hommes la plus grande vigilance : je leur conseille de faire feu (la nuit seulement) sur tout ce qui leur paraîtra suspect. Le soir deux espions s'approchent, mais des coups de carabine les mettent en fuite. La nuit se passe ainsi au milieu de leurs allées et venues.

25 juin. — Les Tobas manœuvrent entre notre troupe et le convoi qui vient à quelques kilomètres en arrière, aussi diminuons-nous la distance.

Nous constatons qu'afin d'entraîner l'arrière-garde dans une direction et l'avant-garde dans une autre, ils transposaient les piquets que je faisais ficher en terre aux bifurcations pour indiquer le sens de notre marche. La caravane finit par atteindre le Pilcomayo à la hauteur de Teyu, et je cherche vainement un gué pour passer sur la rive gauche.

Les abords sont fangeux et la rivière profonde. Des colonnes de fumée s'élèvent de tous côtés, notamment dans le sud, vers Cavayu Repoti. Les Indiens abandonnent leurs ranchos et déguerpissent à toutes jambes. Je les appelle et m'efforce de les calmer. Au bout d'une demi-heure de tergiversations, l'un d'eux se décide à s'approcher. Je m'avance sans armes et l'engage à en faire autant. C'est un Tapihété du bas Pilcomayo. Trois autres Tobas l'imitent. Je leur demande de porter un billet à la Colonie Crevaux, à quinze minutes de la rive gauche, pour annoncer au commandant militaire notre présence dans ces parages. Deux des Indiens acceptent et partent aussitôt. Tout à coup, le capitaine Castillo appelle mon attention sur le mouvement oblique qu'exécutent ces deux hommes : ils se rapprochent peu à peu du campement.... Le P. Doroteo, au mépris des ordres les plus sévères, leur fait un signe, quitte la troupe et va se jeter dans les bras de l'un d'eux! Il me sembla, sur cette même plage, où, cinq ans auparavant, avaient été lâchement massacrés Crevaux et ses compagnons, voir se dresser le cadavre de notre compatriote entre le missionnaire et le Toba, l'un des assassins, peut-être. Je ne pus maîtriser mon émotion devant l'imprudence du Père et son infraction aux règlements; il avouait ainsi sans la moindre vergogne que ces sauvages qui nous espionnaient, qui dérobaient nos animaux et qui désertaient en nous trahissant, étaient des Indiens connus de lui et sur lesquels pesait son influence. L'effervescence fut grande parmi mes camarades, qui professaient, à l'endroit du

P. Doroteo, une méfiance que rien, je dois le dire, n'avait encore justifiée.

Je me vis donc forcé de le réprimander par une note qui l'engageait à ne plus retomber dans la même faute. Il avait oublié mes instructions, répondit-il, et dorénavant ne s'en écarterait plus.

Entre la colonne qui manifestait ouvertement ses soupçons, et le P. Doroteo qui nourrissait les sentiments les moins bienveillants pour les nationaux de la frontière, ceux de Caïza en particulier, un conflit était à redouter dont les conséquences pouvaient être fort graves, car l'opinion publique en Bolivie avait accusé et accusait encore le Père d'avoir joué un rôle néfaste dans le massacre de la mission. Je continuais à me faire son défenseur, et mes hommes me reprochaient d'être aussi aveugle que Crevaux, qui ne voulut écouter personne. Certes, je tenais compte de tous les avertissements; mais je ne pouvais révéler mon opinion sur d'aussi sérieuses charges, dont il m'appartenait de mesurer la portée et de fixer les limites par des preuves solides.

Le soir du même jour, le Père, franchissant nos lignes à nouveau, s'avance, en lisant son bréviaire, du côté des Indiens établis près de la colonne. Cette nouvelle infraction est punie d'un rappel à l'ordre que lui inflige vertement l'officier de garde.

26 juin. — Nous partons pour la Colonie Crevaux; les Indiens Tobas et Chorotis nous guident, ouvrant le sentier à la hache et au machété. Aux approches de la rive située en face de la colonie, une fondrière nous arrête et provoque la chute de quelques-uns de nos animaux. Il est impossible de passer sur l'autre bord, car la rivière n'est pas guéable, et une tentative pourrait être dangereuse.

Nous campons sur les bords d'une petite forêt et constatons, non sans surprise, les traces de nombre d'Indiens à cheval, des Tapihétés, qui, par extraordinaire, sont venus du bas Pilcomayo pour se rendre à Machareti.

28 juin. — J'envoie à Caïza une note pour le colonel Martinez, chef supérieur des colonies de la frontière, et lui

demande d'augmenter mon effectif de dix hommes et de 8 000 cartouches : mes forces actuelles se composent d'un détachement d'infanterie et d'un escadron de cavalerie formé des gens de la frontière; le tout donnant un total d'environ soixante hommes, dont quelques-uns sont malades.

Le Père correspond avec les siens, en dehors de la voie officielle permise, ce qui a pour conséquence d'exaspérer nos hommes qui le surveillent et l'épient. Un de mes messagers, à son retour de Caïza, m'apprend que personne dans ce dernier village ne veut faire partie de l'expédition, à cause de la présence du Père. Le commandant Castillo, un de mes anciens compagnons de 1883, m'engage à la plus grande prudence, et me reproche de bien mal placer mes affections.

Dans la nuit, les principaux chefs se rassemblent pour tenir un conciliabule secret; je donne l'ordre à mes espions d'intercepter toute communication transmise en dehors de la voie régulière et officielle. Une lettre importante me tombe entre les mains.

29 juin. — La nouvelle de la révolte des Indiens d'Ytiyuru nous est annoncée et confirme nos soupçons au sujet des Tobas, qui se préparent à nous opposer des forces sérieuses dans la partie centrale du Pilcomayo.

2 juillet. — Une escouade part pour Caïza avec ordre d'accélérer le retour des hommes chargés du ravitaillement.

7 juillet. — Le colonel Martinez me remet les 8 000 cartouches, en m'exprimant ses regrets de ne pouvoir augmenter mon effectif des dix hommes demandés. Un des Indiens Chorotis me ménage une entrevue pour la nuit avec la Yalla qui m'a déjà donné de si grandes preuves de dévouement. Je sors à dix heures du soir pendant que tous sont endormis; l'Indienne m'attendait à quelques pas de là. Nous nous retrouvions sur ces bords silencieux du Pilcomayo où le murmure des eaux avait emporté, cinq ans auparavant, les derniers cris des victimes! Elle me recommanda de prendre garde aux Tobas, des *bravos* (méchants), qui se préparaient à nous attaquer plus bas. Cototo, un de leurs capitaines, était venu de Machareti et avait conseillé

aux Indiens de nous résister; ces derniers cherchaient à me faire tomber dans une embuscade pour me tuer; ceux surtout qui avaient pris part à l'entrevue de Machareti, uniquement pour me reconnaître plus tard. Elle me promit enfin de surveiller tous leurs mouvements pour m'en informer.

Pauvre Toba! c'est à elle que moi et mes trois fidèles compagnons Novis, Prat et Valverde devons la vie, car c'est elle dont l'intervention mit le colonel Martinez sur nos traces au moment où nous allions succomber!

8 juillet. — Le P. Doroteo est outré contre les gens de Caïza, qu'il traite à tout instant et surtout Castillo, de *coquins* et de *canailles*; « plus tard ils verront bien », dit-il. Je l'engage à se modérer.

9 juillet. — Des hommes de la Colonie Crevaux manifestant l'intention de se joindre à la colonne, j'en avise le commandant.

10 juillet. — Un service funèbre est célébré à la mémoire du docteur Crevaux et de ses compagnons. A midi, le bivouac est levé et nous nous mettons en route pour notre nouvelle exploration du centre du Chaco boréal. Un officier s'égare; des coups de feu se font entendre à l'arrière-garde. Les Tobas décampent dans la direction du nord-ouest; en arrivant à l'étape, nous trouvons leurs foyers allumés. La poussière que soulève le vent du sud nous aveugle et nous enveloppe de nuages épais. Pendant la nuit nos animaux prennent plusieurs fois la fuite.

11 juillet. — Je fais le service d'avant-garde avec quatre hommes, et, en arrivant à la lagune, nous trouvons de nombreuses traces du passage des Indiens. Beaucoup semblent se réfugier vers le nord-ouest, vers Machareti. Ce sont probablement les femmes et les enfants que les Indiens éloignent ainsi. Un Toba que nous appelons se perd dans la forêt en faisant signe qu'il va revenir. Nous attendons. Des cris éclatent; les Indiens sortent du fourré. A notre vue ils rebroussent chemin; un seul, le Choroti que je connais, s'approche et je l'engage à me ramener les Tobas. Ceux-ci reparaissent. Mes hommes sont à cheval, munis

de leur *guarda monte*, sorte de cuir qui s'adapte sur le devant de la selle pour préserver les jambes du choc des branches.

Assis sur le sol, je palabre avec les naturels sur la rareté de l'eau, sur les pâturages. Un d'entre eux porte une grosse chemise de bure, l'autre un gilet de flanelle, tous objets provenant des Missions. Ils nous apprennent que Cototo a passé hier. Enfin la colonne arrive, après un retard causé par la fuite d'une jument qui a disparu toute sellée avec la carabine de l'officier qui la montait. L'animal n'a pu être retrouvé.

12 juillet. — Quelques Tobas et Chorotis se présentent; je leur fais distribuer une ration de viande. Le Choroti nous guide. En passant près du rancho où se trouve sa famille, il prend quelques provisions pour continuer sa route. Nous assistons au repas de ces malheureux; des fruits du mistol, bouillis et écrasés, puis déposés dans une écuelle en bois autour de laquelle sont réunis grands et petits, mâles et femelles; chacun en saisit un avec les doigts, le porte à la bouche, le suce et le rejette trois ou quatre fois de suite dans le plat.

A midi un de nos chevaux, effrayé, prend le galop et disparaît; la fumée des ranchos incendiés s'élève de tous côtés. Les guides nous informent que nous serons demain sur le territoire des Tapihétés, dont le grand capitaine est Mborebi-Resa (Œil de Tapir).

13 juillet. — Froid très intense; il a gelé fortement. Tous les papiers... intimes du campement sont recueillis soigneusement par notre Choroti, qui les fixe à sa *yapicuana*, les taches bien en évidence, en attendant qu'il s'en serve pour rouler des cigarettes!

Je décide deux Indiens à nous devancer près de Mborebi-Resa pour lui annoncer mon arrivée, et lui faire part de notre désir d'entrer en relations avec lui : nous distribuons à tous une grande quantité d'objets. Je donne à ma ménagère une pelle et une pioche, avec lesquelles, me dit-elle, elle va travailler la terre, pour nous offrir, à notre retour, du maïs et des *zapallos* (courges).

A dix heures apparaît un Indien Tapihété tout barbouillé de noir et armé de pied en cap; il nous déclare s'être ainsi préparé à la guerre parce qu'il avait entendu le matin les tambours et les clairons; les femmes, cachées dans la forêt, se montrent au moment où je procède à une répartition de verroterie et d'étoffe. Nos guides nous apprennent que le lieu des grandes eaux s'appelle *Estequinijiji*. Le campement porte le nom indigène de Kausokai, et, en espagnol, celui de *Lechiguana quemada*, d'une espèce d'abeille, et de *quemada*, brûlée.

14 juillet. — Novis et Prat me souhaitent un bon anniversaire; nous parlons de la patrie absente; nos compagnons boliviens m'apportent l'expression de leurs vœux.

Vers onze heures, nos guides chorotis demandent la permission d'aller chercher de l'eau; ils partent, et on ne les voit plus. Les Tapuis ont quelque idée de les imiter; grâce à mes remontrances, ils y renoncent pour le moment. Plus tard, un des leurs, en coupant un cactus, reçoit le tronc sur son corps, et est affreusement blessé par les épines. Les autres s'enhardissent et travaillent avec ardeur à ouvrir et nettoyer le sentier.

15 juillet. — Leur enthousiasme est vite à bout; ils s'arrêtent à chaque instant; sur la promesse d'une bonne ration de viande fraîche, de sel, de tabac et de farine de maïs, ils nous guident encore aujourd'hui; ils redoutent, on le voit, le contact des autres tribus. Les ranchos des Indiens sont abandonnés depuis peu : des émissaires nous ont certainement précédés.

Un de nos guides me demande mon cheval pour se lancer plus vite sur la piste des fuyards : je le lui donne et il part au galop; mes hommes croient l'animal et le cavalier disparus pour toujours. Mais le Tapui revient au bout d'une heure, sa monture ruisselante de sueur.

Il est interdit depuis longtemps d'adresser la parole aux Indiens en service dans la colonne. Moi seul me suis réservé le droit de les interroger; on a remarqué que le P. Doroteo profite toujours de mon absence pour les entretenir en guarani, et que, dès le lendemain, ils ne manquent pas de

s'esquiver. J'engage le missionnaire à se conformer à la règle établie; je ne lui cache point les soupçons qui pèsent sur lui.

Au bivouac, nos Tapuis recueillent avec empressement le sang du bœuf que nous égorgeons, et en font une bouillie avec de la farine de maïs; ils se disputent les tripes et les boyaux.

16 juillet. — Quatre Indiens nous abandonnent au moment du départ, cinq autres suivent encore : nous les tenons à l'œil et je les menace, en cas de désertion, de faire feu sur eux.

De nombreuses volutes de fumée s'élèvent dans le nord-est; l'eau se fait rare et je presse la marche. Un de nos guides, ayant observé des traces d'Indiens à pied et à cheval, demande à leur courir après afin de les assurer de nos intentions pacifiques : je lui accorde la permission.

Au bout d'un instant, notre homme revient. Je l'interroge sur ce qu'il a vu, il ne me répond pas et parle à mi-voix et très vite à ses autres compagnons. Pressés de questions, ils finissent par dire que les Indiens *bravos* sont près de nous, qu'ils ont mis le feu aux pampas et se massent pour nous attaquer, qu'au surplus il n'y a pas d'eau, et qu'eux-mêmes ne connaissent point ces régions!

Si la nouvelle de la concentration des Indiens était exacte, il fallait bien admettre qu'il y eût de l'eau, sans quoi ce mouvement était impossible : la preuve que nos guides mentaient était patente; ils voulaient évidemment nous faire battre en retraite. J'ordonne de continuer la marche, et les menace de les faire prisonniers, avec suppression de la ration d'eau, s'ils tentent de s'enfuir; puis nous nous dirigeons vers l'endroit de la forêt où se cachent les Tapuis. On les hèle : un d'entre eux se présente, on lui donne du tabac, un collier, un poncho, et nous l'engageons à aviser les autres de nos intentions pacifiques; au bout d'une heure, ils arrivent assez nombreux.

On signale une petite aiguade presque desséchée; nos animaux, qui n'ont pas bu depuis l'avant-veille, se précipitent à fond de train. Je fais former la troupe en



L'aiguade envahie par nos animaux.

cordon pour protéger le peu d'eau qui s'y trouve et éviter qu'elle soit troublée. Mais les rangs sont forcés, les mules chargent au galop et s'ouvrent passage en bousculant les hommes; en un instant, la mare est envahie et se change en un épais bourbier.

Nos Tapuis disent que les « champs » continuent à se développer dans l'est et dans le nord, puis vient une grande forêt; vers le centre, nous trouverons de l'eau à l'endroit dit *Cumbarurenda*, et, à l'extrémité des bois, de grandes plaines dont ils ne connaissent pas la fin et qui s'étendent au nord et au sud.

Nous sommes actuellement par le travers de Machareti, et les guides nous indiquent la position du campement de Mborebi-Resa dans le nord-est quart-ouest.

17 juillet. — Sept guides nous accompagnent; en raison de la distance à franchir aujourd'hui, je leur fais donner à chacun une mule.

Les deux Tapuis d'hier nous conseillent de ne pas entrer sous bois; mais le petit puits est à sec et nous poursuivons l'étape.

Les Indiens nous restituent nos mules, assurant qu'ils vont plus commodément à pied. Nous gagnons la forêt. Au bout de quelques instants ils disparaissent; les autres, sous prétexte de les aller chercher, décampent à leur tour. J'en tiens un en respect sous le canon de mon revolver; il crie aux guides de revenir, mais tous ses appels sont inutiles.

Je le fais désarmer et lier solidement, puis nous continuons à marcher après lui; le captif est justement un des neveux de Mborebi-Resa. L'eau manque toujours; nous campons à cinq heures du soir.

Le prisonnier assure que, demain, à Cumbarurenda, nous boirons à cœur joie, et que son oncle Œil de Tapir se réjouira de notre arrivée; il nous donnera des hommes qui sauront aller au Paraguay, dans le pays, dit-il, où les Carayes parlent la même langue qu'eux.

J'avertis le Tapui que, s'il ne ment pas, je lui rendrai la liberté; s'il nous trompe, il sera fusillé. En attendant, je lui fais donner sa ration de maïs et d'eau, et on l'attache

près de moi au tronc d'un gros arbre : une sentinelle est chargée de le surveiller. Vers minuit, la lueur du brasier me réveille. Je constate avec stupéfaction que l'Indien s'est éclipsé, non sans emporter un sac et le paletot de Novis. Son gardien s'est endormi, et il en a profité pour ramper en silence et traverser les groupes. Cette fuite me rend perplexe : je crains que la rareté de l'eau ne soit la cause de ces disparitions.

18 juillet. — Pressé de savoir si, effectivement, les puits de Cumbarurenda ne sont pas encore taris, je pars en avant au grand trot. Le sentier est large et bien tracé ; mais, si l'eau fait défaut, nous nous trouverons dans une situation critique, car les rations sont épuisées et nos animaux, qui n'ont pas bu depuis quatre jours, embarrasseront la retraite.

Au sortir de la sylve, la plaine s'étend au loin; six chevaux appartenant à des naturels pâturent paisiblement; les ranchos sont nombreux et bien construits à l'ombre de gros algarrobos sur la lisière des bois. Les Indiens ont détalé emmenant bœufs, moutons, chevaux et mules.

Le nombre des routins augmente à chaque instant, et, par une *senda* bien ouverte, nous arrivons enfin aux puits de Cumbarurenda. Quatre sont desséchés; quatre autres contiennent assez d'eau.

Les chevaux des Indiens se mêlent à notre convoi, je donne ordre de les en chasser afin que les Tapuis ne nous accusent point de les avoir volés.

On campe au milieu d'une belle plaine couverte de plantureux pâturages.

Dans l'après-midi, deux Indiens entrent à cheval dans le bivouac : ce sont deux Chiriguanos envoyés par le Père préfet des Missions au P. Doroteo. Ils sont porteurs d'un pli qu'ils remettent à ce dernier; il en extrait des notes du gouvernement de Sucre m'avisant que, sur l'ordre du Président de la République, une enquête est prescrite contre les gens de Santa Cruz coupables de calomnies ou de vexations à l'égard de la colonne pendant son séjour dans l'Izozog.

La présence de ces deux Indiens excite de nouveaux soupçons contre le P. Doroteo et les missionnaires : il fallait que la communication à lui adressée en plein désert fût bien urgente! Les Missions connaissaient donc les mouvements de la colonne! De quel talisman étaient porteurs ces deux Indiens qui traversaient seuls, sans armes, des tribus dont les dispositions ne nous étaient pas bienveillantes, puisqu'elles avaient incendié les pampas et pris la fuite devant nous! — Et les commentaires d'aller leur train!

Ces deux Chiriguanos me disent être venus de la Mission de San Francisco en huit jours, et trottant du lever au coucher du soleil; les Indiens leur ont fait bon accueil; beaucoup d'entre eux suivent à pied la colonne.

19 juillet. — Journée de repos; notre cavalerie est quelque peu fatiguée de la marche sans eau des derniers jours. J'en profite pour reconnaître la région avec six hommes. Un grand sentier bien tracé et bien ouvert sous bois nous conduit dans l'est-nord-est. Nous parcourons trois lieues sans incident, bien que de nombreuses empreintes montrent que les Indiens ne sont pas éloignés. Toute la contrée paraît être le dépôt central des troupeaux des Tapuis. En grimpant sur un arbre, je note une dépression assez forte de terrain dans l'est et l'est-nord-est.

Les deux Chiriguanos de San Francisco répandent le bruit parmi les hommes que la route prise n'est pas celle qu'il faudrait pour aller à Puerto Pacheco, et, qu'en suivant les bords du Pilcomayo, nous serions assurés de ne pas manquer d'eau et de pâturages.

20 juillet. — Les deux Indiens repartent, emportant mes dépêches pour Sucre. Nous campons sans avoir vu un seul indigène. La marche d'aujourd'hui est lente à cause de la forêt, bien que le sentier soit large et assez bien débroussaillé.

Les *kirkinchus*, petits tatous, sont ici très nombreux; les garapates également, grandes et petites. Ces dernières nous occasionnent des démangeaisons continuelles.

21 juillet. — Étape assez bonne. Une mule est fourbue

et nous l'abandonnons. La troupe souffre de la soif : nous campons à cinq heures du soir sans avoir trouvé une goutte d'eau. Je fais distribuer trois barils sur les cinq qui nous restent. Toute la plaine est sillonnée de sentiers.

Il semble que les Indiens ne viennent ici que pour chasser. Une grande plaine découverte, orientée du nord au sud, nourrit guanacos, *avestruz*, *zurris* ou autruches, sangliers, tojos, cerfs, jaguars. Les ranchos sont abandonnés de longue date; de nombreux trous disent qu'on a dû extraire du sol ces racines de *cipoi* qui abreuvent les Indiens et leurs montures. Des traces de cavaliers indigènes, dans le nord-nord-est, paraissent remonter à quinze ou vingt jours.

Toute cette région est sableuse, et l'eau très rare.

22 juillet. — Je pars en avant avec quatre ou cinq hommes reconnaître le sentier et les aiguades; la plaine immense s'étend du nord au sud, limitée du côté de l'est par la forêt, épaisse et compacte.

Le sentier se dirige toujours vers le nord-nord-est. Cette persistance me désespère; elle me fait pressentir l'impossibilité de faire de l'est, le rhumb dont nous aurions besoin. Les trous de *cipoi* sont de plus en plus nombreux : l'espoir de trouver de l'eau devient bien précaire.

A dix heures, toutes nos recherches ayant été inutiles, j'arrête la marche. Entre temps, trois hommes de l'avant-garde poussent la reconnaissance à une demi-lieue dans le nord sans être mieux favorisés. L'absence de l'eau se fait sentir partout. Les sentiers s'orientent invariablement dans le nord, et les ranchos sont abandonnés de longue date.

La chaleur est suffocante; les fantassins n'avancent qu'au prix des plus grandes difficultés, mourant de soif par une température de 42 degrés centigrades à l'ombre. Il me paraît dangereux de pousser plus avant; nous aurons juste assez de force pour battre en retraite sur l'aiguade de Cumbarurenda, éloignée de près de 80 kilomètres.

Je donne l'ordre du retour, à la satisfaction générale; pendant notre arrêt à Cumbarurenda, nous fabriquerons des outres avec nos hamacs de grosse toile, puis on reprendra

l'itinéraire au point où nous laissons le camp, sous la garde d'une dizaine d'hommes. L'orage semble près d'éclater; quelques gouttes de pluie humectent la terre, nous buvons celles qui s'amassent sur les feuilles des arbres. Vers le soir, l'averse paraît encore plus probable; nous disposons aussitôt hamacs, couvertures, tentes, etc., de façon à ne rien perdre de cette eau dont nous avons si grand besoin. La pluie tombe, mais peu abondante, et nous avons toutes les peines du monde à sauvegarder les petites quantités qui s'amassent dans nos hamacs de cuir, car nos animaux envahissent le campement et nous disputent les moindres dépôts; toute la nuit se passe de cette façon.

23 juillet. — Mules et chevaux étant très fatigués, j'ordonne d'alléger leurs charges. Chacun passe en revue ses appartenances, et nous faisons un autodafé de tout ce qui ne nous paraît point de première nécessité.

J'utilise cette halte pour tenter une dernière reconnaissance; trois hommes vont dans le sud pendant que j'opère moi-même dans le nord.

La première escouade enfile un grand sentier, et trouve, à deux lieues et demie, un rancho abandonné; un petit puits, à sec depuis longtemps, avait été creusé à côté; les traces de chevaux disparaissent peu à peu; les ranchos ressemblent assez à ceux des Missions. Un tronc de samuhu taillé et évidé prouve que l'eau est rare dans les environs.

Dans le nord, le sentier traverse encore l'immense plaine sablonneuse et déserte; des empreintes d'Indiens à cheval indiquent, par la multiplicité des directions, la course d'un chasseur poursuivant le gibier. Le terrain est ondulé quelque peu, les plis orientés du nord au sud. Après quatre lieues d'une marche rapide, où nous ne trouvons pas le moindre puits, nous décidons de retourner sur nos pas.

24 juillet. — Pendant que la colonne se prépare à battre en retraite sur les puits de Cumbarurenda, je pars avec six hommes pour un dernier effort dans l'est. Nous traversons quelques bordures de forêt, sans noter le moindre routin; à neuf heures, le bois devient épais et compact.

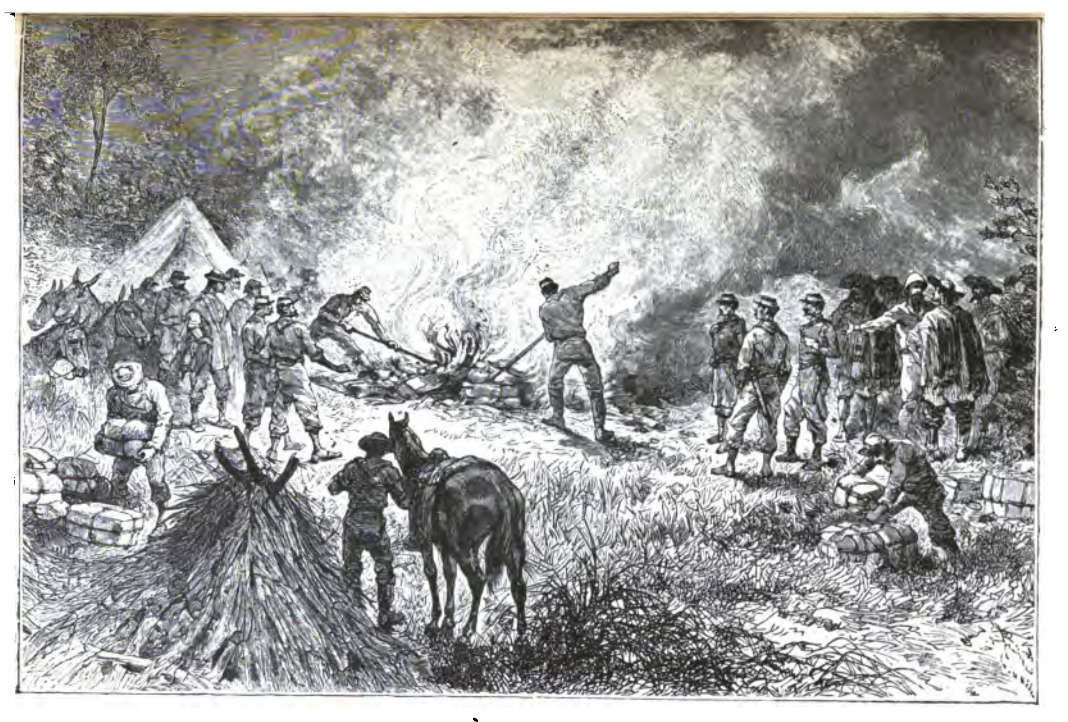
Je cherche un arbre élevé, un quebracho, qui me permette de dominer la région.

J'y grimpe, mais la forêt s'étend dans l'est sans solution de continuité. Le même terrain sableux se perd au nord et au sud sans modifier en rien l'aspect uniformément désert et désespérant des vastes pampas qui constituent la partie centrale du Chaco boréal. Nous revenons donc vers la colonne, que nous rejoignons à trois lieues de là. On abat à coups de fusil un cheval fourbu. Nous campons à l'extrémité de la plaine pour être prêts demain à pénétrer dans la forêt.

25 juillet. — Je pars en avant, emmenant les femmes des muletiers et les animaux de boucherie, afin de retarder le moins possible la marche du convoi. Les animaux sentent l'eau et allongent le pas; puis ils se lancent au trot et au galop. Vers quatre heures, nous sommes à Cumbarurenda. Le convoi nous rejoint et on établit le campement à proximité des puits, au milieu de beaux pâturages. J'ordonne un repos de cinq jours; l'avant-garde ira reconnaître la région d'où nous avons dû nous retirer.

Pendant ces cinq jours de marche où l'eau manqua totalement, la distance parcourue en allées et venues fut de 235 kilomètres à travers une arène aride, déserte, où nous n'avons aperçu un seul animal. Cette région était celle que l'on avait observée du San Miguel de Chiquitos, limitée à l'est par une forêt impénétrable qui s'étend jusqu'au Paraguay, et forme, dans sa partie orientale, voisine de Puerto Pacheco, une dépression où s'amassent les eaux du versant de Chiquitos et celles de la grande lagune de Xarayes. Cette dépression porte le nom de Ninaquiguda sur la carte d'Azara et constitue une des difficultés les plus sérieuses du tracé de la route de Puerto Pacheco vers le centre.

27 juillet. — Les hamacs sont passés en revue, et j'ordonne de tailler et de coudre quarante outres destinées au transport de l'eau. Je me heurte contre des hésitations, voire des résistances; finalement, le commandant militaire vient m'informer que les hommes sont résolus à ne pas tenter une nouvelle marche dans le nord, qu'ils



Autodafé des bagages.

refusent de retourner sur les plaines de la « Désolation » et de continuer vers Puerto Pacheco. A part deux ou trois, tous sont du même avis.

28 juillet. — La reconnaissance que je pousse aujourd'hui dans les environs me permet de conclure, après inspection minutieuse du terrain, que les puits de Cumbarurenda ont dû être creusés de main d'homme. La disposition des pentes, la combinaison des canaux d'irrigation me paraissent au-dessus de l'intelligence des Indiens. Des chrétiens sans doute, peut-être des missionnaires de San Ignacio de Samucos, auront habité la région.

Le nombre des puits s'élève à 27, dont quatre contiennent actuellement assez d'eau. Celui des canaux d'irrigation est de 12, dont un grand, un moyen à double pente et dix petits.

30 juillet. — Il m'est difficile d'arriver à faire coudre les outres ; Novis et Prat, par bonheur, parviennent à en fabriquer quelques-unes. Des dissensions éclatent entre les officiers de la ligne et ceux des nationaux.

31 juillet. — Je fixe notre position astronomique.

1er août. — Le refus de poursuivre la marche dans le nord et le nord-est m'oblige à prendre d'autres mesures. Impuissant à contenir le mouvement avec ceux qui me sont restés fidèles, je décide que la colonne battra en retraite jusqu'à la rencontre d'un sentier dont la direction vers l'est me permettra de faire route sur Puerto Pacheco.

2 août. — Le membre de l'expédition dont j'avais prononcé l'expulsion à Machareti, et à qui j'avais pardonné, essaye encore de provoquer une révolte.

La chaleur est excessive ; à deux heures, nous atteignons l'extrémité de la forêt. Je reconnais dans l'est un sentier long d'environ trois lieues, mais abandonné depuis longtemps. — Aucune trace d'eau. Un bœuf quitte le convoi et s'enfonce parmi les arbres ; un homme court à sa recherche ; lorsque nous arrivons au campement, une escouade est dépêchée pour le ramener ; elle revient sans lui vers les trois heures du matin. Un nouveau détachement de quatre nationaux part avec ordre de poursuivre jusqu'à Cumbaru-

renda, s'il est nécessaire, car ce soldat est un de nos plus vaillants compagnons.

3 août. — L'officier qui commandait l'arrière-garde, coupable d'avoir laissé cet homme en route, cherche à insinuer que la désertion a été volontaire. Étant donnés le caractère et l'esprit décidé de l'absent, cette accusation ne tient pas debout.

4 août. — L'escouade nous ramène enfin notre homme, qu'elle a rencontré près de Cumbarurenda.

Cl. Castillo, le commandant des nationaux, formule contre le vieux et brave capitaine Torrès, de la ligne, et sans les justifier, les charges les plus graves : il assure qu'un conflit est sur le point d'éclater entre la troupe et les miliciens.

5 août. — Kausokai, où je prépare un nouveau voyage dans le désert. Je suis résolu cette fois à me dégager de toutes les entraves possibles.

6 août. — Une petite aiguade découverte dans l'est me permet d'y installer la colonne. Les nationaux n'encouragent guère mes projets. Quand je parle de faire juger par un conseil de guerre l'officier d'arrière-garde coupable d'avoir abandonné son subalterne, le commandant me déclare que si je passe outre, tous ses hommes vont se soulever. J'apprends que des groupes se forment et délibèrent secrètement.

Les provocations ne tardent pas, en effet; mais avant de paraître les remarquer, je veux une bonne aiguade qui me permette de prendre certaines dispositions; je pousse donc une pointe dans l'est. Les campos sont incendiés par les Indiens qui fuient devant les éclaireurs; nous nous emparons de sept d'entre eux qui nous guident jusqu'à un grand lac, où l'eau est à souhait.

Le soir, je retourne au campement, où règne le plus grand silence. Je fais appeler le capitaine commandant; il se présente à moitié ivre et me dit d'un ton rogue ne pouvoir plus répondre des nationaux : onze d'entre eux sont bien décidés à déserter; au surplus, je les mène tous à une mort certaine; les vivres sont insuffisants, etc.

Regardant bien en face cet ancien camarade de notre campagne de 1883, cet homme qui jusqu'à maintenant avait fait preuve de sang-froid et de courage, je lui déclare que, porteur du pavillon de sa patrie, je ne laisserai, moi vivant, personne me l'arracher. Il pleure, il sanglote. Mais ma résolution est prise, et je passe la nuit à préparer les mesures nécessaires pour en finir.

7 août. — Par ordre général, je décide le départ immédiat d'une escouade pour la Colonie Crevaux, chargée de nous procurer des vivres; cette escouade, je la compose de tous ceux des nationaux dont l'esprit de révolte est manifeste. J'en donne le commandement au capitaine Castillo, qui fait triste figure; il sent combien ce voyage est gros de conséquences. Il me prie de le relever de ses fonctions; je m'y refuse. Je nomme un délégué avec pouvoir de me représenter près des autorités militaires de la colonie, puis, à onze heures, le détachement s'ébranle.

De mon côté, je lève le camp et le transporte au bord de la grande lagune. La première partie de mon programme est réalisée, il ne me reste plus qu'à remplir la seconde. Je me mets aussitôt à l'œuvre.

8 août. — En opérant la reconnaissance de la région, je note que les sentiers se croisent en tous sens, que les aiguades sont fréquentes et abondent en eau de bonne qualité. J'entrevois la possibilité de tenter un dernier effort.

11 août. — Je laisse le commandement de la colonne au plus jeune capitaine avec ordre de se replier sur la Colonie Crevaux en attendant mon retour, puis je pars avec mon escouade à cinq heures du soir. Au nouveau campement, je rédige mes dernières instructions, que deux messagers sont chargés de transmettre à leur adresse.

Dans une lettre au Ministre des affaires étrangères, j'expliquais que, par suite de la rareté de l'eau, de l'état des hommes, harassés par une lutte de huit mois, nous attaquions pour la troisième fois la zone dangereuse en appuyant notre droite sur le versant du Pilcomayo, afin de réaliser par un mouvement tournant la traversée de cette région; je n'emmenais avec moi que vingt hommes, laissant

les autres campés en face de la Colonie Crevaux ; je terminais enfin par ces mots : « Ou nous passerons, ou nous resterons ; dans les deux cas, l'honneur du pavillon et la dignité de l'expédition restent saufs ! »

. . . .

En route à six heures et demie ; à neuf heures, nous trouvons des ranchos vides. Un sentier nous conduit, droit dans le nord, à une aiguade tarie. Nous obliquons dans l'est-sud-est, les Indiens fuyant devant nous. Dans les bois nous découvrons une petite mare, au bord de laquelle on se repose quelques instants, car la chaleur est terrible. A deux heures, nous reprenons la marche, de plus en plus difficile, par suite de l'épaisseur de la forêt et de l'étroitesse du sentier.

Le sol est argileux et les champs sont couverts de riches pâturages. Nous campons à cinq heures.

13 août. — A dix heures, nous surprenons quatre Indiens Tobas qui détalent dans la forêt. Un peu plus loin, d'autres se dérobent aussi. Le sentier nous conduit dans l'est-sud est. Il est large et bien tracé ; c'est une grande voie de communication à laquelle viennent aboutir de nombreux routins de moindre importance. Toute la région paraît très habitée ; il y a abondance d'eau. A onze heures, nous apercevons quatre beaux chevaux qui paissent dans la prairie ; je donne ordre de passer sans les toucher et même de les éloigner s'ils venaient à joindre le convoi. Un Toba nous avise que nous trouverons vers le soir une grande lagune.

Tous les ranchos sont vides ; les troupeaux de mules, chevaux et moutons paraissent fuir devant nous.

14 août. — Marche excellente, les sentiers se multiplient. Vers deux heures nous tombons sur des ranchos habités. Les Indiens ne paraissent pas s'effrayer de notre présence, ce sont des Chorotis. Ils échangent quelques moutons contre du tabac et des étoffes.

Nous établissons le campement au bord d'un petit ruisseau. Les Indiens s'empressent autour de nous. Je leur donne des verroteries. Ils parlent un idiome que j'entends pour la

première fois et qui n'a rien de commun avec celui des autres tribus du Chaco. La race est grande et forte. Hommes et femmes se percent les oreilles. Presque toutes ces dernières ont les cheveux coupés ras. Quelques-uns se tatouent en partie la figure et le corps.

Plusieurs de nos bêtes prennent la fuite, effrayées par les jaguars, très communs dans la région. Les Indiens se lancent sur leurs traces et nous les ramènent aussitôt.

Ce matin, de très bonne heure, Indiens et Indiennes



Indiens Chorotis.

nous viennent visiter. — La marche est bonne, les naturels nous guident. A une heure, nous trouvons une vaste lagune, et un peu plus tard, les rives d'un grand lac. Le territoire paraît très peuplé, à en juger par le nombre des ranchos et par celui des Indiens qui débouquent de toutes parts.

Ils se présentent sans armes, mais peu à peu ils nous entourent et envahissent le bivouac. J'essaye vainement de les faire déguerpir. Ils nous témoignent un intérêt exagéré. Les femmes, jeunes et vieilles, dansent autour de nous, elles sautent, elles gambadent, elles nous frappent la poitrine. Les hommes ont l'air de passer la revue de nos bagages. « Ici, dit l'un en montrant un sac, c'est la farine!

là, c'est le tabac! » Le plus grand nombre suit avec sollicitude la marche de ma plume sur mon journal. Presque tous ces Indiens sont des Tobas; j'en reconnais beaucoup pour les avoir vus aux Missions.

L'un d'eux, très surexcité, s'agite au milieu des autres : à son intonation et à ses gestes, il me semble expliquer que notre venue entraînera celle de nouveaux *Carayes*; les chrétiens s'empareront de leurs territoires,... puis me montrant la plante de ses pieds, il en frappe le sol avec véhémence : cette terre est à lui, elle lui vient de ses pères; c'est là qu'il est né, c'est là qu'il a vécu!

Les Indiens ne veulent point quitter le bivouac : ils sont, pour le moins, au nombre de cinq cents. Nous sommes noyés au milieu de leur masse. Ils tiennent pardessus tout à nous servir de guides demain matin. En leur promettant tout ce qu'ils veulent, en leur distribuant du tabac, je les décide enfin à nous laisser en paix. Ils se retirent pour camper à quelques pas. Le gros de leurs forces doit être dans le sud. Nous passons toute la nuit sur pied; le bruit des chants et des conversations montre que, de leur côté, ils ne dorment guère mieux. La situation paraît aventurée à plusieurs de nos camarades, mais la présence de la Yalla parmi les visiteurs m'a rendu quelque confiance.

Cet après-midi, elle m'a demandé, par signes, de me rendre au bord oriental de la lagune, lorsque la lune serait au méridien. Je n'ai garde de manquer le rendez-vous.

Les Tobas, les Tapihétés et les Noctènes, me dit-elle, sont réunis en grand nombre à une journée de marche; ils vous attendent pour vous tomber dessus; aussi ont-ils envoyé quelques-uns des leurs pour vous conduire de ce côté; des Indiens des Missions sont venus leur dire de ne pas être plus longtemps *sonsos* (des imbéciles), car tu veux t'emparer de leur territoire; il faut vous faire la guerre par tous les moyens possibles. Les cris et les chants de ce soir sont les prémices de l'allégresse des Tobas; ils fêtent déjà le massacre de demain; tous ont dissimulé leurs armes, flèches, lances, massues, dans les



Le campement envahi par les Indiens.

herbes et dans les bois. — Je lui réponds que demain je regagnerai notre dernière étape, évitant ainsi le piège tendu sous nos pas.

La concentration des Indiens était donc chose certaine, et, malgré leurs belles paroles, l'attaque était imminente; des émissaires venant des Missions parcouraient leurs tribus et les excitaient au combat!

16 août. — Vers trois heures du matin j'ordonne que, sans bruit, on harnache les bêtes, et que chacun se tienne prêt à défiler aux premières lueurs du jour. Les Indiens s'aperçoivent de nos mouvements. Ils s'avancent vers nous. Pendant la nuit leur nombre n'a fait que s'accroître; il en sort de tous les côtés. Jusqu'au dernier moment je leur fais accroire que nous allons suivre la direction vers laquelle ils veulent absolument nous entraîner. Puis mes hommes montent à cheval, et nous poussons rapidement au nord-est sans tenir compte des jérémiades des naturels. Ils saisissent ma monture par la bride, cherchant à la faire obliquer. C'est le moment critique, car un refus formel pourrait amener l'assaut.

Je leur déclare alors qu'il nous faut aller au-devant de nos compagnons qui arrivent en nombre, conduits par le P. Doroteo. Cette nouvelle paraît les désappointer vivement. J'insiste de plus belle sur la prochaine arrivée d'une fort grosse troupe. Assertion absolument inexacte, et qui n'avait d'autre but que de semer le trouble parmi eux. La position que nous occupions était assez dangereuse, car cette région, toute couverte de petits bouquets d'arbres, abritait des multitudes d'Indiens. Je leur promis de revenir à midi et de prendre alors le sentier qu'ils me recommandaient avec tant d'instances.

Cette conversation ne dure pas plus de deux minutes; puis, d'un bond, je fais sauter mon cheval; les Indiens lâchent la bride; nous défilons, précédés par quelques-uns, suivis par les autres, qui se forment en groupes serrés. L'officier de l'arrière-garde me fait prévenir que quelques-uns portent de très volumineux paquets de flèches, soigneusement cachées auparavant, et qu'ils se partagent dans

les jungles. Nous pressons la marche jusqu'à ce que je trouve une plaine. Près des ranchos, un des Tobas m'appelant son *compadre* (compère), m'engage à faire halte et essaye de vaincre ma résistance en déclarant que plus loin il n'y a pas d'eau. Mais nous hâtons le pas; le nombre des Indiens augmente à tout instant.

Sauf s'ils sont attaqués, je donne ordre aux hommes de ne pas tirer sans commandement. Nous arrivons ainsi au point où s'ouvre devant nous une plaine couverte de *symbolares* (sorte de graminée). La position devient meilleure et je fais signifier aux Indiens d'avoir à se retirer; s'ils persistent à nous escorter en armes, nous ouvrirons le feu. Ils hésitent, ils se consultent : nous en profitons pour traverser l'espace découvert et entrer dans la forêt.

Ils s'éloignent en maugréant. Nous sommes enfin débarrassés de leur présence, trop intéressée pour ne pas être inquiétante, car, en dernier lieu, leur nombre pouvait bien monter à deux mille.

Notre stratagème a réussi et plus que jamais nous avons constaté qu'en plein Chaco l'autorité des Pères n'est pas à mépriser. Nous campons sous bois vers trois heures. Toute crainte d'un assaut paraît écartée; néanmoins, on fait bonne garde.

17 août. — Nous marchons vers l'est vrai, à la hauteur du vingt-deuxième parallèle, limite provisoire des territoires bolivien et paraguayen. A dix heures, on trouve un puits d'eau douce. Nous faisons halte quelques instants avant de reprendre notre route par le sentier, maintenant large et bien ouvert. A deux heures, une branche de duraznillo crève le ventre d'une mule de charge, qui s'affaisse expirante; une balle dans l'oreille met fin à son agonie.

Les traces des cavaliers indiens reparaissent à proximité des ranchos, désertés depuis peu; ces indigènes possèdent beaucoup de chevaux. Deux grands sentiers se détachent du village, l'un conduisant au nord-nord-est et l'autre à l'ouest-sud-ouest.

Nous avons coupé aujourd'hui sept ou huit petites quebradas sans eau; on campe près d'une aiguade.

La nuit se passe, très calme; nous continuons l'ouverture du routin à l'aide de la hache et du machété : les hommes travaillent avec énergie. Vers deux heures, on découvre une quebradita où l'eau et les pâturages abondent; nous campons pendant qu'une équipe continue la *trocha* pour accélérer la marche de demain.

On rencontre une assez grande quantité de ces cahutes où Tobas et Tapihétés se mettent à l'affût pour surprendre *urinas*, tapirs, sangliers, pécaris, cerfs, etc.

Un de nos camarades, revenant d'explorer le sud de la quebrada, surprend sept Indiens, qui disparaissent à sa vue. Trois hommes sont malades de la fièvre.

19 août. — Avant d'abandonner le bivouac, j'attache des verroteries aux branches des arbres, et y dépose quelques paquets de tabac, pour que les Tapihétés qui suivent nos traces, ne puissent se méprendre sur nos intentions.

Mais, vers les neuf heures, nous entendons des cris à l'arrière-garde; le clairon sonne : c'est l'attaque! Engagés les uns derrière les autres, au milieu du bois, à la queue leu leu, je me reporte, non sans difficulté, de l'avant-garde à l'arrière, accompagné de Novis. Chacun défend son poste, les numéros pairs tirant à droite, les impairs à gauche; une branche désarçonne Novis; nous n'apercevons les Indiens qu'à travers les ramures qui gênent leurs mouvements; leurs cris et leurs *japapeos* retentissent de tous côtés. — Les malheureux se font tuer bêtement à vingt ou trente pas sans même nous décocher leurs flèches, dans l'impossibilité absolue où ils sont de bander leurs arcs.

Au bout d'un instant ils détalent, laissant leurs morts entre nos mains. Nous dépouillons ceux-ci de leurs ponchos et de leurs armes, qu'on garde pour les collections. Ce sont des hommes de grande taille et fortement musclés; les cheveux sont coupés ras, la peau des genoux est cornée, rugueuse et épaisse, les oreilles sont percées d'un petit trou.

Leur assaut a manqué par le seul fait de l'arrivée de trois hommes qui venaient à une assez grande distance du

détachement, ramenant une mule qui s'était échappée. Les Indiens, croyant avoir le temps de leur couper la retraite, fondirent sur eux au moment où ils allaient entrer sous le couvert au débouché d'une petite plaine : d'où l'attaque précipitée dans laquelle il en périt une demi-douzaine. De notre côté, deux mules furent légèrement blessées.

A quatre heures, on installe le camp dans une clairière; puis on attache les animaux, en prévision de quelque alerte.

20 août. — Les sifflements des Indiens ont seuls troublé notre sommeil; l'ennemi semble opérer un mouvement de concentration sur notre gauche; mais il n'ose s'aventurer plus près. Je pousse mes éclaireurs en avant : les naturels s'éloignent; nous leur dépêchons quelques balles.

La marche est lente, car la forêt de duraznillos oblige à s'ouvrir passage à coup de hache et de machété. On se dirige sur un petit bouquet de palmiers dans l'est-sud-est. A trois heures, les hommes se couchent, éreintés par leur lutte avec les branches et les ronces. J'ordonne de tuer un cheval pour faire diversion à ce sempiternel charqui. L'examen auquel je procède du haut d'un arbre ne me révèle autre chose que la fatigante uniformité de la sylve; dans l'est, seulement, quelques groupes de palmiers.

Plusieurs sentinelles se laissent surprendre en flagrant délit de sommeil; le petit nombre des hommes ne permet pas de les remplacer. Nous tuons un crotale long de 1 m. 50. Les Indiens n'ont pas donné signe de vie.

21 août. — La trouée à la hache nous coûte les plus énergiques efforts; les bosquets de palmiers se succèdent plus fréquents, mais l'eau se fait de plus en plus rare. Nous campons de très bonne heure, afin de donner quelque repos aux hommes et aux bêtes. Les gens de bonne volonté continuent à déblayer le sentier. Nos animaux, effrayés par les jaguars, brisent leurs liens et s'éparpillent dans le bois.

22 août. — Avant de pousser plus loin, je renvoie au dernier puits, distant d'une lieue, toute notre cavalerie

avec ordre de remplir nos six barils de trente litres, quatre outres et des gourdes. A son retour, nous partons pour camper presque aussitôt, car l'heure est avancée. Cinq hommes continuent à *trocher* en avant; il faut des efforts inouïs pour tailler, à travers les bois, une ou deux lieues de route par jour. Mais nous tombons enfin sur une sente indienne qui nous mène dans l'est à une quebradita, un pli de terrain plutôt. Il contient une petite quantité d'eau boueuse où se vautrent des sangliers que notre approche met en fuite; un peu plus loin on passe devant des ranchos déserts.

La forêt est moins dense en certains endroits. Le tonnerre gronde : on se réjouit à la pensée de voir tomber la pluie, mais le vent du nord refoule dans l'est-sud-est la bourrasque qui montait du sud.

23 août. — Nous profitons du peu d'épaisseur de la forêt pour nous ouvrir passage par le seul effort de nos animaux, qui tordent et brisent les branches. Dans l'ouest-nord-ouest j'aperçois, à une grande distance, la cime d'un mont, qui me paraît être, d'après l'angle sous lequel je le relève, le cerro du San Miguel de Chiquitos. Aussi loin que la vue peut s'étendre, nous sommes entourés de la même végétation uniforme, rachitique, rabougrie, dure, épineuse, que seuls les quebrachos dominent de leur imposante stature.

Le pâturage fait défaut; nos animaux en sont réduits aux feuilles de certains arbustes. Dix hommes, sur les vingt-deux de la troupe, sont assez grièvement blessés; nos vêtements tombent en lambeaux; les provisions s'épuisent; nous rationnons avec parcimonie le peu qui nous reste de vivres.

Novis, pris de la fièvre, rêve dans son délire qu'un peintre de ses amis le conduit à travers une galerie de tableaux ne représentant que des saucissons de toute taille!

24 août. — Vers dix heures, on trouve un puits à sec; la marche est lourde; les mêmes obstacles se succèdent avec une uniformité désespérante. La dépression du ter-

rain semble indiquer que nous aurions de l'eau si la saison sèche n'était aussi persistante.

Des Indiens ont séjourné ici pour recueillir le miel des quebrachos et faire ample récolte de caraoattas; on reconnaît leurs traces déjà anciennes par les foyers éteints sous lesquels ils ont fait cuire les racines dont ils se nourrissent.

Les quelques graminées que nous trouvons sont brûlées par le soleil; la sécheresse dure sans doute depuis très longtemps, à en juger par l'état de dureté de la couche argileuse, étoilée et fendillée. Cette remarque nous désespère : quand donc viendra la saison des pluies? Les hommes n'avancent qu'avec peine; notre ration se réduit à quatre tasses d'eau et à une tasse de café par jour.

25 août. — La chaleur est très forte et, en excitant la soif, ne contribue pas peu à épuiser nos forces.

A l'arrière-garde, le clairon sonne la halte : un homme vient de tomber, absolument à bout. Nous nous arrêtons, on le ranime et je fais distribuer à chacun une tasse d'eau. Une heure après, on reprend la marche, mais pour camper à quelques kilomètres de là.

Les hommes viennent me demander leur ration d'eau du lendemain; je la leur refuse, ils la boiraient d'un trait, et les privations seraient bien plus grandes ensuite. Chacun reçoit une écuelle de soupe de farine de maïs; il ne reste que deux barils d'eau. Le capitaine me fait part de la résolution de la troupe de ne pas marcher plus longtemps.

Si nous ne trouvons à boire, en effet, la situation sera critique. En vain je m'efforce d'encourager mes gens. La nuit se passe dans une perplexité terrible. Nos bêtes rompent leurs lassos et se dispersent dans la forêt à la recherche d'une eau qu'elles ne découvrent pas.

26 août. — Je propose à ceux qui ne se sentent pas la force d'aller plus loin de retourner à l'aiguade : personne ne se présente. En conséquence j'ordonne le départ; cinq veulent rester ici, et attendre le soir pour nous rejoindre; ils me demandent leur ration, je la leur donne et ils s'ébranlent aussitôt; nous laissons ici une partie des bagages.

A huit heures et demie, le cheval portant la sonnette qui oriente le convoi, tombe pour ne plus se relever.

A neuf heures, les animaux de charge se couchent ou s'affaissent. Nous abandonnons le reste de nos effets et continuons à avancer péniblement. La chaleur de midi nous suffoque, les abeilles nous torturent. Elles s'introduisent dans le nez, les oreilles, la bouche, les yeux, elles nous rendent fous. Deux hommes ne peuvent plus suivre. Je tombe moi-même presque inanimé. On sert une demi-ration d'eau et un plat de soupe.

Les hommes m'entourent et me supplient d'abandonner la marche en avant, vu cette chaleur atroce, cette sécheresse extrême et l'aridité de la région. Toutes leurs supplications ne font que raffermir ma résolution. Je leur rappelle l'engagement de vaincre ou de périr; nous savions avant de venir ici que l'eau nous manquerait, qu'il fallait s'attendre à une série de privations auxquelles nous allons mettre fin en surmontant les derniers obstacles qui nous séparent des bañados du Paraguay.

Toutefois, ne pouvant plus contraindre personne, en face de cette disette absolue d'eau, je leur laisse la liberté de revenir sur l'aiguade pour remplir nos six barils et nos quatre outres, et d'appuyer nos derrières en cas de retraite, pendant que je poursuivrai avec les autres l'ouverture du sentier. La découverte d'une mare nous permettrait de conserver le terrain conquis au prix de tant d'efforts.

Tous les fantassins se rallient à cette proposition; huit des nationaux de la frontière, Novis et Prat demandent à marcher avec moi.

Nos compagnons s'apprêtent; nous leur remettons le reliquat des vivres : une douzaine de livres de farine, deux ou trois livres de haricots et quelques morceaux de charqui, puis les barils, outres et gourdes.

Mais ils ne savent pas charger les animaux. J'ordonne aux muletiers de les suivre. Ceux-ci protestent avec larmes qu'ils aiment mieux mourir en allant de l'avant que de retourner en arrière.

Chacun boit sa ration du dernier baril d'eau qui nous

reste. Il est convenu que si, le soir, en arrivant à l'étape, nous avons découvert une aiguade, nous allumerons un grand feu pour annoncer notre succès et donner l'ordre de se replier immédiatement sur nous.

Nous prenons congé les uns des autres. Ceux qui s'en vont jurent de revenir aussitôt de l'aiguade avec une provision d'eau. La distance qui nous sépare du dernier puits est de 72 kilomètres. Puis nous nous acheminons à pied. Mon cheval, que j'ai confié aux fantassins pour l'emmener avec les mules dont nous n'avons pas besoin pour le transport des munitions et de mes papiers, nous rejoint au bout de quelques heures : le pauvre animal n'a point voulu battre en retraite!

Après deux heures de marche, nous trouvons une petite oasis de *pinos*, dont la présence semble indiquer un puits; il y est, en effet, mais à sec. Nous tombons de fatigue et d'épuisement; nos dernières gouttes d'eau y passent. Plus rien, c'est fini! nous restons enserrés dans cette sylve monotone, rabougrie, épineuse, sans horizon. La fraîcheur de la nuit nous procure quelque soulagement.

27 août. — Les premières lueurs du jour éclairent une scène lugubre. Quelques-uns ont le délire; leur gorge se serre; leur vue se trouble; leurs yeux sont hagards et fixés dans la direction où ces malheureux, étendus sur le sol, semblent indiquer du doigt l'eau qui bondit d'une cascade fantastique! Leur voix s'échappe rauque, étouffée.... Soudain, mon regard se porte sur mon cheval. Une pensée traverse mon cerveau. Tous semblent avoir éprouvé la même impression : la pauvre bête est ligotée en un clin d'œil; couchée sur le flanc, elle tend le cou au bourreau, pendant que, accroupis ou debout, nous recueillons dans des tasses le sang chaud qui jaillit de la blessure. Il m'est impossible de le boire! Mes compagnons étanchent pour quelques minutes la soif qui les dévore; les plus faibles sont ragaillardis. Encore un coup de collier, le dernier peut-être! et tout couverts de sang, les mains, les bras, la barbe souillés de caillots, nous rentrons dans la forêt aux cris de : « Viva Bolivia! » La troupe s'y fraye passage sur



Nous recueillons le sang dans nos tasses.

une lieue environ. Partout l'aridité, la sécheresse, le désert de la forêt!

Cette fois, nous sommes à bout. Nous abandonnons tout, et même les montures, dissimulant dans les ronces munitions et papiers. C'est la retraite, une retraite de plus de quatre-vingts kilomètres, sur une route sans eau, et cela, après une lutte vaillamment soutenue pendant huit jours!

Pourvu que nos compagnons nous viennent secourir! Mais, au campement où nous nous étions séparés, nous retrouvons les barils vides : les sangles qui les retenaient aux mules ont été coupées; plus loin, c'est le clairon du trompette que nous ramassons au pied d'un arbre; nos malles, nos bagages gisent çà et là, pillés, éventrés. Qu'est-il donc arrivé? L'horreur de la situation nous cloue sur place. Les Indiens ont-ils mis l'escouade en déroute? J'aimerais mieux tout croire et ne pas supposer un instant que, pour gagner plus vite l'aiguade, nos compagnons se sont débarrassés de ce qui aurait retardé leur marche.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus qu'à compter sur nous-mêmes : j'ordonne donc de pousser jusqu'à extinction la marche sur l'aiguade, jusqu'à ce que tous, nous gisions sur le sol! Si l'un de nous peut arriver au but, il reviendra aussitôt porter secours aux autres.

Pendant les premières heures de l'étape, six de nos camarades tombent un à un, presque inanimés sur la route. Leurs cris de désespoir nous mettent la mort dans l'âme! Mais que faire? A qui le tour, dans quelques minutes peut-être?

Le temps est à l'orage, le tonnerre gronde dans le sud. Ah! s'il pouvait tomber une bonne averse! Nous suivons anxieusement la marche des cumulus qui s'effrangent et noircissent : les vents du nord les rejettent dans le sud.

Vers cinq heures, mes compagnons se couchent, exténués; je ne vais guère plus loin. Sur onze que nous sommes, un seul reste debout. C'est un *Cruceño*; ses forces ne l'ont point encore trahi; il me fait le serment de marcher jusqu'à ce qu'il arrive ou qu'il succombe : nous recueillons notre urine, que nous buvons mélangée avec un

peu de poudre de café, puis nous nous laissons aller au sommeil, attendant ce que Dieu décidera.

La fraîcheur de la nuit nous restaure quelque peu ; nous sommes en route dès l'aube. Un dernier effort, et chacun s'abreuvera de cette eau où nous nous baignons en rêve !... Vers dix heures du matin, nous entendons un cri, et, au détour d'un groupe de cactus, je vois apparaître notre brave camarade suivi du vieux capitaine Torrès ; ils poussent une mule chargée de deux outres pleines.

Ah ! que cette eau fangeuse nous parut excellente !

Le Cruceño nous apprit que sa marche de nuit dans la forêt avait complètement épuisé ses forces lorsqu'il atteignit enfin l'aiguade ; par suite de l'absence du capitaine Torrès, parti seul pour nous secourir, il dut attendre le jour avant de songer à nous rejoindre ; mais le capitaine se perdit dans la forêt, car la nuit était fort noire, et, désespéré, il revenait sur ses pas, lorsqu'il rencontra Avila, celui que nous avions sauvé dans les pampas de Cumbarurenda !

Vite je dépêchai ces deux braves vers le reste de nos gens qui attendaient la mort, couchés sur le sentier ; nous autres poursuivions la marche sur l'aiguade. Quelques heures après, nous étions au milieu de nos compagnons qui nous accueillirent avec la réserve glaciale d'une conscience troublée.

Je défendis, d'ailleurs, de leur adresser la parole. Le soir du même jour, nos derniers camarades nous rejoignaient. Personne ne manquait à l'appel, mais notre dénuement était extrême.

29 août. — Nos onze compagnons, ceux qui auraient dû protéger notre marche, retournent à la Colonie Crevaux. Nous prendrons quelque repos avant de pousser plus avant la trouée du sentier.

Tout se passe avec calme. Mais nous nous retrouvons seuls ! Un des nôtres cherche à surprendre un *urina* à la chasse ; bientôt ses coups de fusil nous indiquent la découverte d'une aiguade : un peu plus avant dans la quebradita, deux puits de l'eau la plus limpide s'ouvrent au milieu

d'un groupe d'arbres qui charment nos yeux. Par malheur, à ce moment même, on constaste la disparition de treize de nos animaux. Les vivres sont épuisés; il ne nous reste qu'un peu de coca et du tabac. On tue un cheval; nous mangeons et buvons à cœur joie. L'espérance renaît, nous resterons ici quelques jours avant de retourner au point extrême de la route pour continuer la *trocha*.

30 août. — Nous nous réveillons transis par l'humidité. On taille des vêtements dans les cuirs qui servaient à protéger les charges; on dévore des rôtis de cheval dont les dimensions dépassent toute créance.

31 août. — Inquiet sur les risques que courent dans la forêt nos bagages et les papiers de la colonne, je décide de partir aujourd'hui même. Nous retrouvons intacts les débris de nos charges. On campe à cinq heures et demie.

1er septembre. — La poche qui contenait les quelques haricots confiés aux hommes partis pour la Colonie Crevaux a été ouverte à coups de couteau; nous ramassons quelques grains sur le sable du sentier. Les manches du gilet de laine de Novis ont été coupées et les fragments gisent épars. Mais, au campement, aucun Indien n'est venu passer en revue ce que nous avions laissé; mes papiers sont au complet. Nous tuons un autre cheval et j'envoie recueillir les barils vides, si nécessaires pour le transport de l'eau. Le matin les hommes reviennent avec les charges complètes; nous perdons quatre mules dans la marche d'aujourd'hui.

2 septembre. — L'étape nous conduit au campement dit de l'*Overo degollado*, où j'ai fait tuer mon cheval; une demi-douzaine des nôtres vont à l'aiguade pour remplir les barils et les outres.

Vers sept heures du soir, nous sommes à l'Overo avec la partie la plus importante des charges.

3 septembre. — En attendant le retour de nos gens, trois d'entre nous abattent deux troncs de samuhu, qu'ils creusent pour en faire des auges destinées à l'eau qu'on nous apporte; je vais à la recherche d'une nouvelle aiguade.

En suivant un sentier abandonné de longue date, nous arrivons à des ranchos inhabités; le puits est à sec. Plus

avant dans la forêt, les quebrachos, les cactus, les duraznillos nous ferment tout passage.

Nous n'avions ni bu ni mangé depuis quarante-deux heures, quand nous rentrons au campement; nos trois compagnons ont fait une auge pouvant contenir une cinquantaine de litres. Nous mettons en charqui le reste du cheval, trompant notre soif en suçant des tiges de cactus; l'attente nous paraît bien longue.

4 septembre. — Pourvu qu'il ne soit pas arrivé d'accidents à nos camarades retournés au puits! Impossible de tenir debout : nous restons couchés sur le sol ou dans les hamacs. Enfin, vers dix heures, des coups de machété se font entendre : la petite équipe revient avec un chargement d'eau complet.

Les animaux ont difficilement supporté cette marche de soixante-douze kilomètres. Deux ont pris la fuite dans le bois. Les Indiens suivaient de loin l'escouade.

5 septembre. — Nous ne sommes plus que onze, et, ce petit nombre, il me faut le répartir de la façon suivante : quatre hommes retourneront à l'aiguade avec toutes les bêtes pour les désaltérer à fond. Ils y resteront jusqu'à jeudi soir, 8 septembre, et vendredi matin, avec un chargement d'eau, ils se mettront en route pour notre campement distant de 72 kilomètres. Cinq autres travailleront au sentier; les deux derniers feront bonne garde à l'Overo, et soigneront l'eau déposée dans les samuhus.

L'orage menace tout le jour; s'il pouvait tomber une bonne pluie, comme nous romprions vite ce mur de bois de fer qui nous enserre de toutes parts! C'est notre meilleur espoir : une seule averse, et la victoire est à nous, et nous arrivons au Paraguay! Mais les mêmes phénomènes se produisent : les vents du nord balayent les masses nuageuses, et nous en sommes pour une nouvelle déception. La dissémination de nos hommes en groupes de quatre, cinq et deux, ne laisse pas de me préoccuper dans le cas d'une attaque; mais nous n'avons pas le choix; d'ailleurs, les munitions abondent.

6 septembre. — L'un des hommes préposés à la trouée

du sentier vient chercher la ration d'eau et de charqui pour lui et ses compagnons. La forêt continue très épaisse; ils n'ont trouvé qu'un puits desséché. Je promets vingt-cinq francs au premier qui découvrira quelque marc contenant un peu d'eau.

L'atmosphère est lourde et chargée; je note avec anxiété les oscillations du baromètre. A la nuit, la lueur des éclairs diffus se reflète dans l'ouest, mais l'orage passe au sud, puis à l'est, et le vent du nord ne mollit pas. Croyant que l'averse allait tomber, nous avions disposé hamacs et couvertures pour recueillir le plus possible de cette eau dont nous sommes privés depuis si longtemps : mais à deux heures du matin, le ciel se nettoie; encore une espérance frustrée!

Le chef de l'équipe est secoué par la fièvre. La chaleur du jour est intolérable et une ration quotidienne de huit tasses d'eau ne suffit pas aux travailleurs.

7 septembre. — Visite à nos pionniers : Novis, en retournant au dépôt, perd sa mule, qui tombe épuisée. Il nous signale sa détresse par quelques coups de fusil. A la tête de l'équipe, nous pratiquons une trouée de quelques kilomètres, mais à onze heures nous sommes exténués; une halte de plusieurs heures nous repose un peu. Grimpant sur un quebracho, je vois moutonner partout l'immense surface de la forêt. Quebrachos, samuhus, cactus et duraznillos s'étendent à perte de vue et de tous les côtés; aucune dépression de terrain; nous trouvons un puits, mais il est à sec; les épines de cactus et de caraotta nous déchirent pieds et mains.

Un morceau de charqui de cheval constitue notre unique repas : la soif guérit de la faim, car nous n'avons par jour que huit tasses d'eau; on la boit, moitié à la distribution, moitié avec de la coca. Une grande quantité de martinets prennent leurs ébats au-dessus de nos têtes; à l'aurore, un vaste banc de nuages compacts semble s'élever de terre, du côté de l'est, et orienté du nord au sud. Nous ne serions pas loin de quelque grande rivière ou d'un bañado.

A deux heures, nous reprenons la marche; à quatre

heures, nous nous arrêtons, fourbus. De la cime d'un quebracho, je ne vois, dans le nord, que la forêt éternelle, mais un bouquet de *pinos* se dessine dans l'est; je l'envoie reconnaître. Un petit sentier d'Indiens nous mène à des ranchos abandonnés. De l'Overo jusqu'ici, nous avons taillé quinze kilomètres en plein bois. Une bourrasque semble se préparer dans le sud; peut-être cette fois aurons-nous enfin la pluie! Comme toujours, nous nous mettons en mesure de la bien accueillir; quelques-uns même, l'escomptant par avance, boivent leur ration d'un trait. Les éclairs brillent de toutes parts; mais c'est tout ce que nous donne l'orage. La nuit se passe dans une attente qui nous irrite.

8 septembre. — A six heures, hache et machété en main, nous arrivons sur un petit sentier et un puits desséché; un ruban de pampa, large de cent cinquante mètres, se déploie devant nous. Ah! si cette maudite forêt ne nous tenait en prison, comme nous atteindrions vite le versant du Paraguay! Des pigeons ramiers passent rapides au-dessus de nos têtes. Certainement l'eau n'est pas loin, car, de la cime d'un quebracho, je suis le vol du matin et du soir, et toujours ces oiseaux vont dans la direction de l'est. Deux grues prennent leur essor presque à nous toucher; voici les traces fraîches d'un tapir. Nous ouvrons aujourd'hui douze cents mètres de voie, mais nous n'avons plus d'eau; un signal de Novis m'apprend que celle du dépôt est épuisée. Nous sommes à jeudi, et seule l'arrivée de Torrès pourra nous en procurer.

Un des nôtres est pris d'un violent accès de fièvre. Je parcours encore, mais sans rien découvrir, cinq à six cents mètres vers l'est; pourtant la dépression s'accuse; peut-être une journée de travail me permettrait-elle d'en atteindre le fond et d'y trouver quelque mare pour gagner enfin le Paraguay; par malheur, l'état d'épuisement des hommes nous oblige à revenir au bivouac pour y attendre une nouvelle provision d'eau.

9 septembre. — La chaleur a été très forte cette nuit; on se couche tout nus, enfoncés dans le sable. Avant de retourner sur nos pas, je fais une petite reconnaissance

dans le nord. Grimpé sur un quebracho, j'aperçois deux tourbillons de fumée, l'un dans l'est-nord-est, l'autre dans l'ouest-sud-ouest; la forêt ne s'éclaircit pas, je ne retrouve pas ma route, et j'erre, fort anxieux, pendant près d'une demi-heure; je retombe enfin sur la piste. Novis et Prat sont étendus sur le sol, incapables de se mouvoir. J'espère



Nous ne pouvons plus tenir debout.

que, suivant mes instructions, nos camarades nous apporteront de l'eau demain soir.

10 septembre. — Nous n'avons pas eu la force de nous lever; tous les sept nous gisons sur le sol, attendant l'arrivée des camarades. A deux pas, le cadavre de mon cheval sert de pâture aux urubus qui surveillent notre agonie; à l'ombre d'un pin et sans prononcer une parole, nous prêtons l'oreille pour entendre plus tôt le pas de l'escouade.

A la tombée de la nuit, notre perplexité augmente; sans nous interroger, chacun de nous éprouve les mêmes craintes que son voisin. Si les Indiens avaient attaqué nos

quatre compagnons, qu'adviendrait-il de nous, mourant de soif à 72 kilomètres de l'aiguade? Nous ne pouvons fermer l'œil, tant notre souffrance est grande, tant augmente notre appréhension. Comme devant, nous buvons notre urine, nous suçons des feuilles de cactus.

11 septembre. — Au lever du jour, nos compagnons n'apparaissant pas, nous décidons de retourner à l'aiguade, plutôt que de rester inertes, en proie aux affres de la soif. Un accident seul peut être la cause de ce retard inexplicable. Abandonnant tous bagages, instruments et papiers, nous ne gardons que nos fusils et quelques munitions. On se traîne avec peine, s'affaissant à toute minute. La poussière du sentier montre des empreintes de pas : si les Indiens suivent notre piste, il est très probable que nos camarades sont bloqués, sinon morts. A neuf heures, on découvre un *cipoi*, et, à tour de rôle, nous creusons le sol pour nous en emparer. Là encore, que de travail, que d'efforts! il nous faut fouiller à près de 1 m. 50! Enfin, nous l'arrachons, et suçons avec avidité la tranche qui nous revient. Tout à coup un des nôtres s'écrie qu'il entend la clochette (*sensero*) des mules revenant de l'aiguade; nous le croyons dupe de la fièvre ou du délire; mais nos oreilles perçoivent à leur tour le tintement cadencé; plus de doute, les voilà! Quelques minutes après, nous tombons dans les bras les uns des autres : de l'eau, enfin de l'eau, depuis cinquante-cinq heures que nous en sommes privés!

Nous revenons aussitôt à l'Overo : maintenant que nous sommes au complet, il n'est que temps de sauver nos papiers.

Le retard du convoi avait été motivé par la fuite d'une mule. Les Indiens ont rôdé dans les environs de l'aiguade, mais sans oser attaquer nos compagnons. Notre campement est intact; nous dévorons à belles dents un morceau de mule crevée. A la nuit, les jaguars tournent autour de nos retranchements.

12 septembre. — Comme nous ne pouvons, vu les traces nombreuses d'Indiens, exposer une équipe de quatre hommes à retourner seule à l'aiguade, nous y reviendrons

tous, et reprendrons quelques forces pour nous remettre à l'œuvre. Je profite de la journée pour reconnaître un petit routin qui peut-être conduirait à un puits. Les ranchos sont vides; le puits existe, et très profond, mais il est à sec; nous parcourons les abords; tout est brûlé par la chaleur.

Il ne nous reste plus que douze chevaux ou mules sur les cinquante que nous avions emmenés.

Quatre hommes, sur mes ordres, creusent un trou pour enterrer la plus grande partie des papiers de l'expédition; il nous est impossible de les transporter tous avec nous.

L'esprit de mes braves camarades est excellent. Plus que jamais, tous sont décidés à ne pas reculer d'une semelle et à revenir à la charge le plus tôt possible. Leur admirable résolution m'encourage à ne pas abandonner la lutte et à envisager la situation avec calme et sang-froid.

13 septembre. — Nous procédons à l'enfouissement de tout ce qui nous reste, après avoir enveloppé les objets dans la bâche de cuir qui abritait les charges. On dépose dans la fosse un paquet appartenant au capitaine Torrès, un à Novis, un à Prat et quatre à moi; ceux-ci renferment copies de lettres, livres, sextants, horizon et une petite *petaca*, à moitié pleine de verroterie. Nous recouvrons le tout de terre, abattant par-dessus des troncs d'arbres auxquels on met le feu, et dont les cendres dissimulent bientôt la terre fraîchement remuée.

Nous allumons ensuite d'autres foyers d'incendie, précaution fort utile pour dépister les Indiens, en quête de tout ce que nous pouvions laisser en route. Les flammes pétillent, les arbres se tordent et s'abattent. L'aspect de notre campement est lugubre. Ici ce sont des os à moitié rongés et calcinés; là, de vieilles guenilles; plus loin, des cadavres d'animaux morts à la peine. Les volutes de fumée s'échappent en tourbillons balayés par le vent. Des bouffées d'air chaud nous portent des senteurs nauséabondes.

Notre bagage sur le dos, nous repartons pour l'aiguade. Une mule s'abat et ne se relève plus. Les traces des Indiens se multiplient au fur et à mesure que nous avançons et nous obligent à la plus stricte vigilance. Pour permettre à

nos bêtes de franchir la distance qui nous sépare du puits, il faut abandonner les barils vides; on les cache dans un champ de *symbolares*. Nous campons vers trois heures, car la chaleur est suffocante.

Une autre mule meurt en route; la diarrhée nous mine, trois d'entre nous sont encore plus gravement atteints; quelques parcelles de guarana apportent une légère amélioration. Nous ne pouvons fermer l'œil, la présence des Indiens nous obligeant à faire bonne garde.

14 septembre. — Nous partons à quatre heures du matin pour éviter la chaleur du jour; le soir, à la tombée de la nuit, nous arrivons enfin à l'aiguade. Nos jambes sont enflées par suite de collisions avec les branches; elles nous ont meurtri le corps et la figure; quelques-uns de nos compagnons sont restés en arrière; et, vers minuit, j'envoie deux hommes avec trois mules pour transporter les blessés et les malades.

15 septembre. — Nos camarades nous rejoignent; une fois de plus nous nous retrouvons sur le bord du puits où quelque peu d'eau nous permet de ne pas mourir de soif. Nous séjournerons ici jusqu'à ce que nous soyons en état de retourner au sentier, pour le continuer dans l'est, et enlever les obstacles qui nous séparent du Paraguay. Une grande faiblesse s'est emparée de nous, que ne parvient pas à combattre notre triste potage de charqui de mule. La diarrhée nous consume; il m'est impossible de faire un pas.

Tous nos animaux sont attachés pour la nuit; l'un d'eux parvient à rompre son lazzo; nous l'entendons battre l'eau jusqu'au matin.

16 septembre. — Un autre mulet s'embourbe et se noie dans le puits : je le fais dépecer. Il ne nous reste plus que dix animaux, et c'est avec un soin jaloux que je les envoie tous les jours sous bonne garde au pacage, dans le sud de la quebradita.

17 septembre. — Nous économisons le plus possible nos rations de mule : si nous ne mangeons que deux de nos bêtes, les huit autres suffiront pour le transport de l'eau et des munitions. Une chance que nous n'osons es-

compter est celle d'une averse qui nous permettrait de réserver nos mules pour les blessés et les malades.

18 septembre. — Un des hommes me supplie de l'envoyer à la Colonie Crevaux pour demander des vivres. J'avais déjà pensé à faire part de la situation au colonel Martinez, mais Tobas et Tapihétés errent sur nos derrières et massacreraient sans pitié celui ou ceux qu'on expédierait là-bas. Il me semble qu'une moindre somme d'efforts nous est nécessaire pour rompre les 50 ou 60 kilomètres de forêt qui nous séparent des bañados du Paraguay, que pour parcourir (sans compter les dangers que comporterait un pareil mouvement) les 296 kilomètres de distance d'ici à la Colonie Crevaux.

Quoi qu'il en soit, je tiens compte de la requête, et je réunis tous mes compagnons pour examiner avec eux les meilleures résolutions à prendre, hormis celle de retourner à la Colonie Crevaux, tentative désespérée, dangereuse et contraire aux engagements que nous avons contractés.

19 septembre. — Tous mes camarades étant rassemblés, je leur expose le plus clairement possible une situation qui est l'objet de mes préoccupations constantes, je leur démontre que toute retraite sur la Colonie Crevaux est impossible, et qu'une circonstance heureuse, une averse par exemple, ou la découverte d'une aiguade, favoriserait considérablement notre entrée dans le Paraguay. Je les engage à réfléchir mûrement et à me faire connaître leurs opinions.

Le vieux capitaine Torrès et le lieutenant Canazana répondent à peu près comme suit : « Nous avons fait à la patrie le sacrifice de notre vie : un soldat n'a qu'une parole, nous sommes ici pour vous obéir, disposez de nous comme vous l'entendrez ». Ces mots me vont au cœur et produisent une excellente impression sur ceux que l'idée du retour avait fait hésiter un moment.

La chasse des palombes, des *totachi*, des urinas, des perroquets, qui viennent de temps en temps à l'aiguade, pourrait nous aider quelque peu ; mais, n'ayant pas de fusil de chasse, nous sommes réduits à tirer à balle.

L'examen de la flore ne nous renseigne que sur sa pauvreté. On découvre toutefois un arbuste nommé *tala*, dont la feuille peut se manger. Nous sommes réduits à une demi-livre de charqui par jour.

20 septembre. — Bien que le charqui soit gâté et grouillant de vers, je me vois forcé de n'en distribuer qu'une demi-ration. Nos jambes sont enflées et flageolantes; les coliques et la diarrhée nous rongent les entrailles.

Le capitaine Torrès et deux hommes vont chercher les barils abandonnés en route. Une des mules est sur le point de trépasser; nous l'abattrons demain.

21 septembre. — Deux des nôtres sont restés cette nuit à l'affût, mais le gibier brille par son absence. Nous dépeçons la mule et en faisons cuire le sang avec des feuilles de *tala*.

A quatre heures et demie, Torrès revient avec les barils. Il n'a pas vu d'Indien. Nos bêtes auraient besoin de quelques jours de repos avant la marche forcée que nous en attendons. A l'aiguade, des moustiques noirs et bigarrés nous dévorent; jusqu'ici, cette engeance n'avait pas trop pullulé.

22 septembre. — Encore le supplice de Tantale! Beaucoup de nuages, pas de pluie.

Novis, Prat, Valverde et moi couchons au pied d'un pin sous les lambeaux de la tente.

Au lever du jour, on allume du feu, puis on va puiser l'eau boueuse, troublée par les animaux; chacun reçoit sa ration quotidienne de viande de mule; nous faisons bouillir la coca dont, par bonheur, il nous reste encore un peu; on grille force cigarettes, le tabac ne manquant pas non plus; toutes les feuilles blanches de mon copie de lettres y passent. Je surveille avec anxiété les oscillations du baromètre; je rédige mon journal, le dos appuyé sur un bât.

Puis, avec Novis et Prat, nous faisons une partie de piquet dont l'enjeu, inutile de le dire, représente toutes les bonnes choses dont nous sommes privés : les uns ont une envie folle de chocolat, les autres se rabattent sur d'énormes platées de haricots et de pommes de terre. Nos compagnons s'inté-

ressent aux gains, payables au Paraguay, et comptent les chances qui nous restent d'y arriver.

23 septembre. — Encore un espoir déçu, une bourrasque sans pluie!

24 septembre. — De grosses mouches vertes se disputent ma ration de mule; les asticots y forment une couche épaisse. Novis et Prat assurent que le pot-au-feu n'en sera que meilleur. L'ail et le poivre que nous y versons d'une main généreuse nous permettent au moins de n'en pas sentir le goût : quelques-uns de nos compagnons y ajoutent des feuilles de *tusca* en fleur ou de tala. L'état sanitaire n'est pas trop mauvais : nos jambes ont désenflé, la fièvre a disparu; restent quelques cas de diarrhée.

25 septembre. — Nous tuons aujourd'hui une jument; notre cavalerie se trouve réduite à six mules et à six chevaux. Je fais prendre tous les jours les plus grandes précautions pour mettre ces pauvres animaux à l'abri d'un coup de main : des hommes veillent sur eux jour et nuit.

26 septembre. — La journée se passe à deviser, comme presque toujours, sur l'assaisonnement et la préparation de plats de « haulte gresse »; nos mules reprennent leurs forces.

Je tue un perroquet; Novis un autre, mais qui reste accroché à une branche. Nous nous congratulions du bon potage que nous allions faire des restes du premier épargnés par la balle, mais notre ami Prat oublie de vider l'estomac de l'oiseau, qui avait mangé des feuilles tendres de palmier, et nous retirons du feu une eau chaude extrêmement amère.

27 septembre. — Le départ est fixé à demain; nous continuons à travailler au sentier, comptant cette fois sur un meilleur service de nos animaux, maintenant reposés et en bon point.

Avec les cinq plus valides de mes hommes, je songe à attaquer pour la troisième fois l'épaisse forêt dans laquelle nous nous débattons; nos chances de succès reposent sur le calcul suivant : dans l'hypothèse que la largeur de la zone aride et boisée où nous n'avons pas trouvé une goutte

d'eau doit être, au maximum, de 22 lieues, je compte la franchir avec trois charges, représentant un total de 558 tasses, mettons 225 litres; la provision enfermée dans nos bouteilles et gourdes nous suffira pendant les deux premiers jours de marche, sans que nous soyons dans la nécessité de toucher à notre réserve. Or, à la fin de la deuxième journée, nous aurons atteint l'extrémité du sentier. La ration quotidienne par homme étant de six tasses d'eau, notre cambuse nous assure donc une lutte de quinze jours.

En ce qui concerne nos animaux, nous les réservons pour la trouée même; leur passage rompra les branches sur le sentier, peu large d'ailleurs, qui nous est nécessaire, car, à certains endroits, la forêt est beaucoup moins dense.

Donc, une marche de sept à huit heures à raison de 4 000 pas de 78 centimètres à l'heure, pourra fournir une étape de près de 24 kilomètres, au moins les deux premiers jours. A la troisième journée, soutenant les forces de chacun de nos animaux par une ration d'eau de dix tasses, nous pouvons espérer franchir en sept jours la distance qui nous sépare des bañados du Paraguay, sans compter les hasards heureux : une bonne ondée, ou la découverte d'une aiguade.

La perspective même de n'avoir plus un seul animal de selle à ce moment-là n'offre rien de bien désagréable, puisque nous serions à une distance maximum de 19 lieues du rio Paraguay où l'abondance de l'eau assure une chasse fructueuse.

La réussite du mouvement dépendra donc de la rapidité de notre marche et de la précision mathématique avec laquelle nous pourrons l'exécuter.

28 septembre. — Nous partirons dès que les animaux seront sellés et chargés.

Tout à coup l'officier de garde accourt hors d'haleine et tremblant : sur huit des animaux confiés à ses soins, six ont disparu; il ne sait comment expliquer ce fait. Je n'en pouvais croire mes yeux et mes oreilles. Le coup qui nous frappait me fit douter de la bonne foi de mes compagnons : désireux de revenir à la Colonie Crevaux, avaient-ils caché les bêtes pour s'en servir au retour? Je prends mon fusil et

me lance après elles; mais, en moins d'une heure, j'acquiers la conviction que les voleurs sont bien les Indiens; nous relevons sur la poussière les traces de leur passage; ils détalent avec nos mules dans la direction de l'ouest.

L'officier chargé de surveiller le campement pendant la nuit n'est donc coupable que de négligence, et ce larcin nous révèle tout à la fois l'incroyable audace des Indiens et leur intention évidente de nous barrer la retraite avant de donner l'assaut.

Quoi qu'il en soit, c'est peut-être la mort de toutes nos espérances. Mes compagnons me supplient de revenir avec eux à la Colonie Crevaux; ma résolution est inébranlable et je dicte l'ordre suivant :

« *28 septembre 1887.* — Commandement en chef de l'expédition du haut Paraguay :

« La perte de six de nos mules sur huit nous place dans une situation des plus critiques. Décidé plus que jamais à ne pas abandonner la lutte, je la soutiendrai jusqu'au dernier moment, en compagnie des expéditionnaires Novis, Prat et Valverde.

« En conséquence, les sept autres membres du détachement retourneront à la Colonie Crevaux afin de nous amener de nouveaux renforts.

« Leur retour devra s'effectuer dans les vingt-cinq jours à partir de la date présente. »

Dans la soirée, une des mules volées revient près des deux qui nous restent, et, pour éviter une nouvelle surprise, je les fais attacher toutes trois à côté de nous.

Pour la première fois depuis que nous sommes dans cette région, l'orage éclate, suivi d'ondées qui rafraîchissent la température.

Nous passons la nuit dans une anxiété terrible, attendant à chaque instant l'assaut des Indiens qui, sûrement, sont au fait de nos infortunes. Enfin, le jour se lève.

29 septembre. — A sept heures du matin, nos compagnons nous embrassent, puis défilent silencieusement à pied, s'appuyant sur leurs fusils. Les larmes aux yeux, ils s'efforcent une dernière fois de me faire revenir sur ma

résolution. La séparation est douloureuse, car nous avons vécu la même vie et souffert les mêmes épreuves.

A peine sommes-nous seuls que Novis, Prat et Valverde se jettent dans mes bras : nous jurons de mourir ou d'arriver ensemble. L'émotion nous a brisés, nos jambes ne nous soutiennent plus. Pour nous arracher à ces impressions violentes, nous décidons de partir à l'instant pour l'extrémité du sentier. Prat, qui n'est plus jeune, montera une des trois mules. Les deux autres porteront nos barils d'eau, soit 200 litres environ, une pelle, deux haches et quatre machétés.

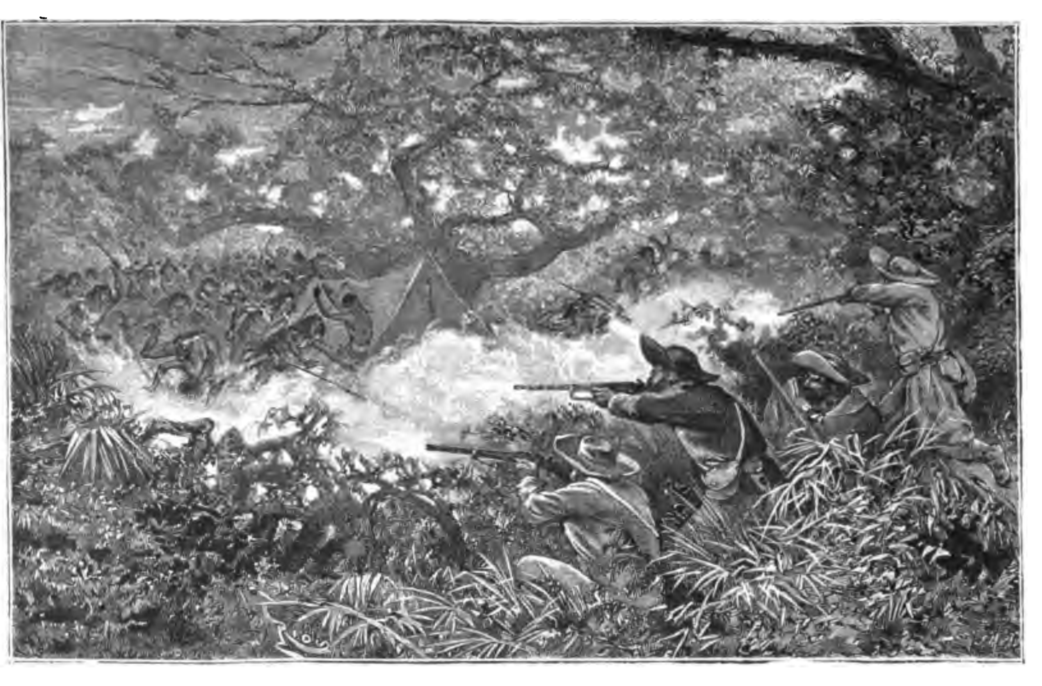
Novis met en paquet ses albums de croquis, j'en fais autant de mes carnets de voyage, et nous les chargeons sur notre dos. Nous adressons nos adieux au monde civilisé. J'enfouis au pied d'un arbre une note portant la date et l'heure de notre mise en route. Chacun avancera sans se préoccuper de ceux qui tomberont à la peine; à l'endroit où l'abandonneront ses forces, il grattera de son couteau l'écorce d'un arbre pour y tailler ses initiales, si possible!

Nous partons; dès les premiers pas, les chutes sont fréquentes : nous avons trop présumé de notre vigueur. Peut-être demain serons-nous plus en état; nous regagnons la campée.

Les Indiens, qui surveillent nos mouvements, estiment sans doute que cette nuit ils auront facilement raison des malheureux *Carayes*; en prévision d'une attaque, nous prenons position en face du lambeau de toile qui nous sert d'abri.

Vers les huit heures du soir, Tobas et Tapihétés, nous croyant endormis, se précipitent tête baissée sur notre tente; les coups de feu tirés d'en face les surprennent et jettent le trouble parmi eux. Le reste de la nuit se passe sans incident.

30 septembre. — Au moment d'organiser le départ, Valverde me fait remarquer que nous sommes à vendredi, jour néfaste; mieux vaudrait partir demain, me dit-il. Le temps, qui est à la pluie, me laisse quelque espoir d'une averse prochaine (circonstance qui décida de notre sort, comme on va voir) : donc nous restons au campement. Novis se poste à l'affût et sans le moindre succès. Nos provisions sont complètement épuisées : nous faisons calciner des os, que nous pulvérisons pour les mélanger avec



Les Indiens se précipitent sur notre tente.

des feuilles de tala; nous soupons d'une lanière de cuir bouilli. Aucun Indien ne paraît. A la tombée de la nuit, vers sept heures, j'entends de légers craquements dans les branches du taillis : saisissant mon fusil, je me dirige en rampant du côté d'où vient le bruit. Je presse à demi la gâchette. Une Indienne, le doigt sur les lèvres, s'avance près de moi, c'est ma brave Toba : elle m'apprend que les Indiens nous entourent; ils ont volé nos cinq mules; ils ont pillé nos bagages au campement de l'Overo; ce soir ou demain ils attendent des renforts pour nous attaquer en grand nombre; d'un autre côté, elle sait que le *buruhicha* (grand) — elle désignait ainsi le commandant des colonies, colonel Martinez — marche à notre secours avec beaucoup de *cuicos*, soldats boliviens.

Elle disparut dans le bois, après m'avoir surtout engagé à ne pas nous dessaisir de nos fusils. Je revins auprès de mes compagnons que la faiblesse avait endormis, et passai toute la nuit dans une terrible anxiété!

1er octobre. — Au lever du jour, nous nous préparons à partir. Valverde est au bord de l'aiguade, remplissant les barils, lorsque tout à coup je l'entends crier et s'exclamer. Je me précipite vers lui : « Caïza! Caïza! » dit-il, et il me montre du doigt des Indiens qui s'avancent vers nous. L'un d'eux porte au bout d'un roseau un papier plié en quatre. Je n'en puis croire mes yeux! Prat et Novis nous rejoignent; j'ouvre le billet; il est du colonel Martinez et ainsi conçu :

« *Sr. Thouar.*

« *Señor*,

« *Mañana estaremos en esa con 40 hombres, dos vacas y harina, en protección de los que sacrifican su existencia por el bien de Bolivia, y todos nosotros estamos conformes por hacer otro tanto.*

« *Su afectisimo seguro servidor*,

« AGUSTÍN MARTÍNEZ [1]. »

1. « Monsieur, demain nous serons avec vous avec quarante hommes, deux vaches et de la farine, pour protéger ceux qui sacrifient leur existence pour le bien de la Bolivie, et tous nous sommes résolus au même sacrifice. »

J'interroge les Indiens, qui me déclarent que c'est bien le *buruhicha* (grand) qui leur a remis ce papier, et recommandé de me l'apporter. Ces Chorotis, au nombre de neuf, voudraient nous ramener avec eux; je me borne à leur confier un mot adressé au colonel Martinez pour lui dire où nous nous trouvons.

Les Chorotis nous font comprendre que les Tapihétés et Tobas nous entourent, et qu'il sera bon d'avoir nos fusils sous la main.

Ils repartent au bout d'une demi-heure. L'arrivée du colonel Martinez nous sauve, mais sa présence peut être le signal d'une nouvelle attaque des Indiens; craignant de nous voir leur échapper, ils vont tenter un dernier assaut. Nous réunissons toutes nos cartouches; je les fais compter : il en reste sept cents. Puis nous nous couchons sous la tente.

Je relis le billet de Martinez, un doute m'envahit : « Demain, m'écrit-il, nous serons près de vous » ; or, la date est du 28 septembre et nous sommes au 1er octobre. Le colonel ignorait donc notre position, il ne connaissait point la distance qui nous sépare de lui : les Indiens pouvaient le tromper, l'égarer et nous anéantir avant son arrivée. — Depuis déjà deux jours il devrait être ici!

Toutes ces pensées m'agitaient; je les cachai à mes compagnons, afin de leur épargner des émotions que nous n'étions presque plus en état de supporter. Chaque minute nous rapprochait de la délivrance ou de la mort. Cette espérance se transformant soudain en une déception brutale, nous enlèverait du même coup tout ce qui nous restait de forces.

J'en suis à souhaiter l'assaut des Indiens. Si c'est la dernière heure, au moins mettra-t-elle un terme aux tortures de l'attente indéfinie!

Vers quatre heures, Valverde et Novis se traînent dans le taillis pour recueillir quelques feuilles de tala; je reste près de Prat malade. Deux cris se font entendre; Novis et Valverde nous hèlent, croyant qu'ils viennent de nous. Qui donc les a poussés? Nous saisissons nos armes. Mais un



Les Indiens annonçant le secours

Indien se présente, suivi d'un soldat bolivien qui tombe aussitôt dans nos bras, exténué ! C'est le détachement du colonel Martinez !

Voici comment il était accouru à notre aide :

Des bruits alarmants circulaient à la frontière sur notre compte. Tous les jours des Indiens assuraient que les Tobas nous avaient massacrés. Un indigène s'était présenté avec des débris de vêtements qui m'avaient appartenu, affirmant que nos cadavres gisaient dans les environs de Cavayu-Repoti.

Le colonel Martinez, chef supérieur des colonies, obéissant à la fois aux instructions du gouvernement qui lui avait prescrit de protéger notre entreprise, et aux impulsions de son énergique et généreux caractère, résolut d'aller lui-même à notre recherche. Réquisitionnant les chevaux qui lui manquaient, il organisa tant bien que mal son escouade, et, après bien des difficultés, il fut en mesure de partir. Il n'avait pas de guide, mais le lieu où l'Indien affirmait avoir vu nos cadavres n'étant pas à plus d'un jour de la colonie, il n'hésita pas à se lancer en avant.

Deux détachements avaient déjà essayé de suivre nos traces, mais n'avaient pu pousser plus loin que les premiers kilomètres.

Par bonheur, à la Colonie Crevaux, Martinez fit la rencontre de deux nationaux de Caïza; ils parlaient l'idiome guarani et consentirent à accompagner l'escouade.

En même temps le P. Fr.-Sebastian Pifferi, préfet des Missions, arrivait avec une escorte de capitaines tobas. Il était en quête, assurait-il, des deux Chiriguanos qui, on s'en souvient, avaient apporté au campement de Cumbarurenda le pli adressé au P. Doroteo. Depuis plus de deux mois, ces Indiens n'avaient pas reparu. Le P. Pifferi s'efforça de démontrer au colonel Martinez que sa marche dans le Chaco serait très dangereuse pour la tranquillité de la Colonie Crevaux qu'il exposerait ainsi aux assauts des Indiens.

Passant à un autre ordre d'idées, le missionnaire établit ensuite que cette tournée dans le Chaco était sans utilité

aucune : « Morts ils sont, et votre arrivée ne les ressuscitera pas! » Au surplus, ajoutait-il, Novis et Prat, qui avaient échappé au massacre, fuyaient dans la direction de San Francisco : lui-même croyait les avoir aperçus se cachant dans une forêt de bobos.

La visite du Père qui, pour la première fois, venait à la colonie et se présentait au colonel; son insistance, ses affirmations contredites à haute voix par l'un des Indiens qui lui faisaient escorte, surprenaient fort Martinez. Ce langage lui paraissait plus qu'étrange. Il répondit au Père que les soldats qu'il laissait à la colonie, plus habitués à manier le fusil que le goupillon, ne redoutaient nullement un assaut des Tobas : puisqu'on parlait d'un malheur, il se décidait à ne pas attendre au lendemain. Sur-le-champ, il fit sonner le boute-selle.

Il partit, et là où quelques jours plus tôt les Indiens habitaient leurs ranchos et servaient de guides aux détachements, il ne trouva que des ruines. Les cases avaient été incendiées par les Chorotis qui fuyaient devant lui. Cette circonstance le contraria vivement, et au bout de vingt-quatre heures de marche, ayant sondé fourrés et taillis pour tâcher de découvrir quelque trace de l'expédition, il était sur le point de tourner bride pour revenir à la colonie : sans guide et tous les Indiens partis, il désespérait de nous retrouver. Mais un Choroti se présente, qui déclare qu'on lui a menti : on le trompe en lui disant que nous sommes morts; cela est faux; il sait, lui, où est notre campement, et se fait fort de l'y conduire : « Si en arrivant à l'endroit où j'ai vu les *Carayes* tu ne trouves pas le *buruhicha*, dit-il en faisant de la main un geste pour indiquer ma barbe, tu me fusilleras! »

L'accent de sincérité de l'Indien convainquit le colonel, qui lui ordonna aussitôt de prendre la tête de l'escouade.

C'était encore la Yalla, c'était ma pauvre Toba dont le dévouement et la vigilance ne furent jamais en défaut, qui poussa ce Choroti à se proposer pour guide, alors que tous les autres disparaissaient devant la colonne!

Un des Tobas capturés par la troupe de Martinez raconta

L'arrivée du colonel.



aux interprètes que deux Indiens venus de la Colonie Crevaux les avaient engagés à fuir pour éviter tout contact avec le *buruhicha* qui allait entrer dans le Chaco et mettre le pays à feu et à sang.

Qui donc, à la colonie, avait intérêt à peser sur l'esprit de ces malheureux pour les empêcher de communiquer avec le colonel, et s'opposer à sa marche en le privant de renseignements et de guides?

On arpenta ainsi le désert du lever au coucher du soleil, doublant les étapes, du 25 septembre au 1er octobre. Une partie des vivres fut entraînée par le courant au passage du Pilcomayo; une mule s'abattit : toutes les provisions durent être sacrifiées. Chacun n'en supporta pas moins vaillamment les fatigues d'une marche forcée, à demi-ration, sous les ardeurs du soleil. Mais le jour même du 1er octobre, vers midi, une circonstance imprévue faillit provoquer la retraite du colonel : en coupant le sentier, il aperçut les traces laissées par le passage de nos sept compagnons qui, le 29 septembre, s'étaient repliés sur la Colonie Crevaux. On distinguait même l'empreinte d'un talon de botte. A cette vue, le Choroti ne voulait plus avancer, il engageait Martinez à revenir sur la colonie, en suivant ces traces.

« Ils s'en retournent, disait-il, ils vont sur la colonie »; persuadé de ne plus nous retrouver à l'aiguade et craignant que le colonel ne le considérât comme menteur et ne le fît fusiller, il hésitait à pousser plus avant.

Le colonel, perplexe, consulta ses officiers; tous étaient d'avis qu'il n'y avait plus lieu de continuer : il était évident que nous revenions sur nos pas.

Mais une idée traversa son esprit : « Compte les traces, dit-il à l'Indien : combien sont-ils, qui retournent?

— Sept, montra le Choroti avec ses doigts.

— En ce cas, il en manque quatre : morts ou vifs, il me les faut. »

Vers cinq heures il était avec nous : on sait le reste.

Dans la conférence qui suivit l'arrivée de Martinez, je lui demandai de vouloir bien mettre à ma disposition quel-

ques hommes, des animaux et des vivres. — Impossible! me répondit-il. Parti avec sa troupe pour recueillir nos cadavres et nous retrouvant vivants, il ne pouvait prendre sur lui de m'accorder ma requête; au surplus, l'état de notre santé l'autorisait à me déclarer que, nous jugeant absolument incapables de recommencer nos marches dans le Chaco, il s'opposait énergiquement à l'exécution de mon programme. A son refus s'ajouta celui du médecin, qui, en son nom et sous sa responsabilité, ordonna notre retour à la colonie, de force, sinon de gré.

Il fut donc convenu que nous retournerions nous refaire à la Colonie Crevaux; puis, si bon me semblait, je reprendrais l'exploration où nous l'avions laissée.

Nous en étions là de l'entretien lorsque se présentèrent les Indiens qui m'avaient apporté le billet du colonel et que je lui avais renvoyés. A peu de distance du campement, ils avaient trouvé les Tapihétés; ceux-ci, leur reprochant de servir des *Carayes*, les dépouillèrent de nos cadeaux et se vantèrent d'avoir dérobé nos dernières mules afin de nous couper toute retraite. Nous ne leur échapperions pas; ils savaient que nous n'étions plus que quatre, sans vivres, sans forces, et pouvant à peine nous soutenir!

« Cette nuit, dirent-ils, nous les attaquerons, et vous feriez mieux de nous suivre que de retourner vers eux!

— Il est trop tard maintenant, répondirent nos Chorotis, ce soir ou cette nuit, le *buruhicha* avec ses hommes arrive à leur secours et nous vous engageons à ne pas vous y frotter! » Puis ils se séparèrent, et, quelques lieues plus bas, d'autres Indiens leur apprirent que le colonel nous avait ralliés.

Il est presque inutile de le dire : on ne manqua point de rapprocher le larcin de nos dernières mules et l'assaut qui devait s'ensuivre, des efforts tentés près du colonel pour retarder ou empêcher son départ. Quelques heures de délai, seulement, et nous eussions infailliblement succombé!

La journée du 2 octobre se passa dans un profond repos.

Un détachement de six hommes, dont fit partie mon brave Valverde, se transporta au bivouac de l'Overo pour recueillir les papiers qui y étaient enfouis.

3 octobre. — J'apprends que les journaux de Buenos



Le colonel Martinez.

Aires ont annoncé l'arrivée de mon père, venu à ma recherche dans l'Amérique du Sud.

4 octobre. — A six heures du matin, un homme de l'escouade partie avant-hier, se présente au campement; un de ses camarades les inquiète fort : l'eau est venue à manquer, et il est tombé sans connaissance sur la route. Le

colonel envoie aussitôt à son secours, mais, dans l'après-midi, l'officier qui commandait le peloton revient : l'infortuné est mort de soif. Au départ, l'une des outres s'était rompue, et le malheureux avait été foudroyé par l'ardeur du soleil.

Au campement de l'Overo, Valverde a déterré les papiers et les a trouvés intacts; comme dans tous les endroits où nous avions séjourné, les Indiens avaient fouillé partout; mais grâce aux cendres qui dissimulaient la cachette, elle était restée intacte; ils avaient même allumé au-dessus un nouveau feu dans lequel, à en juger par les débris, ils avaient fait cuire une ample provision de caraottas.

Le 5 octobre, nous repartions pour la Colonie Crevaux. — Le souvenir des événements qui suivirent m'est trop douloureux pour que je les relate ici.

A la frontière, on voulut bien me rendre mes malles, mais forcées, éventrées, pillées; tout avait été fouillé, mais on n'y trouva point ce qu'un peu plus d'adresse aurait fait découvrir sous les cendres du brasier de l'Overo.

Mes forces étaient trop épuisées pour me permettre de rester plus longtemps au service de la Bolivie. J'adressai ma démission au gouvernement, et après une halte de quelques jours, je me mis en route pour Sucre, afin de rendre compte au Ministre de la tâche qui m'avait été confiée.

Nous arrivons à la Colonie Crevaux le samedi 8 octobre, pour la quitter le 12, à destination de Caïza.

Le 18, nous partons pour Sucre par Sauces et Padilla et nous gagnons la capitale dans la nuit du 18 novembre. Nous y séjournons jusqu'au 22 mars, époque à laquelle, après un repos bien nécessaire, Novis et moi revenons à Buenos Aires en passant par Cinti, Tupiza, Jujuy, Salta et Tucuman.

Dans ce dernier voyage, mon brave camarade et ami fut très grièvement blessé à l'œil. Une épine d'algorrobo lui déchira la cornée et pénétra profondément; les souffrances furent horribles qu'il endura pendant ces chevauchées de douze heures à travers la Cordillère. La chaleur et la poussière le fatiguaient à l'excès; au bout d'un mois seulement, on put le soulager un peu, mais l'œil gauche était complètement perdu.

Tout le temps de notre séjour à Sucre, nous fûmes, de la part du gouvernement et des citoyens, l'objet des attentions les plus délicates, et nous emportâmes, en nous retirant, de précieux témoignages d'affection et de reconnaissance.

Mon rapport au Ministère se terminait par les conclusions suivantes :

« Les conditions hydrographiques et orographiques de la partie centrale du Chaco et de son cadre de forêts épaisses constituent de sérieuses difficultés pour le tracé d'une voie carrossable entre Carumbei et Puerto Pacheco — ou entre ce dernier point et Machareti. Seul un chemin de fer pourrait vaincre les obstacles que présente une région si peu favorable à la colonisation; les deux départements de Santa Cruz et de Chuquisaca devront être desservis par des lignes spéciales, puisque, par suite de leur position géographique, leurs intérêts et leurs produits ne sauraient être centralisés.

« Le département de Tarija est plus directement intéressé à la navigation du Pilcomayo.

« Quels que soient les projets auxquels on se rallie, l'exécution en est expressément subordonnée aux conditions suivantes :

« 1° Modification du système administratif des colonies, et, plus spécialement, du régime des Missions.

« 2° Délimitation, par un traité, des frontières respectives, dans le Chaco boréal et central, de la Bolivie et de ses voisines, la République Argentine et celle du Paraguay. »

Comme on l'a vu, notre voyage dans le Chaco boréal fut long et difficile. Pendant un an il fallut faire face aux plus sérieux obstacles, et si, au cours de cette dernière campagne, quelques défaillances se sont produites, la faute en est surtout à une équivoque sur laquelle il ne m'appartenait pas de faire la lumière.

La haine, ouvertement et réciproquement professée entre les gens de la frontière qui faisaient partie de l'es-

corte et le P. Doroteo Giannecchini, n'était un mystère pour personne, car des accusations de la plus haute gravité avaient été publiquement formulées. On regardait le P. Doroteo comme l'instigateur secret du massacre de la mission Crevaux; et il s'en défendait en renvoyant la balle aux gens de Caïza. Il me fallut donc prendre des mesures ne visant personnellement aucun des membres de la colonne, mais qui étaient indispensables à la bonne marche de l'expédition et dégageaient, de part et d'autre, des responsabilités trop légèrement compromises. — Quelques-uns de mes camarades, et, en particulier, le capitaine commandant, n'ont point compris le rôle, tout d'observation impartiale, que je m'étais imposé; mais je dois le dire, je me croyais en droit d'attendre du P. Doroteo, auquel j'avais donné tant de preuves de sincère dévouement, une confiance qui m'échappa tout entière, et même, aux derniers jours, se retourna contre moi. — Le conflit était inévitable, et il ne tarda pas à se produire.

J'ai passé sous silence les côtés les plus délicats de cette situation qui, à un moment donné, menaça l'existence même des membres de l'expédition, et transforma en *via crucis* la marche de notre avant-garde : ce récit me serait trop directement personnel. Quoi qu'il en soit de mon opinion sur le massacre de la mission Crevaux et tout en n'accusant personne et sans modifier en rien ce que j'ai écrit en 1883 sur le P. Doroteo, et plus particulièrement sur les pères missionnaires du Chaco, je ne puis me dispenser de traduire ici quelques lignes extraites de mon rapport au gouvernement bolivien :

« Qui donc pourrait refuser à cette expédition le mérite de la constance, de l'énergie, de la prudence! En dépit de tous les obstacles, nous n'avons eu à déplorer la mort d'aucun des nôtres, et cela, lorsque, en dernier lieu, nous parcourions la région où s'accomplirent les massacres de la mission Crevaux, de Morales et de sa troupe, et des compagnons de Rivas, qui, du même coup, perdit toute sa cavalerie!

« Bien que réduite à quatre hommes, l'avant-garde de la colonne soutenait encore la lutte!.. Elle aurait vaincu ou succombé, — elle n'a point reculé.

« Elle savait que quelques minutes à peine la séparaient d'une nouvelle trahison, mais le colonel Martinez apparut. Dieu, cette fois, ne voulut pas que le secret d'un autre crime restât enseveli dans le silence du désert! »

. . . .

Les résultats de notre expédition ne répondirent point aux espérances qu'on avait conçues; par suite de la rareté de l'eau, tous nos efforts avaient échoué dans nos trois tentatives successives de traverser les parties septentrionale et centrale du Chaco boréal pour gagner Puerto Pacheco. Il restait démontré, on l'a vu dans les conclusions du rapport, que, seule, une voie ferrée pourra traverser ces déserts.

D'un autre côté, la base d'opérations de la Bolivie lui échappait à nouveau, car le Paraguay conteste ses droits sur Puerto Pacheco. Il ne reste donc qu'à revenir aux projets dont on n'aurait pas dû s'écarter depuis 1883, et à poursuivre, d'accord avec les deux républiques du sud-est, et dans le sens des intérêts communs, l'ouverture du Pilcomayo à la navigation, ou le tracé d'un chemin de fer sur l'une de ses rives. Après cinq années de pérégrinations dans le Chaco, je n'hésite pas à déclarer que la Bolivie n'a pas de voie plus pratique et plus économique pour opérer son rapprochement avec la Plata. Ses efforts, ses sacrifices étaient dignes d'un meilleur sort, mais il n'a point dépendu d'elle — et de nous, je puis le dire, — qu'il en soit autrement.

Les sentiments de haute justice qui, jusqu'ici, ont présidé aux relations des trois républiques sœurs, amèneront sans aucun doute la solution favorable du grand problème centre-américain, à la satisfaction des intérêts communs et des sacrifices accomplis.

APPENDICE

Voici, sur l'idiome des *Tobas du haut Pilcomayo*, quelques extraits de mes notes :

Bonjour.	No tá.
Comment vas-tu?	Am no. tá.
Je vais bien.	Ayem nó tá.
Moi.	Ayem.
Je vais à Caïza.	Soguotak saïkida a Caollá.
Papier.	Nedée.
Je ne marche pas.	Sa soguótak.
Je suis tranquille.	Soguetenná.
Ne.	Sa.
Demain.	Kommennete.
Hier.	Mâvit.
Il y a peu de temps.	Sayii kalakayá.
Je veux dormir.	Sooché.
Il fait froid.	Nokoviogaá.
Chaud.	Sette.
L'homme.	Kome.
Les chrétiens.	Ndokose-like.
La femme.	Yaguoó.
La femme d'un tel.	Loguaá.
Feu.	Lollé.
Eau.	Nogopp.
As-tu de l'eau?	Nogopp hâguo?
Je suis malade.	Saaguotti.
Mon fils.	Yallik.
Ma fille.	Likokotti.
Flèche.	Chikinna.
Il n'y en a pas.	Kaïga.
Bois à brûler.	Kaipaka.
Je veux du poisson.	Niyak sokopitá.

Tigre.	Nikidok.
Chien.	Piokô.
Petit chien.	Piokolasso.
Demain ils mourront tous.	Kommennete kaïchichidi illeu nokomolle.
Ami.	Chivoki-Chocki.
Assieds-toi, ami.	Oñiguinni.
Difficile.	Kallaká.
Les Tobas.	Komelike.
Je pars par là.	Saïkidáa so-guotak.
Loin.	Cõyayi.
Voleur.	Amoïtakolo ou Kaluguaïkaïki
Je suis le frère de....	Ayem nokoluki....
Frère aîné.	Chokolike.
Père.	Tayadema.
Mère.	Chirinna.
Sœur.	Noóli.
Porte ce papier.	Nedee aguachi.
Porte-le promptement.	Anesumma alekeguake.
Je suis fatigué.	Ayem siliguiñi sokoitigui.
Le tonnerre.	Kassogoññaga.
J'ai faim.	Sokoguatte.
Lion.	Suaguayki.
Le tapis.	Lolligá.
Vieux.	Yayikachidi.
Vieille.	Yakenna.
Je fais.	Soïtti.
Tu fais.	Aguoïtti.
Il fait.	Oguoïtti.
Nous faisons.	Machasoïtti.
Celui qui fait.	Soguoko.
Je suis pauvre.	Sonnatagan.
Que veux-tu?	Neetaá allokopitá?
Prends garde à toi.	Cáyatten.
Qu'est-ce que c'est?	A chiga?
Sans aucun motif.	Sapiichii.
J'ai mal à la gorge.	Siikóón ñokosetti.
— à la tête.	— ñakaïki.
— au ventre.	— itaambi.
— aux yeux.	— iyaïtti.
— aux oreilles.	— itilalaki.
— à la bouche.	— ñadidagatti.
— à la main.	— ñokonna.
— aux pieds.	— iyapia.
— aux jambes.	— iupiniki.
Je dis.	Sinnapia ayem.
Nous autres.	Koomii.

Attends.	Yakappi.
Je suis méchant.	Sovoyakki ayem.
Va-t'en.	Aluyichiyere.
J'ai peur des Tapihétis.	Soyakki Sotigayakki.
Peut-être me tueront-ils?	Ayimoyallatti?
Il est parti.	Assiki.
Il me trompe.	Iyottogüen.
Il m'a trompé.	Itatogüen.
Il l'a trompé.	Uñottogüen.
Il l'a tué.	Yallatti.

Français.	*Chiriguano.*	*Mataco.*	*Toba du bas Pilcomayo.*
Pour saluer.	Agullete cupaire.	Hee yu.	
Poisson.	Pira.	Guajat.	Niyak.
Rio.	Ñanka.	Teuku.	Lachiigue.
J'en veux un qui me serve de guide.	Acpotachiirua Ara.	Otajla lebess.	Amicia.
Le soleil.	Kuarasi.	Joalaj.	Nala.
La lune.	Yassi.	Hue La.	Auguei.
Femme.			Noodik.
Je suis ton ami.	Cheiru Condee.	Glaam ukilataat.	
Loin.	Buire.	Tojfue.	
Près.	Buire-a.	Itauaktsi.	
Eau.	Hi.	Guaaj.	Ett-rat.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

HACHETTE ET Cie.

CARTE

pour suivre le voyage de M. A. Thouar, à la recherche des restes du Docteur Crevaux

Echelle $\frac{1}{10.000.000}$

0 100 200 300 400 500 Kil.

Chemin de Fer

Route du Docteur Crevaux

Route de Mr. A. Thouar

Gravé par Erhard

L. Thuillier del.

